
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

IVE

E

172

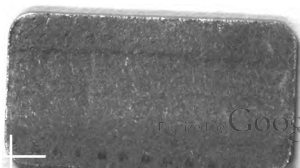


53

6

7

BIOTECNA NAZIONALE
CENTRALE - FIRENZE



83.6.7.

VIE
DE
SAINTE CATHERINE
DE SIENNE

PAR
LE B. RAYMOND DE CAPOUE
SON CONFESSEUR

SUIVIE DU
SUPPLÉMENT DU B. THOMAS CAFFARINI
ET DES TÉMOIGNAGES DES DISCIPLES DE SAINTE CATHERINE
AU PROCÈS DE VENISE

PUBLIÉE PAR E. CARTIER

—
QUATRIÈME ÉDITION
REVUE ET AUGMENTÉE

—
TOME II



PARIS
LIBRAIRIE POUSSIELGUE FRÈRES
RUE CASSETTE, 27

—
1877

THE

LIBRARY

OF THE

UNIVERSITY OF

CHICAGO

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

BIBLIOTHÈQUE
DOMINICAINE

PROPRIÉTÉ DE

Erasmus

VIE
DE
SAINTE CATHERINE
DE SIENNE

PAR
LE B. RAYMOND DE CAPOUE
SON CONFESSEUR

SUIVI DU
SUPPLÉMENT DU B. THOMAS CAFFARINI
ET DES TÉMOIGNAGES DES DISCIPLES DE SAINTE CATHERINE
AU PROCÈS DE VENISE

PUBLIÉE PAR E. CARTIER

QUATRIÈME ÉDITION
REVUE ET AUGMENTÉE

TOME II



PARIS
LIBRAIRIE POUSSIELGUE FRÈRES
RUE CASSETTE, 27

1877

VIE
DE
SAINTE CATHERINE
DE SIENNE

TROISIÈME PARTIE

I

Grégoire XI envoie Catherine rétablir la paix à Florence. — Danger qu'elle court. — Elle dicte le *Dialogue* à ses disciples. — Urbain VI la fait venir à Rome et parler devant les cardinaux. — Il veut l'envoyer en ambassade à Naples. — Ses adieux au B. Raymond. — Des témoins qui furent présents à la mort de Catherine, et qui la racontèrent à l'auteur.

1. L'ancienne Synagogue, en contemplant l'élévation de la sainte Église et le vol de l'âme que Notre-Seigneur choisit pour épouse, s'écrie dans son admiration :
« Quelle est celle qui s'élève du désert, enivrée de

délices et appuyée sur son Bien-Aimé¹ ? » Ce passage peut bien s'appliquer à la fin de cette histoire. La mort bienheureuse et les dernières actions de Catherine courent dignement tout ce qui précède; la perfection de ses vertus fait dire avec étonnement : Quelle est celle-ci ? Quelle est celle qui, dans l'ivresse de son âme, s'élève au ciel d'un vol si rapide ? Quelle est celle qui monte du désert, toute remplie de délices ? Elle est appuyée sur son Bien-Aimé; elle est unie à Dieu par l'amour pour l'éternité. Plus elle approchait du terme de son existence, plus elle faisait d'efforts pour atteindre le but et mériter la couronne qu'elle ambitionnait. Son âme, pour ainsi dire naturellement ravie en extase, s'élançait sans cesse vers le ciel; cet élan était causé par le feu qui agit et s'élève toujours, ce feu que le Sauveur du monde est venu apporter sur la terre et dont il a voulu l'embraser. On la verra, dans les derniers jours de sa vie, devenir semblable à son Époux par la souffrance, s'unir à lui, s'appuyer sur lui pour quitter victorieusement la terre, et s'élever au ciel joyeuse et triomphante. Elle parut mourir, parce que les sens grossiers de l'homme n'ont point aperçu sa gloire; mais elle repose dans la paix avec l'Époux que chérissait son cœur, et d'éclatants prodiges ont fait connaître les honneurs qu'elle reçut au ciel.

2. Quand la bienheureuse Catherine, d'après l'ordre du Souverain Pontife Grégoire XI, se rendit à Florence,

¹ Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super dilectum suum ? (Cant. VIII, 5.)

sa mission était de rétablir la paix entre le pasteur et les brebis; elle eut à y souffrir beaucoup d'injustes persécutions. Un satellite du démon se précipita sur elle, l'épée à la main pour la tuer, et ce fut Dieu seul qui l'en empêcha ¹. Malgré toutes sortes de menaces et de dangers, elle ne s'éloigna que quand le successeur de Grégoire XI, Urbain VI, eut conclu la paix avec les Florentins. Dès qu'elle fut signée, elle revint dans ses foyers, et s'occupa activement de la composition d'un livre qu'elle dicta sous l'inspiration du Saint-Esprit. Elle avait recommandé à ses secrétaires d'être présents pendant ses extases, et d'écrire avec soin tout ce qu'elle dicterait alors. Ils le firent fidèlement, et recueillirent tout un livre plein de grandes et utiles vérités. Elle dicta cet ouvrage pendant que son âme était détachée de ses sens, et son corps dans l'insensibilité la plus complète. Dieu voulait nous faire comprendre que cette œuvre ne ressemblait pas à celle des hommes, mais qu'elle découlait de l'Esprit-Saint lui-même. Je suis convaincu que quiconque lira ce livre avec attention en portera le même jugement ².

3. Le Souverain Pontife Urbain VI, qui avait vu Catherine à Avignon, lorsqu'il était archevêque d'Ace-renza, et qui avait une haute estime de ses lumières et de ses vertus, m'ordonna de lui écrire de se rendre près de lui à Rome. J'obéis; mais elle, toujours prudente, me répondit en ces termes : « Mon Père, plusieurs

¹ Lettres xv, cxlii, ccliv.

² Lettre d'Étienne Maconi.

personnes de Sienne et quelques Sœurs de mon Ordre trouvent que je voyage trop, s'en scandalisent beaucoup, et disent qu'une religieuse ne doit point être ainsi par tous les chemins. Je ne crois pas que ces reproches doivent me troubler, puisque je n'ai voyagé que par ordre de Dieu et de son Vicaire, et pour le salut des âmes; mais, afin d'éviter autant que je puis une occasion de scandale au prochain, je ne songe pas à m'éloigner d'ici : cependant, si le Vicaire de Jésus-Christ veut que je parte, que sa volonté soit faite, et non la mienne. En ce cas, veuillez me faire connaître ses ordres par écrit, pour que ceux qui se scandalisent voient bien que je n'entreprends pas ce voyage de moi-même. » Cette réponse reçue, j'allai trouver le Souverain Pontife, et je la lui communiquai humblement. Il me chargea de faire venir Catherine, au nom de la sainte obéissance; et Catherine, en fille soumise, se hâta, et vint à Rome avec une suite nombreuse; elle eût été bien plus considérable, si elle ne s'y était opposée. Ceux qui l'accompagnaient se firent volontairement les pauvres de la divine Providence : ils aimèrent mieux mendier avec la Sainte que d'avoir tout en abondance chez eux, et être privés de ses pieux et doux entretiens.

4. Le Souverain Pontife fut très-heureux de la voir, et il voulut qu'en présence des cardinaux elle fit une instruction, et qu'elle parlât surtout du schisme qui commençait alors. Elle le fit avec science et étendue, exhortant chacun à la force et à la constance. Elle montra que la Providence veille sur tous, mais principalement

sur ceux qui souffrent avec l'Église, et elle conclut que le schisme qui commençait ne devait effrayer personne; qu'il fallait faire l'œuvre de Dieu et ne rien craindre. Quand elle eut fini, le Souverain Pontife, tout encouragé, résuma son discours, et dit aux cardinaux : « Voyez, mes frères, quand nous sommes timides, combien nous sommes coupables devant Dieu. Cette petite femme nous confond; je l'appelle petite femme, non par mépris, mais à cause de son sexe naturellement faible : elle devrait craindre lors même que nous serions rassurés. Et cependant, là où nous craignons, elle est tranquille et elle nous encourage. N'est-ce pas pour nous un grand sujet de confusion ? » Et il ajouta : « Que doit craindre le Vicaire de Jésus-Christ, quand le monde entier serait contre lui ? Le Christ tout-puissant n'est-il pas plus fort que le monde ? Il est impossible qu'il abandonne la sainte Église. » Le Souverain Pontife s'encouragea et encouragea ses frères; il loua la Bienheureuse dans le Seigneur, et lui accorda beaucoup de grâces spirituelles pour elle et pour les siens.

5. Jeanne, reine de Sicile, à l'instigation du démon, s'était déclarée ouvertement contre l'Église, et favorisait le schisme de tout son pouvoir; Urbain VI eut la pensée de lui envoyer Catherine et une autre vierge appelée aussi Catherine, fille de la bienheureuse Brigitte de Suède, qui a été dernièrement inscrite au catalogue des Saints par le pape Boniface IX. Il espérait que ces deux personnes, que la reine connaissait, la feraient sortir de ses mauvaises voies. Lorsque notre Bienheureuse le sut, elle ne recula pas devant la charge qu'on voulait lui

imposer, et elle offrit même de partir sur-le-champ. Mais Catherine de Suède ne voulut pas entreprendre ce voyage, et refusa, en ma présence même, la mission qu'on lui proposait. J'avoue que, par imperfection et manque de foi, je n'approuvais pas le projet du Souverain Pontife. Je pensais que la réputation des personnes consacrées à Dieu est si précieuse, qu'il faut prendre garde de l'obscurcir par l'apparence du mal et par le moindre soupçon. Celle à qui on envoyait ces vierges pouvait, d'après les conseils des suppôts de Satan dont elle était entourée, faire insulter en route les deux saintes femmes et les empêcher ainsi d'arriver. Je présentai ces observations au Souverain Pontife, qui réfléchit quelque temps et finit par dire : « Vous avez raison; il vaut mieux qu'elles ne partent pas. » Je fis part de cet entretien à Catherine, qui était alors malade. Elle se tourna vers moi et me dit : « Si Agnès, Marguerite et tant d'autres vierges avaient fait toutes ces réflexions, elles n'auraient jamais obtenu la couronne du martyre. N'avons-nous pas un Époux qui peut nous délivrer de la main des impies et conserver notre honneur au milieu d'une troupe de débauchés ? Toutes ces raisons sont vaines; elles procèdent plutôt d'un manque de foi que d'une vraie prudence. » Je rougis alors en moi-même d'être aussi éloigné de sa haute perfection, et j'admirai dans mon cœur la force et la constance de sa foi. Mais comme le Souverain Pontife avait décidé qu'elle ne partirait pas, je n'osai plus l'entretenir à ce sujet.

6. Sur ces entrefaites, il sembla utile au Souverain

Pontife de m'envoyer en France, parce qu'on lui avait dit qu'il serait possible de détacher le roi de France, Charles V, du schisme qu'il avait excité lui-même. Dès que j'eus connaissance de ce projet, je vins prendre conseil de Catherine. Malgré le déplaisir que pouvait lui causer mon absence, elle me conseilla sur-le-champ d'obéir aux ordres du Souverain Pontife. Elle me dit : « Soyez certain, mon Père, que c'est bien lui qui est véritablement Vicaire de Jésus-Christ; je veux que vous vous exposiez pour le soutenir, comme vous devez vous exposer pour soutenir la foi catholique elle-même. » Je n'avais aucun doute à ce sujet; mais cette parole de Catherine m'encouragea tellement à combattre le schisme, que je me consacrai dès lors à la défense des droits du Souverain Pontife, et je me la rappelais sans cesse, pour me fortifier au milieu de mes difficultés et de mes peines. Je fis donc ce qu'elle me conseillait, et je baissai la tête sous le joug de l'obéissance. Quelques jours avant le départ, comme elle connaissait ce qui devait arriver, elle voulut m'entretenir de révélations et de consolations qu'elle avait reçues de Dieu, et elle ne laissa pas les personnes présentes prendre part à notre entretien. Après m'avoir parlé pendant plusieurs heures, elle me dit : « Allez maintenant où Dieu vous appelle. Je crois que, dans cette vie, nous ne nous entretiendrons plus comme nous venons de le faire. » Ce qu'elle disait s'accomplit. Je m'éloignai, et elle resta; avant mon retour, elle alla au ciel, et je n'eus plus le bonheur de goûter ses salutaires enseignements. C'est pour cela sans doute que, voulant me dire un dernier adieu, elle vint à l'endroit

où je m'embarquais, et quand nous nous mîmes en route, elle s'agenouilla, et, après avoir prié, elle fit sur nous, en pleurant, le signe de la Croix, comme si elle eût dit : « Va, mon fils, en toute assurance, sous la protection de ce signe sacré ; mais dans cette vie, tu ne verras plus ta mère. »

7. Cette bénédiction nous protégea d'une manière admirable. Quoique la mer fût infestée de pirates, nous arrivâmes heureusement à Pise. Nous parvînmes également à Gênes, malgré les nombreuses galères des schismatiques qui allaient à Avignon. Nous continuâmes ensuite notre route par terre jusqu'à une ville appelée Ventimiglia. Si nous avions été plus loin, nous serions inévitablement tombés dans les embuscades de ceux qui en voulaient surtout à ma vie ; mais, par la permission de Dieu, nous nous arrêtâmes pendant un jour à cet endroit, et un religieux de mon Ordre, qui était du pays, m'envoya une lettre où il me disait : « Gardez-vous de passer Ventimiglia ; car on vous prépare des embûches, et, si vous y tombez, personne ne pourra vous sauver de la mort. » Sur cet avis, après avoir pris conseil du compagnon que le Souverain Pontife m'avait donné, je revins sur mes pas jusqu'à Gênes ; j'envoyai dire au Saint-Père ce qui était arrivé, et je lui demandai ce qu'il fallait faire. Il m'ordonna de m'arrêter en ce lieu et d'y prêcher la croisade contre les schismatiques. Cette mission retarda mon retour, et ce fut alors que la bienheureuse Catherine acheva son pèlerinage et le couronna par un admirable martyre. Ainsi, à partir de cette époque, je ne puis rapporter les événements comme

les ayant vus moi-même ; mais tout ce que j'écrirai , je le sais par les lettres qu'elle m'adressait souvent alors ¹ ; je le tiens des personnes qui assistèrent à ses derniers instants , et qui virent ensuite les prodiges que le Tout-Puissant accomplit par l'intercession de sa servante. Mais de peur qu'en indiquant ces témoins en général , je ne paraisse les supposer , je vais les nommer , afin qu'on les croie plus que moi-même ; ils en sont certainement plus dignes , car ils ont mieux imité que moi les exemples de Catherine ; ils les ont par conséquent mieux compris.

8. Je commencerai d'abord par les femmes qui ont été ses fidèles compagnes. Alessia de Sienne , sœur de la Pénitence de Saint-Dominique , me semble tenir le premier rang parmi les disciples de Catherine , non par son ancienneté , mais par la perfection de ses vertus. Après avoir perdu , dans sa jeunesse , un mari remarquable par sa noblesse et son savoir , elle méprisa les plaisirs de la chair et du monde , et s'affectionna tellement à notre Bienheureuse , qu'elle finit par ne pouvoir plus jamais la quitter : elle renonça à tous les biens qu'elle possédait , et les distribua aux pauvres d'après ses conseils. Tout entière à l'imitation de celle qu'elle avait prise pour maîtresse , elle affligeait son corps par les jeûnes , les veilles et toutes sortes de mortifications ; son occupation continuelle était la contemplation et la prière : elle y persévéra avec tant de constance et de perfection , que Catherine , dans les derniers temps de sa

¹ Lettres CXLV, CXLVI, CXLVII.

vie, la fit, je crois, dépositaire de tous ses secrets, et voulut qu'après sa mort elle devînt la supérieure et l'exemple de ses compagnes. Je la retrouvai encore à Rome, lorsque j'y revins, et elle m'apprit beaucoup de choses; mais peu de temps après, elle alla rejoindre au ciel celle qu'elle avait tant aimée dans le Seigneur. C'est elle qui est mon premier témoin pour tout ce qui arriva pendant mon absence.

9. Mon second témoin est Françoise de Sienne. Son âme fut toujours tendrement unie à Dieu et à la bienheureuse Catherine. Dès qu'elle fut veuve, elle revêtit le saint habit des Sœurs de la Pénitence; elle consacra au service de Dieu, dans l'ordre des Frères Prêcheurs, les trois fils qui lui restaient de son mariage, et avant de mourir elle les vit tous partir pour le ciel; car ils terminèrent saintement leur vie à l'époque de la peste, et Dieu les assista d'une manière particulière par l'intercession des prières de Catherine. Françoise survécut peu à Alessia; mais elle me raconta aussi beaucoup de choses. La troisième compagne de Catherine que je citerai est Lysa, qui vit encore; elle est très-connue à Rome, surtout par les habitants du quartier où elle demeure. Je m'abstiens d'en faire l'éloge, parce qu'elle vit encore: sa qualité de belle-sœur de Catherine pourrait rendre son témoignage suspect; mais je sais qu'elle a toujours dit la vérité.

10. Après la mort de Catherine, j'ai trouvé plusieurs hommes qui avaient assisté à ses derniers instants; j'en nommerai quatre seulement, tous recommandables par leurs mérites et leurs vertus. Deux ont déjà suivi Cathe-

rine au ciel; deux vivent encore, et je les choisis pour convaincre les incrédules. Le premier des quatre est celui que nous appelions, à cause de son nom et de sa vie, le frère Saint. Il était de Téramo; il avait quitté ses parents et sa patrie pour Dieu, et s'était fixé à Sienne, où il mena, pendant plus de trente ans, une vie très-solitaire, ne faisant jamais parler de lui, et suivant la direction de quelques religieux pieux et savants. Il trouva dans sa vieillesse la pierre précieuse de l'Évangile : ce fut la bienheureuse Catherine. Pour elle, il quitta la paix de sa cellule et sa manière de vivre, afin de travailler, non plus seulement pour lui, mais encore pour les autres. Il affirmait qu'il trouvait plus de paix et de profit pour son âme, en suivant et en écoutant Catherine, qu'il n'en avait trouvé dans la solitude. Il fit surtout de grands progrès dans la patience. Il souffrait beaucoup d'une maladie de cœur, et notre Sainte lui avait appris à supporter ses douleurs continuelles, non-seulement avec résignation, mais avec joie. Il me rapporta plusieurs choses qui s'étaient passées en mon absence; mais peu de temps après l'avoir quitté de nouveau, il alla trouver celle dont il s'était fait le disciple.

11. Le second témoin est un Florentin qui avait enrichi ses jeunes années de la sagesse des vieillards, et les avait parées de toutes les vertus; on l'appelait Barduccio. Il laissa ses parents, ses frères et sa patrie, pour suivre Catherine à Rome, et il y resta jusqu'à sa mort. J'ai su depuis que notre Bienheureuse l'affectionnait particulièrement, et je pense que c'était à cause de son

angélique pureté. Qu'y a-t-il d'étonnant qu'une vierge chérísse une autre vierge ! Dans ses derniers moments, Catherine lui ordonna de s'attacher à moi et de se mettre sous ma direction ; elle le fit sans doute parce qu'elle savait qu'il ne devait pas longtemps vivre. En effet, il fut atteint d'une phthisie, et quoiqu'il parût se rétablir d'abord, il n'y eut bientôt plus d'espoir. Dans la crainte que l'air de Rome ne lui fût nuisible, je l'envoyai à Sienne, où il s'endormit dans le Seigneur. Ceux qui furent témoins de sa mort dirent qu'à ses derniers moments il regarda le ciel en souriant, et rendit l'âme avec des signes de joie si vifs, que la mort même ne put les effacer de son visage. Il voyait sans doute celle qu'il avait aimée, pendant sa vie, de toute la pureté de son cœur, venir au-devant de lui dans la gloire du triomphe. Barduccio m'a dit aussi beaucoup de choses arrivées pendant mon absence, et j'ai cru tout ce qu'il m'a dit, parce que je connaissais les vertus de son âme.

12. Mon troisième témoin est un jeune homme de Sienne appelé Étienne Maconi, dont j'ai déjà parlé. Je ne m'étendrai pas sur ses louanges, parce qu'il est encore dans le chemin où la louange est périlleuse ; je dirai seulement qu'il était un des secrétaires de Catherine, et qu'il a écrit en grande partie ses lettres et le livre qu'elle a composé. Il était si attaché à notre Sainte, que, pour la suivre partout où elle était, il avait quitté sa famille et sa patrie. Au moment de mourir, Catherine l'appela et lui dit : « Mon fils, la volonté de Dieu est que vous quittiez le monde et que vous entriez chez

Les Chartreux. » Le fils suivit religieusement l'ordre de sa mère, et tout prouve chaque jour que cet ordre venait de Dieu lui-même; car je ne me rappelle pas avoir vu quelqu'un avancer si rapidement dans la vie religieuse. A peine eut-il fait profession, qu'il fut nommé Prieur, et il s'acquitta si bien de cette charge, qu'il l'a depuis toujours conservée. Il est maintenant Prieur de Milan et Visiteur d'un grand nombre de couvents de son Ordre : il a mis par écrit ce qui est arrivé à la mort de Catherine, et m'a dit lui-même tout ce qu'il savait; il a vu aussi presque tout ce que j'ai écrit dans cette histoire, et je puis dire avec l'Évangéliste saint Jean : « Celui-là sait qu'il dit vrai ¹; » c'est-à-dire Étienne le Chartreux sait que Raymond, le Frère Prêcheur, dit vrai dans cette histoire qu'il a composée malgré son peu de mérite.

13. Le dernier témoin que je nomme parmi ceux qui m'ont renseigné est Neri ou Ranieri, fils de Landoccio de Sienne. Après la mort de Catherine, il embrassa la vie solitaire, qu'il mène encore : il écrivit avec Étienne Maconi et Barduccio les lettres et le livre de la Sainte; mais c'est lui qui, le premier, suivit l'épouse du Christ, en quittant son père, qui vivait encore, et tout ce qui lui appartenait. Comme il a vu plus longtemps que tout autre les actions admirables de Catherine, j'invoque son témoignage sur cette histoire, avec celui de frère Étienne le Chartreux.

Tous ceux et celles que je viens de nommer m'ont

¹ Ille scit quia vera dicit. (Joan. xix, 35.)

14 VIE DE SAINTE CATHERINE DE SIENNE — III^e PARTIE

fait connaître de vive voix et par écrit tout ce qui s'est passé, pendant mon absence, avant la mort et aux derniers moments de Catherine. Ainsi, cher lecteur, voilà bien des raisons pour me croire.

II

Des choses qui arrivèrent un an et demi avant la mort de la bienheureuse Catherine. — Victoire de Marino. — Émeute de Rome. — Martyre que le démon fait endurer à Catherine.

1. Ainsi que je l'ai dit, après que, sur l'ordre du Souverain Pontife, j'eus quitté l'épouse du Christ, qui restait à Rome, il lui arriva plusieurs choses dignes d'être rapportées. J'en ai cité seulement quelques-unes; mais maintenant, avec la grâce de Dieu, je ferai connaître des faits qui furent comme les préludes de son entrée dans la gloire. La bienheureuse Catherine voyait l'Église de Dieu, qu'elle aimait avec tant d'ardeur, déchirée par les malheurs du schisme, et le Vicaire de Jésus-Christ entouré de difficultés et de persécutions. Les larmes étaient devenues son pain de la nuit et du jour, et elle ne cessait de crier vers le Seigneur pour qu'il rendit la paix à la sainte Église. Dieu lui donna

quelques consolations; car, un an avant sa mort, le jour même où elle devait quitter la terre, il accorda une double victoire à l'Église et au Souverain Pontife. Les schismatiques, restés maîtres jusqu'alors du château Saint-Ange, inquiétaient beaucoup la ville et ravageaient toute la campagne : ils furent complètement vaincus; les chefs furent pris et beaucoup périrent. Le pape ne pouvait habiter près de l'église des saints Apôtres à cause du voisinage du château Saint-Ange; Catherine lui conseilla d'aller pieds nus à l'auguste basilique. Tout le peuple le suivit avec une grande dévotion, et rendit au Dieu tout-puissant, pour tous ses bienfaits, de solennelles actions de grâces. La sainte Église et son Pontife commencèrent à respirer un peu, et la Bienheureuse eut enfin quelques consolations¹.

2. Mais bientôt ses douleurs se renouvelèrent : l'antique serpent, qui ne pouvait réussir par ce moyen, l'attaqua par d'autres plus dangereux et plus durs. Ce qu'il n'avait pu faire par les étrangers et les schismatiques, il l'essaya par ceux qui étaient restés attachés fidèlement au Saint-Siège. Il fit naître la division entre le peuple de Rome et le Souverain Pontife, et les choses en arrivèrent au point que le peuple menaçait ouvertement de faire mourir le Saint-Père. Lorsque Catherine l'apprit, elle en fut vivement affectée; elle recourut, selon son habitude, à la prière, et supplia avec ardeur

¹ Les troupes d'Urbain VI, commandées par le comte Alberic de Balbiano, défirent complètement l'armée de l'antipape Clément VII, campée à Marino, le 29 avril 1379. — Voir les lettres xx, XLVI, XLVII.

son Époux de ne pas permettre un si grand crime. A cette époque, Catherine m'écrivit une lettre où elle me disait qu'elle avait vu en esprit la ville de Rome toute remplie de démons qui excitaient le peuple au parricide; ils poussaient contre notre Bienheureuse des cris horribles, et lui disaient : « Maudite, tu veux nous arrêter, mais nous te ferons mourir d'une mort affreuse. » Elle ne répondait rien, mais elle priait toujours avec une nouvelle ferveur, et demandait à Dieu que, pour l'honneur de son nom et le salut de l'Église, alors éprouvée par de si grandes tempêtes, il voulût bien déjouer les complots de l'enfer, sauver le Souverain Pontife, et ne pas permettre que le peuple commît un si abominable forfait. Le Seigneur lui répondit une fois : « Laisse ce peuple, qui blasphème mon nom tous les jours, tomber dans ce crime; et quand il l'aura commis, j'en tirerai vengeance, et je le détruirai, parce que ma justice exige que je ne supporte pas davantage ses iniquités. » Mais elle priait avec plus de ferveur, et elle disait : « O Dieu très-clément; vous savez combien l'Épouse que vous avez rachetée par votre sang est outragée presque dans tout l'univers, vous savez combien elle a peu de défenseurs, et vous ne pouvez ignorer combien ses ennemis désirent l'humiliation et la mort de votre Vicaire. Si ce malheur arrive, non-seulement le peuple de Rome, mais encore tous les chrétiens de la sainte Église en souffriront beaucoup. Apaisez donc votre colère, Seigneur, et ne méprisez pas votre peuple, pour lequel vous avez payé une si précieuse rançon ¹. »

¹ Lettres CXLVIII, CXLIX.

3. Cette lutte avec Dieu dura plusieurs jours et plusieurs nuits, et son faible corps eut beaucoup à souffrir. Dieu opposait sa justice à ses prières, et les démons vociféraient toujours contre elle. Sa ferveur était si grande alors, que si Dieu, pour me servir d'une expression qui lui était familière, n'eût pas cerclé ses membres, elle aurait succombé et se serait affaissée sur elle-même. Mais enfin dans ce combat opiniâtre, où son corps périssait sous les souffrances, Catherine triompha et obtint ce qu'elle demandait. Lorsque Dieu lui alléguait sa justice, elle répondit : « Seigneur, puisqu'il faut que votre justice soit satisfaite, ne méprisez pas, je vous en supplie, la prière de votre servante; le châtiment que mérite ce peuple, infligez-le à mon corps : oui, pour l'honneur de votre nom et pour votre sainte Église, je boirai avec joie ce calice de la douleur et de la mort. Votre Vérité le sait, je l'ai toujours ardemment désiré, et c'est votre grâce qui a embrasé de ce désir toute mon âme. » A ces paroles, qu'elle prononçait dans le fond de son cœur, la voix intérieure de Dieu ne se fit plus entendre, et elle comprit à ce silence qu'elle était exaucée. En effet, à partir de ce moment, la sédition populaire se calma peu à peu, et finit par s'apaiser complètement; mais la Bienheureuse, comme une victime pure, en supporta l'expiation. Les puissances de l'enfer eurent la permission de tourmenter son corps virginal, et y exercèrent leur rage avec une telle cruauté, que ceux qui en furent témoins me dirent qu'il est impossible de s'en faire une idée sans l'avoir vu.

4. Ces souffrances cruelles augmentaient tous les jours; sa peau était attachée à ses os, et son corps paraissait être sorti du tombeau. Elle marchait, elle priait, elle s'occupait sans cesse; mais ceux qui la voyaient la prenaient plutôt pour un fantôme que pour un être vivant; ses tortures se multipliaient, et consumaient visiblement son corps. Loin d'interrompre ses prières, Catherine les faisait plus longues et plus ferventes. La famille spirituelle qu'elle avait enfantée au Seigneur, et qui était alors auprès d'elle, voyait très-bien les signes extérieurs des tourments que lui prodiguait l'enfer; mais personne ne pouvait y porter remède; la volonté de Dieu s'y opposait; et d'ailleurs, malgré l'affaissement de son corps, l'âme de Catherine allait avec joie et courage au-devant des souffrances: plus elle priait, plus elle souffrait; je l'ai su de ceux qui étaient présents, et elle me l'a écrit elle-même. Elle m'a dit aussi qu'au milieu de son martyre, elle entendait les démons qui s'écriaient: « Maudite, tu nous as toujours poursuivis, et tu nous poursuis encore; maintenant nous allons assouvir notre vengeance; tu veux nous chasser d'ici; mais nous t'arracherons la vie. » Et en disant cela, ils redoublaient leurs coups.

5. Catherine souffrit ainsi, depuis le dimanche de la Sexagésime jusqu'au dernier jour d'avril, où elle mourut, et ses souffrances augmentèrent toujours jusqu'à son bienheureux passage. Il arriva alors une chose merveilleuse, qu'elle m'écrivit elle-même. Jusqu'alors elle avait coutume, à cause de ses douleurs de côté et

de quelques autres infirmités qui ne la quittaient jamais, de différer d'entendre la messe jusqu'à l'heure de tierce; elle continua pendant tout le carême, et tous les matins elle allait à l'église Saint-Pierre; elle entendait la messe, priait plus longtemps qu'autrefois, et retournait chez elle à l'heure de vêpres. Ceux qui la voyaient alors étendue sur son lit pensaient qu'elle ne pourrait pas s'en relever; le lendemain cependant, dès que le jour paraissait, elle se levait, partait de sa maison, via del Papa, entre la Minerve et Campo di Fiore, et allait jusqu'à Saint-Pierre en marchant très-vite. Cette course était capable de fatiguer quelqu'un en bonne santé. Quelques jours pourtant avant d'être appelée au ciel, il lui fut impossible de se lever; enfin, le 29 avril, qui était un dimanche de l'année 1380 et le jour de la fête de saint Pierre martyr, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, vers l'heure de tierce, elle rendit son âme au Seigneur. Il arriva alors beaucoup de choses remarquables, que je raconterai dans les chapitres suivants.

III

Combien la bienheureuse Catherine désirait que son âme fût séparée de son corps pour s'unir à Jésus-Christ.

1. La vie mortelle de la bienheureuse Catherine approchait de sa fin, et le Seigneur manifestait par différents prodiges combien la gloire dont il récompenserait dans le ciel les souffrances de son épouse, était proportionnée aux trésors dont sa grâce l'avait comblée sur terre. Elle appelait de tous ses vœux l'instant qui devait l'unir à Jésus-Christ, afin de contempler face à face dans la patrie la Vérité, dont elle n'avait vu, pour ainsi dire, que le reflet, pendant son pèlerinage. Ce désir grandissait dans son cœur à mesure que la lumière éternelle éclairait davantage son intelligence. Deux ans avant sa mort, la Vérité l'inonda de telles clartés, qu'elle fut obligée de les répandre au dehors, et qu'elle pria ses secrétaires d'écouter et d'écrire tout ce qu'elle dirait dans ses extases. C'est ainsi qu'en peu

de temps fut composé un livre contenant un dialogue entre une âme et Dieu. A la fin de ce livre, il y a deux choses que je juge très-utile de mettre ici, pour l'éducation du lecteur : ces deux choses sont un résumé de tout ce qui a été dit en détail dans l'ouvrage, et une prière par laquelle la bienheureuse Catherine termine et montre combien elle désire être délivrée de son corps, pour s'unir à Jésus-Christ.

2. Catherine raconte donc que Dieu le Père dit à l'âme, après avoir longuement parlé de l'obéissance des parfaits : « Maintenant, ma chère et bien-aimée fille, j'ai satisfait à ton désir depuis le commencement jusqu'à la fin, au sujet de l'obéissance. Si tu te le rappelles bien, tu m'as demandé avec ardeur en commençant, et c'est moi qui te l'ai inspiré, pour augmenter le feu de ma charité dans ton âme, tu m'as demandé quatre choses : l'une pour toi ; je te l'ai accordée, en t'éclairant de ma Vérité, en te montrant comment, à la lumière de la Foi, en me connaissant et en te connaissant toi-même, tu parviendrais à la connaissance de la Vérité. Ta seconde demande a été ma miséricorde pour le monde ; ta troisième a été pour le corps mystique de la sainte Église, me suppliant de la délivrer des ténèbres et des persécutions, voulant que je punisse les iniquités des autres sur toi-même. Je t'ai expliqué alors qu'aucune peine du temps ne peut satisfaire par elle seule à l'offense commise contre moi, le Bien éternel : cette peine satisfait seulement, si elle est unie au désir de l'âme et à la contrition du cœur : je t'ai expliqué comment. Je t'ai aussi répondu que je voulais faire mi-

séricorde au monde, en te montrant que la miséricorde m'est propre, et qu'à cause d'elle et à cause de l'amour incompréhensible que j'ai eu pour l'homme, j'ai envoyé le Verbe, mon Fils unique; et je t'ai représenté sa médiation par l'image d'un pont qui va du ciel à la terre, c'est-à-dire qui unit la nature divine à la nature humaine. Pour t'éclairer de plus en plus de ma vérité, je t'ai montré qu'on montait à ce pont par trois degrés, c'est-à-dire par les trois puissances de l'âme.

« Après t'avoir offert le Verbe sous la forme d'un pont, je t'ai présenté une autre figure, et je t'ai montré trois degrés sur son corps : le premier à ses pieds, le second à la plaie de son côté, le troisième à sa bouche. Ces degrés indiquent trois états de l'âme : l'état imparfait, l'état parfait et l'état supérieur où l'âme parvient à l'excellence de l'amour unitif en tout. Je t'ai montré ce qui détruit l'imperfection et ce qui conduit à la perfection, la voie qu'il faut suivre, les embûches secrètes du démon, et les illusions de l'amour-propre. Je t'ai dit les trois moyens de punir qu'emploie ma clémence dans ces états. Le premier moyen est ce que j'inflige à l'homme pendant sa vie. Le second est le châtimement qui frappe à la mort ceux qui meurent sans espoir dans le péché mortel : ils vont sous le pont par les sentiers de l'enfer, et je t'ai fait connaître les supplices qu'ils endurent. Le troisième moyen est le jugement général, et je t'ai dit quelque chose de la peine des damnés et de la gloire des Bienheureux, quand chacun aura retrouvé les propriétés de son corps. Je t'ai promis

et je te promets de réformer mon Épouse par les souffrances de mes serviteurs, que j'invite à expier avec toi, par la douleur et par les larmes, l'iniquité de ses ministres. Je t'ai montré la dignité que j'ai mise en eux, et le respect que leur doivent les séculiers. Je t'ai montré que leurs défauts ne doivent en rien diminuer ce respect, et combien le contraire est opposé à ma volonté. Je t'ai parlé de la vertu de ceux qui vivent comme les anges, et je t'ai entretenue à ce sujet de l'excellence du Sacrement de l'Autel.

« En te parlant des trois états de l'âme, j'ai voulu te faire connaître les différentes sortes de larmes; je t'ai dit d'où elles viennent, et comme elles se rapportent aux différents états de l'âme; je t'ai dit que toutes les larmes ont leur source dans le cœur; je t'ai expliqué successivement quatre sortes de larmes, et je t'en ai fait connaître une cinquième qui cause la mort.

« J'ai répondu à la quatrième demande que tu m'as faite, en te montrant comment je pourvois à chaque chose; je t'ai expliqué à ce sujet ma Providence en général et en particulier, depuis le commencement de la création jusqu'à la fin du monde. J'ai tout fait et je fais tout par ma Providence souveraine et divine, donnant ou permettant tout ce qui vous arrive, les tribulations ou les consolations spirituelles et temporelles, le tout pour votre bien, afin que vous soyez sanctifiés en moi, et que ma vérité s'accomplisse en vous; car il est vrai que je vous ai créés pour la vie éternelle, et cette vérité vous a été révélée par le sang

du Verbe, mon Fils unique. Enfin j'ai satisfait à ton désir et à la promesse que je t'avais faite, en te montrant la perfection de l'obéissance et l'imperfection de la désobéissance; d'où vient l'obéissance, et ce qui en détourne : car je te l'ai donnée comme la clef de tout; et il en est ainsi. Je t'ai parlé en particulier des parfaits et des imparfaits, parmi les religieux et parmi ceux qui ne le sont pas. L'obéissance donne la paix, et la guerre vient de la désobéissance; celui qui n'obéit pas se trompe lui-même, et c'est par la désobéissance d'Adam que la mort est venue dans le monde.

« Maintenant moi, Dieu le Père, suprême et éternelle Vérité, je te dis que c'est par l'obéissance à mon Verbe et Fils unique que vous pourrez avoir la vie; et de même que vous avez contracté la mort dans le premier homme, de même vous tous qui voulez porter la clef de l'obéissance, vous contracterez la vie dans le nouvel Homme, le doux Seigneur Jésus. J'en ai fait un pont pour vous, après que la route du ciel a été rompue, afin que vous puissiez passer par cette voie douce et droite, qui est la Vérité une et claire, au moyen de l'obéissance. Maintenant je vous invite à pleurer, vous tous qui êtes mes serviteurs, parce qu'avec les larmes et une prière humble et continuelle, je puis faire miséricorde au monde. Cours, en mourant à toi-même, dans la voie de la vérité, et surtout ne te ralentis jamais, parce que je te demanderai plus qu'auparavant, car je me suis manifesté à toi dans ma vérité. Prends garde de sortir de ta cellule, c'est-à-dire de la connaissance de toi-même, mais augmente et conserves-y le trésor

que je t'ai donné. Ce trésor est une doctrine de vérité, fondée sur la pierre ferme et vivante qui est le Christ, le doux Jésus. Cette doctrine est revêtue d'une lumière qui fait distinguer les ténèbres; il faut t'en revêtir dans la vérité, ma douce et bien-aimée fille. »

Après que cette âme eut vu avec l'œil de l'intelligence et connu à la lumière de la sainte Foi la perfection de l'obéissance, après qu'elle l'eut entendue avec sa raison et goûtée avec son cœur par l'ardeur de son désir, elle se contempla dans la divine Majesté, et lui en rendit grâces, en disant :

« O Père, je vous remercie de ce que vous n'avez pas méprisé votre créature; vous n'avez pas détourné de moi votre visage, et vous n'avez pas repoussé mes désirs. Vous, la Lumière, vous n'avez pas considéré mes ténèbres; Vous, la Vie, vous n'avez pas délaissé ma mort; Médecin suprême, vous avez regardé ma grande infirmité; Pureté éternelle, vous ne vous êtes pas détourné de mes souillures et de mes misères. Vous l'Infini, moi le néant; Vous la Sagesse, moi la folie, malgré les fautes et les vices innombrables qui sont en moi, vous m'avez accueillie; oui, Vous, la Sagesse, la Bonté, la Clémence même; Vous, le Bien suprême et infini! Dans votre lumière j'ai trouvé la lumière, dans votre sagesse la vérité, dans votre clémence la charité et l'amour du prochain. Qui vous a poussé à ces choses? Ce n'est pas quelque vertu qui était en moi, mais votre seule charité. Le même amour vous a porté à éclairer l'œil de mon intelligence par la lumière de la Foi, afin que je pusse comprendre et

connaître la vérité qui se manifestait à moi. Faites, Seigneur, que ma mémoire soit capable de retenir vos bienfaits, que ma volonté brûle du feu de votre charité, et que ce feu me fasse répandre ce sang donné par l'amour du Sang, et que j'ouvre avec la clef de l'obéissance la porte du ciel. Je vous demande cette grâce pour toute créature raisonnable, tant en général qu'en particulier, et pour le corps mystique de la sainte Eglise. Je confesse et je ne nie pas que vous m'avez aimée avant que je fusse, et que vous aimez votre créature jusqu'à la folie de l'amour.

« O Trinité éternelle, ô Dêité qui, par l'union de la nature divine, avez donné un si grand prix au sang de votre Fils unique; ô Trinité éternelle, vous êtes une mer profonde, où plus je cherche, plus je trouve; et plus je trouve, plus je cherche encore. En rassasiant l'âme, vous ne la rassasiez jamais; elle est toujours avide, toujours affamée de vous, Trinité éternelle, parce qu'elle désire voir votre lumière dans votre lumière. De même que le cerf soupire après l'eau vive des fontaines, de même mon âme désire sortir de son obscure prison, pour vous contempler tel que vous êtes dans la vérité de votre être. Votre visage sera-t-il encore longtemps caché à mes regards? O Trinité éternelle, feu et abîme de charité, dissipez le nuage de mon corps; car la connaissance que vous m'avez donnée de vous-même me remplit de votre vérité, et me force à souhaiter la délivrance de mes liens terrestres. Elle me rend avide de donner cette vie pour l'honneur et la gloire de votre nom, parce que j'ai goûté et j'ai vu avec mon

intelligence, dans votre lumière, l'abîme de vos grandeurs et la beauté de votre créature. En me voyant en vous, j'ai vu que j'étais faite à votre image, puisque vous m'avez fait participer à votre puissance. O Père éternel, vous avez communiqué à mon intelligence la sagesse qui appartient à votre Fils unique; et le Saint-Esprit, qui procède de vous et de votre Fils unique, m'a donné la volonté qui me rend capable d'aimer; car vous, ô Trinité éternelle, vous êtes mon Créateur, et je suis votre créature. Et vous m'avez révélé, par la création nouvelle que m'a donnée le sang de votre Fils unique, combien vous vous êtes passionnée pour la beauté de votre créature.

« O Abîme! ô Dêité éternelle! ô Mer profonde! pouviez-vous me donner plus que vous-même? Vous êtes un feu qui brûle toujours; vous consommez, et vous n'êtes pas consumé. Oui, vous consommez par votre ardeur tout l'amour de l'âme pour elle-même; vous êtes un feu qui détruit toute froideur; vous êtes une lumière qui éclaire les âmes, et c'est par cette lumière que vous m'avez fait connaître votre vérité. Vous êtes la lumière qui surpasse toute lumière que vous donnez par votre lumière à l'intelligence; lumière surnaturelle si abondante et si parfaite, que la lumière de la foi même en est plus éclairée. Je vois que mon âme a la vie dans cette foi, et qu'elle reçoit votre lumière dans cette lumière. Car, par la lumière de la foi, j'acquiers la sagesse dans la sagesse du Verbe, votre Fils; par la lumière de la foi, j'obtiens la force, le courage et la persévérance; par la lumière de la foi, j'acquiers

l'espérance par laquelle vous m'empêchez de défaillir dans le chemin. Et c'est cette lumière qui m'apprend la voie par laquelle je dois marcher ; et sans cette lumière , je marcherais dans les ténèbres. Aussi je vous demande, ô Père éternel ! que vous m'illuminiez de la lumière de la sainte Foi. Cette lumière est un océan qui nourrit l'âme tant qu'elle est en vous. O éternelle Trinité, Mer pacifique, votre eau n'est pas trouble, et, loin de causer l'épouvante, elle donne la connaissance de la vérité ; cette eau est transparente et manifeste les choses cachées. Là où abonde la lumière de la foi, l'âme resplendit, pour ainsi dire, de ce qu'elle croit. O Trinité éternelle, oui, vous me l'avez fait connaître et comprendre, cette Mer est un miroir que la main de votre amour tient devant les yeux de mon âme ; et moi, votre créature, je me vois en vous dans la lumière de ce miroir. Vous vous présentez à moi, et je reconnais que vous êtes le Bien suprême et infini, le Bien au-dessus de tout bien, le Bien qui rend heureux, le Bien incompréhensible, le Bien inestimable, la Beauté au-dessus de toute beauté, la Sagesse au-dessus de toute sagesse ; car vous êtes la Sagesse même. Vous, la nourriture des anges, par le feu de la charité, vous vous êtes donnée aux hommes ; vous êtes le vêtement qui couvre toute nudité ; votre douceur apaise ceux qui ont faim, et cette douceur est sans amertume.

« O Trinité éternelle, dans votre lumière que vous m'avez donnée et que j'ai reçue par la lumière de la sainte Foi, je vous ai connue ; et vous m'avez enseigné, par de nombreuses et admirables leçons, la voie d'une

grande perfection. Maintenant, c'est dans la lumière, et non dans les ténèbres, que je vous servirai. Que je devienne un miroir d'une vie bonne et parfaite, et que je sorte de cette vie misérable où, jusqu'à présent, je vous ai servie dans les ténèbres; car je ne connaissais pas votre vérité, et je ne pouvais l'aimer. Mais pourquoi ne vous ai-je pas connue? Parce que je ne vous ai pas vue dans la lumière de votre foi sainte et glorieuse, parce que les nuages de l'amour-propre obscurcissaient l'œil de mon intelligence. Mais vous, Trinité éternelle, vous avez dissipé par votre lumière mes ténèbres. Qui pourra s'élever jusqu'à vous, pour vous remercier dignement du trésor ineffable et des grâces surabondantes que vous m'avez accordés, et de la doctrine de vérité que vous m'avez révélée? Cette doctrine est une grâce spéciale au-dessus de la grâce générale que vous accordez aux hommes. Vous avez voulu condescendre à mes nécessités et à celles des autres créatures, afin qu'elles puissent désormais s'y contempler comme dans un miroir. Seigneur, répondez-vous pour moi-même. C'est vous qui avez donné, c'est vous qui pouvez reconnaître les bienfaits et vous en remercier, en répandant en moi-même la lumière de votre grâce, afin qu'avec cette lumière je vous témoigne ma reconnaissance. Revêtez-moi de vous-même, ô éternelle Vérité, afin que je parcoure cette vie mortelle dans la vérité de l'obéissance et dans la lumière de votre sainte Foi, dont vous enivrez de plus en plus mon âme. »

Que ces paroles vous fassent admirer, cher lecteur, cette bienheureuse femme, non-seulement dans la sain-

teté de sa vie , mais encore dans la sublimité de sa doctrine. Si vous réfléchissez à tout ce qui précède, vous verrez combien elle désirait mourir et s'unir à Jésus-Christ, parce qu'elle savait et comprenait, surtout à cette époque, qu'il vaut mieux être avec Jésus-Christ, qui est la fin et la perfection de tout bien. Comme son désir augmentait toujours en elle, elle obtint enfin ce qu'elle désirait : les promesses que Notre - Seigneur lui avait faites, en la choisissant pour épouse dans sa jeunesse, s'accomplirent, et son âme quitta son corps pour aller célébrer ses noces éternelles.

IV

Dernières recommandations de Catherine à ses disciples. — Son humilité. — Elle reçoit les sacrements. — Sa mort. — Le B. Raymond en est miraculeusement averti. — Vision de Semia.

1. La bienheureuse Catherine, voyant que l'heure de sa mort approchait, fit appeler autour d'elle ceux qui l'avaient suivie, et que le Seigneur lui avait donnés pour famille. Elle s'adressa à tous d'abord en général, et leur fit un long et admirable discours pour les exhorter à avancer dans la vertu; elle y développa plusieurs points importants, que j'ai trouvés dans les écrits des témoins dont j'ai parlé.

La chose première et fondamentale qu'elle exposa est celle-ci : Celui qui se donne à Dieu doit, s'il veut le posséder véritablement, dépouiller son cœur de tout amour sensible, non-seulement pour les personnes, mais pour les créatures, afin de tendre vers Dieu, son Créateur, dans toute la simplicité et la sincérité de son âme; car,

disait-elle, le cœur ne peut se donner complètement à Dieu, s'il n'est libre de tout amour, affranchi de tout partage. Une âme ne peut donner entièrement son cœur à Dieu sans le secours de la prière. Il est nécessaire que cette prière soit fondée sur l'humilité, et qu'elle ne procède pas d'une certaine confiance personnelle ; il faut toujours reconnaître qu'on n'est rien par soi-même. Il faut s'appliquer de toutes ses forces à l'exercice de l'Oraison, afin d'en acquérir l'habitude : l'Oraison augmente et fortifie les vertus, qui, sans elle, s'affaiblissent et disparaissent. Elle engageait tous les siens à prier toujours, et elle distinguait deux sortes de prières : la prière vocale, et la prière mentale. Elle leur enseignait qu'ils pouvaient s'appliquer à la prière vocale à des heures déterminées, et à la prière mentale continuelle par l'acte ou par le cœur.

2. Elle dit en outre que, à la lumière d'une foi vive, elle avait vu et parfaitement compris, dans son esprit, que tout ce qui arrivait à elle ou aux autres venait de Dieu, et avait sa cause dans le grand amour qu'il a pour ses créatures : ce qui fit naître et développer en elle l'amour et la promptitude de l'obéissance aux ordres de Dieu et à ceux de ses supérieurs, pensant toujours que leurs ordres venaient de Dieu même, pour les besoins de son salut ou pour l'augmentation de la vertu dans son âme. Elle dit que, pour acquérir la pureté de l'esprit, il était nécessaire que l'homme se gardât de tout jugement sur son prochain et de toute parole inutile sur sa conduite ; car dans toute créature nous devons voir la volonté de Dieu. Elle recommandait surtout de ne

mépriser et de ne condamner personne sous forme de jugement, lors même qu'on verrait commettre quelque faute. Si quelquefois le mal était évident, il fallait avoir compassion de celui qui l'avait commis et prier Dieu pour lui, mais sans le mépriser et sans le condamner. Elle dit qu'elle avait eu toujours la plus ferme confiance dans la divine Providence, et qu'elle invitait tout le monde à en avoir une semblable, parce qu'elle savait par expérience combien sa bonté était grande et s'étendait à tout. Elle rappelait comment elle-même et ceux qui l'avaient suivie l'avaient éprouvée, puisque Dieu avait toujours pourvu à tous leurs besoins. Elle ajoutait que la divine Providence ne manque jamais à ceux qui espèrent en elle, et qu'elle les assisterait toujours d'une manière particulière.

3. La bienheureuse Catherine donna encore aux siens d'autres conseils ; puis elle termina par la recommandation dernière du Sauveur à ses disciples, en les conjurant humblement et instamment de s'aimer les uns les autres. Elle disait dans son doux et affectueux langage, et elle répétait souvent : « Aimez-vous les uns les autres, mes fils bien-aimés ; aimez-vous les uns les autres. » C'était par leur mutuelle affection qu'ils se montreraient ses enfants spirituels et qu'elle se croirait leur mère. Elle disait que, s'ils s'aimaient entre eux, ils seraient sa gloire et sa couronne ; qu'elle les regarderait toujours comme ses enfants, et qu'elle prierait la Bonté divine, qui avait daigné la combler de ses grâces, de vouloir bien aussi les répandre abondamment dans leurs âmes. Elle leur ordonna, au nom de la cha-

rité, d'adresser à Dieu d'humbles et ferventes prières pour la réforme et la prospérité de la sainte Église, et pour le Vicaire de Jésus-Christ. C'était là surtout, depuis sept ans, la pensée continuelle de son cœur : depuis sept ans elle n'avait jamais manqué de demander ces grâces à la divine et souveraine Bonté ; pour les obtenir, elle avait souffert dans son corps des douleurs et des infirmités très-grandes dans les derniers temps. Elle ajoutait que, comme Satan avait obtenu de Dieu la permission d'accabler Job de toutes sortes de maux, elle pensait que l'enfer avait aussi obtenu la permission d'affliger et de torturer son corps par toute espèce de tourments ; tellement que, depuis la plante des pieds jusqu'à la tête, il lui semblait qu'il n'y avait rien de sain en elle. Elle dit enfin : « Mes chers amis, il me semble évident que mon Époux bien-aimé a tout disposé et voulu pour que, selon le désir ardent de mon cœur, après les peines que sa bonté a daigné m'accorder, mon âme soit tirée de son obscure prison et retourne à son principe. »

4. Les témoins que j'ai cités ont mis dans leurs écrits que les douleurs de Catherine paraissaient si terribles, que personne n'eût pu les supporter sans la grâce de Dieu ; elle les souffrit cependant avec calme, et sans donner le moindre signe de tristesse. Comme ils s'étonnaient et pleuraient de la voir ainsi, elle leur dit : « Mes fils bien-aimés, vous ne devez pas vous affliger de ma mort ; il faut plutôt vous réjouir avec moi et me féliciter parce que je quitte ce lieu de peines, et que je vais me reposer dans la paix éternelle de Dieu. Je vous donne

l'assurance positive que je vous serai plus utile après ma mort, que je ne l'ai été ou que je n'aurais pu l'être en restant avec vous dans cette vie ténébreuse, si remplie de misères. Cependant je remets ma vie, ma mort et tout mon être entre les mains de mon éternel Époux; et s'il voit que je puis être utile à quelque créature, s'il veut que je reste encore au milieu des épreuves et des douleurs, je suis prête, pour l'honneur de son nom et le salut du prochain, à souffrir cent fois le jour, s'il était possible, la mort et tous les tourments imaginables. Mais s'il lui est agréable que je m'œuvre, soyez certains, mes chers enfants, que j'ai donné ma vie pour la sainte Église : je sais que Dieu me l'a permis par une grâce particulière. » Après cela, elle appela ses disciples les uns après les autres, et prescrivit à chacun le genre de vie qu'il devait embrasser après sa mort; elle voulut que tous me fussent soumis et qu'on s'adressât à moi en sa place, indiquant aux uns la vie religieuse, aux autres la vie solitaire. Pour les femmes, et surtout pour les Sœurs de la Pénitence de Saint-Dominique, elle désigna pour supérieure Alessia. Elle régla tout selon l'inspiration du Saint-Esprit; la suite le prouva, car ce qu'elle avait prescrit fut utile à tout le monde.

4. Après cela, elle demanda pardon à tous. « Mes bien-aimés, dit-elle, j'ai toujours eu faim et soif de votre salut, je n'ose pas dire le contraire; cependant je puis vous avoir manqué en beaucoup de choses : non-seulement je ne vous ai pas donné l'exemple de la vertu et des bonnes œuvres comme j'aurais dû et pu le faire, si j'avais été la servante véritable et l'épouse parfaite de

Jésus-Christ, mais encore dans vos besoins temporels, je n'ai pas été attentive et zélée comme je devais l'être. Aussi je demande à tous, en général et en particulier, pardon et indulgence. Je vous prie, je vous conjure humblement et instamment de suivre jusqu'à la fin le sentier de la vertu, afin que vous soyez, comme je vous l'ai dit, ma joie et ma couronne. » Après ces mots, elle garda le silence; elle fit ensuite, comme elle le faisait tous les jours, sa confession générale; puis elle demanda humblement la sainte Eucharistie et les derniers Sacrements. On se rendit à ses désirs. Elle demanda aussi l'indulgence plénière qui lui avait été accordée par les Souverains Pontifes Grégoire XI et Urbain VI. Elle commença alors à entrer en agonie et à lutter contre le démon; les assistants s'en aperçurent à ses gestes et à ses paroles. Tantôt elle se taisait, tantôt elle répondait, tantôt elle souriait; quelquefois elle paraissait mépriser ce qu'elle entendait, quelquefois elle en était indignée.

6. Ceux qui m'ont rapporté ce qui s'était passé remarquèrent une chose, et je pense que ce fut par la volonté de Dieu. Après avoir gardé le silence comme si elle écoutait quelque chose dont on l'accusait, elle répondit avec un visage joyeux : « Non, jamais la vaine gloire, mais la vraie gloire et l'honneur de Dieu. » Et ce n'est pas sans raison que la divine Providence voulut qu'on entendît ces paroles; car plusieurs personnes, à cause de la douceur de sa charité et de l'abondance des grâces qui lui étaient accordées, pensaient qu'elle recherchait les louanges ou qu'elle y trouvait au moins du plaisir, et que pour cela elle aimait paraître en public. Quel-

ques-uns disaient en parlant d'elle : « Pourquoi courir ainsi de tous les côtés ? C'est une femme ; elle devrait rester dans sa cellule, si elle veut servir Dieu. » La réponse à ces reproches était complète : « Non, jamais la vaine gloire, disait-elle, mais la vraie gloire de Dieu et son honneur ; » c'est-à-dire : Non, ce n'était pas par vaine gloire que j'allais de tous les côtés et que je faisais mes œuvres, mais j'agissais sans cesse pour la gloire du Sauveur et l'honneur de son nom. Je puis bien en rendre témoignage avec certitude, moi qui ai entendu si souvent ses confessions générales et particulières, et qui ai examiné avec soin tous ses actes. Toujours elle obéissait à l'ordre direct de Dieu et à ses inspirations : non-seulement elle ne recherchait pas la louange, mais encore elle ne pensait aux hommes que quand elle priait pour leur salut et qu'elle travaillait à le leur procurer. Celui qui n'a pas été témoin de sa vie ne saura jamais à quel point elle était étrangère aux passions humaines qui sont même ordinaires aux personnes religieuses. C'est à elle surtout que pouvait s'appliquer cette parole de l'Apôtre : « Notre conversation est au ciel ¹. » Rien ne pouvait la distraire un instant de ses désirs et affaiblir l'ardeur de sa charité.

7. Après cette longue lutte et sa victoire, Catherine revint à elle, renouvela la confession publique qu'on a coutume de faire, et demanda pour plus grande sûreté à recevoir encore l'absolution et l'indulgence qu'on lui avait déjà données. Elle suivait en cela la doctrine et

¹ Nostra autem conversatio in cœlis est. (Philip. III, 20.)

l'exemple de saint Martin, de saint Jérôme et de saint Augustin, qui veulent que nul chrétien, quelle qu'ait été sa perfection, ne quitte la vie sans s'accuser de ses fautes et sans exciter dans son cœur le regret de les avoir commises. Saint Augustin, dans sa dernière maladie, fit écrire les sept psaumes de la Pénitence pour les appliquer sur le mur, près de son lit; il les lisait sans cesse, et toujours avec une grande abondance de larmes. Saint Jérôme, à sa mort, confessait publiquement ses péchés et ses défauts. Saint Martin, dans ses derniers instants, apprit à ses disciples, par ses paroles et son exemple, qu'un chrétien doit mourir sur le cilice et sur la cendre, pour témoigner son humilité et le repentir de son cœur. C'est pour les imiter que la bienheureuse Catherine montra sa contrition par tous les moyens, et demanda humblement, par deux fois, l'absolution de ses péchés, et la satisfaction des peines attachée à l'indulgence.

8. Quand tout fut terminé, les assistants remarquèrent que les forces de son corps commençaient à baisser rapidement. Elle ne cessait pas cependant ses saintes recommandations à ceux qu'elle avait enfantés dans le Seigneur, aux présents comme aux absents; car, dans cette dernière agonie, elle disait à ceux qui étaient présents, et qui me l'ont répété : « Adressez-vous au frère Raymond dans tous vos doutes et vos embarras, et dites-lui qu'il ne faiblisse jamais et qu'il ne craigne rien dans tout ce qui pourrait lui arriver. Je serai sans cesse avec lui et je le protégerai dans tous ses dangers; lorsqu'il fera ce qu'il ne doit pas faire, je l'avertirai

pour qu'il se corrige et se relève. » On m'a assuré qu'elle a répété souvent ces paroles, et qu'elle les prononça tant qu'elle eut la force de les dire. Voyant enfin que son heure était arrivée, elle dit : « Seigneur, je remets mon esprit en vos mains. » *Domine, in manus tuas commendo spiritum meum*. Et comme elle l'avait si longtemps désiré, cette âme sainte fut délivrée de son corps et unie dans une inséparable et éternelle union à l'Époux qu'elle avait si ardemment aimé, l'année du Seigneur 1380, le dimanche 29 avril, à l'heure de tierce.

9. A cet instant même, j'étais dans la ville de Gênes, et son âme me dit, en quelque sorte, toutes les paroles que je viens de rapporter, et qu'elle avait ordonné de me redire : j'en prends à témoin la Vérité même, qui ne trompe pas et qu'on ne peut tromper ; mais mon esprit aveuglé ne comprit pas d'où venaient ces paroles, dont je saisisais cependant parfaitement le sens. Je remplissais alors à Gênes mes fonctions de Provincial ; c'était au moment du chapitre qui devait se tenir à Bologne pour l'élection d'un Général, et je me disposais à partir avec quelques religieux. Nous devons aller par mer jusqu'à Pise, et de là nous rendre à Bologne, comme nous le fîmes en effet. Nous avions loué dans ce dessein une barque, et nous attendions un temps favorable. Le matin même où la bienheureuse Catherine expira, j'étais descendu à l'église, célébrer la fête de saint Pierre, martyr. Après avoir dit la messe, je remontai au dortoir pour préparer mon petit paquet de voyage. En passant devant une image de la Vierge, je disais tout

bas, selon l'usage des religieux, la Salutation angélique, et je m'arrêtai quelques instants. J'entendis alors une voix qui n'était pas dans l'air et qui prononçait des paroles que saisisait mon esprit et non pas mon oreille; et cependant je les percevais plus distinctement en moi-même que si elles m'étaient venues d'une voix extérieure : je ne sais autrement rendre cette voix, si on peut appeler voix ce qui n'avait aucun son. Cette voix disait des paroles et les présentait à mon esprit : « Ne craignez rien, je suis ici pour vous; je suis au ciel pour vous; je vous protégerai, je vous défendrai; soyez tranquille et ne craignez rien, je suis ici pour vous. » Ces paroles intérieures me jetèrent dans un grand trouble, et je cherchais ce que signifiait cette promesse de secours.

10. Je ne pouvais alors l'attribuer qu'à la sainte Vierge, que je saluais; mais je n'osais le croire, à cause de mon indignité. Je pensais que quelque grand malheur me menaçait, et que, comme je priais la Mère des miséricordes, qui console toujours les affligés, elle avait voulu, par cette promesse consolante, m'avertir et me préparer à supporter avec courage ce qui devait m'arriver. Je soupçonnais que, comme j'avais prêché à Gênes la croisade contre les schismatiques, il se pouvait que quelques-uns d'entre eux m'attendissent en mer pour me nuire à moi et aux miens. Je cherchais aussi à comprendre ce prodige que Dieu, dans sa miséricorde, avait accompli par l'âme de son Épouse pour soutenir ma faiblesse. Et en racontant ces choses, j'y vois plutôt un sujet de honte que de vanité.

Voici maintenant une vision qu'eut une dame romaine, au moment où Catherine expirait : c'est elle-même qui me l'a racontée, et ce n'est pas légèrement que j'ai ajouté foi à son récit ; car j'ai connu sa conscience et sa vie pendant plus de vingt ans.

11. Il y avait à Rome une dame qui avait deux fils, et qu'on appelait Semia. Avant la mort de son mari, et plus parfaitement encore depuis, elle se consacra au service de Dieu et se donna tout entière à la prière et à la visite des églises. Elle avait l'habitude de se lever la nuit pour matines ; mais elle sommeillait ensuite un peu, afin d'être plus capable d'accomplir les pieux pèlerinages qu'elle faisait dans la journée. Quand Catherine vint à Rome, cette dame apprit ses vertus et sa sainteté par moi et par d'autres ; elle lui rendit visite, et goûta tellement la douceur de sa compagnie, qu'elle voulait ensuite toujours en jouir ; mais à cause de ses exercices de piété et des fils qu'elle avait à soigner, plusieurs jours se passaient quelquefois sans qu'elle vît Catherine ; et d'ailleurs elle ne la savait pas si gravement malade.

12. Dans la nuit qui précéda le matin de sa mort, Semia s'était levée comme à l'ordinaire pour prier ; et quand sa prière fut finie, elle pensa qu'à cause du dimanche, elle devait se lever plus tôt qu'à l'ordinaire pour assister à la grand'messe et préparer elle-même le repas de ses enfants. Elle se coucha donc avec l'intention de dormir quelques instants et de se lever bientôt. Par suite de cette préoccupation de son esprit, même en dormant elle songeait à se lever. Pendant qu'elle se

disait au milieu de son sommeil : « Il faut me lever bientôt pour arriver à temps à l'église, » elle vit un enfant d'une grande beauté qui paraissait avoir de huit à dix ans. Cet enfant lui dit : « Je ne veux pas que vous vous éveilliez et que vous vous leviez avant d'avoir vu ce que j'ai à vous montrer. » Ravie des charmes de cet enfant, mais toujours désireuse d'entendre la messe, Semia répondit : « Permettez-moi, mon cher enfant, de me lever, car il ne faut pas aujourd'hui négliger la grand'messe. » L'enfant lui dit : « Je ne veux pas absolument que vous vous leviez avant d'avoir vu les merveilles que j'ai à vous montrer de la part de Dieu. » Et il lui sembla que l'enfant la tirait de son lit et la conduisait dans un endroit spacieux qui avait la forme d'une église; il y avait à l'extrémité un tabernacle d'argent très-beau, mais fermé. L'enfant dit : « Attendez un peu, et vous verrez ce qui est dans ce tabernacle. »

13. Et aussitôt vint un jeune enfant semblable au premier, qui apportait une échelle à ce tabernacle d'argent, qui était très-élevé; il s'en servit pour y monter et ouvrir la porte avec une clef d'or. Dès qu'il fut ouvert, Semia, qui regardait, aperçut une jeune fille très-belle et magnifiquement parée : sa robe était éblouissante de blancheur et tout ornée de pierres précieuses. Elle avait sur la tête trois riches couronnes si bien disposées qu'on voyait les trois tout entières. La couronne inférieure était d'argent et blanche comme la neige; la seconde était d'argent mêlé d'or et avait l'éclat des étoffes rouges tissues de fil d'or; la troisième

était d'or pur et toute semée de perles et de pierres précieuses. A cette vue, la pieuse Semia cherchait quelle pouvait être cette jeune fille si richement parée, et, en la regardant bien, elle reconnut parfaitement le visage de Catherine de Sienne; mais comme elle savait qu'elle était plus âgée qu'elle ne paraissait l'être dans cette vision, elle soupçonnait que c'était une autre. L'enfant qui lui était d'abord apparu lui demanda si elle reconnaissait celle qu'elle voyait. « C'est bien, dit-elle, la figure de Catherine de Sienne, mais ce n'est pas son âge. » Comme elle continuait à la regarder de tous ses yeux, celle qui était dans le tabernacle lui sourit et dit aux deux enfants : « Vous voyez bien qu'elle ne me reconnaît pas. » Alors vinrent quatre enfants semblables aux deux premiers; ils portaient un brancard en forme de lit, tout drapé d'étoffes précieuses, couleur de pourpre; et quand ils l'eurent déposé près du tabernacle, ils y montèrent rapidement et prirent dans leurs bras la jeune fille couronnée, pour la mettre sur le lit qu'ils avaient apporté. Alors la jeune fille leur dit : « Permettez-moi d'aller trouver cette dame qui me regarde, et qui ne me reconnaît pas. » Et aussitôt elle vint à elle comme en volant, et lui dit : « Semia, vous ne me reconnaissez pas : je suis Catherine de Sienne, comme vous le dit mon visage. » Elle lui répondit : « Quoi! vous êtes Catherine, ma mère? — Oui, dit-elle, mais remarquez bien ce que vous voyez et ce que vous allez voir. »

14. A ces paroles, elle fut conduite par les six enfants sur le lit et élevée aussitôt vers le ciel. Pendant que

Semia la voyait ainsi s'éloigner, il apparut tout à coup dans le ciel un trône; et sur ce trône, un roi couronné et couvert de pierreries, tenant dans sa main droite un livre ouvert. Les enfants qui portaient la vierge l'élévèrent jusqu'aux marches du trône et aux pieds du Roi; et aussitôt la vierge se jeta aux pieds du Roi et l'adora. Alors le Roi dit : « Soyez la bienvenue, ma chère épouse et ma fille, Catherine. » Sur l'ordre du Roi, elle le leva la tête, et elle lut dans le livre ouvert, pendant le temps nécessaire pour dire dévotement l'Oraison dominicale; puis, sur un nouveau signe du Roi, elle se leva et se tint près du trône pour attendre la Reine, qui conduisait avec elle une grande troupe de vierges et qui s'avancait vers le Roi. A son approche, la Bienheureuse se hâta de descendre du gradin où elle était et se prosterna devant elle. Alors la Reine du ciel, lui prenant les mains, lui dit : « Soyez la bienvenue, Catherine, ma fille bien-aimée; » et, la relevant, elle lui donna le baiser de paix. Après quoi Catherine rendit encore ses hommages à la Reine, et, sur son ordre, elle s'avança avec les autres vierges; toutes la reçurent avec une grande joie au baiser de paix.

Pendant cela Semia, qui les voyait, s'écriait : « O ma Souveraine! ô Mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ! intercédez pour moi; sainte Marie-Madeleine, sainte Catherine, sainte Agnès, sainte Marguerite, priez pour nous. » Elle me disait que, quoique cette vision lui semblât être dans le ciel, elle distinguait tout parfaitement, et qu'elle avait reconnu non-seulement la bien-

heureuse Mère de Dieu, mais encore les autres vierges, chacune à leur tour. Elle les appelait par leur nom, parce qu'elles portaient toutes le signe de leur martyre : sainte Catherine, sa roue ; sainte Marguerite, un dragon sur les pieds ; et sainte Agathe, ses seins coupés ; et ainsi des autres. Enfin, au milieu des félicitations de toutes ces vierges, la vierge Catherine fut placée parmi elles et fut couronnée de gloire.

Lorsque Semia se réveilla et qu'elle ouvrit les yeux, elle vit que le soleil marquait déjà sur l'horizon l'heure de tierce. Elle en fut affligée à cause de la messe qu'elle voulait entendre et du repas de ses enfants qu'elle avait à préparer ; mais elle se mit à chercher dans son esprit ce que signifiait la vision qu'elle avait eue ; elle ignorait et ne pouvait croire que la bienheureuse Catherine fût morte, quoiqu'elle la sût malade. Ses occupations l'avaient empêchée de la voir depuis quelques jours, et elle l'avait vue souvent échapper à de très-grandes douleurs ; elle pensait plutôt que, pendant son sommeil, Catherine avait eu quelque extase extraordinaire. Elle craignait aussi, à cause de l'heure avancée, de ne pouvoir plus trouver de messe ce jour-là, et elle soupçonnait le démon d'avoir voulu lui faire violer le commandement de l'Église sur la sanctification du dimanche. Elle se hâta donc, plaça son repas sur le feu et courut à l'église paroissiale, en disant en elle-même : Si je manque la messe, ce sera une preuve que cette vision vient du démon ; mais si je trouve une messe, je pourrai croire que je la dois aux mérites de ma sainte mère Catherine. En arrivant à

l'église, elle entendit chanter l'offertoire. Elle en fut toute triste et dit : Hélas ! malheureuse, le démon m'a trompée. Elle revint aussitôt à sa maison donner un coup d'œil à la cuisine, pour chercher ensuite dans d'autres églises à avoir une messe tout entière.

Pendant qu'elle était occupée chez elle, elle entendit sonner une messe à un monastère de religieuses qui était proche ; elle y courut aussitôt toute joyeuse, laissant les légumes tels qu'elle les avait préparés et ne les mettant pas dans la soupe. Elle ferma la porte à clef, ne laissant personne à la maison ; elle trouva la messe qui commençait, et elle se dit tout heureuse : Satan ne m'a pas trompée, comme je le pensais. Seulement elle craignait le mécontentement de ses fils, qui étaient d'un certain âge, parce qu'elle savait bien que leur repas n'était pas prêt et qu'elle n'aurait plus le temps de le préparer. Elle entendit la grand'messe tout entière. Quand elle fut finie, elle retourna à la maison et rencontra ses fils, qui lui dirent : « Mère, l'heure est déjà avancée, faites en sorte que nous puissions dîner. » Elle répondit : « Mes chers enfants, attendez un peu, et tout sera prêt. » Elle courut à sa maison, trouva la porte comme elle l'avait fermée, et l'ouvrit pour terminer bien vite ce qui lui restait à faire : les légumes et la viande, tout était parfaitement préparé ; on pouvait se mettre à table. Semia est dans l'étonnement ; elle se propose d'aller, aussitôt après le dîner, voir Catherine, qu'elle croyait encore vivante, pour tout lui raconter. Elle appelle ses fils, qui étaient proches, et, pendant qu'ils mangeaient, elle pensait

toujours à la vision qu'elle avait eue. Les enfants, qui ne savaient pas ce qui s'était passé, trouvaient que le repas était meilleur qu'à l'ordinaire; mais elle, toujours préoccupée, disait en elle-même : O ma mère bien-aimée, vous êtes venue, malgré les portes fermées, pour faire ma cuisine; je vois bien maintenant que vous êtes une sainte et une vraie servante de Jésus-Christ.

15. A cause de cela même, elle ne soupçonnait pas la mort de Catherine, et dès que ses fils furent retirés, elle courut à la maison de la Bienheureuse et frappa comme à l'ordinaire à la porte; mais on ne lui répondit pas. Les voisines lui dirent qu'elle avait été visiter les églises, et qu'il n'y avait personne. Elle le crut et s'en alla. La vérité était que tous ceux qui se trouvaient dans la maison pleuraient leur mère et cachaient sa mort, parce qu'ils voulaient éviter le bruit pour n'être pas distraits de leur douleur et pouvoir discuter tranquillement ce qu'il y avait à faire. Enfin il fut décidé que, le lendemain matin, le corps de Catherine serait porté à l'église des Frères Prêcheurs, appelée Sainte-Marie-de-la-Minerve, et qu'on y célébrerait ses funérailles. Dès que le corps de Catherine fut porté à l'église, toute la ville de Rome le sut, et la foule s'y rendit de toutes parts; tous se précipitaient à flots pour toucher ses vêtements et ses pieds. Ses enfants spirituels et les religieux craignirent qu'on ne se partageât sur-le-champ son corps, et ils le placèrent derrière la grille de la chapelle dédiée à Saint-Dominique.

16. Semia vint aussi à l'église comme par hasard,

et voyant beaucoup d'agitation, elle en demanda la cause. Dès qu'on lui eut dit que Catherine était morte, et que c'était elle qui attirait une si grande foule, elle s'avança, en sanglotant, à l'endroit où le corps était exposé, et elle dit aux filles spirituelles de Catherine : « Que vous êtes cruelles de m'avoir caché la mort de ma mère bien-aimée ! Pourquoi ne m'avez-vous pas appelée pour assister à ses derniers moments ? » Et comme elles s'excusaient, elle leur demanda : « Dites-moi quand elle a expiré. » Elles lui répondirent : « C'est hier, vers l'heure de tierce, qu'elle a rendu son âme à son Créateur. » Aussitôt Semia s'écria : « Je l'ai vue ; j'ai vu ma mère bien-aimée qui quittait son corps. Les anges l'ont portée au-devant de moi ; elle avait trois couronnes précieuses, et ses vêtements étaient resplendissants de lumière et de blancheur. Je sais maintenant que le Seigneur m'a envoyé son ange et m'a montré la mort de ma mère. O ma mère ! ma mère ! comment n'ai-je pas compris, pendant cette vision, que vous quittiez la terre ! » Et Semia racontait ce qu'elle avait vu à tous les disciples de Catherine, qui gardaient son corps.

V

Funérailles de Catherine. — Son éloge public. — Nombreux miracles obtenus par son intercession.

1. Le pèlerinage de la bienheureuse Catherine était achevé; la vertu divine qui l'avait accompagnée pendant sa vie manifesta la grandeur de ses mérites après sa mort. Presque tout le peuple de Rome accourut spontanément à l'église où son corps était exposé, pour vénérer ses restes et se recommander à ses prières. Beaucoup de personnes amenaient des malades qui demandaient leur guérison par l'intercession de Catherine; et Dieu ne trompa pas leur attente. Je vais dire ce que je sais à ce sujet par les autres et par moi-même.

2. Une sœur du tiers ordre de Saint-François appelée Dominica était si infirme d'un bras, que six mois avant la mort de Catherine elle ne pouvait plus s'en servir. Elle vint à l'église, et, ne pouvant approcher à cause de

la foule, elle détacha son voile, en priant qu'on le fit toucher au corps de la Sainte. Quand on le lui rendit, elle le plaça sur son bras, et elle fut sur-le-champ guérie. Aussitôt elle se mit à crier : « Voici que, par les mérites de cette Sainte, je suis délivrée d'un mal incurable qui m'avait fait perdre le bras. » Alors il y eut encore plus d'empressement parmi le peuple ; on amenait des malades de toutes parts, afin de pouvoir leur faire toucher au moins le bord de ses vêtements.

3. On conduisit entre autres un petit enfant de quatre ans dont les nerfs du cou étaient tellement retirés, que sa tête restait penchée sur l'épaule, sans qu'il pût la relever ; on le porta près du corps, et dès qu'on eut fait toucher la main virginale de Catherine à la partie malade et qu'on eut entouré son cou d'un voile qu'elle avait porté, le mieux commença ; bientôt sa tête fut redressée et la guérison parfaite. Pendant trois jours il fut impossible de terminer l'enterrement à cause des miracles qui se faisaient ; et pendant ces trois jours il y eut une telle affluence, qu'un docteur en théologie qui était monté en chaire pour faire l'éloge de Catherine ne put jamais obtenir assez de calme pour se faire entendre ; il dit seulement à ceux qui l'écoutaient : « Cette bienheureuse vierge n'a pas besoin de nos prédications ; elle parle et se fait assez connaître elle-même. » Et il descendit, sans avoir même commencé son discours.

4. Un Romain nommé Lucius de Cannarola avait une infirmité que la médecine était impuissante à guérir. Sa cuisse et sa jambe étaient dans un tel état,

que, même avec une béquille, il pouvait à peine faire quelques pas. Ayant appris tous les miracles que Dieu opérait à l'intercession de Catherine, il se traîna avec beaucoup de peine jusqu'à l'église et se fit conduire près du saint corps; il plaça avec beaucoup de dévotion la main de Catherine sur sa jambe si faible et si malade, et aussitôt il y sentit la force et la santé revenir; avant de se retirer, il était parfaitement guéri.

5. Une jeune fille appelée Ratozzala avait le visage tellement attaqué de la lèpre, que son nez et sa lèvre supérieure offraient une plaie horrible : elle fut aussi attirée à l'église par ce qu'on racontait. Comme elle s'efforçait d'approcher du corps, elle en fut repoussée plusieurs fois; enfin à force d'instances elle put entrer, et dans son désir d'être guérie, non-seulement elle fit toucher son mal aux pieds, aux mains de Catherine, mais encore à sa figure; elle sentit aussitôt diminuer sa lèpre, et bientôt elle fut si parfaitement guérie, que sa figure ne conserva pas même de cicatrice.

6. Un Romain appelé Cyprius avait eu de sa femme, Lella, une fille qui, dès son enfance, avait été atteinte de phthisie, et la médecine l'avait abandonnée. Les parents, ayant appris les miracles qui se faisaient, s'adressèrent avec ferveur à la Bienheureuse, et mirent sur leur enfant un voile et un *pater-noster* qui avaient touché son corps. Chose admirable, à peine celle dont on désespérait eut-elle touché à ces objets, qu'elle retrouva sa première santé.

7. Un habitant de Rome appelé Antoine Lello, qui était attaché à l'église du Prince des Apôtres, entendit

parler des prodiges opérés par Catherine : il était malade d'excès de travail, et pouvait à peine marcher; les remèdes des médecins n'avaient pu le guérir, mais lui avaient procuré seulement quelque soulagement. Inspiré par tout ce qu'il entendait dire, il se recommanda dévotement à la Bienheureuse et promit d'accomplir un vœu, s'il était guéri par ses mérites. A peine avait-il formulé ce vœu, qu'il fut complètement délivré de ses souffrances; il ne les ressentit plus, marcha aussi facilement qu'autrefois et vint visiter les restes de sa libératrice : il accomplit le vœu qu'il avait fait et raconta à tous ceux qui voulaient l'entendre la grâce qu'il avait obtenue.

8. Il y avait une dame pieuse qui avait été très-liée avec Catherine; elle était non-seulement son amie, mais encore son hôte, puisqu'elle l'avait reçue dans sa maison avec tous ceux qui l'avaient suivie; elle s'appelait Paula. Au moment où Catherine mourut, elle était cruellement tourmentée par la goutte et par des douleurs de côté. Comme ces deux maladies demandaient des traitements différents ¹, la pauvre malade souffrait beaucoup et était en grand danger. Après la mort de Catherine, elle demanda avec instance quelque chose qui eût touché son corps; on le lui donna le soir, et le lendemain matin elle put se lever de ce lit où elle était étendue depuis quatre mois; elle marchait avec autant de facilité qu'avant d'être malade. Elle-même me l'a raconté, lorsque je vins à Rome.

¹ Quia unus requirit apertiva, alter oppilativa.

9. Quand le corps de Catherine fut enseveli, la puissance divine qui guérissait les malades ne s'affaiblit pas; elle augmenta plutôt. Un Romain nommé Véri ou Néri avait un petit enfant qui ne pouvait se tenir debout sur ses jambes; il le conduisit au tombeau de Catherine, et à peine l'eut-il placé dessus, que ses pieds et ses jambes se raffermirent, et il put marcher comme s'il n'avait jamais été malade.

10. Jean de Tozzo avait un horrible mal aux yeux; les vers lui sortaient d'un œil; il fit un vœu à la vierge de Sienne, et aussitôt il fut guéri. Il vint à son tombeau, raconta la grâce qu'il avait obtenue, et déposa un ex-voto en cire, comme c'est l'usage. Une dame allemande qui venait en pèlerinage, et dont on a négligé de conserver le nom, souffrait tant et depuis si longtemps des yeux, qu'elle avait presque entièrement perdu la vue et qu'elle était sans espoir de guérison. Elle se recommanda pieusement à Catherine, et recouvra en peu de temps la vue, sans le secours d'aucun remède.

11. Une dame romaine qui s'appelait Maria eut des douleurs de tête si violentes, qu'elle perdit un œil malgré tous les efforts de la médecine. Elle en avait une telle tristesse, une telle honte, qu'elle ne voulait plus sortir de sa maison ni paraître devant quelqu'un. Ayant appris les miracles de Catherine, elle se recommanda dévotement à elle. La nuit suivante, la Bienheureuse apparut à la domestique de cette dame, et lui dit : « Que votre maîtresse Maria n'essaie plus de remèdes, mais qu'elle aille tous les matins entendre l'office divin, et

elle sera guérie. » La domestique accomplit son message ; sa maîtresse obéit, la douleur cessa bientôt ; elle commença à se servir de l'œil qu'elle avait perdu, et en persévérant dans le pieux exercice qui lui avait été indiqué, elle retrouva complètement la santé et la vue. Le lecteur doit remarquer ici ce que fit la bienheureuse Catherine ; elle aurait pu guérir sur-le-champ celle qui l'invoquait, mais elle voulut lui accorder plus qu'elle ne demandait, en imitant notre Sauveur, qui ne guérissait pas le corps sans guérir l'âme. A celui qui venait lui demander la santé, il remettait d'abord les péchés, en disant : Ayez confiance, mon fils, vos péchés vous sont remis ¹.

12. Un jeune homme appelé Jacques, fils du Romain Pierre de Niccolo, était gravement malade ; il était retenu au lit depuis plusieurs mois ; aucun remède n'avait pu le soulager, et il était en danger de mort. Comme il n'y avait plus d'espoir, une pieuse femme nommée Cecchola Carteria le recommanda à la bienheureuse Catherine ; en peu de temps les forces lui revinrent, sa santé s'améliora, et il fut complètement guéri. Une autre femme, appelée Cécile Petruccio, de Rome, était malade : tous les remèdes avaient échoué, et les médecins pensaient que, d'après les lois de la nature, sa fin devait être prochaine. Elle se recommanda dévotement à la bienheureuse Catherine ; elle éprouva du mieux à l'instant même, et peu de jours après elle jouissait d'une santé parfaite.

¹ Confide, fili ; remittuntur tibi peccata tua. (Matth. ix, 2.)

13. Une dame noble et pieuse qui se nommait Jeanne Ilperini avait particulièrement connu la Bienheureuse pendant sa vie; les miracles qu'elle voyait lui donnèrent une très-haute idée de sa sainteté, et elle conseillait à tous les malades d'avoir recours à son intercession. Un jour, un fils de cette dame, encore tout jeune, courait imprudemment sur la terrasse de la maison, et en tomba sans que rien pût l'arrêter. Sa mère, qui le voyait tomber, s'écria de toutes ses forces : « Sainte Catherine de Sienne, je vous recommande mon fils ! » L'enfant, qui devait se tuer ou se briser quelques membres, n'eut pas même la plus légère blessure. Sa mère descendit promptement vers lui, rendit grâce à Dieu, et remercia humblement et dévotement Catherine, dont elle racontait la sainteté à tout le monde.

14. Il y avait une autre femme qui vivait en servant les autres; elle s'appelait Buona Giovanni. Une fois qu'elle lavait une courte-pointe sur les bords du Tibre, cette courte-pointe lui échappa des mains et se mit à suivre le courant de l'eau; comme Buona était pauvre et qu'elle ne pouvait en rembourser le prix, elle voulut la reprendre; elle se pencha trop pour la saisir, et fut elle-même entraînée loin de la rive. Il n'y avait là personne pour la secourir; mais elle se rappela les miracles opérés chaque jour, dans la ville, par l'intercession de Catherine. Elle l'invoqua aussitôt en disant : « O sainte Catherine de Sienne, secourez-moi dans un si grand danger. » Le secours de Catherine ne se fit pas attendre; elle se sentit aussitôt élever au-dessus de l'eau, et, comme si les flots eussent cessé de couler, elle quitta

le courant avec la couverture, et parvint sans difficulté au rivage. Le Dieu tout-puissant glorifia par ces miracles et par d'autres sa bienheureuse Épouse, avant mon retour à Rome; plus tard j'y fus rappelé, lorsque je reçus la charge, trop pesante pour moi, de Maître général de l'ordre des Frères Prêcheurs. Alors mes frères et mes sœurs, qui avaient été les enfants spirituels de Catherine, me rapportèrent tout ce que je viens de raconter. Il y eut cependant un miracle qui se fit depuis mon arrivée; j'en ai été en partie témoin, et je ne veux pas le passer sous silence.

15. J'étais à Rome, et j'avais transporté le saint corps de Catherine, le jour même qu'elle l'avait annoncé elle-même, plusieurs années auparavant. Un médecin de mes amis, qui s'appelait maître Jacques de Sainte-Marie-de-la-Rotonde, me raconta qu'un jeune homme de la ville nommé Nicolas, beau-fils de Cintio Tancancini, était si gravement malade d'une esquinancie, qu'il n'y voyait plus aucun remède; d'autres personnes me dirent aussi que ce jeune homme était à l'article de la mort; mais Alessia, la compagne de Catherine, l'ayant appris, et sachant que Cintio et toute sa famille avaient été dévoués et très-chers à notre Bienheureuse, se rendit en toute hâte auprès de ce jeune homme et porta avec elle une dent de Catherine qu'elle avait gardée comme un précieux trésor. Elle trouva le malade à l'extrémité : l'inflammation arrêtait la respiration. Elle appliqua la dent à la gorge, et aussitôt il s'y fit un bruit semblable à celui d'une pierre qui se détache; l'abcès s'ouvrit, le malade leva la tête et rendit par la bouche une grande

quantité de matière corrompue. En peu de temps il fut complètement guéri, rendant grâces à Dieu et à la Bienheureuse dont la dent l'avait tiré des dents de la mort. Ce prodige surprit tout le monde et surtout les médecins, qui savaient mieux que les autres combien la mort était imminente. Le jeune Nicolas racontait hautement ce qui lui était arrivé, si bien qu'une fois, pendant que je prêchais et que je disais à mon auditoire les miracles que Dieu avait opérés par sa servante, et entre autres celui que je viens de rapporter, le jeune Nicolas se leva au milieu de tout le monde et dit : « Mon Père, vous dites la vérité; je suis celui pour qui la Bienheureuse a fait ce miracle. »

16. Aux prodiges que je viens de rapporter, il faudrait en ajouter bien d'autres dont on n'a pas pris note; la preuve en est dans les ex-voto de cire offerts en grand nombre à son tombeau. Mais ces hommages d'une pieuse reconnaissance ont été peu à peu dérobés. Je ne sais s'il faut en accuser les habitants de Rome, ou les étrangers dont la ville est toujours pleine; mais les voleurs sont déjà punis, ou le seront bientôt. Pour moi, je confesse en présence de Dieu, des anges et de tous les fidèles, que beaucoup de personnes sont venues me trouver pour me dire les grâces admirables qu'elles avaient reçues par l'intercession de la bienheureuse Catherine, et c'est ma faute si ces choses sont restées dans l'oubli; j'ai négligé de les écrire; j'avais désigné un notaire pour le faire, mais il n'a pas rempli mes intentions. Je me rappelle cependant une chose que je ne veux pas passer sous silence.

17. A l'époque où la reine Jeanne envoya contre Rome Rinaldo des Ursins à la tête de gens armés pour arrêter le Souverain Pontife Urbain VI, plusieurs habitants furent pris par l'ennemi. Les uns furent attachés à des arbres et abandonnés ainsi à une mort cruelle; les autres furent conduits au camp chargés de fer, dans l'espoir d'en obtenir rançon. J'ai appris de ceux qui avaient été délivrés qu'aussitôt qu'ils invoquaient la bienheureuse Catherine, ils sentaient leurs fers tomber, sans autre secours que celui de Dieu. Un entre autres me rapporta qu'après avoir fait sa prière, il s'était trouvé débarrassé des liens avec lesquels les ennemis l'avaient attaché à un arbre, et qu'il était retourné à Rome, en priant toujours Catherine, sans rencontrer personne pour l'arrêter. Je me rappelle avoir entendu raconter beaucoup d'autres miracles de ce genre; mais ma mémoire vieillit, et les détails m'échappent. Je prie le lecteur de vouloir bien, malgré la longueur de ce livre et l'imperfection de sa forme, recueillir pieusement pour le bien de son âme les fleurs et les fruits de cette vie sainte, et de fuir comme la peste l'indifférence des tièdes et la méchanceté des calomniateurs. Je terminerais bien ici ce travail, mais je désire encore parler de la patience de Catherine : l'Église militante admire plus cette vertu dans les Saints que leurs miracles; aussi vais-je lui consacrer un chapitre : Catherine m'en obtiendra la grâce de son céleste Époux, qui vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

VI

De la grande patience que Catherine fit paraître dans toutes ses actions, depuis son enfance jusqu'à sa mort ¹.

1. L'éternelle Vérité qui s'est incarnée pour notre salut a dit que « ceux qui écoutent sa parole avec un cœur bon et parfait, la conservent et portent des fruits par la patience ². » Dans son livre des *Dialogues*, saint Grégoire a dit : « Je crois que la vertu de patience est au-dessus des prodiges et des miracles ³ ». L'apôtre saint Jacques a dit, dans son Épître canonique : « La patience fait l'œuvre parfaite ⁴. » Elle n'est pas la première et la

¹ Ce chapitre, qui résume, pour ainsi dire, toute la vie de sainte Catherine, est sans doute un sermon prononcé par le B. Raymond dans une fête célébrée en son honneur. Nous avons cru devoir abréger quelques longueurs.

² Qui in corde bono et optimo audientes verbum retinent, fructum afferunt in patientia. (Luc. VII, 15.)

³ Ego virtutem patientiæ signis et miraculis puto majorem.

⁴ Patientia opus perfectum habet. (Jac, I, 4.)

reine des vertus ; mais, selon le témoignage de l'Apôtre, elle est la compagne inséparable de cette vertu, qui est la plus grande de toutes, et qui ne finira jamais. En parlant de la Charité, saint Paul a dit « qu'elle est douce et patiente, qu'elle n'est point envieuse, qu'elle ne s'irrite pas, et qu'elle ne cherche jamais ses intérêts ¹ ». Aussi, lorsque l'Église examine la vie des Saints, ne porte-t-elle pas sa principale attention sur les prodiges qu'ils ont faits, pour deux raisons : 1^o Les méchants ont fait et font des prodiges qui ressemblent aux miracles, mais qui n'en sont pas, comme ceux des magiciens de Pharaon : l'Antechrist et les siens en feront dans leur temps. 2^o Quelques-uns ont fait réellement des miracles par la puissance divine, mais ont été ensuite réprouvés, comme Judas ; et à ceux qui, selon l'Évangile, diront au jugement dernier : « Seigneur, n'avons-nous pas fait des prodiges en votre nom ? » il sera répondu : « Retirez-vous de moi, artisans de l'iniquité. » Ainsi, d'après la doctrine des Docteurs, les prodiges et les miracles ne peuvent par eux-mêmes assurer l'Église militante de la gloire éternelle de ceux qui les ont faits, quoiqu'ils soient cependant une grande indication de leur sainteté, surtout quand ils arrivent après leur mort ; mais ceux-là mêmes ne donnent pas une entière certitude, parce que Dieu, dans sa miséricorde, peut récompenser la foi de ceux qui prient, sans vouloir manifester la gloire de ceux qu'on prie.

¹ Charitas patiens est, benigna est..., non est ambitiosa, non querit quæ sua sunt. (I Cor. XIII, 4.)

2. Quand l'Église veut s'assurer du mérite des Saints, elle s'informe de leur vie, de ce qu'ils ont fait sur terre. Son divin Époux le lui a enseigné, en disant : « Vous les reconnaîtrez à leurs fruits, c'est-à-dire à leurs actions; car un mauvais arbre ne peut porter de bons fruits, et un bon arbre de mauvais fruits¹. » Les bons fruits sont les œuvres de charité envers Dieu et envers le prochain. Ces œuvres sont agréables à Dieu, et par conséquent insupportables au démon, qui fait tous ses efforts pour les empêcher, soit par lui-même, soit par les hommes qui lui appartiennent dans le monde. Les saints qui sont fidèles au bien et qui obtiennent la couronne réservée à la persévérance, ont nécessairement la patience, qui les conserve dans l'amour de Dieu et du prochain, malgré toutes les persécutions imaginables. Notre-Seigneur disait à ses disciples : « Vous conserverez vos âmes dans votre patience²; » et c'est là, selon l'Apôtre, la première condition de la charité : « La charité est patiente. » Aussi insiste-t-on beaucoup sur ce point dans la canonisation des Saints; on examine plus leurs actions que leurs miracles; et dans leurs actions on recherche surtout leurs actes de patience, parce qu'ils prouvent la charité et la sainteté plus que tous les autres.

3. Comme mon but en écrivant ce livre a été de faire connaître la sainteté de Catherine à l'Église catholique et à ceux qui la gouvernent, j'ai pensé que je complè-

¹ A fructibus eorum cognoscetis eos. (Matth. vii, 18.)

² In patientia vestra possidebitis animas vestras. (Luc. xxi, 19.)

terais mon œuvre en ajoutant un chapitre sur la patience de Catherine, qui a été la gloire de sa vie. Je résumerai par ce moyen toute son histoire, et je serai utile à ces lecteurs qui trouvent une heure plus longue qu'un jour, lorsqu'il s'agit de sujets pieux, tandis qu'un jour leur semble plus rapide qu'une heure, lorsqu'ils lisent des fables.

4. La patience s'exerce dans les choses contraires; son nom l'indique, puisqu'il vient de *pâtir*, souffrir. Les choses contraires pour l'homme se divisent en deux classes, selon sa double nature : celles qui affectent son esprit, et celles qui affectent son corps. Les biens que l'homme peut posséder ici-bas sont divisés par les philosophes en trois classes : l'agréable, l'utile et l'honorable, et c'est par la privation continuelle ou passagère de ces biens que s'exerce la patience. L'agréable comprend la santé, les plaisirs de la table, de la toilette, ce qui flatte la chair, et particulièrement la volupté. L'utile comprend les richesses, les maisons, les champs, l'argent, les animaux, le luxe, la parenté, les serviteurs, enfin tout ce qui sert à la vie matérielle. L'honorable comprend tout ce qui donne de la considération à l'homme auprès de ses semblables : un beau nom, une grande réputation, des amis distingués, une science reconnue et tous les moyens de bien faire. Parmi les choses que je viens de nommer, il y en a de coupables, il faut y renoncer; il en est de nuisibles à la perfection, il faut les éviter et les mépriser; d'autres sont permises, et quelques-unes même nécessaires, leur privation doit être supportée avec patience. Nous verrons la conduite

de Catherine à l'égard de toutes ces choses, en suivant l'ordre que nous avons choisi.

5. La Bienheureuse comprit que la patience ne sert de rien, quand on n'éloigne pas d'abord ce qui est défendu, surtout les plaisirs de la chair; aussi, même avant l'âge où elle pouvait en jouir, elle les éloigna avec autant de force que de prudence. Ce fut après la vision remarquable qu'elle eut à six ans, lorsque Notre-Seigneur lui apparut revêtu de ses habits pontificaux, couronné de la tiare et sur un trône magnifique, au chevet de l'église des Frères Prêcheurs; saint Pierre, saint Paul et saint Jean l'Évangéliste l'accompagnaient, et il la bénit de sa main royale, et de ses regards pleins d'affection. Son âme alors fut remplie d'un amour si parfait, qu'elle abandonna les habitudes de l'enfance et qu'elle se consacra, malgré la faiblesse de son âge, à la pénitence et à l'oraison. Ses progrès furent si rapides, que l'année suivante, c'est-à-dire à sept ans, elle fit vœu de chasteté perpétuelle, en présence de la sainte Vierge, après avoir mûrement réfléchi et beaucoup prié.

6. Comme la pieuse enfant avait compris qu'il n'y avait rien de plus nécessaire pour garder sa virginité que la sobriété et la mortification dans la nourriture, elle s'y appliqua dès cet âge si tendre, et finit par les pratiquer avec une miraculeuse perfection. Elle commença par se priver de viande, et y renonça bientôt tout à fait; le vin qu'elle buvait était tellement mélangé d'eau, qu'il perdait son goût; à quinze ans, elle s'en abstint complètement, et ne voulut plus prendre pour

nourriture que du pain et quelques légumes ; enfin , à l'âge de vingt ans , elle se retrancha le pain et ne soutint plus son corps qu'avec quelques herbes crues. Elle le fit jusqu'au moment où Dieu lui accorda de vivre sans prendre de nourriture : ce fut , si je ne me trompe , à l'âge de vingt-cinq ou de vingt-six ans. J'ai dit les murmures que fit naître cet état extraordinaire , ce qu'elle souffrit alors et avec quelle admirable patience.

7. Après s'être ainsi retranchée , dans l'abstinence et la pureté , contre les plaisirs de la chair , Catherine fut privée de bien des choses permises et désirables. Quelques épreuves lui causaient une joie véritable , mais il y en avait d'autres qui l'affligeaient profondément. Parmi ses parents et ses amis , beaucoup lui furent un sujet de peine depuis son enfance jusqu'à sa mort. Sa mère et ses frères , afin de la forcer à se marier , lui ôtèrent sa chambre et l'appliquèrent aux plus vils emplois de la cuisine , pour l'empêcher de prier et de méditer. Elle resta ferme et inébranlable dans ses saintes résolutions : non-seulement la privation de sa cellule et les services de la maison ne lui firent point négliger ses prières , non-seulement elle ne les diminua pas , mais elle les augmenta toujours , jusqu'à ce qu'elle eût triomphé. Le démon voulut ensuite empêcher les austérités de ses disciplines , la longueur de ses veilles et la dureté de son lit : il excita de nouveau contre elle sa mère Lapa , pour ainsi dire , jusqu'à la fureur ; mais Catherine , armée d'une invincible patience et d'une admirable discrétion , finit par adoucir la colère

de sa mère, tout en continuant ses rigoureuses pénitences ¹.

8. L'ennemi du salut chercha, par tous les moyens possibles, à priver cette sainte âme des embrassements de son céleste Époux, ou à l'en distraire au moins pendant quelque temps; mais elle triompha de ses attaques par sa ferveur; elle déjoua ses ruses par sa sagesse, et le confondit par sa persévérance. L'esprit mauvais s'efforça d'abord de lui faire oublier son vœu par sa belle-sœur, qui parvint à lui inspirer une sorte de recherche dans ses cheveux et sa toilette. Dieu le permit pour son bien, comme je l'ai montré dans le chapitre quatrième de la première partie. Il la tourmenta ensuite par des tentations, et même par de fausses visions.

9. Un jour qu'elle priait devant une image de Jésus crucifié, le démon se présenta à elle, tenant à la main une robe de soie dont il voulut la revêtir; elle le repoussa avec mépris, et s'arma du signe de la Croix : le démon disparut, mais lui laissa dans l'esprit la tentation de la parure. Elle en fut troublée; mais, se rappelant le vœu de virginité qu'elle avait fait, elle dit à son Époux : « Mon Époux bien-aimé, vous savez que je n'ai jamais désiré d'autre époux que vous; assistez-moi pour que je triomphe de ces tentations. Je ne demande pas que vous les éloigniez, mais seulement que vous daigniez, dans votre miséricorde, me permettre d'y résister. » A peine avait-elle dit ces mots, que la Mère

¹ 1^{re} part., chap. vi, 11.

de Dieu, la Reine du ciel, lui apparut, et il lui sembla qu'elle tirait, du côté de son Fils crucifié, une robe magnifique qu'elle brodait elle-même de pierres précieuses éblouissantes; elle la revêtit de cette robe, en disant : « Apprends, ma fille, que les vêtements qui viennent du côté de mon Fils surpassent tous les autres vêtements en éclat et en beauté. » Aussitôt la tentation s'évanouit, et la Bienheureuse fut remplie de consolation.

10. Le démon, voyant qu'il ne pouvait la détourner de ses saintes résolutions, s'efforça de les rendre au moins inutiles pour un temps, et il s'aïda de plusieurs personnes. Il employa d'abord sa mère, qui la conduisit aux bains pour lui faire suspendre ses austérités; mais Catherine sut y trouver des mortifications plus rudes que celles de sa cellule, en exposant son corps à une eau bouillante. Le défaut de lumière de ses directeurs et des Prieurs du Tiers-Ordre la fit aussi beaucoup souffrir : ils l'empêchaient de se confesser autant qu'elle désirait le faire, et la gênaient dans les exercices de piété qu'elle aimait le plus. Leur intelligence était incapable de la comprendre; ils condamnaient la lumière parce qu'ils étaient dans les ténèbres, et ils voulaient mesurer le sommet des montagnes sans quitter l'ombre de leurs vallées.

11. Voici un fait qui montrera la grandeur de sa patience. Il sera à la honte de quelques religieux; mais il vaut mieux le publier que de taire les dons que le Saint-Esprit faisait à cette âme fidèle. Catherine pouvait à peine faire en public un exercice de piété sans

exciter la calomnie et s'attirer des persécutions de ceux-là mêmes qui auraient dû la défendre et l'encourager. Et qu'on ne s'en étonne pas : les personnes religieuses qui n'ont pas détruit parfaitement en elles l'amour-propre, se laissent aller à une jalousie plus méchante que les personnes du monde. J'en ai donné pour exemple les moines de saint Pacôme, qui, ne pouvant imiter l'abstinence de saint Macaire, disaient que si on ne voulait pas le chasser, ils quitteraient le monastère. C'est ce qui arriva pour Catherine.

12. Comme les Sœurs de la Pénitence de Saint-Dominique voyaient Catherine, si jeune encore, surpasser toutes les autres par l'austérité de sa vie, la sévérité de ses mœurs et la ferveur de sa prière et de sa contemplation, quelques-unes se laissèrent séduire par le démon de l'envie et commencèrent à censurer sa conduite, et à l'accuser auprès des religieux de l'Ordre. Si quelques-unes louaient sa vertu et la prouvaient en citant ce que tous pouvaient voir, elles soutenaient, comme les pharisiens et les scribes, que c'était au nom de Béalzébub, prince des démons, qu'elle agissait ainsi. Ces femmes, vraies filles d'Ève, firent si bien qu'elles séduisirent Adam lui-même, c'est-à-dire les supérieurs du couvent de Saint-Dominique, qui ne voulaient pas la recevoir, lui refusaient la sainte Communion, et allaient même jusqu'à la priver de son confesseur. Elle supportait tout avec patience et sans murmure, comme si ce n'était pas à elle qu'on faisait ces outrages; et personne ne l'entendit jamais proférer la moindre plainte.

13. Si on lui permettait de recevoir la Communion,

on exigeait qu'elle terminât sur-le-champ ses prières et qu'elle quittât l'église; ce qui lui était tout à fait impossible, car elle communiait avec tant de ferveur qu'elle perdait l'usage de ses sens : son corps devenait complètement insensible, et elle restait plusieurs heures dans cet état. Ceux que les Sœurs avaient égarés entraient alors en colère : ils la prenaient pendant ses extases, l'emportaient brutalement, et la jetaient à la porte de l'église comme un être méprisable. Ses compagnes, tout en pleurs, la gardaient, exposée à l'ardeur du soleil de midi, et attendaient qu'elle fût revenue à elle. Quelques-uns même la frappaient du pied avec fureur pendant qu'elle était en extase. Et cependant jamais il ne sortit de sa bouche un mot de reproche, jamais elle ne parla de ces mauvais traitements que pour excuser ceux qui les lui faisaient souffrir. Mais plus elle était patiente dans ces injures, plus son divin Époux, qui est la justice même, était irrité contre ses persécuteurs et les punissait sévèrement. Je l'ai su par le confesseur qui m'a précédé et par plusieurs personnes dignes de foi.

14. Une femme qui l'avait frappée du pied par mépris, pendant son extase, fut prise, en rentrant chez elle, de douleurs violentes, et elle expira bientôt, sans avoir pu recevoir les derniers sacrements. Un autre misérable lui donna aussi un coup de pied et la porta une fois à la porte de l'église, en l'injuriant grossièrement; sa punition fut terrible. Cet homme, que j'ai parfaitement connu, non-seulement fit contre Catherine ces actes odieux, mais il voulut aussi la tuer. Peu de jours

après, le malheureux, sans aucune cause apparente, devint furieux et comme possédé du démon; il criait sans cesse : « Secourez-moi, de grâce; voici le bourreau qui veut me prendre pour me couper la tête ! » Des gens de la maison voulurent le rassurer; mais ils virent bientôt, à ses gestes et à ses paroles, qu'il avait complètement perdu la raison. Ils le surveillèrent alors, parce qu'ils s'aperçurent qu'il cherchait à se tuer. Quelque temps après, comme il paraissait plus calme, la surveillance diminua; il put s'échapper, et il alla se pendre comme Judas. Je tiens le fait de celui qui trouva son cadavre. Il ne fut pas enseveli en terre sainte; mais on l'enterra sous un fumier, comme il le méritait.

15. Catherine eut beaucoup à souffrir dans son honneur, et c'est là surtout que parut son admirable patience. Quoi de plus précieux que la réputation d'une vierge ! et quoi de plus délicat que son honneur ! Aussi Dieu a voulu que la Reine des vierges, sa Mère, eût un époux aux yeux du monde; et, au moment où il était sur la Croix, il confia la virginité de sa Mère à la virginité de saint Jean. Trois faits, que j'ai rapportés, montrent la patience de Catherine et ses progrès continuels dans cette vertu.

16. Le premier est l'histoire de Tecca. Cette femme avait la lèpre, dans un hôpital; elle manquait des choses nécessaires, et personne ne voulait la servir, tant était grande l'infection de son mal. Catherine l'apprend; elle accourt avec joie et s'offre pour la panser, la servir et lui fournir tout ce dont elle avait besoin : elle tint fidè-

lement sa promesse. Cependant la malade, devenue orgueilleuse de ses soins, accable d'injures sa bienfaitrice, la calomnie et l'outrage sans cesse. Catherine s'arme d'une invincible patience, et reste toujours calme. Elle est atteinte de la maladie contagieuse, et ses mains en sont toutes couvertes; mais elle persévère dans ses bons soins : elle aime mieux avoir la lèpre que d'abandonner celle qui la traite si mal, et elle ne la quitte que lorsqu'elle l'a ensevelie. Alors la lèpre disparaît miraculeusement de ses mains. La charité, qui est douce et patiente, lui avait fait tout souffrir sans se plaindre.

17. J'ai parlé ensuite de Palmerina, qui portait le même habit religieux que Catherine : elle avait contre elle une haine injuste que rien ne pouvait apaiser. Dieu, pour la punir, lui envoya la maladie, et la menaça de la double mort du corps et de l'âme : elle n'évita la damnation éternelle que par le secours puissant des prières de celle qu'elle avait persécutée. Plus le cœur de cette pécheresse s'endurcissait dans la privation de la grâce, plus le cœur de Catherine s'enflammait dans l'abondance de la charité. La perfection de la charité triompha enfin : la persévérance de la prière détruisit tout le mal que le démon avait fait dans cette pauvre âme, et la grâce répandue dans le cœur et sur les lèvres de Catherine fut si puissante qu'elle sauva Palmerina des flammes de l'enfer.

18. Quoique dans ces deux faits, et surtout dans le second, la patience de Catherine paraisse d'une manière admirable, elle brille encore d'un éclat plus mer-

veilleux dans celui que je vais rappeler. Il y avait à Sienne une femme âgée, qui était du même Ordre que la bienheureuse Catherine, et qu'on appelait Andréa; elle était atteinte d'un cancer à la poitrine, et le mal qui la dévorait répandait une si affreuse odeur que personne ne pouvait en approcher sans se boucher les narines : aussi ne trouvait-elle personne pour la soigner et la servir. Dès que Catherine l'apprit, elle n'hésita pas un instant à se dévouer à Andréa pour l'amour de Jésus-Christ. Elle la servait avec un grand zèle, essuyait la plaie, la pansait avec soin sans témoigner la moindre répugnance; et, quand la nature se révoltait en elle, elle s'en punissait sévèrement en appliquant sa figure sur cette plaie, et elle en respirait si longtemps l'horrible odeur qu'elle était sur le point de s'évanouir.

19. Le démon s'empara d'Andréa comme il l'avait fait pour Palmerina, et peu à peu ses soupçons et ses murmures contre la vierge qui la servait devinrent si extravagants qu'elle alla jusqu'à la diffamer et l'accuser, auprès des Sœurs du Tiers-Ordre, d'avoir perdu sa virginité dans des liaisons coupables. En apprenant ces accusations, Catherine en ressentit au fond du cœur un chagrin qu'on ne saurait rendre; mais, après avoir assuré les Sœurs de son innocence et avoir imploré avec larmes le secours de son Époux, elle ne négligea pas pour cela sa malade, et la servit, au contraire, avec plus de zèle et d'attention qu'auparavant. La force de sa patience finit par vaincre la méchanceté d'Andréa; le Ciel récompensa ses mérites et rendit témoignage de

sa sainteté : celle qui l'avait calomniée la vit transfigurée en sa présence, et tout entourée des rayons d'une grande lumière. Son visage lui parut être celui d'un ange, et elle ressentit dans son âme une telle consolation, qu'elle reconnut, par une grâce spéciale de Dieu, la grandeur de sa faute. Elle en demanda pardon en pleurant, fit appeler toutes les personnes auprès desquelles elle avait diffamé Catherine, leur dit ce qu'elle avait vu, rétracta ses calomnies, et affirma que non-seulement la vierge n'avait pas perdu son innocence, mais qu'elle était arrivée à un haut degré de sainteté devant Dieu. Ainsi, le moyen que Satan avait pris pour souiller la réputation de Catherine avait servi, malgré lui, à la rendre plus pure et plus éclatante : Dieu le fit par la vertu de sa patience.

20. Il y a dans cette histoire une circonstance qu'il ne faut pas omettre. Pendant que Catherine soignait avec tant d'amour la pauvre Andréa, elle éprouva un dégoût que le démon sans doute lui causa. Un jour qu'elle découvrait l'horrible plaie, son cœur se souleva ; s'animant alors contre elle-même : « Vive Dieu, mon divin Époux ! dit-elle, c'est par amour pour lui que je sers ma sœur. Ce qui te répugne tant, tu vas le boire à l'instant. » Et aussitôt elle lave la plaie, recueille dans une écuelle l'eau qui lui a servi, et boit avec courage cet affreux mélange. La nuit suivante, le Sauveur lui apparut et lui dit que, par cet acte, elle avait surpassé tout ce qu'elle avait fait jusqu'alors, et il ajouta : « Puisque tu t'es fait cette violence par amour pour moi, je te donnerai une liqueur merveilleuse qui te

rendra admirable parmi tous les hommes. » Et elle le vit présenter à sa bouche son côté sacré, en lui disant : « Bois, ma fille, à cette source ; bois avec abondance cette liqueur ineffable, qui enivrera ton âme et rassasiera même ton corps. » A partir de ce moment, son estomac ne sentit plus le besoin d'aucune nourriture naturelle, et ne put même rien digérer : elle s'était abreuvée aux sources de la vie ; les aliments de l'homme lui devenaient inutiles, et on comprend ce jeûne miraculeux dont nous avons parlé au chapitre cinquième de la seconde partie.

21. Après avoir rappelé les prodiges de patience de la bienheureuse Catherine, il me semble utile de donner quelques détails dont je n'ai pas parlé. Presque toutes les personnes qui l'approchaient pour suivre ses conseils et ses exemples, l'ont affligée d'une manière ou d'une autre : le démon s'efforçait ainsi de la tourmenter par ceux qui lui étaient chers. Catherine souffrait plus de ces chagrins que de ceux qui lui venaient des personnes étrangères ; elle en triomphait cependant par la patience. Semblable à une colonne immobile que la puissance de l'Esprit-Saint avait fixée dans la Charité, les persécutions les plus violentes ne pouvaient l'ébranler ; on pouvait lui appliquer cette parole du Sage : « Elle a ses fondements éternels sur la pierre solide, et les commandements de Dieu sont dans le cœur de la femme sainte ¹. » Oui, l'âme de Catherine était tellement fixée

¹ Fundamenta æterna super petram solidam, et mandata Dei in corde mulieris sanctæ. (Eccli. xxvi, 24.)

par des liens indissolubles à la pierre fondamentale du Christ, qu'elle conservait toujours saintement dans son cœur les préceptes de Dieu.

22. Un religieux fut une fois tellement égaré par le démon, qu'il injuria Catherine de la manière la plus grossière, en présence même de ses compagnes. Elle était si patiente, qu'elle ne fit paraître aucun signe de trouble; elle ne dit pas un mot, et recommanda expressément de ne faire au coupable aucun reproche, aucune peine. Celui-ci, enhardi par la patience de Catherine, alla jusqu'à lui prendre l'argent qu'on lui avait remis pour faire des aumônes; la Bienheureuse ne se départit pas de sa charité : elle ne permit à aucun de ceux qui eurent connaissance de ce vol de dire et de faire quelque chose; mais elle resta inébranlable dans le silence et l'espérance. Elle finissait toujours par vaincre, et elle nous apprenait ainsi, par ses paroles et ses exemples, à triompher de nous-mêmes.

23. Il est impossible de faire comprendre la patience que Catherine montra dans les infirmités corporelles. Elle éprouvait sans cesse une douleur de côté très-violente, et ce fut cette souffrance qui délivra l'âme de Jacomo, son père, des peines du purgatoire. Elle ressentait aussi des maux de tête continuels, et une grande douleur à la poitrine : cette douleur avait commencé le jour où Notre-Seigneur lui avait fait goûter les souffrances de sa Passion; elle lui resta depuis, et elle affirmait qu'elle surpassait toutes les autres. A ces douleurs s'ajoutaient très-souvent des fièvres violentes; et, malgré cela, on ne l'a jamais vue ou entendue se plaindre. Son

visage ne portait aucune empreinte de tristesse, et c'était toujours le sourire sur les lèvres qu'elle recevait et qu'elle consolait ceux qui venaient la voir. Si les paroles ne suffisaient pas, et s'il fallait agir et se fatiguer pour le salut des âmes, toutes ses infirmités semblaient disparaître : elle se levait et marchait comme si elle n'avait rien souffert.

24. Quelles persécutions cette sainte âme n'eut-elle pas à supporter de la part du démon ! Il la jeta plusieurs fois dans le feu, sans qu'elle en reçût aucun dommage, comme l'ont affirmé plusieurs témoins qui méritent toute confiance. Je puis ajouter un fait que j'ai vu moi-même. Nous revenions un jour à Sienne, lorsqu'elle fut tout à coup précipitée de l'âne où elle était assise, et jetée dans un ravin très-profond. Je courus en invoquant la sainte Vierge, et je la trouvai par terre, riant et disant que c'était un coup de la mauvaise bête : c'était ainsi qu'elle appelait le démon. Elle se replaça sur sa monture ; mais à peine avions-nous fait quelques pas, que l'esprit malin la fit encore tomber dans la boue, de manière qu'elle se trouvait entièrement sous l'animal. Elle nous dit en riant : « Ce bon âne me réchauffe le côté où je ressens des douleurs. » Elle se moquait ainsi du démon, qui ne pouvait lui faire aucun mal. Nous la retirâmes de la boue, mais nous ne voulûmes pas lui permettre de remonter sur son âne ; et, comme nous étions près de la ville, nous la fîmes marcher au milieu de nous. Son ennemi ne la laissa pas encore tranquille : il la tirait dans tous les sens, tellement que, si nous ne l'avions soutenue, elle aurait été certainement renversée ; mais

elle continuait à railler le démon de son impuissance. C'est à cette époque que Catherine opérait tant de bien dans les âmes, et le démon faisait voir, par ses persécutions, la rage qu'il en ressentait.

25. Les souffrances incroyables que la charité fit souffrir à Catherine, peu de temps avant sa mort, doivent lui faire donner, il me semble, le titre de martyre. Le bienheureux Antoine avait soif du martyre et le demanda au Seigneur, qui l'exauça, en permettant aux démons de le battre cruellement, sans cependant pouvoir lui ôter entièrement la vie. Catherine fut souvent battue, et trouva même la mort dans les derniers tourments que lui fit supporter l'enfer. Ce serait là une preuve suffisante de sa sainteté; et, pour en convaincre ceux qui pourraient en douter, je citerai un fait qui montrera combien Catherine était semblable à son Époux, au moins quant à la cause de ses souffrances. — Je terminerai par là ce chapitre, à la gloire de Vérité incarnée, à l'honneur de la vierge Catherine, son épouse, et malgré tout ce que pourront dire tous ceux qui ont façonné leur langue au mensonge.

26. Vers l'an du Seigneur 1375, soit par la malice de celui qui sème partout la zizanie, soit par la faute des préposés du Saint-Siège, soit par l'argent de certains Florentins eux-mêmes, soit par des torts réciproques, la cité de Florence, qui jusqu'alors avait été parmi les filles les plus dévouées de la sainte Église, se réunit à ses ennemis et fit tous ses efforts pour détruire avec eux son pouvoir temporel; si bien que le Souverain Pontife de Rome, qui commandait en Italie à soixante villes

épiscopales et à mille places fortes, n'eut bientôt plus que quelques lambeaux de terre. Le pape Grégoire XI rendit alors contre les Florentins des décrets terribles, qui firent saisir presque tous leurs biens par les seigneurs des pays où ils faisaient le commerce. Les conséquences de ce châtement les forcèrent à demander la paix au Souverain Pontife, par l'intermédiaire des personnes qu'ils savaient lui être agréables. On leur fit savoir que la bienheureuse Catherine, à cause de sa réputation de sainteté, serait parfaitement accueillie du Souverain Pontife; ils décidèrent donc que j'irais d'abord trouver le Saint-Père, de la part de Catherine; puis ils la firent venir à Florence. Les principaux de la ville furent à sa rencontre, et la supplièrent d'aller elle-même à Avignon, pour traiter avec le Saint-Siège. Catherine, toute remplie de l'amour de Dieu et du prochain, toute désireuse de procurer le bien de l'Église, entreprit ce voyage et vint à Avignon, où je me trouvais. Je lui servis d'interprète, parce que le Souverain Pontife parlait latin, et que Catherine se servait de l'idiome toscan. Je puis affirmer, devant Dieu et devant les hommes, que le Souverain Pontife, en ma présence, et par ma bouche, remit la paix à la décision de Catherine, en lui disant : « Pour vous prouver que je veux la paix, je remets toute la négociation entre vos mains; ayez soin seulement de l'honneur de l'Église. »

27. Mais quelques-uns de ceux qui gouvernaient alors Florence, tout en demandant publiquement la paix, agissaient contre elle en secret, et s'efforçaient de dé-

truire le pouvoir temporel de l'Église et de la mettre dans l'impossibilité d'obtenir la moindre satisfaction : ils me l'ont avoué eux-mêmes, lorsqu'ils purent dire tout haut ce qu'ils cachaient alors avec soin. Ils agissaient comme de vrais hypocrites, et ils le montrèrent par leur conduite envers Catherine¹. Lorsque cette Sainte entreprit ce long et pénible voyage, ils lui promirent d'envoyer après elle des députés qui auraient l'ordre de ne faire absolument rien sans ses conseils. Comme ils tardaient beaucoup à envoyer ceux qu'ils avaient annoncés, le Souverain Pontife, surpris, dit à Catherine : « Croyez-moi, Catherine, ils vous ont trompée, et ils vous tromperont : ces ambassadeurs ne viendront pas, ou, s'ils viennent, leur mandat sera inutile. » En effet, lorsque les ambassadeurs arrivèrent à Avignon, Catherine les fit venir, et leur dit, en ma présence, les pouvoirs que les magistrats de Florence lui avaient donnés ; elle leur annonça que le Souverain Pontife remettait la paix entre ses mains, et qu'ainsi ils pouvaient, s'ils voulaient, obtenir de bonnes conditions. Mais eux, loin de répondre à ces avances, prétendirent qu'ils n'avaient reçu aucun ordre de traiter avec elle. Catherine alors reconnut leur mauvaise foi, et vit que le Souverain Pontife avait été prophète : elle ne cessa pas pour cela de solliciter Grégoire XI et de lui demander d'avoir plutôt pour eux la miséricorde d'un père que la sévérité d'un juge.

28. Lorsque le Vicaire de Jésus-Christ, d'après le

¹ Lettres XLVIII, LI, CCLII.

conseil de Catherine, revint se fixer à Rome, nous retournâmes en Italie. Quelque temps après, Catherine m'envoya auprès du Souverain Pontife avec plusieurs projets qui auraient été très-utiles à l'Église, si on les avait suivis. Pendant mon séjour, je fus forcé par mon Ordre d'accepter la charge de Prieur du couvent de Rome, que j'avais autrefois gouverné sous le pontificat d'Urbain V, et il me fut impossible de revenir auprès de Catherine. Avant de quitter la Toscane, j'avais eu un entretien avec Nicolas Soderini, citoyen de Florence, homme très-fidèle à Dieu et à l'Église, et très-attaché à Catherine; nous avons parlé des affaires de la République, et surtout du mauvais vouloir de ceux qui prétendaient désirer se réconcilier, et qui faisaient tout pour empêcher la paix. Comme je me plaignais de cette conduite, cet excellent homme me répondit : « Soyez persuadé que le peuple de Florence et tous les honnêtes gens de la ville veulent la paix; mais quelques mauvaises têtes qui nous gouvernent y mettent obstacle. » Je lui dis : « Ne pourrait-on pas apporter quelque remède à ce mal ? » Il me répondit : « On le pourrait, si quelques bons citoyens prenaient à cœur la cause de Dieu et s'entendaient avec les chefs du parti guelfe, pour ôter le pouvoir à ces brouillons qui sont les ennemis du bien public; il suffirait d'en éloigner quatre ou cinq. » Quand j'allai trouver le Souverain Pontife de la part de Catherine, je lui rapportai la conversation que j'avais eue avec Nicolas Soderini.

29. J'étais occupé depuis plusieurs mois à remplir ma charge de Prieur et à annoncer la parole de Dieu, lors-

qu'un dimanche matin, un envoyé du Souverain Pontife vint me dire que Sa Sainteté m'attendait à l'heure du dîner. J'obéis à cet ordre, et, après le repas, le Saint-Père m'appela et me dit : « On m'écrit que si Catherine de Siennese rend à Florence, la paix se fera. » Je répondis : « Non-seulement Catherine, mais nous tous, nous sommes prêts à obéir à Votre Sainteté, et à souffrir, s'il le faut, le martyre. » Le Saint-Père me dit : « Je ne veux pas que vous alliez à Florence, parce qu'on vous y maltraiterait; mais pour elle, comme elle est femme et qu'on la vénère, je crois qu'elle ne court aucun danger. Voyez les pouvoirs qu'il conviendrait de lui donner; présentez-les demain matin à ma signature, afin que nous terminions promptement cette affaire. » J'obéis et j'envoyai les lettres à la Bienheureuse, qui se soumit et partit sur-le-champ.

30. Arrivée à Florence, elle fut reçue avec beaucoup d'honneur par ceux qui étaient restés fidèles à Dieu, et, avec l'aide de Nicolas Soderini, elle eut des conférences avec de bons citoyens, auxquels elle persuada de ne pas faire plus longtemps opposition au Pasteur de leurs âmes, et de se réconcilier sur-le-champ avec le Vicaire de Jésus-Christ. Elle put aussi s'aboucher avec les chefs du parti guelfe et leur faire comprendre que ceux qui entretenaient la division entre le père et les enfants devaient être privés de leurs fonctions; qu'ils étaient plutôt les destructeurs que les gouverneurs de la chose publique; que non-seulement la paix était nécessaire à la conservation de leurs biens et de leur vie, mais qu'elle était indispensable au salut de leurs âmes. Ils avaient

activement contribué à dépouiller l'Église romaine de droits incontestables; et, lors même qu'il ne s'agirait que d'intérêts privés, ils devaient, devant Dieu et devant leur conscience, restituer ce qu'ils avaient pris ou fait prendre par les autres. Les chefs du parti et un grand nombre de bons citoyens se rendirent à ces considérations, et demandèrent aux gouverneurs de la ville de travailler à la paix, non plus en parlant, mais en agissant.

31. L'opposition fut violente, surtout parmi ceux qui avaient été choisis pour faire la guerre contre l'Église; ils étaient au nombre de huit; les chefs guelfes en prièrent un de sa charge, et parvinrent à écarter aussi des affaires quelques autres citoyens. Mais bientôt des troubles sérieux éclatèrent: on avait exilé ceux qui s'opposaient à la paix, beaucoup d'autres le furent pour satisfaire des vengeances particulières. Le nombre des bannis devint si considérable, que toute la ville en murmura; les esprits s'irritèrent contre Catherine, qui était cependant étrangère à ce qui se passait. Elle s'en plaignit même amèrement, disant et faisant dire partout que c'était très-mal agir que de frapper tant de citoyens, et qu'on ne devait pas, sous prétexte de procurer la paix, satisfaire ses haines personnelles. Ces excès augmentant toujours, le désordre fut bientôt à son comble. Ceux qui avaient été nommés autrefois pour commander la milice, réunirent des troupes et soulevèrent le petit peuple contre les auteurs de ces bannissements, et mirent toute la ville en révolution. Ils parvinrent à chasser ceux qui avaient banni les autres; ils les dépouillèrent de leurs

biens, brûlèrent leurs maisons, en massacrèrent même, m'a-t-on dit, un certain nombre.

32. Beaucoup d'innocents souffrirent, et presque tous ceux qui désiraient la paix furent obligés de s'exiler. Catherine, qui était venue pour travailler à la paix, et qui avait donné dès le commencement le conseil de destituer quelques personnes qui y mettaient obstacle, était par conséquent gravement compromise; les meneurs la désignaient au peuple, et on entendait crier partout : « Prenons et brûlons cette méchante femme; coupons-la en morceaux. » Ceux qui l'avaient accueillie dans leurs maisons eurent peur, et la renvoyèrent avec tous ceux qui l'avaient accompagnée. Catherine, très-sûre de son innocence, souffrit tout avec joie pour la cause de la sainte Église, et ne perdit rien de sa tranquillité ordinaire; elle était heureuse et encourageait les siens. Après leur avoir fait une exhortation, elle se retira, à l'exemple de son Époux, dans un endroit où était un jardin, et elle s'y mit en prière.

33. Comme elle priait dans ce jardin avec Notre-Seigneur, les satellites de Satan vinrent aussi en tumulte, armés d'épées et de bâtons; ils criaient : « Où est cette maudite femme, où est-elle ? » Catherine les entendit, et se prépara au martyre comme à un festin délicieux. Elle alla au-devant d'un furieux qui était armé d'une épée et qui criait plus fort que les autres : « Où est Catherine ? » Elle se mit à genoux toute joyeuse, et lui dit : « C'est moi qui suis Catherine, faites tout ce que Dieu vous a permis de faire de moi; mais, au nom du Tout-Puissant, je vous ordonne de ne toucher à aucun

des miens. » A ces mots, celui qui la menaçait se troubla et perdit tellement ses forces, qu'il lui fut impossible de soutenir sa présence; il voulait l'éloigner, et lui disait : « Retirez-vous. » Mais elle, dans son ardeur pour le martyre, répondait : « Je suis bien ici : où dois-je donc aller maintenant ? Je suis prête à souffrir pour Dieu et pour l'Église ; c'est l'objet de tous mes vœux. Pourquoi fuir, puisque j'ai trouvé ce que je cherchais ? Je m'offre comme une hostie vivante à mon divin Époux ; si vous êtes chargé de me tuer, agissez sans crainte, je ne m'échapperai pas ; mais ne faites aucun mal à ceux qui sont avec moi. » Dieu protégea visiblement sa servante, et l'homme qui l'avait menacée se retira tout confus avec ses compagnons ¹. Alors les enfants spirituels de Catherine l'entourèrent et la félicitèrent de ce qu'elle avait échappé aux mains des méchants ; mais elle, au contraire, était toute triste, et disait en pleurant : « Que je suis malheureuse ! je pensais aujourd'hui que le Tout-Puissant mettrait le comble à mon bonheur. Il a bien voulu, dans sa miséricorde, m'accorder la rose blanche de la virginité, et j'espérais qu'il y joindrait la rose rouge du martyre. Mais, hélas ! voilà que je suis trompée dans mon attente ; ce sont mes innombrables péchés qui m'ont privée d'un si grand bien. Oh ! que mon âme eût été heureuse, si j'avais pu verser mon sang pour l'amour de Celui qui m'a rachetée au prix du sien ! »

34. Quoique ce tumulte se fût apaisé, la Bienheureuse et ceux qui l'accompagnaient couraient toujours des

¹ Lettre CXLII.

dangers. La terreur était aussi grande, et personne ne voulait la recevoir dans sa maison. Ses amis lui conseillaient de retourner à Sienne; mais elle répondit qu'elle ne pouvait quitter le territoire de Florence avant que la paix fût rétablie entre le père et les enfants, parce qu'elle en avait reçu l'ordre du Seigneur. Ceux qui l'entouraient n'osaient pas la contredire; ils trouvèrent un homme de bien qui ne craignait que Dieu, et qui la cacha dans sa maison. Quelques jours après, l'effervescence des esprits se calma. Catherine fut conduite hors la ville, mais non pas hors du territoire; et cette bienheureuse vierge se retira avec ceux qu'elle avait enfantés au Seigneur, dans un lieu solitaire où habitaient des ermites.

35. La divine Providence mit enfin un terme à cette tempête; ceux qui l'avaient causée furent punis par la justice et obligés de fuir de tous les côtés. Catherine revint à Florence; elle y resta secrètement d'abord, à cause de la haine que lui portaient ceux qui avaient le pouvoir; mais elle y demeura ensuite publiquement, jusqu'à la mort de Grégoire XI et l'élection d'Urbain VI. La paix entre le Saint-Siège et les Florentins fut alors conclue, et la bienheureuse Catherine dit à ses enfants spirituels : « Nous pouvons maintenant quitter la ville de Florence, parce qu'avec la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ j'ai suivi ses commandements et ceux de son Vicaire. Ceux que j'avais trouvés révoltés contre la sainte Église, je les laisse soumis à cette bonne et tendre mère. Retournons donc à Sienne ¹. » Catherine

¹ Lettre ccliv.

échappa ainsi aux mains des méchants; elle obtint la paix qu'elle désirait, et cela par la puissance du Christ Sauveur, dont les anges firent ce que la méchanceté des hommes qui obéissent à Satan voulait empêcher. Comment ne pas admirer dans Catherine la perfection de sa patience, la droiture de sa sagesse, et cette confiance inébranlable qui la faisait frapper sans cesse à la porte du Roi pacifique, jusqu'à ce qu'elle eût obtenu pour l'Église et pour Florence cette paix qu'elle désirait avec tant d'ardeur!

36. Parlons maintenant de cette patience suprême que Catherine déploya dans la mort longue et cruelle qu'elle souffrit pour l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de la sainte Église. Non-seulement elle égala les mérites des Saints, mais encore il me semble qu'elle en surpassa plusieurs. Les martyrs étaient torturés par des hommes qui s'adoucissaient quelquefois, ou cédaient du moins à la fatigue; mais Catherine était torturée par les démons, dont la cruauté était insatiable, et qui ne se reposaient jamais. Quelques martyrs ont combattu peu de temps, et sont morts sans grande douleur; Catherine a souffert treize semaines, depuis la Sexagésime jusqu'au dernier jour d'avril. Son supplice était incroyable, et ses douleurs ne faisaient qu'augmenter tous les jours; elle les supportait avec patience et avec joie; elle en remerciait Dieu, et lui offrait sa vie pour apaiser sa colère et préserver l'Église du scandale. Ainsi, ni la cause ni la douleur ne manquèrent à la perfection de son martyre, et, dans sa canonisation, la procédure pourra être aussi courte et aussi certaine que

dans les procédures que l'Église fait pour la canonisation des confesseurs de la Foi. Les témoins dont j'ai parlé dans le premier chapitre de la troisième partie peuvent être aussi invoqués pour le second chapitre et les suivants.

Tout ce que je viens de dire doit montrer que Catherine, vierge et martyre, est digne d'être inscrite par l'Église militante au catalogue des Saints. Puisse ce bonheur être accordé à moi et à ses autres enfants spirituels, par l'éternelle Bonté qui vit et règne dans son unité et sa trinité, pendant tous les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

VIE DE SAINTE CATHERINE DE SIENNE

SUPPLÉMENT

A LA LÉGENDE DU B. RAYMOND DE CAPOUE

PAR LE B. THOMAS NACCI CAFFARINI

I

Visions de la bienheureuse Catherine de Sienne. — Ses combats contre le démon. — Elle apprend miraculeusement à écrire.

1. Catherine venait de revêtir le saint habit des Sœurs de la Pénitence de Saint-Dominique, et elle réfléchissait avec un douloureux étonnement au grand nombre d'hommes qui aiment et suivent en aveugles les erreurs du monde, au lieu d'écouter les tendres invitations de Jésus-Christ, si fidèle à tenir ses promesses et à soutenir ses serviteurs par l'abondance et la douceur de ses consolations. Pendant qu'elle s'occupait de ces tristes pensées, Notre-Seigneur, toujours prêt à faire la

volonté de ceux qui l'aiment et le craignent, lui présentait une vision. C'était un arbre plus grand et plus beau que ceux de la terre; à ses rameaux pendaient beaucoup de fruits, qui charmaient autant le regard par leur beauté que le goût par leur douceur. Mais, hélas! le tronc était très-élevé, et les buissons de ronces et d'épines qui l'entouraient en rendaient l'abord difficile; il fallait les traverser pour prendre des fruits et s'en nourrir. Non loin de l'arbre était une éminence couverte d'épis de blé; mais ces épis étaient vides, et, dès qu'on les touchait, ils tombaient en poussière.

2. Beaucoup de personnes étaient attirées par la beauté des fruits de l'arbre, mais la crainte des épines les arrêtait et les faisait revenir sur leurs pas; elles couraient à l'éminence et mangeaient avec empressement le blé qu'elles y trouvaient; mais cette nourriture trompeuse et grossière les affaiblissait et les rendait malades. Il venait aussi des personnes aussi affamées que les premières, mais plus courageuses. Elles ne craignaient pas les épines, et se frayaient un passage jusqu'au pied de l'arbre; mais quand elles mesuraient la hauteur des branches et la peine qu'elles auraient à les atteindre, elles perdaient l'espérance et allaient aussi à l'éminence voisine, manger ce grain, qui détruisait leur force et leur santé. D'autres enfin venaient avec plus d'ardeur, et ne craignaient ni les épines ni la fatigue pour atteindre les branches de l'arbre; et lorsqu'elles y étaient parvenues avec beaucoup de peines, elles cueillaient et savouraient en toute liberté les fruits délicieux, qui les nourrissaient et les fortifiaient si

bien, que toute autre nourriture leur était impossible.

3. L'Esprit-Saint expliqua cette vision à notre Bienheureuse. L'arbre qui s'élève de terre au-dessus de tous les autres représente le Verbe incarné. Les vertus et les enseignements que cet Arbre divin produit sont des fruits d'une douceur ineffable. L'éminence couverte d'épis trompeurs signifie le monde, ce terrain stérile que tant de malheureux cultivent. Ceux qui regardent et s'en éloignent par crainte des épines, sont ceux qui ont horreur de la peine et la croient insurmontable; elle est nécessaire cependant à la pratique de la vertu et de la pénitence. Les seconds, qui sont plus courageux et qui passent à travers les épines, mais qui s'effraient de la hauteur de l'arbre et renoncent à l'entreprise, sont ceux qui commencent avec ferveur et bonne volonté, mais qui se laissent ensuite abattre par l'ennui, et ne persévèrent pas dans leurs saintes résolutions. Les troisièmes sont ceux qui restent fidèles à la Vérité¹.

4. Dieu permit un jour, pour la plus grande gloire de son nom, que le démon poursuivît notre Sainte de pensées déshonnêtes; les images les plus honteuses s'offraient à sa vue, pour embraser son cœur du feu de l'impureté. Catherine, effrayée, se réfugiait, selon son habitude, dans la prière; elle y resta plongée depuis le matin jusqu'à l'heure de tierce, et elle ne se lassait pas de répéter : « Toute ma confiance est en mon Seigneur Jésus. » A l'heure de tierce, son Époux bien-

¹ *Dialogue*, XLIV, 4.

aimé lui apparut sur la Croix, mais tellement défiguré, tellement inondé de sang, que Catherine ne le reconnaissait pas. Notre-Seigneur lui tendit la main droite, et l'appela doucement par son nom, en lui disant : « Ma fille Catherine, contemple ce que j'ai dû souffrir par amour pour toi. » Catherine, en entendant ces paroles si tendres, fut effrayée, et se jeta la face contre terre ; Notre-Seigneur s'approcha, la consola dans sa peine, l'encouragea à résister généreusement, et lui promit d'être toujours avec elle pour l'aider à combattre et à remporter la victoire. Elle ressentit sur-le-champ l'effet de cette promesse ; car les démons vaincus se retirèrent couverts de confusion, et cette tempête terrible qui lui avait causé tant d'angoisses s'apaisa tout à coup. Catherine rendit grâces à son libérateur. Elle redisait à son confesseur la joie ineffable qui l'avait inondée, en entendant Notre-Seigneur l'appeler sa fille Catherine ; toutes les puissances de son âme étaient encore ravies dès qu'elle se rappelait cette grâce.

5. Catherine avait appris du divin Maître à combattre et à vaincre ses ennemis. Lorsqu'elle était visitée par la tentation, elle s'appliquait avec plus d'ardeur et de constance à la prière, et Dieu changeait bientôt ses épreuves en consolations : elle contemplait avec amour les souffrances de Jésus-Christ pour nous, et cette vue lui rendait douces toutes ses peines. Un jour qu'elle était cruellement tourmentée par le démon, et qu'elle était à prier, prosternée par terre, Notre-Seigneur lui apparut sur la croix et lui montra la plaie de son côté

en lui disant : « Prie toujours avec ferveur, et je serai toujours avec toi. » Et il continua à lui parler avec tant de tendresse, que l'âme de Catherine se sentait défaillir de bonheur. Elle disait : « Seigneur, ces blessures sont donc pour moi ; me voici prête à souffrir, pour votre service et votre gloire, tout ce que vous avez souffert pour moi, pour mon bien. » C'est ce qui lui faisait remporter sur ses ennemis de si grandes victoires : elle les combattait avec les armes et le bouclier de la prière. Aussi elle recommandait sans cesse d'avoir recours aux mêmes moyens. « La prière, disait-elle, est un bouclier qui nous préserve et nous défend dans les combats ; la prière soutient l'âme au fort de la tribulation ; la prière est la nourriture qui seule donne l'esprit, la joie et la vigueur. » Aussi la prière de Catherine était continuelle ; elle n'était jamais un instant sans penser à Dieu.

6. Voici la manière miraculeuse dont notre Sainte apprit à écrire. Elle trouva par hasard sous sa main un petit vase rempli de cinabre ou de minium, dont un écrivain se servait pour écrire en rouge, ou plutôt pour enluminer les initiales des livres. La Sainte, poussée par une inspiration divine, prit la plume de l'artiste, et quoiqu'elle n'eût jamais appris à former des lettres et à composer des vers, elle écrivit sur une feuille de papier, en caractères très-lisibles, les paroles rimées que nous transcrivons ici :

« Esprit-Saint, venez dans mon cœur ; que votre puissance l'attire à vous, mon Dieu. Accordez-moi la crainte et la charité. O Christ, préservez-moi de toute

pensée coupable. Enflammez-moi, réchauffez-moi de votre très-doux amour, afin que toute peine me semble légère. J'implore votre assistance et votre secours dans mes besoins. Christ Amour, Christ Amour ! »

7. Cet écrit miraculeux de Catherine fut donné comme une relique à frère Jérôme de Sienne, de l'ordre des Ermites de Saint-Augustin. Peu de temps après la bienheureuse mort de la Sainte, ce bon religieux, qui prêchait à Venise, en fit présent au prêtre Léonard Pisani, prédicateur célèbre. Dom Léonard me donna généreusement cette feuille consacrée par les mains de Catherine; et je la remis, avec d'autres reliques de la Bienheureuse, aux Sœurs de la Pénitence de Saint-Dominique. Il ne faut pas croire que cette feuille fût l'unique manuscrit de Catherine, et que la faculté d'écrire lui ait été accordée par mode d'impression, de puissance passagère, comme saint Thomas le dit des visions prophétiques; elle lui fut donnée comme une faculté habituelle et permanente, dont elle pouvait se servir quand elle voulait. Le vénérable Étienne Maconi, un de ses nombreux secrétaires et un de ses plus chers disciples, m'a assuré que notre Sainte lui écrivit elle-même une lettre où elle lui dit que, comme

¹ Spirito santo, vieni nel mio cuore,
Per la tua potenza tiralo a te Dio.
Concedimi carità, e timore,
Custodiscimi, Christo, da ogni mal pensiero,
Inflammami, e riscaldami del tuo dolcissimo amore,
Acciò ogni travaglio mi sembri legiero :
Assistenza chiedo, ed ajuto nelle necessità,
Cristo Amore, Cristo Amore.

preuve spéciale de sa tendresse maternelle, elle lui envoie la première lettre qui sort de sa main. Étienne Maconi m'a également affirmé qu'il l'avait vue écrire, non-seulement un grand nombre de lettres, mais encore beaucoup de pages du livre qu'elle composa en italien. Il avoue aussi avoir recueilli par dévotion plusieurs de ces feuilles, et les avoir déposées, pour en assurer la conservation, à la chartreuse de Pontignano. Moi-même j'ai eu occasion de lire et de relire, dans la collection de ses lettres, que Catherine avait écrit de sa main deux lettres au père Raymond. Dans l'une de ses lettres, elle explique comment elle a reçu de Dieu cette faculté miraculeuse de lire et d'écrire. L'évangéliste saint Jean et saint Thomas d'Aquin lui avaient servi de maîtres.

II

Extases et révélations de Catherine de Sienne.

1. Saint Thomas enseigne que la contemplation, élevée au degré suprême, ne peut durer longtemps pour celui qui vit sur terre, mais que ses effets sont plus durables. Les principaux sont l'amour dont le cœur est embrasé, et la lumière qui inonde l'âme recueillie et plongée dans une méditation continuelle, et dans la jouissance des personnes divines qui resplendent dans les créatures¹. Il ne faut donc pas s'étonner si Catherine, dont l'âme virginale jouissait souvent de cet état, étant un jour à une fenêtre, contemplait les beautés divines dans ce miroir des créatures, dont parle saint Paul; elle regardait le ciel, lorsqu'elle entendit tout à coup, au plus haut des airs, un chant d'une nouvelle et ineffable mélodie. Ce chant charmait

¹ S. Th., 2. 2, q. 109, art. 3.

autant les sens de son corps que les puissances de son âme; il lui semblait n'être plus au milieu des misères du monde, mais être déjà transportée au sein des joies et des douceurs de la vie éternelle. Une autre fois qu'elle était avec une autre sœur dans une maison de campagne des environs de la ville, elle tomba en extase, et ses compagnes ne pouvaient en obtenir la moindre parole. Lorsqu'elle revint de son extase, elle se mit à chanter d'une voix si pleine et si sonore, qu'elle semblait toute transformée à ses compagnes, qui participèrent au miracle; car elles goûtaient aussi les consolations surnaturelles et célestes dont jouissait habituellement Catherine. Les consolations inondaient non-seulement leur esprit, mais leurs corps; pendant trois jours, elles n'eurent ni la pensée ni le besoin de prendre la moindre nourriture; elles jouissaient d'une nourriture meilleure, qui réparait les forces de leur nature délicate. Elles revinrent à la ville en chantant sans cesse des hymnes et des cantiques, malgré la pluie qui tombait à torrents, et qui rendait les chemins très-difficiles.

2. Un jour qu'elle était en contemplation dans l'église des Frères Prêcheurs, saint Dominique lui apparut et s'entretint familièrement avec elle; il l'accompagna ensuite de l'église à la maison de son père, en la consolant et en l'encourageant avec une grande bonté. Catherine était si heureuse, qu'elle désirait mourir pour aller, avec saint Dominique, dans le royaume de l'éternelle félicité. Une autre fois, dans la même église, elle vit tout à coup, pendant sa prière,

Notre-Seigneur Jésus-Christ près d'elle; il sortait de sa poitrine une lumière éblouissante, dont les rayons remplissaient la vaste enceinte de l'édifice. Ce spectacle inonda le cœur de la vierge d'une ineffable consolation. La lumière disparut bientôt, et Notre-Seigneur la conduisit en esprit au ciel, et lui permit de goûter pendant quelque temps la joie des bienheureux. Cette jouissance anticipée de leur bonheur lui faisait regretter de retourner au milieu des misères du monde; mais son Époux bien-aimé lui répondit qu'il ne pouvait satisfaire son désir : elle devait se contenter de recevoir sa bénédiction, qu'il lui donnait comme un gage certain de son assistance divine. Lorsqu'elle eut repris l'usage de ses sens, Catherine se trouva seule dans l'église; elle partit aussitôt, car l'heure de son retour à la maison était passée. En marchant, elle paraissait enivrée à la fontaine de vie et aux torrents des voluptés célestes. Elle ne voyait pas où elle posait le pied, comme si elle eût été guidée par une vertu surnaturelle. Catherine, par obéissance, et dans la crainte de l'illusion, raconta toutes ces choses à son confesseur, qui notait fidèlement, chaque jour, ce qui arrivait à sa bienheureuse pénitente.

3. Une fois qu'elle était à prier à genoux dans la petite chambre que lui avait donnée son père, elle sentit tout à coup une forte pression sur sa tête. Étonnée de cette nouveauté, elle se leva aussitôt, et se vit placée à la gauche de Notre-Seigneur, qui avait à sa droite le glorieux patriarche saint Dominique. Son cœur s'enflamma d'amour à cette vue, et elle se mit

à chanter doucement. Notre-Seigneur et saint Dominique répondirent à ses chants, et ils continuèrent ainsi tous les trois pendant quelque temps ce divin concert : ils chantaient sans doute les hymnes que la divine Sagesse inspire aux anges qui entourent le trône de l'Éternel. Cette céleste harmonie et les grâces qui inondaient l'âme pure de Catherine, lui faisaient ardemment désirer d'être séparée de son corps, pour jouir du bonheur éternel. Un jour qu'elle marchait hors la ville, en pensant à Dieu selon son habitude, elle aperçut dans une lumière divine un agneau plus blanc que la neige ; tous les esprits bienheureux de la Jérusalem céleste le suivaient, en chantant de joyeux cantiques d'une douceur inconnue à la terre.

4. Une autre fois qu'elle était renfermée dans sa petite chambre, elle répétait de temps en temps, dans la ferveur de sa prière : *Osculetur me osculo oris tui* : « Que je reçoive un baiser de votre bouche. » Comme elle ne se lassait pas de redire ces paroles de l'Époux des Cantiques, Jésus-Christ voulut bien lui donner le baiser qu'elle désirait, baiser mystérieux qui remplit son âme d'une ineffable douceur. La Sainte s'enhardit alors à interroger le Sauveur, et à lui demander de lui apprendre le moyen de n'être jamais séparée de lui, et d'être bien certaine de le posséder toujours dans son esprit et dans son cœur. Le divin Maître lui promit de satisfaire ses vœux, et de l'obliger sans cesse, malgré la faiblesse et l'engourdissement de la nature, à chercher ces vrais biens qui conservent l'ardeur de la sainte charité et de la vraie dévotion. Ses entretiens avec

Notre-Seigneur l'enflammaient de plus en plus, et elle le conjurait de la retirer bien vite de ce monde, où elle trouvait tant d'occasions d'erreurs et de relâchement; mais elle entendit cette réponse : « Il n'est pas encore temps; j'en ai disposé autrement dans mes décrets éternels. » Dieu avait résolu de l'employer pour sauver une multitude d'âmes égarées; il voulait que sa vie extraordinaire servît d'exemple et d'encouragement à la piété pour ceux qui marchaient en aveugles.

5. Elle demandait un jour avec plus de ferveur que jamais la robe nuptiale de la pureté, pureté de l'esprit et pureté du corps : elle la demandait pour elle et pour deux de ses compagnes. Son Époux et Maître, le doux Jésus, ne tarda pas à l'exaucer; il lui apparut accompagné de Marie, sa glorieuse Mère, et de notre tendre père saint Dominique. Il s'approcha de Catherine, découvrit de ses mains la plaie ouverte de son côté, et il lui sembla voir que cette plaie s'agrandissait par la charité, qu'elle y entraît, et qu'elle tirait de cette blessure sacrée les vêtements qu'elle désirait pour en réchauffer son cœur et celui de ses compagnes.

6. Les anges choisis pour présenter, comme un suave encens, les prières des justes en la divine présence, firent connaître à Catherine, par des signes sensibles, combien les siennes étaient agréables à Dieu. Pendant qu'elle priait, un ange lui apparut; il portait une belle guirlande de lis odorants, et il avait ordre d'en couronner sa tête, comme preuve et récompense de son inviolable pureté. Ces lis célestes

surpassaient tellement les nôtres par leur parfum et leur éclat, que la Sainte manquait d'expressions pour en expliquer la beauté. Elle disait seulement qu'il lui suffisait de penser à cette précieuse couronne de fleurs pour éprouver intérieurement une joie si grande, qu'elle se sentait défaillir, et qu'elle perdait l'usage de ses sens.

7. On la voyait souvent élevée à des contemplations si sublimes et à de tels ravissements, qu'on avait beau la toucher, la secouer, la frapper et la blesser même avec des aiguilles, elle ne donnait aucun signe de sensibilité et ne faisait aucun mouvement. Il lui semblait alors reposer dans les bras de Jésus-Christ et s'appuyer sur son sein. Ce qui l'avait fait parvenir à des grâces si grandes et à des bénédictions si abondantes, c'est qu'elle désirait uniquement les délices et les richesses du ciel, sans s'inquiéter des biens de la terre, qu'elle méprisait comme la fange. Elle s'étonnait sans cesse de l'ignorance et de l'aveuglement de tant de personnes qui donnent leur affection à de pareilles misères, et qui n'attachent aucun prix à la félicité véritable, qu'on trouve seulement dans les grâces célestes. Aussi elle répétait sans cesse : « O Dieu inconnu ! ô bon Jésus ! comment les hommes ne vous connaissent-ils pas ? Réjouissez-vous, réjouissez-vous, soyez dans l'allégresse en Jésus-Christ notre Père, qui est notre vraie consolation ! » Quand quelqu'un lui demandait, selon l'usage, des nouvelles de sa santé, elle répondait, la joie sur le visage : « Parfaitement ! grâce à mon Jésus. » Tous ceux qui la visitaient la trouvaient toujours souriante et calme, s'appliquant sans cesse à de

saintes et utiles occupations, s'excitant à rechercher tout ce qui pouvait lui inspirer une nouvelle ardeur. Son premier confesseur affirme que toutes les fois qu'il voyait cette bienheureuse vierge, il la trouvait ou immobile dans la prière, ou occupée à lire; quelquefois baignée de larmes, quelquefois soulageant son cœur par des cantiques. Sur les lèvres et dans le cœur, elle n'avait que Jésus; en marchant, elle marchait avec Jésus; ses yeux étaient fixés sur Jésus, et ne s'égarèrent jamais par curiosité : elle ne regardait que ce qui pouvait la conduire à Jésus.

8. Catherine demandait sans cesse à Dieu des vertus. Elle demandait d'abord la vraie et sincère charité, et elle la portait à une telle perfection, qu'elle arrivait à ce degré suprême où, selon l'enseignement du Christ, on jouit plus du bien des autres que du sien propre. Elle s'alarmait plus du malheur du prochain que de ce qui pouvait lui arriver de fâcheux à elle-même; elle demandait aussi pour les autres les grâces que Dieu lui faisait à elle-même. Notre-Seigneur lui apparaissait au milieu de sa prière, et la saluait en disant : « Ma fille Catherine, je t'accorde bien volontiers les grâces que tu me demandes, parce que, non-seulement elles te profiteront, mais qu'elles serviront encore aux personnes que tu veux bien me recommander. » Elle était passionnée pour la pureté; elle disait souvent que son attrait la portait à être sans cesse avec les enfants, qui, dans l'innocence de leur âge, sont incapables de ruses et de malice. « Si les convenances le permettaient, disait-elle, je les embrasserais continuellement. »

9. Une des compagnes de Catherine, qui recevait ses plus intimes confidences, racontait à son confesseur qu'étant allée un jour la visiter, elles se mirent à causer de l'excellence et de la bonté de Dieu. Mais, au milieu de cet épanchement mutuel, Catherine se leva du lieu où elle était assise, laissa son amie seule et se retira dans un coin de la chambre pour prier. Bientôt son visage exprima une joie extraordinaire; il se couvrit ensuite de larmes. Sa compagne l'entendait gémir, et s'étonnait de ce changement. Sa figure n'était plus calme, mais tout enflammée, et rien ne pouvait la faire revenir à elle. Elle reprit enfin l'usage de ses sens. Sa compagne alors se montra désireuse de savoir ce qui s'était passé dans ce ravissement subit. La vierge bienheureuse ne voulut pas satisfaire sa demande, croyant sans doute qu'elle venait d'une vaine curiosité. Elle répondit qu'elle s'en ouvrirait seulement à son confesseur, qui notait chaque jour ce qui lui arrivait.

10. Elle lui expliqua, en effet, que sa joie venait du bonheur inexprimable de son cœur en voyant Jésus-Christ qui lui montrait la blessure que la lance cruelle avait faite à son côté. « Cette douceur, disait-elle, ne peut être comprise par l'intelligence qui n'est pas éclairée d'une grâce spéciale d'en haut; aussi le langage des hommes ne peut l'exprimer. » Son cœur, incapable de supporter tant de joie, n'avait pu retenir ses gémissements. Après avoir ainsi tout avoué, et expliqué sa joie et ses larmes, elle se leva des pieds de son confesseur et se retira, pour mieux prier, dans un coin de l'église des Frères Prêcheurs; et là elle se sentit encore inondée

des mêmes joies et des mêmes consolations. Comme elle se plongeait de plus en plus dans l'oraison, elle s'affaissa tout à coup sur elle-même. Ceux qui accoururent pour la secourir la trouvèrent baignée de larmes, et elle se désolait de ne pouvoir trouver des expressions pour faire comprendre à son confesseur, qui était venu avec les autres, les délices qu'elle avait goûtées pendant ces quelques instants.

11. Elle reçut une fois, dans sa petite chambre, la visite de l'apôtre saint Jacques le Majeur, qui conduisait Marie-Madeleine. Elle avait l'un à sa droite, et l'autre à sa gauche, et elle était heureuse de se voir au milieu de ces deux saints, qui aimèrent tant leur divin Maître. Mais l'incendie de son cœur augmenta lorsqu'elle vit Notre-Seigneur près d'elle, et si près, qu'il lui semblait qu'elle le touchait. Dans son bonheur, elle s'écriait : « Oh ! quel amour, quelle tendresse infinis nous a montrés notre Dieu, qui a daigné nous donner son Verbe, son Fils unique, qu'il aimait par-dessus toute chose, et de nous le donner pour nous sauver, tandis qu'il ne l'a pas donné pour sauver les anges ! » Comme elle voulait être sans cesse avec Dieu seul, elle disait souvent à son confesseur : « Vous voyez bien, mon Père, que je ne puis m'entretenir et converser avec les hommes, lorsque je me sens ainsi appelée par mon Sauveur Jésus, qui ravit même les sens de mon corps ; je vous conjure donc humblement de ne me donner jamais la permission de sortir. » Elle lui demandait cette grâce, parce que de temps en temps ses compagnes la conduisaient dans des lieux et chez des personnes où elles espéraient que sa

céleste sagesse pourrait être utile et profitable à ceux qui l'entendraient, surtout quand elles croyaient qu'elle pourrait profiter d'une circonstance pour répandre, par ses douces paroles, l'amour et la crainte de Dieu dans des cœurs souillés des plus grands vices.

12. Il n'était pas rare de la voir abattue et accablée de peines, ou plutôt d'infirmités extraordinaires. On la voyait alors suer du sang. Elle attribuait quelquefois cette maladie et d'autres à la violence qu'elle se faisait, lorsqu'elle se sentait attirée et ravie en Dieu au delà des forces humaines : la faiblesse de la nature n'était pas capable de résister à l'abondance des faveurs célestes. Pour soutenir son corps affaibli et malade, elle ne voulait jamais recourir aux remèdes et aux médecines préparés par la science et la main des hommes ; elle répétait souvent ces belles paroles de sainte Agathe : « Mon Seigneur Jésus-Christ, que je tiens si étroitement uni à mon âme, me guérira quand il voudra ; il peut, s'il le veut, me rendre la santé par un seul ordre de sa toute-puissance. » En effet, dès que les circonstances le demandaient, Jésus-Christ la guérissait lui-même. Il arriva une fois qu'elle languissait sous le poids de diverses maladies et de fièvres incurables. Jésus-Christ vint la visiter avec la bien-aimée Marie-Madeleine : il suffit pour la guérir que le céleste Médecin approchât ses mains divines du corps de la bienheureuse vierge. A peine eut-elle senti l'attouchement de ces mains qui supportent le monde, qu'elle se leva du pauvre petit lit où elle languissait, et qu'elle retrouva tout à coup ses forces et son activité.

13. Allant un jour, selon son habitude, à l'église des Frères Prêcheurs, pour y méditer en paix sur les mystères de l'Incarnation de Jésus-Christ, elle fut tout à coup éclairée d'une lumière céleste qui lui fit voir en Jésus-Christ quelque chose de plus haut et plus excellent que sa seule humanité; car elle vit, dans cette sainte humanité, la plénitude de la charité, de la bonté, de la miséricorde, de la douceur, de la béatitude : plénitude si abondante et si supérieure, qu'elle ne pouvait trouver aucune expression pour la faire comprendre. Souvent elle recourait à son confesseur pour qu'il lui obtînt de Dieu, par ses prières, la grâce de pouvoir ouvrir sa bouche afin d'expliquer, à lui et aux autres, l'immensité incompréhensible de cette félicité qui est cachée en Jésus-Christ. « En m'obtenant cette grâce, disait-elle, vous me procurerez un grand bonheur, car je pourrai et je saurai mieux louer mon Dieu. Dans la disposition où je me trouve maintenant, ma langue ne peut vous dire ce que le Seigneur a bien voulu opérer dans le secret de mon âme. »

14. Cédant un jour à une inspiration divine, elle quitta la maison de son père, accompagnée de deux de ses plus chères compagnes, et elle voulut aller, à plus d'un mille de la ville, à un monastère qui portait les noms des saints martyrs Abbonde et Abbondanze. La Sainte était alors malade d'une fluxion de poitrine très-grave, et avait les côtés très-enflés. Cette circonstance devait rendre le voyage extrêmement difficile; mais la charité la poussait, et elle accomplit son projet avec des marques évidentes de la protection divine. A peine

était - elle sortie , qu'elle aperçut sur la route l'apôtre saint Paul et sainte Marie - Madeleine qui venaient au-devant d'elle pour l'assister. Leur présence lui donna aussitôt une telle force, et elle se mit à marcher si rapidement, que ses deux compagnes avaient peine à la suivre. Elles arrivèrent à un endroit où Notre-Seigneur Jésus-Christ semblait l'attendre : il lui montrait, pour preuve de son amour ineffable, la blessure de son côté tout inondé de sang. Catherine ressentit une nouvelle vigueur à ce spectacle, qui ravissait ses yeux et son cœur; elle trouvait qu'elle ne marchait pas encore assez vite, et elle se mit à courir, au grand étonnement de ses compagnes, qui ne pouvaient plus la rejoindre. Le reste du chemin, qui était encore long et difficile, on la vit courir les yeux fermés, la bouche ouverte; et elle arriva ainsi au monastère. Elle se hâta d'entrer dans l'église, et se prosterna très-humblement à terre pour adorer Notre-Seigneur, qui l'attira tendrement vers la blessure de son côté et lui permit d'en approcher ses lèvres. Cette union avec l'humanité sacrée du Sauveur dura longtemps et lui procura d'ineffables douceurs.

15. Ses compagnes, voyant qu'il était impossible de suivre Catherine, qui volait plutôt qu'elle ne marchait, continuèrent seules leur route, et finirent par arriver au monastère. Elles la trouvèrent plongée dans une profonde extase. Quelque temps après leur arrivée, Catherine se leva de l'endroit où elle était prosternée, et, comme tout embrasée du feu de l'amour divin, elle se tourna vers les religieuses qui étaient présentes, et

se mit à parler avec une telle énergie d'expression , une telle élévation d'idées , que toutes en étaient étonnées comme d'un miracle. La nouvelle de cet événement se répandit bientôt dans tout le monastère , et les autres religieuses qui étaient occupées dans la communauté coururent aussitôt au chœur supérieur et dans d'autres endroits pour l'entendre et l'admirer.

16. Deux de ses intimes compagnes vinrent un jour pour prendre un repas frugal dans sa petite cellule ; il s'y trouvait une table sur laquelle Catherine avait l'habitude d'appuyer la tête quand elle se sentait le besoin de prendre un peu de repos. Pendant que leur mère et maîtresse préparait tout avec bonté , une d'elles se mit à dire : « Oh ! que cette table est sainte ! » Catherine répliqua , comme pour la gronder : « Oh ! si tu savais qui s'est assis sur cette table , tu parlerais sérieusement. » Étonnées de cette parole , qui sortait de la retenue ordinaire de la Sainte , les deux Sœurs lui demandèrent : « Qui donc a pu se reposer sur cette table grossière ? » Catherine répondit : « Jésus-Christ et sainte Madeleine s'y sont reposés. Sachez donc qu'un jour , en allant prendre l'air dans le jardin qui touche à la maison , Jésus-Christ m'apparut accompagné de sainte Madeleine. Il voulut bien m'entretenir familièrement pendant quelque temps , et causer avec moi comme je cause avec vous ; mais , au milieu de la conversation , je m'aperçus qu'il se faisait tard et que la nuit venait. Je pris la liberté de dire à Jésus : « Maître , « il ne me paraît pas convenable que je reste plus « longtemps dans ce jardin. » Il me répondit : « Ma

« fille, tu peux te retirer où tu voudras. » Je revins sur-le-champ dans cette petite chambre, et il me fit l'honneur de m'accompagner. Il était d'un côté, et sainte Madeleine de l'autre. Jésus-Christ entra avec moi, et s'assit sur cette table où j'appuie ma tête pour prendre un peu de repos; sainte Marie-Madeleine était de l'autre côté, de manière que j'étais au milieu. N'ai-je pas bien raison de dire que cette table est sainte ? »

17. Le 11 janvier (le texte ne dit pas de quelle année), Catherine découvrit à son confesseur qu'elle avait entendu les cantiques sublimes des Saints dans le ciel. L'harmonie en était si douce et si agréable, qu'elle se sentait ravie; mais elle ne pouvait comprendre les paroles de ces mélodies célestes. « Il ne faut pas croire, ajoutait-elle, que ces esprits bienheureux chantaient tous à l'unisson. Dans le ciel, ceux qui ont la voix la plus belle et la plus haute sont ceux qui ont aimé avec le plus d'ardeur le souverain Bien sur la terre. » Elle citait sainte Marie-Madeleine et saint Jean l'Évangéliste comme s'étant distingués entre tous par leur amour pour le Sauveur, puisque c'étaient leurs chants qui lui avaient paru les plus élevés. Elle avouait qu'elle ne jouissait pas alors de l'intelligence parfaite de ce que chantaient les Saints; elle n'en saisissait que le sens général: elle comprenait que toutes leurs paroles avaient un but, celui de reconnaître et de confesser que c'était par pure grâce et par miséricorde qu'ils avaient été admis à la possession de l'éternelle félicité.

18. Pendant qu'elle disait cela, elle fut tout à coup

saisie d'une sainte ardeur, et, s'adressant à Dieu : « Oui, vous êtes, s'écriait-elle, Celui qui montre sa miséricorde à tous ceux qui suivent l'Agneau en chantant, qui ôtent leurs couronnes et les jettent aux pieds de l'Agneau. » Elle dit ensuite à son confesseur : « Mon Père, n'entendez-vous pas maintenant ces voix ? N'entendez-vous pas Marie-Madeleine ? Comme sa voix est élevée et fait bien dans le chœur des bienheureux ! » Et elle restait immobile à écouter les célestes mélodies, comme si elles parvenaient aux oreilles de son corps. Consolée par ces chants et éclairée d'une lumière prophétique, elle dit à son confesseur : « Mon Père, veillez et préparez-vous pour ce soir ; je vous enverrai mon Seigneur Jésus-Christ. » Cette promesse se réalisa, non pas par une apparition sensible, mais par une visite intérieure qui remplit l'âme de son confesseur de mouvements extraordinaires et de grandes consolations.

19. La veille de la fête de sainte Lucie, vierge et martyre, à l'heure de vêpres, elle ressentit une grande joie. Elle n'était pas alors en extase ; elle était bien éveillée et jouissait de tous ses sens : il lui semblait cependant voir tout le paradis occupé à préparer une grande fête, sans pouvoir comprendre le motif de ce mouvement. Désireuse toutefois de voir l'Église militante s'unir à cette joie de l'Église triomphante, elle courut à l'église pour faire sonner les cloches à toute volée. Dieu voulut, par un trait de sa douce providence, seconder les désirs de Catherine, sans cependant causer d'étonnement dans le peuple : l'air s'obscurcit tout à coup et annonça une tempête. Alors, selon l'ancien

usage du pays en pareille circonstance, on se mit à sonner les cloches de tous les côtés. Quand elles eurent cessé de sonner, Catherine crut entendre dans le ciel chanter des vêpres solennelles. Il y avait un chœur nombreux de vierges ; elles étaient précédées par une vierge d'une majesté et d'une beauté supérieures, et toutes lui rendaient hommage. Cette Sainte privilégiée portait sur la poitrine un bijou d'or et d'autres ornements d'un grand prix.

20. Son confesseur l'avertit que le jour suivant tombait la fête de sainte Marguerite, vierge et martyre. Elle se mit à sourire et à montrer une grande joie. Comme on lui en demandait la raison, elle répondit : « Parce que déjà depuis trois ans, pour célébrer la fête de cette grande martyre, les démons ont profité de la permission que Dieu leur donnait de venir combattre contre moi. Je me doutais de ce qui se préparait, car hier et ce matin j'ai vu, dans les coins de ma cellule, de hideux fantômes qui s'agitaient avec rage et qui brûlaient d'envie de m'attaquer et de me nuire ; mais la vertu de Dieu les arrêtait. » Elle avouait simplement que la protection divine défendait son faible corps contre les attaques de ses ennemis, mais qu'elle permettait qu'ils lui fissent souffrir de cruelles angoisses intérieures ; qu'elle les supportait avec une grande tranquillité d'esprit. Elle ne se plaignait pas, mais elle se moquait de la bassesse et de la fureur insensée des puissances infernales.

12. Un jour qu'elle entretenait son confesseur de ce que Dieu accomplissait dans son âme, elle voulut se

lever et aller où la charité l'appelait. Son confesseur, pour éprouver sa prompte obéissance, lui intima l'ordre de ne pas partir, mais de s'asseoir. L'humble vierge obéit sur-le-champ sans faire aucune observation. Au même instant lui apparut, pour l'en récompenser, Marie-Madeleine. En voyant s'approcher d'elle sa bien-aimée Pénitente, Catherine ne put retenir ses gémissements, et ses yeux devinrent deux fontaines de larmes; elle était inondée d'ineffables consolations. Il lui semblait, disait-elle, impossible d'y résister. Aussi demandait-elle à Dieu de la retirer bien vite du monde.

III

Séjour de Catherine à Gênes. — Visite de Grégoire XI. —
Miracles de la protection divine. — Honneurs qu'elle reçoit
à Gênes.

1. Le vénérable Père frère Severin de Savone, de l'ordre des Frères Prêcheurs, religieux de mœurs irréprochables et témoin oculaire de ce qu'il rapporte, m'a assuré que Grégoire XI, le Souverain Pontife qui reporta le Saint-Siège d'Avignon à Rome, fatigué du voyage désastreux ¹ qu'il avait fait par mer de France en Italie, s'arrêta pendant quelques jours à Gênes pour prendre du repos. Il devait y trouver notre Vierge, qui s'était hâtée d'y venir pour l'y rencontrer. Elle l'avait sollicité longtemps par lettres de quitter Avignon, malgré l'opposition de ses conseillers intimes, intéressés à le retenir.

¹ La petite flotte qui ramenait le Saint-Père avait éprouvé d'affreuses tempêtes, et plusieurs personnes de sa suite avaient péri.

Le Souverain Pontife étant arrivé, et sachant avec quel honneur elle avait été reçue, voulut sur-le-champ la visiter et l'entretenir dans la maison qui lui avait été désignée. Pour satisfaire ce désir, il profita de la nuit, parce qu'il ne paraissait pas convenable à sa dignité de l'aller trouver en plein jour, d'autant plus que depuis le premier rayon du soleil jusqu'au soir, une multitude innombrable de personnes de toute qualité, de toute condition, accouraient à elle pour prendre ses conseils et admirer sa doctrine. Grégoire y vint donc le soir, comme un simple particulier. La Sainte, en le voyant, se prosterna humblement à ses pieds. Le Souverain Pontife la fit aussitôt relever, et lui parla avec affection et bonté. Après s'être entretenu longtemps avec elle, il la pria avec instance de lui accorder une grâce. L'humble vierge lui répondit qu'elle s'empresserait de faire tout ce qu'il lui plairait de lui commander. Il lui demanda de se souvenir chaque jour de lui dans ses prières; elle promit d'obéir à la demande du Vicaire de Jésus-Christ, et elle ajouta, avec une simplicité et une confiance filiales, qu'il voulût bien aussi se souvenir d'elle au saint Sacrifice. Après ces promesses mutuelles, Grégoire continua à s'entretenir avec Catherine jusqu'à ce qu'il crût nécessaire de la laisser libre. Il la quitta très-édifié, en lui donnant sa bénédiction.

2. Frère Severin rapporte aussi que, pendant le long séjour de Catherine à Gênes, beaucoup de lettrés, de docteurs, de maîtres en théologie, qui jouissaient d'une grande réputation, vinrent la trouver pour discourir avec elle. Tous ceux qui l'écoutèrent avec admiration

et respect furent visiblement favorisés de Dieu ; les orgueilleux , au contraire , qui se moquèrent d'elle et cherchèrent à la discréditer , en furent sévèrement punis. On peut citer entre autres l'exemple d'un certain docteur qui avait beaucoup de réputation et d'éloquence , mais autant de vanité et de présomption. Il se moquait avec audace de Catherine , et parlait avec mépris de sa profonde sagesse , que reconnaissaient les personnes les plus recommandables. Sa conduite ne resta pas longtemps sans châtiment ; la vengeance divine le frappa d'une mort terrible et subite. Dans la même cité de Gênes , les professeurs des lettres profanes et sacrées , les légistes , les principaux sénateurs , les personnes qui avaient le plus d'autorité et de crédit , n'avaient pas honte de demander et de recevoir d'elle de bons et sages conseils. On remarqua que tous ceux qui s'entretenaient avec Catherine la quittaient agités et remplis d'une certaine terreur , comme si , pendant son affectueuse conversation , il leur était arrivé quelque chose d'extraordinaire. Elle exhortait avec douceur tous ceux qui l'approchaient à la pénitence de leurs fautes passées , et à la persévérance dans leurs saintes résolutions. Frère Severin termine sa relation , qu'il offre de confirmer par serment , en déclarant que , dans la ville de Gênes , Catherine s'attira l'estime et la vénération des personnes de toutes les conditions , tant par la sainteté de sa vie que par l'excellence et la sublimité de sa doctrine.

3. Quand le service de Dieu et le salut du prochain , qu'elle avait tant à cœur , l'appelaient quelque part , aucun obstacle ne pouvait l'arrêter : elle partait sur-le-

champ, même lorsqu'il tombait de la pluie à torrents. Du reste elle n'avait rien à craindre de l'eau qui tombait; elle n'en éprouvait aucun mal, et n'en était souvent pas même mouillée. Nous citerons quelques faits parvenus à notre connaissance; il nous est impossible de les enregistrer tous. Elle retournait un jour de l'église des Frères Prêcheurs à la maison paternelle, sans s'apercevoir d'une grosse pluie d'orage. Sa mère, Lapa, qui allait à sa rencontre, lui demanda d'où elle venait par un pareil temps. Catherine répondit avec humilité : « De l'église des Frères Prêcheurs. » Aussitôt Lapa l'examina des pieds à la tête, et fut bien surprise de ne pas trouver sur ses vêtements la moindre trace de pluie.

4. Pendant qu'elle était à Lucques, où elle s'était rendue sur l'ordre du Souverain Pontife pour y traiter des affaires d'une haute importance, elle apprit un jour qu'un pauvre malade était à l'agonie, en grand danger de perdre la vie du temps et la vie de l'éternité : il tombait alors un déluge d'eau. Catherine, sans s'inquiéter, sortit de la maison où elle avait reçu l'hospitalité, et courut secourir cette âme en péril, l'assista et l'exhorta jusqu'au dernier soupir. La pluie tombait toujours en allant et en revenant, tellement que l'eau se précipitait en ruisseaux dans les rues; elle revint chez ses hôtes sans être mouillée.

5. Il a été déjà dit que Catherine, toute petite enfant, fut aperçue plusieurs fois portée par les anges, en montant les escaliers, où elle récitait à chaque marche un *Ave Maria*. Des personnes dignes de toute confiance assurent que souvent, pour aller d'un lieu dans un autre,

lorsque la charité ou l'obéissance l'appelait, on la vit passer tout à coup d'une rive d'un fleuve à l'autre, transportée par une main invisible, sans qu'il parût trace d'eau ou de fange à l'extrémité de ses vêtements. Souvent aussi, à sa parole toute-puissante, on vit se dissiper et s'éloigner de furieuses tempêtes qui auraient ravagé et ruiné les campagnes.

6. Notre Bienheureuse, faible de complexion et exténuée par les pénitences, était obligée, dans ses longs et pénibles voyages entrepris par obéissance, de se servir d'un âne. Elle ne rougissait pas d'entrer assise sur cette humble monture dans les villes, où sa réputation l'avait précédée. Le démon, son ennemi juré, la renversa plusieurs fois par terre, et tâchait d'écraser son pauvre petit corps sous le poids de l'animal, afin de l'empêcher d'aller réconcilier des ennemis et accomplir les saintes œuvres qui lui avaient fait quitter sa patrie. Mais il échouait dans ses projets coupables : l'animal ne faisait aucun mal à Catherine, qui ne se blessait jamais dans sa chute et qui arrivait heureusement à sa destination.

IV

Bonnes œuvres de Catherine. — Grâces merveilleuses qu'elle obtient.

1. Catherine vit par hasard, de la fenêtre de sa chambre, un pauvre presque nu qui dormait, étendu par terre, au coin de la rue. Son cœur en fut troublé. Elle se retira aussitôt à l'écart pour prier selon son habitude; mais, dans le premier élan de sa ferveur, elle se sentit pressée intérieurement d'aller porter tout doucement quelque nourriture et quelque secours près de la tête de ce malheureux qu'elle voyait dormir profondément. Elle descendit de sa chambre; le bruit qu'elle fit réveilla le pauvre, qui lui demanda un peu d'étoffe ou quelque vieux vêtement pour couvrir sa nudité. Catherine accueillit le désir du mendiant; elle retira aussitôt de ses épaules son manteau, et le lui donna; puis, pour couvrir plus complètement ce malheureux, elle le conduisit à la maison, et prit dans un coffre où

étaient, non pas ses effets, mais ceux des domestiques, une chemise qu'elle donna sur-le-champ au pauvre, et elle le congédia aussi content qu'étonné. La nuit suivante, le Christ lui apparut et lui dit : « Ma fille, tu as eu la bonté de me vêtir et de couvrir ma nudité; tu m'as donné ton vêtement, et moi je veux te revêtir maintenant de l'abondance et de la plénitude de ma grâce. » Cette promesse fut si bien remplie, qu'elle disait qu'il lui était impossible d'exprimer ce qu'elle avait reçu; il lui semblait que le Christ la revêtait de sa main, et la couvrait d'un vêtement d'une beauté céleste ¹.

2. Les plus habiles dans la science des saints et dans l'art difficile de conduire les âmes à la perfection, étaient préoccupés de la vie extraordinaire de Catherine, qui ne prenait aucune nourriture. Il y avait des personnes regardées comme spirituelles et vertueuses, qui se scandalisaient et qui pensaient qu'elle prenait des aliments en secret. Leurs murmures devenus publics parvinrent aux oreilles du confesseur de la Sainte, qui commença à s'inquiéter et à craindre de s'être trompé dans la direction de cette âme. La bienheureuse vierge connut par révélation les pensées qui tourmentaient son confesseur. Elle l'aborda un matin, et lui dit avec une confiance filiale : « Qu'est-ce qui peut troubler votre esprit ? » Le Père lui répondit qu'il avait une inquiétude qu'il ne pouvait expliquer. La Sainte lui dit alors : « Parlez-moi sans crainte, car je sais tout. » Il lui avoua alors les

¹ Voir la *Légende*, II^e part., chap. III, p. 4.

propos que l'on tenait au sujet de sa complète abstinence. Il s'en affligeait, parce qu'il craignait de n'avoir pas la lumière nécessaire pour discerner l'esprit qui la portait à une vie si extraordinaire. Catherine savait que c'était bien la véritable cause de son trouble, et elle lui dit : « Je vous demande avant tout, mon Père, de me permettre de m'adresser à Dieu et de le prier de vous éclairer et de vous faire connaître clairement la sagesse et la prudence avec lesquelles vous avez agi jusqu'à présent. » Puis elle lui détailla minutieusement les personnes qui, avec une bonne intention et un zèle qu'elles croyaient légitimes, lui avaient inspiré ses inquiétudes. Elle les nomma les unes après les autres, quoiqu'elle ne les eût jamais vues ni connues, et qu'on ne lui eût rien dit de cette opposition que lui faisaient des hommes réputés très-vertueux et très-versés dans les choses spirituelles.

3. La nuit qui suivit cet entretien avec son confesseur, la Bienheureuse se mit en prière dans sa petite chambre, à genoux, sans s'appuyer en aucune manière. Elle resta ainsi jusqu'au jour. On était alors au temps le plus rigoureux de l'hiver; mais sa prière était si ardente, que la terre fut baignée des larmes de ses yeux, et d'une sueur abondante de tout son corps. Elle s'élançait vers Dieu pour obtenir que son confesseur fût délivré de ses craintes, et qu'il n'eût plus aucune inquiétude dans la direction de son âme. Vers le matin, elle vit briller devant elle une lumière d'une éblouissante clarté, et du milieu de cette lumière, elle entendit sortir ces paroles consolantes : « Ma fille, ne perds pas

confiance; tes œuvres me sont très-agréables, poursuis-les avec persévérance, et que ton esprit soit tranquille. » Dès qu'elle n'entendit plus cette voix miraculeuse, elle se sentit saisie et soulevée, et elle parcourait les chambres de la maison sans toucher des pieds la terre. Pendant qu'elle était ainsi soutenue par une main invisible, son cœur était tellement inondé de joie, qu'il lui semblait qu'elle partageait celle des anges dans le ciel.

4. Lorsque le jour fut venu, elle alla trouver son confesseur, et, en l'abordant, elle lui demanda toute joyeuse dans quelle disposition d'esprit il se trouvait, et quel jugement il portait à son sujet. Elle l'exhorta ensuite à remercier Dieu avec elle, parce que sa miséricorde s'était manifestée d'une manière bien touchante, en calmant les scrupules de sa conscience, et en lui ôtant toute inquiétude sur sa direction. Elle ajouta : « En voyant et en comprenant que vous étiez aussi responsable de mes actions et de ma conduite, j'ai commencé moi-même à craindre et à douter; mais le Seigneur a daigné, cette nuit, nous rassurer tous les deux; nous savons que nous marchons à sa lumière, et que tous nos pas sont conformes à son bon plaisir. »

5. Le jour de la fête de la sainte Croix, elle méditait sur l'immense amour que Jésus-Christ nous a montré en voulant tant souffrir pour nous. Dans la ferveur de sa contemplation, elle se sentit inondée de la tête aux pieds par ce sang précieux payé pour notre rédemption. Jésus-Christ lui apparut ensuite, portant une croix d'or; il se tourna vers la Bienheureuse, et lui dit : « Ma

filles, prends cette croix, et viens avec moi. » Elle obéit avec empressement. Après avoir fait quelques pas en si sainte compagnie, elle rencontra une autre croix beaucoup plus haute et plus grande, sur laquelle Notre-Seigneur monta en lui disant : « Ma fille, approche tes lèvres de mon côté; » et, s'approchant, elle goûtait les douceurs divines et les consolations du paradis. Notre-Seigneur la prit par la main et l'attira plus haut; il lui semblait que l'aimable Sauveur posait sa face divine sur le visage de son épouse bien-aimée, qu'il l'embrassait tendrement, et qu'elle lui rendait ce même signe d'amour. Cet échange de tendresse lui fit une si forte impression, que pendant plusieurs jours elle crut sentir encore le visage de Notre-Seigneur sur le sien.

6. Après ces épanchements réciproques, Catherine entendit dire au Christ : « Ma fille, si tu désires m'être chère, il te faudra monter trois degrés. Le premier est d'attacher tes pieds à ma croix; je veux te dire seulement par là de détacher ton cœur de toute affection terrestre; tu commenceras à goûter ainsi mes ineffables douceurs. Pour le second degré, je te prendrai par la main et je te ferai monter jusqu'à mon côté; je te découvrirai comment il est ouvert pour toi. » Et, en effet, Catherine put entrer dans la blessure sacrée, et dans cet asile elle se trouva enrichie d'une abondance de charité, de clarté et de science supérieure à tout ce que les hommes peuvent concevoir. Elle était éclairée de la lumière de Dieu même, et elle manquait de paroles pour expliquer les lumières et les dons qu'elle reçut alors. Notre-Seigneur lui dit enfin : « Élève-toi au troisième

et dernier degré, et tu jouiras, dans la paix et le calme, des embrassements et des douceurs dont je comble mes bien-aimés, avant de les appeler à régner avec moi¹. »

7. Guidée par la main divine, Catherine, jeune encore, parcourut le premier et le second degré, et elle arriva promptement au troisième, c'est-à-dire à l'étroite et intime union avec Dieu, à cette union que les saintes Écritures et Notre-Seigneur, dans cette vision, appellent des embrassements et des baisers. Elle obtint de jouir, le reste de sa vie terrestre, d'une paix intérieure inaltérable. Son cœur n'était jamais troublé, lors même qu'elle était épuisée par de nombreuses maladies, exposée à des calomnies odieuses, et accablée de travaux au-dessus de son âge et de son sexe. Elle ne désirait autre chose que d'être vite délivrée des liens de son corps, pour que son âme, à l'abri de toute faiblesse, de toute langueur, pût s'unir au Christ d'une manière indissoluble. Notre-Seigneur, qui voulait l'employer à des affaires importantes pour lui et pour l'Église, remit à d'autres temps l'accomplissement de cet ardent et inconsolable désir. Elle se soumettait à la volonté divine, et elle adoucissait la tristesse qui apparaissait quelquefois sur son visage, en pensant qu'elle devait un jour mourir. Afin de se le rappeler souvent, elle s'employait volontiers à ensevelir les morts, et elle témoignait une joie extraordinaire, lorsqu'elle savait qu'une fin heureuse et tranquille avait récompensé une vie exemplaire.

¹ Ces différents degrés sont expliqués d'une manière plus étendue dans le *Dialogue*, chap. xxvi.

8. Lorsque l'aimable Jésus lui rendit son cœur transformé dans le sien, il lui dit : « Je te donne mon cœur, parce que du tien et du mien je n'en ai formé qu'un seul. Aussi je veux qu'à l'avenir tu disposes dans ce cœur transformé une cellule, un tabernacle où je puisse habiter et rester toujours uni, moi à toi, et toi à moi. » Ce que le Christ commandait, Catherine fut fidèle à le faire. Aussi elle avait coutume de dire à ses directeurs qu'elle était honorée et favorisée par Jésus de trois admirables preuves d'une tendresse particulière. « La première, disait-elle, est cet anneau brillant et précieux qu'il m'a mis au doigt, en déclarant solennellement qu'il me prenait pour épouse. » La seconde preuve de la bonté divine était d'avoir été, d'une manière sensible, lavée et purifiée de la tête aux pieds par le sang du Sauveur. Il lui arrivait quelquefois de voir la couleur vermeille que lui avait laissée ce précieux sang ; et alors elle ne pouvait retenir des torrents de larmes. Enfin, la preuve préférée de la tendresse de son Époux bien-aimé, c'était cette cellule intérieure qui était devenue l'habitation, le trône, le temple du Christ ; aussi ne disait-elle plus : mon cœur, mais le cœur du Christ. Quand il lui arrivait d'être fatiguée et tourmentée par des affaires pénibles et étrangères, elle se rappelait ce que Jésus-Christ lui avait dit en lui rendant son cœur ; elle rentrait promptement en elle-même, et elle se réfugiait dans cette cellule préparée, dans ce cœur qui n'était plus le sien, mais celui de Jésus.

9. Elle assura souvent à ses confesseurs que, dès qu'elle se fut consacrée généreusement au service de

Dieu, ce qu'elle fit vers l'âge de six ans, si elle tombait par hasard dans quelque pensée vaine et oiseuse, ou si elle se laissait aller à quelque négligence, ou à quelque petite faute qui lui paraissait énorme, elle ne tardait pas à s'en repentir et à s'en humilier intérieurement. Elle ne voulut jamais accepter le moindre soulagement à ses fatigues, ni modérer ses austérités, qui paraissaient excessives; elle ressentait, au contraire, une joie extraordinaire lorsqu'elle avait à souffrir quelque maladie ou quelques peines que lui causait la méchanceté des hommes ou la rage des démons.

10. Elle voulait un jour réciter les vêpres de l'Office; mais en ouvrant le livre où elle faisait ses prières, elle fut tout à coup plongée dans une extase qui dura quatre heures. Quand elle reprit l'usage de ses sens, elle se sentit le cœur soulevé par une odeur insupportable, quoique le service des malades et le pansement des plaies l'eussent habituée à vaincre toutes les répugnances et le dégoût qu'éprouvent en pareilles circonstances les personnes délicates. Elle connut bientôt la cause de cette horreur qu'elle éprouvait. Notre-Seigneur lui révéla que son frère commettait dans ce moment même un affreux péché. La Sainte, épouvantée, se mit à gémir et à se lamenter; puis elle se retira à l'écart et pria pour le malheureux. Quelques heures après, son jeune frère revint à la maison. A son arrivée, il entendit dire à sa sainte sœur : « Vous venez de quitter un lieu de scandale et de débauche. » Le frère, étonné de se voir découvert, lui demanda comment elle avait pu avoir connaissance de la faute qu'il avait commise. Elle lui

répondit : « La miséricorde du Seigneur m'a révélé le crime qui souille maintenant votre âme. » Pendant qu'elle priait, en pleurant la faute de son frère, deux anges vinrent pour la consoler ; mais elle les éloigna, pour ainsi dire, en disant : « Je ne veux pas les anges, je veux Celui qui nous a faits, vous et moi, le Créateur, mon Époux Jésus. »

11. Le 4 du mois d'août, veille de la fête de saint Dominique ¹, Catherine, ravie en extase, vit le saint Patriarche couronné de gloire ; de son sein sortait la multitude d'âmes bienheureuses et de serviteurs de Dieu que l'ordre des Frères Prêcheurs avait donnée à l'Eglise et au ciel. Parmi eux, saint Pierre martyr et saint Thomas d'Aquin surpassaient tous les autres en éclat. Pendant qu'elle jouissait du bonheur de cette vision, dans l'église de Saint-Dominique, une distraction d'un moment lui fit détourner le regard, et apercevoir quelqu'un qui, en venant à l'église, s'était arrêté sur le seuil de la grande porte. Cette légère faute lui coûta cher ; car, à l'instant même, la vision disparut, quoiqu'elle en eût à peine détourné les yeux. En parlant de cette vision, qui s'était obscurcie tout à coup, elle disait à son confesseur que la Vierge Marie, sa Mère bien-aimée, l'avait durement reprise de sa faiblesse. Elle ajoutait : « Je m'étonne de n'être pas morte de honte et de douleur. » Elle ne pouvait se consoler de ce malheur, et, dans ses confessions, elle s'accusait de

¹ On la célébrait alors le 5 ; mais ce jour fut assigné par Paul IV pour la fête de Notre-Dame-des-Neiges.

cette faiblesse, que les hommes ne trouvaient pas digne de punition. Elle disait à son confesseur : « Mon Père, voyez combien je suis faible et misérable; j'ai laissé disparaître de mes yeux cette vision, qui remplissait mon âme d'une ineffable douceur. Malheureuse, si j'étais morte en ce moment, mon âme n'aurait pu jouir sur-le-champ du bonheur de bénir et de voir Dieu ¹. » Il faut bien croire que les regrets qui troublaient la conscience délicate de Catherine n'étaient pas sans fondement; car Notre-Seigneur, comme pour se montrer offensé de cette négligence, resta pendant tout le reste du mois d'août sans vouloir s'entretenir familièrement avec elle. C'était une privation bien sensible pour une âme habituée à se nourrir de ces célestes délices.

12. En 1367, vivait à Sienne un homme noble et riche appelé Andréa Naddino des Belanti, aussi fier des biens de la fortune qu'il était pauvre des vraies richesses, qui sont les vertus chrétiennes ². Il s'était follement livré au jeu, à la débauche; il avait cessé de fréquenter les églises, même les jours de fête, et, depuis bien des années, il ne s'approchait plus du tribunal de la pénitence, qu'il insultait publiquement par des plaisanteries sacrilèges. Aveuglé par ses vices, il avait pris peu à peu la coupable habitude de vomir à chaque instant, et comme par plaisir, d'horribles blas-

¹ Légende du B. Raymond, II^e part., chap. vi, p. 15.

² Le B. Raymond raconte cette conversion avec quelques variantes. Le B. Caffarini paraît mieux renseigné sur les dates et les circonstances. (Ibid., chap. vii, p. 6.)

phèmes. Il lui arriva même de fouler aux pieds un Crucifix, pour contenter sa rage causée par la perte d'une grosse somme d'argent. Ce jeune homme, qui méprisait le Christ, eut, au mois de septembre de cette année, une maladie qu'on jugea mortelle; il n'avait que vingt ans. Le curé, averti du danger, vient le visiter, et l'exhorte à purifier sa conscience par une bonne et sincère confession. Andréa, endurci dans l'habitude du péché, le repousse grossièrement. D'autres bons prêtres, à la prière de ses parents, s'efforcent de lui faire comprendre le danger où il est de perdre son âme et son corps, s'il ne se réconcilie pas avec Dieu; tout est inutile. Ce cœur endurci prenait mal ces exhortations, et ne voulait pas entendre parler de confession.

13. Enfin, le jour de la fête de sainte Lucie, de cette année 1367, les parents de ce malheureux pensèrent à faire venir frère Thomas *della Fonte*, confesseur de la bienheureuse Catherine, qui commençait alors à paraître en public, et que tout le monde appelait la Sainte. Frère Thomas ne put amollir la dureté de ce cœur, malgré tous les efforts de son zèle. Voyant, après deux jours, qu'il n'y avait plus d'espoir, et que le malade touchait à sa fin, il passa, en retournant au couvent, par la maison de Catherine. Il la trouva en extase, comme cela lui arrivait tous les soirs; il ne voulut pas la déranger, et il pria une de ses compagnes de lui exposer, aussitôt qu'elle reprendrait l'usage de ses sens, l'extrême danger de cette âme menacée à chaque instant de tomber dans l'enfer. Vers la cinquième heure de la nuit, la Bienheureuse revint à elle,

et la Sœur qui l'assistait lui fit connaître ce que son confesseur lui avait dit. A peine eut-elle appris le danger de cette âme et l'ordre de son confesseur, qu'elle se remit en prière, et y resta depuis la cinquième heure de la nuit jusqu'au point du jour, ou, pour mieux dire, jusqu'au dernier soupir d'Andréa, qui rendit l'âme après s'être purifié par la confession.

14. Le matin du 16 décembre, la nouvelle se répandit dans la ville qu'Andréa, si connu par ses richesses, et encore plus par ses vices, s'était confessé, avait fait pénitence et accepté la mort avec une admirable résignation. Tous furent surpris d'apprendre qu'il avait disposé très-sagement de tous ses biens, ce qu'il avait refusé de faire, malgré toutes les sollicitations de ses amis, de ses parents et des ecclésiastiques qui l'avaient visité pendant sa maladie. Quand frère Thomas apprit la nouvelle, il voulut savoir si la compagne de Catherine lui avait recommandé cette âme qui allait mourir dans l'impénitence. Arrivé chez la Bienheureuse, il l'interrogea. Elle lui répondit qu'elle avait reçu à temps sa recommandation, et que, par obéissance, elle avait prié pour le salut de ce pauvre malade. Elle lui assura qu'il avait obtenu de la miséricorde divine le pardon de ses péchés, et que, par sa confession et sa contrition, il avait évité les peines éternelles. « Comment, lui dit son confesseur, pouvez-vous savoir avec certitude la conversion, la mort, le salut et la délivrance de l'enfer d'Andréa ? »

15. Catherine, forcée par l'obéissance, répondit :

« En vérité, je vous dis, mon Père, qu'Andréa a été converti par Notre-Seigneur, qui lui est apparu, et qu'il a humblement demandé miséricorde. Jésus-Christ avait le regard d'un juge sévère; il disait qu'il ne voulait pas laisser ses crimes énormes impunis, et que sa justice devait avoir son cours; mais il consentit cependant à laisser concilier sa justice et sa miséricorde par la médiation d'une personne qui lui était chère. Cette médiatrice choisie ne craignit pas de traiter avec Notre-Seigneur. Elle lui dit : « Seigneur, je veux et je désire prendre sur moi toute la rigueur de votre justice, mais je veux pour ce pécheur votre miséricorde. Je serai contente s'il vous plaît de me faire souffrir les tourments de l'enfer pour ce malheureux, si je ne puis obtenir à des conditions plus douces son pardon. Je ne quitterai pas vos pieds tant que vous ne m'aurez pas accordé ce que je vous demande avec tant d'instance. Je suis persuadée que vous m'exaucerez, parce que je sais que c'est vous qui m'inspirez tout ce que je vous dis, et qui allumez en moi ces désirs; c'est vous qui m'excitez à crier vers vous. » Les prières de cette personne, continua Catherine, furent écoutées par notre bon Sauveur; il daigna s'apaiser, et la consola, en lui disant qu'il l'exaucerait sur un point seulement; il lui accorderait un repentir suffisant pour la sauver des peines éternelles. La miséricorde divine produisit ses effets : car, au moment même où finirent la prière et la discussion de la médiatrice et de Notre-Seigneur, l'agonisant, changé tout à coup et éclairé d'une lumière céleste, fit appeler un prêtre auquel il confessa avec

une grande douleur tous ses péchés; il disposa sagement de son riche patrimoine, et rendit l'âme paisiblement. »

16. Frère Thomas, après avoir entendu de la bouche de Catherine ce récit tellement précis et circonstancié, afin de mieux voir si elle parlait au hasard et d'imagination, ou si elle avait tout connu par révélation, lui demanda, comme si personne ne le savait : « Andréa était peut-être coupable devant Dieu de bien grands crimes? — Oui, de crimes affreux, répondit la Sainte; il était blasphémateur, sacrilège, et il lui est arrivé même de fouler aux pieds un Crucifix. » Le confesseur, pour mieux connaître dans quel miroir elle avait pu apprendre ces choses secrètes, lui dit : « Ne savez-vous rien sur la condition et sur la qualité de cet homme? » Catherine alors, par obéissance, se mit à décrire les traits de son visage, la grandeur de la chambre où était couché le malade, la richesse de l'ameublement, la couleur des draperies du lit, quoiqu'elle ne fût jamais entrée dans cette maison, et que personne ne lui en eût parlé.

17. Sainte Agnès de Montepulciano apparut à Catherine et lui dit qu'elle devait, pour le service de son céleste Époux, aller visiter le couvent qu'elle avait fondé avec l'habit et la règle de l'ordre de Saint-Dominique. Dès que Catherine eut connu le bon plaisir de Dieu, elle partit de Sienne pour Montepulciano, qui en était éloigné de trente milles; elle dit seulement qu'elle désirait vénérer le corps de la Sainte, et elle ne parla pas de sa vision à ses compagnes. Dans ce voyage, elle

fut assistée par Notre-Seigneur, la Vierge Marie et sainte Agnès, qui s'étaient rendus invisibles à ses yeux, et qui se tinrent à ses côtés jusqu'à ce qu'elle fût arrivée au monastère, très-peu éloigné des murs de la ville. Pendant qu'elle était en si sainte compagnie, elle était absorbée dans la contemplation et avait toujours les yeux fermés. Ceux qui la voyaient passer ne pouvaient comprendre qu'elle allât si vite, sans s'inquiéter de ses compagnes. Elle confessa plus tard que son divin Époux avait bien voulu soutenir sa faiblesse, et qu'elle était arrivée au terme du voyage sans éprouver la moindre fatigue. Elle avoua aussi que Notre-Seigneur l'avertissait, de temps en temps, de ralentir sa course par égard pour les Sœurs qui l'accompagnaient. Elle reçut humblement cet avis, et s'arrêta de manière à les rejoindre; puis elle continua sa route après quelques instants de repos.

V

Humilité de Catherine. — Efficacité de ses prières. —
Ses entretiens avec Notre-Seigneur.

1. On remarqua souvent avec étonnement que notre Vierge, dans ses entretiens avec Dieu, donnait tantôt des signes d'une grande joie, tantôt des marques d'une profonde douleur. Un jour, une de ses compagnes, plutôt par dévotion que par curiosité, la regardait pendant qu'elle était en extase; elle écoutait et notait toutes ses saintes paroles : « O Époux ! époux de mon âme, s'écriait-elle dans ses élans d'amour, quand sera-ce ? quand sera-ce ? » Et, après quelques instants, elle ajoutait : « Pourquoi pas maintenant ? pourquoi pas maintenant ? ne voulez-vous pas me consoler encore ? S'il en est ainsi, que votre volonté soit faite et non la mienne. » Elle se laissait aller à ces épanchements, tout enflammée du désir de quitter le monde

et d'être pour toujours unie à son divin Époux dans le royaume des bienheureux.

2. Une autre de ses compagnes la voyait ravie en extase; elle s'approcha pour lui toucher les bras, mais elle sentit qu'ils étaient roides. La Sainte était élevée en l'air, et elle resta dans cette position pendant quelque temps, sans aucun appui et sans toucher la terre. Elle parlait dans son extase avec Dieu, et ses paroles étaient si douces, que la Sœur qui était présente à cette scène sentait son âme inondée de consolation; et, en voyant Catherine pleurer au milieu de ces célestes délices, elle ne pouvait elle-même retenir ses larmes.

Lorsque la Sainte revint à elle, elle était baignée de larmes et d'une sueur froide causée par l'affaiblissement de son corps, qui ne pouvait supporter cette contemplation trop sublime pour une intelligence unie à un corps.

3. Frère Nicolas de Cascina ¹ était venu à Sienne pour ses affaires, disait-il, mais seulement peut-être pour voir Catherine. Il se rendit chez elle accompagné de son confesseur; ils la trouvèrent en contemplation, ne pouvant rien entendre et rien dire, insensible à tout et sans aucun mouvement. Elle resta ainsi longtemps; puis tout à coup ils la virent s'élever de terre et se tenir en l'air, soutenue par une force invisible. Alors sa langue se délia et commença à faire entendre ces exclamations : « O Charité inappréciable ! ô Vérité première ! que je serai heureuse quand vous me ferez la

¹ Cascina est à quelques milles de Pise.

grâce de beaucoup souffrir pour vous, pour votre gloire ! Si, dans ce désir de souffrir, vous trouvez quelque chose de moi, une ombre de vanité, d'amour-propre, je vous conjure de l'anéantir. Je m'offre à vous pour l'arracher de mon cœur. » Elle dit ensuite des paroles d'une grande édification. Frère Nicolas, plein de respect et de dévotion, s'approcha humblement de la Vierge, toujours suspendue en l'air, et la toucha légèrement du doigt. Ce religieux déclara ensuite que ce simple attouchement communiqua à sa main un parfum délicieux, qui réjouit pendant tout un jour ses sens et encore plus son âme.

4. Le confesseur de Catherine eut la pensée d'aller dans une maison où il savait que la Bienheureuse devait être. Il la trouva tout embrasée de Dieu ; elle soupirait sans pouvoir proférer aucune parole et s'entretenir avec les personnes présentes ; elle paraissait vouloir s'éloigner de tous les regards. Comme son confesseur ne lui en donnait pas la permission, elle resta par obéissance ; mais ne pouvant plus résister à l'ardeur de son âme, elle s'affaissa sur elle-même et sembla se reposer, en se couchant dans la chambre où elle était. Elle perdit tellement l'usage de ses sens, qu'une de ses compagnes bien-aimées put lui ôter une chaîne de fer dont elle était ceinte ; elle n'en ressentit aucun mal, quoique la douleur dût être bien vive ; car la chaîne était entrée très-avant dans la chair.

5. Peu de temps après, elle se mit à sourire en adressant à Dieu de tendres paroles et de doux reproches. « Seigneur, disait-elle, mon Amour, mon

Époux, l'époux de mon âme, pourquoi ne me délivrez-vous pas de la servitude de ce pauvre corps ? Pourquoi, puisque vous ne m'accordez pas la mort, pourquoi allumer dans mon cœur le violent désir de vous voir, de vous contempler face à face, pendant toute une éternité ? Oh ! combien est immense la multitude de vos douceurs et de vos miséricordes ! Pourquoi ne m'adressez-vous pas maintenant les douces paroles que vous disiez, lorsque vous invitiez votre très-sainte Mère à partager votre royaume ? » Puis elle se mit à sourire et à témoigner une grande joie intérieure ; en même temps elle gémissait de tout son cœur, et, dans cette alternative de joie et de larmes, elle disait : « Pourquoi ne pas m'appeler à vous ? Pourquoi ne pas me dire ce que vous disiez à votre très-sainte Mère ? Oh ! oui, les paroles de votre sagesse sont plus douces pour celui qui les goûte, que le miel et son rayon. »

6. A la fin de cette extase, où elle paraissait éprouver des sentiments si contraires, elle parlait avec une telle intelligence des saintes Écritures, qu'elle paraissait en savoir beaucoup plus que les plus célèbres maîtres en théologie ; elle s'exprimait sur les matières les plus élevées avec une admirable clarté. Revenue à elle et forcée par l'obéissance d'expliquer ce qui s'était passé d'extraordinaire, elle dit qu'elle s'était occupée de l'ardent désir qu'elle avait de s'unir à Dieu, en quittant le monde. En voyant qu'elle ne le pouvait pas, elle ne pouvait s'empêcher d'en gémir ; mais en réfléchissant à la justice de ce désir, que Dieu lui-même entretenait, sans vouloir cependant la satisfaire, pour

accomplir ses desseins, elle s'était encore abandonnée à la joie. On lui demanda quelles étaient les tendres invitations que le divin Fils avait adressées à sa Mère pour l'appeler au trône de la gloire. « C'étaient, disait-elle, ces paroles par lesquelles l'Église exprime l'accueil qui est fait à toutes les vierges appelées au ciel : *Veni, electa mea*, etc. »

7. Ses forces étaient quelquefois si affaiblies, qu'elle pouvait à peine marcher. Incapable souvent de se soutenir, elle était obligée de rester couchée; mais comme son mal venait de causes surnaturelles et cachées, elle se trouvait quelquefois tout à coup guérie, sans ressentir ces langueurs qui accompagnent la convalescence. Ses infirmités corporelles n'altéraient jamais en rien sa paix; on la voyait toujours joyeuse, et son âme était aussi calme que si elle avait joui de la santé la plus parfaite. Dans ses maladies fréquentes et dans ses défaillances, elle était ingénieuse à trouver des motifs pour s'humilier. Lorsqu'elle se sentait abattue par la douleur et la fièvre, elle disait avec confusion à son confesseur : « Mon Père, que pourrez-vous jamais faire de cette servante inutile, qui est cependant comblée des grâces les plus précieuses du Christ, son Époux ? Je vous conjure de m'aider afin que je puisse répondre à tant d'amour, et que je le remercie toujours de son ineffable tendresse. »

8. Il est certain que ces maladies avaient des causes surnaturelles; les preuves en sont évidentes. La première est que ces langueurs et ces défaillances venaient toujours de la violence qu'elle se faisait, lorsque Dieu

attirait à lui toutes les puissances de son esprit et de son corps. Elle restait des jours entiers privée de l'usage de ses sens ; elle ne vivait plus de la vie terrestre, et ne résistait que miraculeusement à cet état violent. La seconde preuve est son abstinence prodigieuse : elle prenait à peine quelque nourriture, et souvent même elle s'en privait complètement, sans pouvoir même y goûter par obéissance ; et, ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'en voyant les fatigues qu'elle supportait dans la contemplation et dans les saintes œuvres qu'elle accomplissait, il semblait qu'elle eût pu digérer le fer même. Enfin elle ne trouvait aucun soulagement à s'entretenir avec quelqu'un, pour se reposer de ces conversations qu'elle avait sans cesse avec Dieu. Lorsque son confesseur lui ordonnait de sortir de son recueillement, de ne pas fuir la société des personnes de bonne réputation, elle obéissait promptement avec résignation : elle n'éprouvait alors aucun plaisir, mais plutôt de la peine et de la fatigue. Son esprit et son désir n'aspiraient qu'à Dieu. Elle avait coutume de rappeler à son confesseur, quand elle le suppliait de lui épargner ces rapports si pénibles, que la bien-aimée du Christ, sainte Marie-Madeleine, ne voulait pas même s'entretenir avec les anges, et qu'elle leur disait : « C'est avec votre Créateur et le mien que mon cœur trouve la seule joie parfaite qui puisse le satisfaire. »

9. Quand il s'agissait du service de Dieu et des œuvres de charité, elle quittait avec empressement sa cellule pour s'employer au salut des âmes et aux besoins du prochain, comme Notre-Seigneur le lui avait ordonné,

après trois années passées dans la retraite. Elle ne craignait pas de servir, surtout dans les heures les plus fatigantes de la nuit, les malades de l'hôpital et les infirmes les plus répugnants et les plus abandonnés. Elle donna tous ses soins à une malheureuse qui avait vécu longtemps dans la débauche : infirme, elle languissait sur un pauvre lit où elle se lamentait beaucoup, parce qu'on ne lui donnait pas de la nourriture selon ses désirs et qu'elle ne trouvait personne pour l'assister. Le souvenir de tant d'années passées au milieu du vice et de la liberté la plus honteuse la jetait dans un désespoir sacrilège et lui faisait douter de la miséricorde divine. Catherine, inspirée par son ardente charité, prit la résolution de soigner d'abord l'âme, puis le corps de cette malheureuse. Pour le corps, elle lui donnait la nourriture nécessaire, et elle lui prodiguait ses soins le jour et la nuit; pour l'âme, elle l'exhortait et l'encourageait à se repentir et à recourir avec confiance à la souveraine clémence du Père céleste.

10. Elle avait une dévotion particulière pour la glorieuse sainte Marie-Madeleine, que la Mère de Dieu lui avait donnée comme compagne, guide et maîtresse, dès sa plus tendre enfance. Je ne sais quel jour, étant retirée dans sa cellule, et se croyant seule, parce que Madeleine et les autres esprits bienheureux qui étaient présents ne se montraient point à ses regards, elle se mit à considérer comment et de combien de douceurs intérieures avait été nourrie et fortifiée Madeleine, la bien-aimée du Christ. Elle se rappelait que, pendant l'espace de plus de trente ans, elle avait vécu dans un

horrible désert, ensevelie dans une caverne obscure, sans être soutenue par aucune nourriture matérielle et sans prendre le plus léger sommeil : mais elle recevait chaque jour les abondantes rosées de la grâce, que les saintes Écritures appellent les douceurs célestes, et qui fortifiaient son esprit et son corps. Catherine se plongea tellement dans cette méditation, qu'elle la continua pendant plusieurs jours et plusieurs nuits sans ressentir la moindre fatigue et sans penser à prendre le peu de sommeil et de nourriture qu'elle s'accordait. Notre-Seigneur se plut à lui faire connaître intérieurement que les grâces extraordinaires et les douceurs qu'elle reçut alors étaient en tout semblables à celles qu'avait éprouvées dans le désert l'illustre Pénitente. Marie-Madeleine lui apparut aussi, et Catherine confessa qu'elle avait senti son cœur renouvelé et fortifié par cette visite. Elle ne pouvait se lasser de dire qu'elle avait compris, à ce moment, d'admirables secrets de Dieu.

11. Les âmes éclairées craignent avec raison que l'abondance des consolations célestes ne leur fasse perdre de vue leur propre faiblesse : aussi à peine Catherine avait-elle fait à son confesseur le récit fidèle des lumières qui lui avaient été communiquées par sainte Marie-Madeleine, qu'elle ajoutait que, toutes les fois qu'elle se sentait attaquée par une violente tentation, elle suppliait son bien-aimé Seigneur de ne pas permettre sa chute, mais de vouloir bien augmenter tant qu'il voudrait ses infirmités corporelles, afin que, sous le poids de la maladie, elle pût mieux combattre, et participer, au moins en quelque chose, à sa Passion. La souffrance

était un puissant bouclier qui lui faisait mépriser les attaques de son adversaire. Son bien-aimé Maître exauçait sa demande, et il arrivait souvent qu'elle tombait tout à coup malade, et qu'elle guérissait aussi promptement sans le secours des remèdes ordinaires de la médecine. Dieu agissait ainsi pour son bien : sa maladie et sa guérison étaient des miracles.

12. Tous les jours, pendant de longues années, elle se sentait, vers le soir, attirée vers Dieu par une force secrète : elle ne pouvait résister au mouvement de l'Esprit-Saint qui l'embrasait. Son extase, comme nous l'avons dit, devenait habituelle, et durait ordinairement six heures ; son âme s'entretenait alors familièrement avec l'éternelle Sagesse, et les sens de son corps suspendaient toutes leurs fonctions. Au milieu de ses ravissements, on pouvait saisir quelques paroles de ses divins entretiens. « Seigneur, disait-elle, je ne m'étonne pas de l'égarement des hommes ; moi, vous avez blessé mon cœur de votre parfaite charité, vous l'avez préservé en conservant sa pureté. Ah ! si tous ceux que les sens et les plaisirs aveuglent avaient éprouvé la douceur ineffable de votre saint amour, il leur serait impossible de ne pas détester sur-le-champ les jouissances honteuses de la chair ; ils accourraient avec empressement se désaltérer aux sources de votre douceur. Hélas ! pourquoi ne suivent-ils pas les traces de vos parfums ! » Elle se taisait quelques instants, comme pour recevoir la réponse de son divin Époux, que ne pouvaient entendre ceux qui étaient présents ; mais ce que disait Catherine faisait voir que Dieu satisfaisait exactement à

toutes ses demandes. La Sainte reprenait : « Je vous comprends, éternelle Bonté ! Si les hommes méditaient et se rappelaient sans cesse les immenses bienfaits dont vous les comblez tous les jours, ils s'abandonneraient bien facilement au charme de votre amour, et on les verrait se réjouir dans les délices de vos douceurs. »

13. Elle demandait ensuite au Seigneur la solution de quelques autres difficultés. « Pourquoi les hommes insensés, disait-elle, ne gardent-ils pas la mémoire de vos bienfaits ? » — Et, après un instant de silence : « Vous dites trop vrai, éternelle Vérité ! leur intelligence est obscurcie et corrompue parce qu'ils ne s'appliquent pas à connaître leur Bienfaiteur. » Elle éclatait alors en gémissements. « Ah ! malheureuse ! oserais-tu lever la tête contre ton Dieu ? l'enfer pourrait seul châtier cette faute ! Seigneur, je n'entends pas ce que vous me dites sans penser aussitôt aux bonnes promesses que vous m'avez faites lorsque vous m'avez assuré que vous vouliez me voir entièrement semblable à vous, et que votre intention était d'imprimer sur mon corps vos plaies sacrées. Ce matin, je vous ai vu assis à l'extrémité de la table, et vous vous plaisiez à donner à tous votre bénédiction. » Elle demandait à Dieu pourquoi il ne récompense pas, dans les œuvres que nous faisons, ce qui nous appartient, mais uniquement ce qui vient de sa seule bonté. Catherine répondait elle-même : « Oui, je le sais bien, ce qui vient de moi dans ce que je fais mérite nécessairement l'enfer, car il ne vient de moi que l'imperfection et le péché ; mais vous, Seigneur, la

miséricorde vous est naturelle, comme il est naturel au feu de brûler. »

14. Elle se mit alors à s'entretenir avec sainte Marie-Madeleine, et lui demanda si, après avoir obtenu l'entière rémission de ses fautes, elle avait encore tourné ses regards vers ce qu'elle avait aimé autrefois. Mais tout à coup elle dit, comme pour se reprendre : « Oh ! que vous êtes heureuse d'avoir si bien fait ! » Ce qui indiquait que Marie-Madeleine n'était jamais retournée à ses affections coupables. S'adressant encore à Dieu, elle disait : « Seigneur, vous faites bien connaître l'égalité de ceux qui prétendent marcher dans la vie spirituelle, suivre les routes faciles et larges, et arriver ainsi à la pureté parfaite de l'âme : car vous avez couru embrasser la Croix, et vous n'avez pas voulu marcher par le chemin des consolations passagères. Je vous supplie de m'apprendre la vertu dont vous aimez davantage enrichir vos fidèles serviteurs. » Le Seigneur répondait : « Je demande surtout à mes fidèles serviteurs de se haïr et de m'aimer parfaitement. » Catherine ajoutait : « Mon Dieu, vos paroles sont pleines de sagesse. Vous pouviez choisir, en descendant sur terre, le bien-être, les richesses, les plaisirs ; mais vous avez refusé les joies du monde, vous avez choisi la voie épineuse de la douleur et de l'affliction, et vous l'avez suivie jusqu'à la mort honteuse de la Croix, jusqu'à l'obscurité de votre tombeau. » Le Seigneur l'interrompait alors avec bonté pour lui dire : « Tout cela n'est-il pas annoncé dans les saintes Écritures ? »

15. Catherine, comme ivre d'amour, s'écriait : « O

Charité infinie ! charité de mon Dieu ! O Père éternel ! O Fils bien-aimé ! Fils très-obéissant ! O Verbe éternel, que j'aime de toute mon âme ! » Le Christ lui répondait que, s'il était un abîme de charité, c'était pour elle. Catherine répliquait : « Vous dites bien vrai, éternelle Vérité ; car vous êtes la vie, vous êtes la porte par laquelle nous entrons pour vous trouver, pour nous unir à vous. Dites-moi, puisque vous êtes la voie droite, ouverte à tous ceux qui veulent venir à vous, pourquoi tous vos enfants n'accourent-ils pas, afin que vous les introduisiez vous-même dans cette vie si douce et si heureuse ? Ce n'est pas votre faute s'ils se perdent et s'éloignent de la voie droite. Ce mal vient des mauvaises dispositions de leur volonté : mais quelle est la cause de cette mauvaise disposition ? »

16. « Je veux te la découvrir, disait le Seigneur. Ceux que je conduis dans la bonne voie s'arrêtent au milieu du chemin, vaincus par l'ennemi : ils cherchent du repos dans le lit commode de l'amour-propre, sans vouloir s'appliquer à la haine parfaite d'eux-mêmes. Ils s'imaginent follement qu'ils persévèrent dans leurs premières résolutions ; mais après plusieurs années ils sont obligés de plier sous le poids des épreuves qu'ils ne peuvent supporter : une crainte coupable leur fait abandonner leurs bons propos, et ils s'excusent sur la faiblesse de la nature humaine, que je puis cependant toujours soutenir par ma grâce. La persévérance dans la pratique des vertus chrétiennes leur devient impossible, parce qu'ils se relâchent dans mon amour, seul capable de rendre la fatigue douce et les fardeaux légers. »

17. « Vous dites vrai, Seigneur, répondait Catherine. S'ils se perdent, c'est à eux qu'il faut l'attribuer : ils sont cause de leur faute et de leur châtement, parce qu'ils veulent suivre aveuglément les penchants déraisonnables de leur propre volonté. » Elle pleurait la ruine de tant d'âmes, et disait : « Je sais bien maintenant ce qu'il faut faire, et votre bien-aimé Fils y consent. Je réunirai en un seul faisceau toutes nos misères, et je les déposerai au pied du trône de votre immense miséricorde. » Et comme si elle avait parlé avec trop de hardiesse, elle s'écria : « Ma pauvre âme, qui es-tu ? qui t'a rendue digne de voir la majesté de ton Créateur ? Oh ! Seigneur, dites ce que je suis, et dites-moi ensuite ce que vous êtes. » Après avoir gardé quelque temps le silence, comme si elle entendait parler, elle continuait : « Oui, vous m'avez fait connaître ce que je suis véritablement, en me disant que je suis celle qui n'est pas : vous dites vrai, je ne suis qu'un pur néant. Et maintenant, dites-moi qui vous êtes. » La réponse fut la définition que Dieu donnait à Moïse : « Je suis Celui qui suis. »

18. Une autre fois, étant en extase depuis le point du jour jusqu'à l'heure de none, on l'entendit rendre grâces au Seigneur d'avoir daigné lui montrer le degré de gloire qui lui était préparé dans le royaume de l'éternelle félicité ; et ce degré était celui auquel avait été élevée sa très-douce sœur sainte Agnès de Montepulciano. Elle répétait ensuite avec saint Paul : « A ce moment, mon âme était-elle unie à mon corps, ou en était-elle séparée ? je ne le sais pas et je ne puis le dis-

cerner; mais vous, Seigneur, vous m'avez trompée, car j'étais bien persuadée que vous ne me donneriez plus l'ordre de retourner à mon corps. » Puis, cessant tout à coup ses plaintes, comme si elle était épouvantée de la nouveauté du spectacle qui s'offrait à ses yeux, elle s'adressait encore à Dieu. « Comment, disait-elle, vous me mettez en présence de ce bien-aimé pécheur, et vous me le faites voir orné d'une couronne de lumière que vous avez placée ensuite sur ma tête! » Elle ajouta : « Non, Seigneur, si je dois retourner à mon corps, je ne veux pas pour moi de couronne : je veux les mépris, les opprobres qu'a supportés votre très-doux Fils. Vous me répondez, Seigneur, que vous ne pouvez maintenant écouter mes cris, satisfaire mes demandes, qui vous sont peut-être importunes : c'est vous cependant qui m'inspirez ces ardents désirs; c'est votre grâce qui m'excite à crier vers vous. Vous m'avez dit aussi que vous m'accorderiez tout ce que je désirerais : j'élèverai donc chaque jour la voix; je crierai vers vous. Mais que vous m'exauciez ou non, je ne me séparerai jamais de vous; je ne cesserai jamais de faire votre sainte volonté. »

19. Dieu l'avait un jour ravie en extase; son confesseur était présent avec plusieurs personnes accourues pour la voir dans cet état. On l'entendit prononcer ces paroles : « O Œil éternel ! vous êtes cet œil qui éclaire toutes les âmes qui sont dans le monde; vous illuminez tous vos saints, tous ceux dont l'œil est simple. Seigneur, vous me faites défaillir ! Hier, vous m'avez montré le vêtement de gloire qui m'était préparé; vous

m'en avez revêtue, et il m'a semblé que j'étais admise au nombre des bienheureux : puis, quand je ne m'y attendais pas, vous avez tout repris ! Que je suis à plaindre ! qui me délivrera de la servitude du péché ? Je vous en conjure, daignez me séparer enfin, me détacher de toute créature. Oh ! combien de fois et avec quelle confiance vous ai-je renouvelé cette demande ! Mais jusqu'à présent il ne vous a pas plu de faire ce que je désirais avec tant d'ardeur ; et cependant vous m'avez protesté, vous m'avez assuré que vous ne me refuseriez jamais les grâces que je vous demanderais et que je puis espérer d'obtenir : car vous savez bien que je ne vous demanderai jamais que ce que vous me faites voir intérieurement être conforme à votre sainte volonté. Oui, je suis bien résolue de ne jamais rien vous demander, dans l'oraison, avant de m'être assurée, par les moyens qui vous sont propres, que ma volonté est selon votre bon plaisir. Je sais maintenant, mon Seigneur, que vous voulez corriger le désir trop ardent de mon âme d'être séparée de cette prison de mort : qu'il soit fait selon votre bon plaisir. Faites donc que je vive toujours éprouvée, toujours accablée de maladies et de peines, afin que je sente le plus possible dans mon corps le poids de la douleur. Je souffre déjà beaucoup du côté, mais je ne m'arrête pas à ce mal ; j'aspire à des peines plus grandes, et je voudrais que de jour en jour mon corps fût plus torturé. »

Elle parlait ainsi, animée du désir de souffrir. Elle languissait cependant déjà, depuis plusieurs années, toujours davantage. Ceux qui la voyaient accablée de

tant de maux étaient émus de compassion ; elle seule les supportait avec un visage joyeux et un cœur content : et même, plus elle était torturée, plus elle semblait heureuse.

20. Le confesseur de notre Sainte, accompagné d'un autre religieux, vint à la maison de Catherine, vers le soir, et la trouva, comme à l'ordinaire, en extase. Ils s'arrêtèrent à l'écouter, et l'entendirent s'écrier : « O Père ! ô Vérité éternelle ! vous faites entendre votre voix au-dessus de ma tête ; cette voix qui donne une douce confiance, cette voix qui rassura votre bien-aimé Paul dans sa crainte. Vous lui disiez : « Pour tes besoins, « ma grâce est suffisante et surabondante. » O Père ! pourquoi maintenant ne changez-vous pas de langage ? Pourquoi ne pas dire plutôt : Vase de misère et d'iniquité, tu vas être jeté dans les abîmes de l'enfer ? O Père éternel ! Amour éternel ! pourquoi ne prononcez-vous pas sur moi une parole de condamnation, puisque j'ai transgressé, avec la plus coupable désobéissance, vos saints commandements ? Vous m'avez ordonné de ne prendre d'autre nourriture que celle que vous m'avez préparée sur la Croix, et je n'ai tenu aucun compte de votre commandement ; je l'ai indignement transgressé. Il n'est pas étonnant de vous voir consoler Paul, que vous appeliez un vase d'élection, en lui faisant la promesse que votre grâce suffirait à lui faire supporter toutes les peines qui l'affligeaient ; mais ce qui est étonnant, c'est que vous vouliez bien répéter ces mêmes paroles pour moi et me faire les mêmes promesses, à moi qui me reconnais avoir méprisé vos commandements

et m'être révoltée contre vous. Mais votre miséricorde infinie répand votre grâce sur les coupables. Enseignez-moi, ô Père éternel ! ce que vous désirez que nous fassions, afin que nous l'observions inviolablement et que nous ne manquions jamais de correspondre à votre grâce et à votre bonté. »

21. Après avoir prononcé ces paroles, elle s'arrêta quelque temps, et reprit ensuite l'entretien sur ce que Dieu lui avait dit en secret. « Ainsi, vous me dites que vous voulez que nous ne l'oublions jamais, que nous le méditions sans cesse : tout ce que nous faisons, votre œil tout-puissant le pénètre et le voit. Vous voulez que jamais nous ne portions un jugement défavorable sur aucune créature, quelque méchante et quelque coupable qu'elle paraisse ; il nous suffit de juger que tout arrive par la permission de votre volonté, dont nous ne pouvons comprendre la justice. Mais, ô Père éternel ! si le mal, les persécutions, les calomnies nous accablent par le conseil de votre volonté, et si vous nous défendez de juger défavorablement ceux qui nous offensent injustement, beaucoup croiront que vous êtes l'auteur de leur faute, et on vous imputera le mal que fait la créature. Je reconnais bien que vous n'êtes pas l'auteur de la mauvaise intention de celui qui pèche ; mais vous permettez l'action qui n'est pas mauvaise et vicieuse en elle-même, en tant qu'elle vient de vous. L'odieux de cette action extérieure vient de l'âme coupable qui ne pense pas à vous, et n'agit pas selon vos très-justes lois ¹.

¹ *Dialogue*, chap. XLIII, p. 6 ; chap. c, p. 13.

22. « Vous m'avez appris que, si je veux me conformer à votre volonté, je ne dois pas me scandaliser de ce qui peut m'arriver de pénible, parce que vous laissez agir la malice des hommes afin de glorifier votre toute-puissance, qui sait et qui peut tirer de nos fautes de précieux avantages. Vous seul connaissez les pensées des hommes; vous défendez expressément de les juger, mais vous ordonnez d'avoir compassion de la faiblesse de celui qui pèche, et d'interpréter en bien, s'il est possible, ses intentions. Certainement vous n'êtes ni la cause ni l'auteur de la perversité des hommes, mais vous seul pouvez les juger parfaitement. »

23. Le même confesseur alla trouver Catherine avec un autre religieux, différent de celui dont nous avons parlé, et qui disait avoir obtenu de Dieu beaucoup de grâces par l'intercession de la Bienheureuse. Lorsqu'ils furent arrivés à sa maison, ce religieux exposa la cause principale de sa visite; puis il mit la conversation sur la miséricorde et la bonté de Dieu. Il la vit aussitôt élevée à une haute contemplation, et dans l'impossibilité de poursuivre l'entretien commencé. Elle sortit quelque temps après de son extase, et se mit à parler avec une telle profondeur de la grandeur de Dieu, de son amour et de sa gloire, que son confesseur, le religieux qui l'accompagnait et les personnes qui étaient présentes se sentirent inondés de consolations.

24. Elle avait coutume de fréquenter l'église des Frères Prêcheurs, avec une ou plusieurs sœurs de son Ordre. S'étant un jour retirée dans un coin de l'église, elle resta plusieurs heures en extase; au plus fort de

son ravissement, elle se mit à traiter les sujets les plus sublimes, et les plus propres à inspirer la vraie et solide piété. Ses compagnes s'approchèrent pour la voir, et les autres assistants, en entendant une doctrine si belle et si touchante, ne pouvaient retenir leurs gémissements. Lorsqu'elle eut repris l'usage de ses sens, elle apprit de son confesseur et de ses compagnes ce qui lui était arrivé. Elle en éprouva une grande confusion, et se hâta de quitter l'église, pour retourner à la maison de son père.

25. Un jour qu'elle se tenait seule dans sa chambre, et qu'elle était ravie en extase, on l'entendit s'écrier : « O Amour, vous m'attirez à vous, vous attirez mon cœur. Vous savez bien que si une personne dans l'affliction s'adresse à moi, votre grâce et votre miséricorde ne permettent pas qu'elle me quitte sans être consolée, quelle que soit sa peine. » Elle se mit ensuite à prier, et particulièrement pour une personne qui le lui avait demandé. Le Seigneur lui répondit que la personne recommandée ne le cherchait pas. Catherine répliqua : « Seigneur, vous savez combien de fois je l'ai avertie que tout ce qu'elle désirait avec une si grande inquiétude, serait une occasion de se perdre et de vous perdre. » Cette personne avoua ensuite qu'au moment de la prière de Catherine, elle éprouva d'une manière sensible un grand et admirable changement dans son âme. A l'instant même où la Bienheureuse disait : « Seigneur, combien de fois ne l'ai-je pas avertie ! » elle avait senti intérieurement se calmer le désir violent qui était contraire à ses intérêts spirituels et temporels. Catherine

avait fini par dire : « Seigneur, combien vous aimez, combien vous assistez les personnes que je vous recommande ! Vous les aimez, oui, vous les aimez beaucoup, et c'est votre amour qui m'oblige, me force à les aimer. »

26. Souvent elle répandait des larmes abondantes, et demandait à Dieu la conversion des pécheurs, en invoquant spécialement les trois personnes divines de la sainte Trinité. Elle les recommandait à Dieu le Père, en disant : « O Père éternel, vous ne pouvez ignorer que ces malheureux pécheurs sont vos créatures, qu'ils vous appartiennent comme à leur souverain Maître. » Elle s'adressait ensuite au Fils : « O Fils ! ô Roi béni ! vous ne pouvez nier que ces infortunés ne soient à vous, puisque vous les avez rachetés au prix infini de votre rédemption : écoutez-moi donc, ô Fils très-obéissant ; écoutez-moi, et montrez-vous favorable à mes prières : car, en me présentant à votre Père, les mains pleines de votre sang et de votre Passion, il ne pourra repousser mes demandes. » Elle invoquait le Saint-Esprit en disant : « Venez à mon aide, Esprit-Saint ! Malgré les crimes abominables qui les souillent, ces malheureux vous appartiennent ; vous les gagnerez, en les faisant participer à votre bonté. » Après être restée quelque temps silencieuse, elle pensa aux enfants de la lumière, et les recommanda à l'éternelle Trinité, afin d'obtenir pour eux les secours nécessaires et le don de la persévérance finale.

27. Dieu lui disait : « Pourquoi élever ainsi tes prières jusqu'au trône de mon adorable Trinité ? » Catherine

répondait : « Seigneur, vous savez pourquoi je crie vers vous avec tant de confiance, puisque c'est vous qui m'inspirez la compassion et l'amour qui me forcent à me prosterner devant vous : vos paroles mêmes me donnent la certitude que vous êtes disposé à m'exaucer. Lorsque vous tournez vos regards miséricordieux vers moi, j'aperçois revêtus de votre lumière mes fils et mes filles spirituels, mes frères, mes sœurs et tous ceux pour lesquels, chaque jour, je vous exprime le désir que j'ai de les voir vous servir fidèlement. Je tourne aussi d'un autre côté mes regards, et je vois des âmes perdues par d'innombrables péchés. Cette vue brise ou plutôt dilate mon cœur; je suis vaincue par la compassion, et je ne puis m'empêcher de pleurer leur misère, comme si j'étais moi-même tombée dans la fange de leurs vices. Seigneur, vous me présentez un breuvage qui paraît d'abord amer et désagréable, en m'inspirant de la compassion pour le sort de ces pécheurs; mais vous me fortifiez bientôt par la douceur du lait de vos consolations. Pendant votre vie mortelle, vous aviez le poids de deux croix, en portant sur vos épaules le fardeau accablant de nos péchés : c'est pour que je devienne semblable à vous, que vous me chargez aussi du poids de deux croix : l'une fait ployer mon corps sous les infirmités et les douleurs; l'autre pèse sur mon âme, désolée de la perte et de l'aveuglement de tant de pauvres obstinés pécheurs. »

28. Dans une autre occasion, son confesseur écoutait ce qu'elle disait en s'entretenant avec Dieu. Il entendit des paroles entrecoupées qu'il était difficile d'unir en-

semble. « Quand sera-ce, Seigneur, quand sera-ce ? Qu'en tout et toujours votre sainte volonté soit faite. » Elle continua pendant quelque temps à exprimer ainsi sa soumission aux décrets adorables de Dieu. Lorsqu'elle eut fini, elle expliqua le sens de ces paroles, en disant que le Seigneur, dans cet entretien secret, l'avait assurée que son âme serait enrichie de dons précieux, mais à la condition que, devant les hommes, elle n'en ferait connaître l'excellence que par l'exemple et par la pratique héroïque des vertus.

29. Elle avoua souvent que le Seigneur écoutait ses prières avec une grande bienveillance : en toute occasion et dans tous ses besoins elle était exaucée ; mais elle ajoutait qu'elle n'osait jamais demander des faveurs et des grâces qui ne lui paraissaient pas justes et utiles, surtout quand elle avait des signes manifestes que ce qu'elle était portée à demander, n'était pas conforme au bon plaisir de Dieu. Quand elle priait avec une ferme volonté pour elle ou pour les autres, elle poussait vers Dieu des soupirs et des gémissements, et elle lui disait avec une confiance filiale : « Seigneur, je ne quitterai pas vos pieds, votre présence, tant que votre Bonté ne m'aura pas accordé ce que je désire, tant qu'il ne vous plaira pas de faire ce que je veux. » Alors son bien aimé Seigneur se plaisait à lui accorder ce qu'elle demandait avec tant d'ardeur et de gémissements.

30. Un jour son confesseur lui dit de ne pas oublier de recommander à Dieu une personne religieuse qui avait eu le malheur de tomber dans un grand péché. « Bien volontiers, répondit-elle, je prierai de toute mon

ame. » Et sans perdre de temps elle se mit en oraison, sans s'apercevoir dans son zèle de la présence d'une de ses compagnes, qui rapporta ensuite fidèlement tout ce qu'elle avait vu et entendu. Elle commença par donner des signes d'une grande affliction intérieure; elle soupirait, elle gémissait, elle pleurait; puis elle disait en sanglotant : « Seigneur, affligez mon corps, condamnez-le à supporter autant de peines et d'infirmités qu'il peut en éprouver dans cette vie mortelle : me voici prête à sacrifier mon corps à votre justice, à le livrer à tous les tourments qui pourront expier les fautes de ce pauvre religieux; mais je veux que vous lui pardonniez, que votre grâce le rappelle à vous et le remette dans la bonne voie dont il s'est si follement écarté. » Lorsqu'elle revint de son extase, son visage parut blanc comme la neige, et elle donna des signes d'une grande joie. « O Amour! ô Amour! s'écriait-elle, je vous ai vaincu avec votre amour même : c'est pourtant votre volonté que je vous demande avec persévérance ce que vous pouvez accomplir par un seul acte de votre bonté. » Elle obtint de Dieu ce qu'elle désirait; le pécheur se convertit pour ainsi dire subitement.

31. Le même confesseur, étant allé où il savait que la Sainte devait se trouver, s'entretint pendant quelques instants avec elle. Catherine s'éloigna un peu de ses compagnes et des personnes présentes pour se mettre en prière; elle fut bientôt ravie en extase; elle y resta longtemps sans proférer une seule parole; puis sa langue se délia, elle ouvrit les yeux, et on l'entendit s'écrier : « O très-aimable Jésus! ô Verbe incarné, qu'avez-vous

fait ? Oui, Seigneur, je le veux. Quand vous tournez vers moi votre regard plein de bonté, votre image s'imprime dans mon âme. Vous me commandez d'imiter en partie les hommes du monde, qui déposent, pour se reposer la nuit, les vêtements magnifiques qu'ils portaient pendant le jour. Mais pour le reste, vous ne voulez pas que je les imite : car le matin, ils se parent encore de ces vêtements, qui flattent leur vanité. Vous m'ordonnez le contraire : vous ne voulez pas que je reprenne les vêtements dont je me suis dépouillée quand est venue la nuit ; je ne dois pas m'en revêtir en quittant mon repos. Seigneur, vous ne me demandez pas une chose passagère ; vous voulez que je supporte toutes les peines que méritaient mes enfants spirituels, comme vous avez supporté toutes les peines que nous méritions nous-mêmes. Seigneur, vous m'enseignez cette doctrine si puissante, qui force pour ainsi dire l'âme à vous être toujours unie.

32. « Seigneur, bien souvent je vous ai promis de toujours vous aimer ; mais il m'est impossible de vous aimer sans être devancée par votre amour, qui se montre si généreux envers moi. Je m'appliquerai, de toutes les forces de mon esprit et de mon âme, à faire le peu que je puis faire. Seigneur, je vous rends d'immenses actions de grâces, parce que j'ai reçu de votre bonté tout ce que j'ai pu désirer et demander. Qui vous a pressé d'être si bon à mon égard, de m'accorder tant de faveurs, comme si vous ne saviez pas ce que vous faisiez, comme si vous ne connaissiez pas celle que vous comblez de tant de bienfaits ? Car qui suis-je ? Si vous

me prévenez de l'abondance de vos dons, ce n'est pas l'effet de mes mérites, c'est l'effet de votre miséricorde infinie. Je le reconnais, tout ce que j'ai reçu de vous est un don gratuit, car je ne trouve rien de bon en moi. Je ne puis faire le moindre bien, si vous ne me donnez d'abord la lumière nécessaire, et si vous ne m'enflamez des ardeurs de votre sainte charité. »

33. Lorsqu'elle eut fini cet humble et tendre entretien avec Jésus-Christ, elle se mit à prier pour ceux qui étaient présents; on l'entendait dire à Notre-Seigneur : « Seigneur, ne permettez pas qu'ils retournent vides et à jeun chez eux; mais avant qu'ils s'éloignent, répandez vos grâces dans leurs âmes. Seigneur, je ne me tairai jamais; nuit et jour, j'élèverai sans cesse la voix vers vous, et je vous dirai : Seigneur, donnez-nous les vraies vertus. Je ne m'occuperai pas de mon affection pour eux, pourvu qu'il vous plaise de répandre dans leurs cœurs, tant qu'ils seront sur la terre, les douceurs que vous me communiquez dans vos entretiens : il me suffit que vous vous donniez, que vous vous communiquiez à eux. Je n'ai pas oublié que vous disiez une fois, que personne ne pouvait vous avoir et vous posséder, sans se perdre et se renoncer soi-même. » Après ces paroles, son visage rayonnait d'allégresse. « O Amour! ô Amour! s'écriait-elle, vous nous faites goûter les prémices des biens et des joies dont nous espérons nous rassasier sans cesse dans la vie éternelle. » Après quelques instants, elle parut remplie d'une joie nouvelle, et elle s'écria : « O éternelle Beauté! pendant combien de siècles vous êtes restée inconnue et cachée!

O éternelle Charité! ô Amour! je veux vous aimer de toute la force de mon cœur et de ma volonté; mais donnez-moi aussi la consolation de voir les cœurs de tous ceux qui sont ici présents, vaincus par la puissance de votre saint amour. Seigneur, je confesse que je suis mauvaise et indigne d'obtenir des grâces si précieuses; je gémis, toute confuse de mes misères, et pourtant je m'offre à faire ce que fit l'humanité du Christ, prise et mêlée à la chair d'Adam. Je veux que vous éclairiez mes fils bien-aimés; Seigneur, renversez ce mur qui est entre vous et eux, afin qu'ils vous aiment sans obstacle. »

34. Elle pleurait et gémissait en recommandant ainsi, avec une sorte d'autorité, ses fils bien-aimés en Jésus-Christ. Pendant deux heures, elle s'entretint de cette manière avec Dieu, s'adressant tantôt au Père, tantôt à son divin Fils incarné. Elle était plongée dans une profonde extase, et on la voyait souvent changer de couleur, paraissant quelquefois blanche comme la neige, et quelquefois rouge comme le feu. Cette sorte de délire d'amour produisait d'excellents fruits dans l'âme des Religieux et des autres personnes présentes; tous ceux qui la voyaient ressentaient des mouvements extraordinaires de dévotion.

35. Au milieu d'un entretien spirituel avec son confesseur, elle lui dit tout à coup : « Mon Père, ne vous apercevez-vous pas de l'état où je me trouve ? » Le Père lui dit : « Dans quel état êtes-vous ? — Sachez, lui répondit-elle, que le Seigneur daigne, en ce moment, approcher de mes lèvres la plaie de son côté, comme une

tendre mère approche de son sein la bouche du petit enfant qu'elle nourrit ; et je ne mens pas en disant que je goûte actuellement les douceurs ineffables de la Divinité. » Pendant qu'elle parlait ainsi, on entendait dans la poitrine de la Bienheureuse certains battements extraordinaires de son cœur. Le Père, sans paraître s'en apercevoir, lui demanda si elle ne sentait rien d'étrange. Elle répondit avec candeur que, dans ce moment même, Dieu faisait à son cœur de douces violences ; mais elle ne s'en étonnait pas, car tous les jours, à cette heure, elle éprouvait les mêmes palpitations.

36. Pendant qu'elle expliquait à son confesseur les merveilles secrètes que la main de Dieu opérait en elle, ses yeux répandaient un torrent de larmes : ces larmes ne ressemblaient pas aux larmes ordinaires ; elles semblaient colorées de sang. Lorsqu'elle eut fini d'expliquer d'où venaient les battements de son cœur, elle demanda la permission d'aller se cacher dans un coin retiré de l'église, parce qu'elle désirait se recueillir dans la prière. A peine y fut-elle, qu'elle fut ravie en extase, et entièrement privée de l'usage de ses sens. On avertit son confesseur, qui accourut avec d'autres personnes pour la voir. Bientôt, en leur présence, son visage parut tout enflammé ; on entendit ses dents s'entre-choquer avec bruit, comme si elle était attaquée d'une crise à laquelle ne pouvait résister la faiblesse humaine.

37. L'admiration, ou plutôt l'épouvante saisit les assistants, parce qu'il leur semblait que la bienheureuse extatique était dans les angoisses de l'agonie : elle pa-

raissait abattue, comme si elle n'avait plus que quelques instants à vivre. On sut ensuite d'où venaient ces bouleversements, qu'on eût pris pour des convulsions dans d'autres personnes. Elle dit à son confesseur, qui l'obligeait à lui faire connaître tout ce qui lui arrivait d'extraordinaire : « Mon cœur se sentait trop étroit et trop faible pour l'amour céleste qui le dilatait; il ne pouvait recevoir et retenir l'abondance des douceurs ineffables qui se répandaient par torrents sur mon âme, tellement qu'elles pénétraient et absorbaient tout sentiment intérieur et extérieur. Mon esprit se trouvait comme plongé dans la source de tout bien, qui est Dieu. »

VI

Connaissance surnaturelle que Catherine avait des événements
et des âmes.

1. Lapa, mère de Catherine, s'était retirée dans une petite chambre, la plus écartée de la maison, pour soulager en toute liberté la douleur inconsolable que lui causait la mort récente de son mari Jacomo. Pendant qu'elle gémissait ainsi, un pauvre vint frapper à la porte extérieure de la maison, en demandant l'aumône. Les domestiques étaient sortis; Lapa n'entendit pas, ou ne voulut pas entendre. Le pauvre frappa, cria inutilement, et se retira très-mécontent. Catherine était alors à l'église; lorsqu'elle revint à la maison, elle alla trouver sa mère, et lui dit minutieusement ce qui était arrivé; qu'elle était restée jusqu'à ce moment à pleurer son mari, et qu'elle n'avait pas entendu le pauvre qui avait frappé. Elle la supplia de ne jamais permettre qu'à l'avenir un pauvre quittât la porte de la maison sans avoir

reçu quelque charité. Sa mère fut bien étonnée; mais les paroles de sa sainte fille ne furent pas perdues, car, à partir de ce moment, tous les pauvres qui se présentaient à la maison recevaient un secours proportionné à la fortune de la famille.

2. Plusieurs personnes désiraient, par une vaine curiosité peut-être, voir Catherine dans ses extases; on en parlait déjà, lorsqu'elle vivait encore seule avec Dieu : les uns croyaient, les autres se moquaient; le plus grand nombre était disposé à douter et à critiquer. Ils s'adressèrent à son confesseur, qui consentit à leur demande, et les conduisit où il savait que la Sainte était à prier. Ils la trouvèrent privée de l'usage de ses sens. Rien qu'à la voir, ils changèrent subitement de pensées; ils se trouvèrent intérieurement portés à pleurer, en réfléchissant à leur propre misère et en se reprochant leur incrédulité. Ils s'en allèrent après quelques instants, et le confesseur resta seul pour voir s'il se passerait quelque chose d'extraordinaire. Quand la Sainte fut revenue à elle, elle s'adressa au Père qui était présent, et elle lui dit : « Quelles étaient donc ces personnes que vous avez conduites avec vous ? » Son confesseur lui répondit : « Comment savez-vous que quelqu'un est venu ? » La Sainte répliqua humblement : « Le Seigneur, qui souvent déjà m'a communiqué sa lumière pour me faire voir les choses éloignées, a daigné me faire connaître les personnes qui vous ont accompagné, parce qu'elles désiraient me voir dans cet état. » Elle les nomma toutes par leur nom; et certainement, d'après le témoignage de son confesseur, elle était telle-

ment privée de l'usage de ses sens, qu'il lui avait été impossible de voir des yeux du corps les personnes qui étaient venues l'examiner.

3. Cette visite, faite plutôt par curiosité que pour en recueillir des fruits spirituels, ne resta pas cependant inutile; car tous furent si pénétrés d'estime et de vénération pour la bienheureuse Vierge, qu'ils firent souvent des instances pour la voir et lui parler. Ils se disaient : « Si l'avantage de l'avoir vue une seule fois, sans pouvoir l'entretenir, parce qu'elle était en extase, nous fait obtenir de Dieu cette componction intérieure si extraordinaire, quels progrès dans les vertus chrétiennes devons-nous espérer obtenir, si nous pouvons être admis au nombre de ses disciples et de ses fils spirituels ! » En effet, beaucoup se mirent sous sa conduite, et firent de grands progrès dans la vertu. Parmi ceux-là il faut surtout en citer deux. L'un s'appelait Matthieu de Cenni, et fut, peu de temps après, appelé à gouverner l'hôpital de la Miséricorde¹; l'autre est François de Lando, de Sienne. Ces deux disciples surtout, et ceux qui les accompagnaient de temps en temps, étaient étonnés de la sagesse, de la douceur et du zèle que montrait dans ses entretiens intimes cette bonne mère et maîtresse.

4. La femme Christophe, qui était à Florence, au service d'une noble dame nommée Élisabeth, éprouvait un vif désir de voir Catherine et de s'entretenir en particulier avec elle; elle espérait recevoir de celle dont

¹ Le B. Raymond, II^e part., chap. VIII, p. 5.

toute la Toscane parlait l'éclaircissement de quelques doutes qui troublaient sa conscience : mais sa dépendance et sa pauvreté l'empêchaient de réaliser son désir. Pendant qu'elle priaît, un jour, elle vit tout à coup apparaître devant elle Catherine, revêtue d'une splendeur céleste. Lorsque la Sainte fut dans la chambre où était retirée la pauvre femme, elle s'assit à côté d'elle, et se mit à l'encourager par de bonnes paroles. Elle écoutait les doutes qu'elle lui proposait, et lui disait ce qu'il fallait pour rendre la paix à son âme; elle lui donna aussi quelques avis salutaires, et disparut, laissant cette pauvre femme remplie de lumière et de consolation.

5. Plusieurs religieux de l'Ordre si exemplaire des Chartreux apprirent que l'un de leurs frères était tourmenté par des doutes, des idées noires et des scrupules. Il désirait beaucoup s'entretenir avec Catherine et lui expliquer la cause de ses peines; mais la clôture sévère que lui imposait sa règle était un obstacle à la réalisation de son désir. La Bienheureuse connut par révélation les besoins spirituels du solitaire; elle obtint de Dieu la connaissance distincte de tout ce qui affligeait son âme, et elle lui écrivit une lettre toute remplie de saints enseignements et d'une lumineuse et admirable doctrine¹.

6. Frère Thomas della Fonte avait été pour ses affaires à quinze milles de Sienne; lorsqu'il fut de retour, la Sainte lui indiqua l'heure à laquelle il était

¹ Cette lettre est sans doute la lettre CVII.

arrivé, celle à laquelle il avait célébré la messe; et elle l'entretint de choses secrètes qu'elle ne pouvait connaître que par une révélation spéciale de Dieu. Souvent, lorsque l'occasion s'en présentait, elle disait au même religieux ce qu'il avait fait et même pensé dans tel lieu, telle circonstance, sur telle affaire et telle personne, comme si elle avait été présente.

7. Un des frères de la Sainte, par étourderie de jeunesse, voulut tenter la fortune dans le métier des armes; il ne réussit pas, car il tomba blessé à mort sur le champ de bataille. Sa sainte sœur l'apprit au même instant par un messager céleste; mais, en se mettant à prier pour le pauvre blessé, elle se sentit pressée de pleurer amèrement; elle connut que le malheureux jeune homme, qui allait perdre la vie du corps, était exposé, par l'état de son âme, à la damnation éternelle. Pour ne pas contrister inutilement sa mère et les autres personnes de la maison, elle eut la prudence de cacher ce qu'elle savait intérieurement. La miséricorde divine exauça ses prières, et préserva de la mort l'imprudent jeune homme, qui put, malgré sa blessure, retourner à la maison, où il retrouva la santé par les bons soins de sa mère, de ses parents et de sa pieuse sœur. La Bienheureuse, le voyant guéri et à l'abri des dangers qu'il courait dans la profession des armes, raconta tout à son confesseur, et avertit son frère d'être à l'avenir plus prudent et plus docile à suivre les bons conseils qu'on lui donnait.

8. Sa parente Lysa s'était déchargée, dans une confession générale, du poids de ses péchés, aux pieds

d'un confesseur qui n'était pas son confesseur ordinaire, et qui ne la connaissait pas. Par surcroît de précaution, elle s'était mise, pour n'être pas vue, dans un coin retiré d'une église déserte. Lorsqu'elle revint à la maison, la Sainte alla au-devant d'elle, et la salua gracieusement en lui disant : « Ah ! maintenant tu es vraiment bonne. » Lysa, étonnée, demanda pourquoi elle la saluait ainsi ; mais, après un court entretien, elle vit qu'elle était très-bien informée de tout ce qu'elle avait dit, le matin, à son confesseur. La Sainte ajouta, en la quittant, ces consolantes paroles : « A cause de ce que vous avez fait ce matin, je vous aime de tout mon cœur, et je vous aimerai ainsi toujours. »

9. Le Père Thomas della Fonte alla un jour, de bonne heure, visiter Catherine, qui était malade. Dans l'entretien qu'elle eut avec ce Père, elle prit la liberté de lui demander ce qu'il faisait vers la troisième heure de la nuit. Le religieux, surpris de cette demande, lui dit : « Que vouliez-vous que je fisse ? — Pourquoi me le cacher ? » répondit-elle ; je puis vous dire exactement ce qui vous occupait à cette heure : vous écriviez. » Le confesseur, étonné, lui dit : « Je n'écrivais pas véritablement. — Cela est vrai, ajouta-t-elle, vous n'écriviez pas vous-même, mais vous dictiez à votre compagnon, qui écrivait pour vous. » Le Père, voyant que Catherine ne parlait pas en l'air, se mit à l'interroger encore. « Puisque vous prétendez savoir à quel pieux usage j'employais mon temps, dites-moi ce que nous mettions sur le papier ? » La modestie empêchait la

Sainte de répondre; mais son confesseur lui commanda de vaincre sa répugnance. Catherine, obligée d'obéir, répondit alors : « Vous écriviez avec ordre les grâces particulières que Dieu, dans son infinie miséricorde, veut bien accorder à son inutile servante. » Le Père Thomas atteste que la réponse était conforme à la vérité; car, à l'heure indiquée par la Sainte, un religieux de l'Ordre écrivait et mettait en bonne forme, d'après ce que lui racontait le confesseur, les grâces merveilleuses par lesquelles Dieu se plaisait tous les jours à glorifier sa fidèle servante et épouse.

10. Sœur Françoise de Marco était tourmentée intérieurement de pensées pénibles, et son esprit en était si troublé, qu'elle ne pouvait les expliquer elle-même. Elle recourut à sa sainte maîtresse. Dès qu'elle se présenta, et avant qu'elle lui eût parlé, la Bienheureuse lui détailla clairement tout ce qu'elle éprouvait. Elle lui découvrit ensuite les secrets les plus cachés de son cœur. Et comme la sœur Françoise ne pouvait comprendre la cause de son trouble, la Sainte lui dit que souvent une étincelle d'une petite passion qui n'était pas étouffée à temps, pouvait allumer au dedans de nous un grand incendie, qu'il était bien difficile d'éteindre. Elle lui indiqua ainsi la cause véritable de sa peine.

11. Notre Sainte étant en extase, l'éternelle Vérité lui expliqua le xcix^e psaume, *Jubilate Deo, omnis terra*, et le rapport mystérieux qu'il y a entre servir le Seigneur avec joie, et se présenter avec confiance en sa présence, comme si l'âme était pour ainsi dire certaine d'être écoutée avec amour, tandis que la Majesté divine

devrait plutôt inspirer le respect et la terreur que la joie et l'allégresse. Catherine, instruite par les leçons de l'infailible Sagesse, expliquait le vrai sens de ce psaume : « On ne peut avoir la confiance légitime d'être reçu et exaucé avec bonté, si on ne sent pas son cœur enflammé d'une céleste charité, dont le doux fruit est la joie véritable. Celui qui est, au contraire, embaumé de l'ardeur de la charité, peut se présenter avec joie en la présence de Dieu; car ce qui donne la joie à l'âme, c'est la confiance d'obtenir ce qu'elle désire. »

12. L'éternelle Vérité l'interrogea aussi sur le sens qu'elle attachait au conseil donné dans l'Évangile à ce jeune homme qui désirait connaître la voie la plus sûre pour arriver à la possession de la vie éternelle : « Si vous désirez être parfait, allez et vendez tout ce que vous possédez maintenant, et distribuez aux pauvres le prix que vous en retirerez ¹. Catherine s'en tenait au sens littéral de ces paroles, et comprenait qu'il fallait seulement se dépouiller des biens temporels; mais le divin Maître la reprit doucement et lui dit : « Tu comprends seulement le dépouillement des biens extérieurs, de ces biens temporels et fragiles qui sont exposés aux voleurs et à mille ruines; mais moi j'entends bien davantage, et je te dis que le conseil donné à ce jeune homme regarde non-seulement tous les actes extérieurs, que voient les hommes, et qui dépendent des puissances du corps, mais encore tous les actes intérieurs, les pensées et les affections, que seul je puis

¹ Matth. xix, 21.

connaître, et qui dépendent des dispositions secrètes de l'âme : de manière que tu dois estimer n'avoir plus rien que tu puisses véritablement connaître, et retenir comme t'appartenant, car tu as tout vendu et sacrifié. Ton corps ne t'appartient plus, et, s'il en est besoin, tu dois l'exposer aux souffrances et à la mort pour mon service et ma gloire ; tu ne dois l'employer et t'en servir que selon mon bon plaisir. Ton âme ne t'appartient plus, et tu ne dois penser qu'à moi, n'aimer que moi, ne vouloir, ne désirer que ce qui est conforme à ma volonté et à ma plus grande gloire. »

13. La Sainte, instruite de cette doctrine sublime, ajouta : « Et quel sera le prix de cette vente complète, de cet abandon total ? — Le prix en sera bien grand, répondit le Seigneur ; car je rends toujours le centuple à ceux qui vivent sur terre, et s'ils ne se relâchent pas, s'ils n'abandonnent pas mon service, je récompense leur fidélité constante en leur donnant la vie éternelle. Quel est celui qui ne reçoit pas le centuple quand il méprise, pour mon amour, les biens temporels et trompeurs ? Je veille sans cesse sur lui avec tendresse ; je lui donne sans cesse de bonnes inspirations, pour le guider dans des voies droites et sûres. Ceux qui renoncent pour mon amour à leur propre volonté ne reçoivent-ils pas aussi le centuple ; puisque je les revêts de moi-même, par la surabondance de ma grâce, par des secours si puissants qu'ils conduisent sûrement les âmes dépouillées d'elles-mêmes, et revêtues de moi, à la vie éternelle ? »

14. Elle demanda aussi à son divin Époux pour

quelle raison, dans son agonie au jardin de Gethsémani, il avait demandé à son Père d'éloigner de ses lèvres, s'il était possible, le calice amer de la Passion, qu'il savait inévitable, soit à cause de la rage de ses ennemis, soit à cause des arrêts divins qui lui étaient bien connus, tandis que peu de temps auparavant il s'était montré avide de boire ce calice. Le Seigneur eut la bonté de satisfaire à sa pieuse demande, en lui disant que ce n'était pas la terreur de sa passion ni l'opprobre de sa mort qui l'avaient fait défaillir dans sa terrible agonie, puisque, dès le premier instant de sa vie mortelle, il s'était librement offert pour apaiser, par ce sacrifice, son Père offensé; mais, en s'offrant à la passion et à la mort qui devait sauver le genre humain, il se sentait accablé de tristesse, en prévoyant qu'une multitude innombrable d'hommes aveuglés profiteraient peu, ou ne profiteraient pas de son sang, qui deviendrait inutile par leur faute. Il savait pourtant que ce prix était plus que suffisant pour racheter de l'esclavage du démon, non-seulement les malheureux insensés qui veulent se damner, mais une infinité d'autres, lors même que les générations humaines se succèderaient pendant toute l'éternité. C'était cette peine qui avait eu la puissance de le réduire à la dernière extrémité, jusqu'à lui faire suer du sang; c'était là le calice qu'il buvait malgré lui, et il demandait à son Père de l'éloigner, s'il était possible, afin qu'en souffrant et mourant pour sauver les hommes, tous pussent obtenir la grâce de la persévérance finale et par conséquent le fruit du salut éternel.

15. Enfin, pour lui donner la parfaite intelligence de ces divins enseignements, il lui expliqua qu'aimant autant la miséricorde que la justice, puisque l'une et l'autre concourent à manifester la gloire divine, il n'était pas convenable de demander d'une manière absolue, mais seulement conditionnelle, l'éloignement de ce calice. Il manifestait par sa prière à son Père son désir particulier; mais il se résignait en même temps à l'ordre établi par sa providence, qui, dans ses profonds desseins, l'obligeait à goûter la peine que lui causaient ceux qui se rendaient indignes de participer au fruit de son sang.

16. A cette explication de la prière faite au commencement de son agonie, le Seigneur daigna ajouter celle des paroles qu'il dit à haute voix sur le Calvaire, au moment de rendre le dernier soupir. Il dit donc à Catherine, qui n'était pas encore revenue de son extase, que quand il eut connu que les Écritures étaient accomplies et qu'il était arrivé au moment décrété par son Père, et qu'il éleva la voix, au grand étonnement de tous, pour remettre son esprit en ses mains, il n'entendait pas recommander et déposer entre ses mains son esprit, car il était déjà uni à son Père par les liens d'un inaltérable amour, mais il lui remettait, il lui confiait l'esprit de tous les élus et de tous les prédestinés qu'il voyait devoir se sauver par les mérites de sa Passion. Ils lui appartenaient; il les appelait son esprit, parce qu'ils étaient rachetés et sauvés au prix de son sang.

VII

Grâces extraordinaires accordées à la Bienheureuse dans la sainte Communion.

1. C'était le jour solennel où tout le peuple chrétien célèbre la fête du très-saint Corps de Jésus-Christ. Lorsque Catherine s'approcha de l'autel avec la foule, elle vit la sainte Hostie transformée tout à coup en la figure vivante du Christ incarné. Il lui fut impossible d'exprimer les douceurs spirituelles qu'elle éprouva en recevant la sainte Eucharistie. Peu s'en fallut qu'elle n'expirât dans une extase d'amour. Elle avait faim de cette divine nourriture, et elle désirait ardemment s'en rassasier tous les jours; aussi était-elle accablée de tristesse lorsque l'obéissance l'obligeait à ne pas s'approcher trop souvent de la Table sacrée. L'odieux séducteur des âmes eut l'audace de semer dans l'esprit de Catherine quelques doutes sur la vérité des saints

mystères. La Sainte, épouvantée, eut recours, selon son habitude, à la prière, et aussitôt deux anges vinrent la fortifier dans ce combat. Ils portaient dans un voile de lin d'une blancheur éblouissante le corps de Jésus-Christ sous la forme sacramentelle. Mais bientôt elle le vit se changer en un enfant doux et gracieux, dont les célestes caresses apaisèrent le trouble de son âme, et lui donnèrent la force de surmonter les tentations de l'ennemi.

2. Elle entendait un jour la sainte Messe, que célébrait son confesseur. Celui-ci, pour éprouver son obéissance, lui avait refusé la permission de recevoir la céleste nourriture, dont elle éprouvait, comme elle avait coutume de le dire, et ce matin-là surtout, une faim extraordinaire. Pendant qu'elle combattait, au nom de l'obéissance, les élans de l'amour, elle tournait souvent ses regards vers l'autel. Tout à coup elle vit approcher d'elle un ange qui portait, sur un voile d'or, la sainte Hostie; l'Hostie devint un bel enfant que la Bienheureuse put tenir dans ses bras pendant quelque temps. Son âme fut inondée d'une ineffable douceur, qu'elle sentait se renouveler toutes les fois qu'elle se rappelait cette faveur unique. Au moment où le prêtre achevait le Sacrifice en communiant, elle vit un enfant, d'une beauté merveilleuse, qui la comblait d'inexplicables consolations, qui apaisait dans son âme cette faim, la seule qu'elle éprouvât, la faim du divin Sacrement, qui lui ôtait le goût et le désir de toute autre nourriture. Bien souvent la sainte Communion la soutenait active et forte pendant des semaines entières, pendant des

mois même, et, à la fin de sa bienheureuse vie, pendant toute une année.

3. Souvent elle voyait autour du prêtre qui célébrait la messe une multitude d'esprits célestes; le saint autel lui paraissait en feu comme le buisson que vit Moïse sur le mont Oreb, et qui brûlait sans se consumer; les flammes semblaient revêtir le célébrant ou la sainte Hostie consacrée. D'autres fois, l'autel lui paraissait changé en une fournaise ardente, semblable à celle de Babylone, où furent jetés les trois enfants qui ne voulurent pas adorer la statue de l'orgueilleux Nabuchodonosor : au milieu des flammes se trouvait un ange qui lui représentait le Fils de Dieu. Une grâce qui me semble plus extraordinaire était de voir sur l'autel, avant la consécration, apparaître trois figures unies ensemble; et, lorsque le prêtre avait prononcé les paroles sacramentelles, ces figures devenaient une seule figure. Ces fréquentes et mystérieuses visions étaient pour notre Sainte des motifs de confusion, d'humilité et de sainte crainte. Elle s'en plaignait tendrement à Dieu. « Seigneur, lui disait-elle, doutez-vous donc de la fermeté de ma foi? Je crois sans hésitation toutes les merveilles incompréhensibles qu'il vous a plu de révéler à votre Église et d'enseigner par son intermédiaire à vos fidèles. Pourquoi donc me traiter comme si j'étais incrédule? Pourquoi me donner, pour ainsi dire tous les jours, des preuves nouvelles de la vérité? »

4. Jésus lui répondait pour la consoler : « Ce n'est pas pour toi, ma fille et mon épouse, que je te manifeste, par ces visions, la vérité de ce divin mystère, mais

seulement pour ceux qui doivent croire, afin de les confirmer dans la foi et de les affermir par ton moyen. Aussi je t'assure qu'à ta considération je ferai voir, à plusieurs personnes que tu aimes et que j'aime, des prodiges semblables à ceux que tu contemples. » Catherine répliquait : « Si par ces mystérieuses visions vous n'augmentez pas en moi la foi, vous augmentez beaucoup votre amour dans mon cœur ; je sens que sa violence me fait languir et mourir. »

5. Il est vrai que ni l'enfant ni le feu dont on vient de parler, elle ne les voyait avec les yeux du corps, mais avec ceux de l'âme, que Dieu illuminait d'une manière surnaturelle ; car elle ne pouvait ouvrir les yeux pour contempler et adorer le saint Sacrement, sans être aussitôt ravie en extase et privée de l'usage de ses sens. Aussi quand le prêtre, selon les rites de l'Église, montrait aux assistants le corps sacré de Jésus-Christ, il arrivait souvent qu'elle ne voyait et n'entendait pas le signal accoutumé. Elle ne s'inclinait pas alors comme les autres fidèles ; et il y en avait qui en étaient scandalisés, parce qu'ils se persuadaient qu'elle était distraite et sans recueillement pendant la sainte messe. D'autres, au contraire, qui connaissaient son état extatique, s'approchaient d'elle avec émotion et baisaient dévotement le lieu où elle avait prié. C'était ordinairement un coin retiré de l'église où elle se réfugiait, pour éviter, autant qu'elle le pouvait, l'éclat et la singularité.

6. Un prêtre éprouvait, lorsqu'il devait célébrer la messe, un tel dégoût, un tel ennui, qu'il avait pris

secrètement la résolution de ne plus jamais, à l'avenir, offrir le saint Sacrifice. Catherine eut connaissance de cette folle détermination; elle l'invita gracieusement à venir la voir, et elle lui dit : « Maintenant, je vous prie de ne plus cesser de célébrer la sainte messe et de ne plus vous tourmenter; jetez sur mes épaules le fardeau des tribulations et des inquiétudes qui ont tant fait souffrir votre âme. » Le prêtre fut aussitôt délivré de la tentation qui l'avait tourmenté; il reprit tranquillement l'usage qu'il avait de célébrer la sainte messe, et il accomplit régulièrement toutes les fonctions de son ministère. Mais Catherine, au moment où le prêtre fut délivré, éprouva elle-même son dégoût et son ennui pour tout ce qui tenait au Service divin. Elle accepta cette épreuve avec une héroïque charité, et elle combattit avec une telle énergie qu'elle remporta facilement une parfaite et glorieuse victoire. Aussi avait-elle coutume de répéter souvent, tant pour elle que pour le prêtre qu'elle avait soulagé d'un si pesant fardeau : « Oh ! combien est miséricordieux le Seigneur envers ceux qui espèrent en lui fermement ! »

7. A l'occasion de ces faveurs célestes qu'elle recevait en entendant la messe et en communiant, elle disait souvent à son confesseur : « Mon Père, vous ne pouvez comprendre dans quel état je me trouve, et combien de choses surnaturelles Dieu daigne accomplir pour sa gloire en moi, pauvre misérable ! Aussi, pour l'amour et le service de mon Seigneur, je désirerais me soumettre, s'il était possible, à toutes les peines réunies que peuvent souffrir tous les hommes séparément. —

Mais pourquoi, lui disait son confesseur, avez-vous le désir si ardent de souffrir tout ce que les hommes du monde peuvent souffrir, puisque vous êtes déjà soumise à des peines si nombreuses et si cruelles ? » La fervente Vierge lui répondait : « Ce qui m'excite, c'est l'ardent désir que j'ai de ressembler à mon Époux Jésus-Christ. Je sais qu'il n'y a aucune proportion entre les peines et les tribulations qu'on souffre sur la terre, et la gloire qui nous est préparée si nous sommes fidèles à Dieu ; aussi je ne souhaite maintenant que de souffrir pour moi et pour mon salut. »

8. Dans la belle nuit consacrée à l'heureuse naissance du Sauveur, Catherine fut ravie en extase et contempla le mystère qu'on célébrait. Pendant qu'elle méditait sur les joies ineffables que causa à la bienheureuse Mère de Dieu son ineffable enfantement, Notre-Dame eut la bonté de la faire participer aux sentiments qu'elle avait éprouvés. Son âme fut alors inondée de tant de bénédictions, qu'elle ne pouvait suivre l'Office de cette grande fête. Dans l'excès de la joie, elle ne craignit pas de demander à la bienheureuse Mère de Dieu de vouloir bien lui prêter pour quelques instants son divin Fils. Notre-Dame agréa son désir, sa prière, et non-seulement lui prêta, mais lui donna son Enfant. Catherine le prit dans ses bras et le pressa tendrement sur son cœur. Elle jouit alors d'un bonheur qu'elle ne pouvait expliquer ; seulement elle disait, dans l'ivresse de son amour : « Je suis riche de la plénitude de tous les biens. »

9. Elle priait avec ardeur pour beaucoup d'âmes qui

lui étaient chères, et aussi pour la conversion des pécheurs et la réforme de l'Église. Pendant qu'elle exprimait son désir de voir se réaliser cette réforme si nécessaire, il lui sembla que du sein du divin Enfant sortait une vigne chargée de raisins mûrs; beaucoup de chiens vigoureux en approchaient, se rassasiaient de ces raisins, arrachaient d'autres grappes avec les dents et les portaient à leurs petits, qui s'en nourrissaient. Cette vision pouvait paraître étrange; mais notre extatique en reçut de Dieu l'explication. C'était le symbole de la réforme qu'elle demandait : l'Église était représentée par cette vigne toute chargée de raisins mûrs; les chiens qui les mangeaient figuraient les prélats vertueux et zélés que Dieu enverrait à sa vigne pour en arracher les épines. Leur sage doctrine et leurs bons exemples seraient le salut des peuples confiés à leurs soins; les peuples étaient les petits chiens qui recevaient d'eux les raisins de la vigne, et qui étaient ainsi préservés de l'infection du siècle, de ses erreurs et de ses vices. Il est impossible, avouait la Bienheureuse, d'expliquer par des paroles les lumières surnaturelles qu'elle reçut dans cette vision, et l'incendie de charité qui purifia son cœur. Aussi, pour y faire participer ses compagnes étonnées, elle voulut que, non contentes de la Communion qu'elles avaient coutume de faire le jour de la Nativité du Sauveur, elles retournassent à la sainte Table les deux jours suivants, fêtes du premier martyr saint Étienne et de l'évangéliste saint Jean : ce qu'elles firent en répandant des larmes abondantes et en éprouvant des mouvements de dévotion extraordinaires.

10. L'âme de Catherine fut enflammée d'une nouvelle abondance de bénédictions célestes dans l'Octave de la Nativité du Sauveur, jour anniversaire de la première effusion du précieux Sang de Jésus-Christ. Elle assistait, inondée de larmes, à la messe célébrée par son confesseur dans l'oratoire destiné aux Sœurs de la Pénitence de Saint-Dominique. Entre la consécration et la consommation des saintes Espèces, la Vierge-Mère la soutint de ses mains très-pures, parce qu'elle ne pouvait se tenir à genoux, la tête élevée et droite, tant à cause de sa faiblesse naturelle qu'à cause des ardeurs célestes qui l'embrasaient. Elle brûlait du désir d'apaiser sa faim par la sainte Communion, et, dès qu'elle l'eut reçue, elle fut inondée de consolations, et elle entra en communication avec la très-sainte Trinité. Elle jouit pendant de longues heures de l'ineffable bonheur de ce commerce intime avec Dieu. Lorsqu'elle eut repris l'usage de ses sens et qu'elle voulut retourner chez elle, son divin Époux lui accorda une grâce nouvelle. A la porté de l'église elle rencontra Jésus-Christ qui la regarda tendrement et lui dit à haute voix : « Ma fille bien-aimée, approche-toi de moi. » Lorsqu'elle eut obéi, il l'embrassa tendrement et lui donna le baiser que demandait l'Épouse des Cantiques : *Osculetur me osculo oris sui*. Elle raconta cette grâce à son confesseur. Dans la suavité de ce baiser mystique et de ce très-chaste embrassement, gages d'un mutuel amour, ses lèvres restèrent tellement imprégnées d'une céleste odeur, que pendant plusieurs jours le parfum s'en faisait sentir à ceux qui avaient le bonheur de s'entretenir

avec elle. Catherine continuait aussi à jouir intérieurement des embrassements et du baiser de son Bien-Aimé.

11. Le jour de l'Épiphanie, fête de la première manifestation du Sauveur aux Gentils, afin que Catherine ne fût pas privée du mérite de l'obéissance, son confesseur lui avait ordonné de se préparer à recevoir la sainte Communion. Mais, dans la nuit précédente, elle éprouva des souffrances si grandes, qu'elle était complètement incapable de quitter son misérable petit lit. La Sainte trouva, dans cet accident imprévu, un motif de s'humilier, se reconnaissant devant Dieu indigne d'aller à l'église et de s'approcher de la Table sainte : aussi passa-t-elle toute la nuit à pleurer et à gémir. Cependant, au milieu de la matinée, elle se sentit poussée par un mouvement du Saint-Esprit, et elle dit avec assurance : « Je veux obéir, je veux aller maintenant à l'église, lors même que je devrais mourir en chemin. » Aussitôt elle se leva forte et guérie de son lit, et s'achemina vers l'église des Frères Prêcheurs. Elle arriva peu de temps après l'heure de tierce, pendant qu'on prêchait. Le sermon fini, elle s'approcha de l'autel et entendit la sainte messe, en versant continuellement des larmes : elle reçut des mains de son confesseur le corps de Jésus-Christ dans cette chapelle des Mantelées souvent sanctifiée par sa présence. Pendant la Messe, en recevant la Communion et après, on l'entendit s'écrier : « O Amour ! mon très-doux Amour ! je n'en puis plus ! » Expressions qui ressemblent à celles de l'Épouse des Cantiques : « Je languis d'amour. »

Elle demandait avec larmes et soupirs que Dieu voulût bien la dépouiller complètement de sa volonté, et que tous ses amis, ses parents se vissent réunis à lui, à l'éternel et souverain Bien.

12. Elle fut alors ravie en extase, et elle eut une vision : c'était une porte très-étroite par laquelle personne ne pouvait entrer sans déposer d'abord ses vêtements et sans être prêt à souffrir toute sorte de douleurs. Catherine entra avec courage, et elle vit venir à elle Jésus-Christ, accompagné de son précurseur, saint Jean-Baptiste, du patriarche saint Dominique, de saint Pierre, martyr, et du docteur angélique saint Thomas ; à leur suite venaient deux illustres Romaines vierges et martyres, sainte Lucie et sainte Agnès. Toute cette glorieuse compagnie portait des étoffes et des vêtements de grand prix et de couleurs variées, qui figuraient leurs vertus. Le Christ revêtit de foi, d'amour, de constance, de zèle et d'humilité Catherine, qui s'était dépouillée, en entrant par la porte étroite, des vêtements grossiers du vieil homme.

13. Catherine, fortifiée par la sainte Communion et assurée, par cette vision, qu'elle avait, selon son désir, obtenu un esprit nouveau, retourna à la maison paternelle, où elle passa le reste du jour dans de saints entretiens avec Jésus-Christ, lui parlant avec l'abandon d'un ami pour son ami. Depuis le 13 décembre, fête de sainte Lucie de Syracuse, jusqu'au jour de l'Épiphanie dont nous parlons, elle était restée sans prendre aucune nourriture. Le soir il arriva, par une permission de Dieu, qu'elle trouva sous sa main une seule bouchée de

pain, faite avec de la farine grossière ; Notre-Seigneur Jésus-Christ lui dit alors : « Donne-moi ce pain. » La Sainte le lui donna sans rien dire. Il le prit, le trempa dans son côté ouvert, et le retira pour le donner à Catherine, en disant : « Ma fille, prends ce pain et mange-le en recevant ma bénédiction. » Catherine le mangea ; mais cette bouchée de mauvais pain devint, dans sa bouche, pure comme le lait et douce comme le miel. Remplie alors d'une joie extraordinaire, elle voulut que ses compagnes qui l'assistaient prissent part à un frugal repas, en se réjouissant avec elle et en chantant les louanges de la Source de tout bien.

14. Ces bonnes compagnes prièrent l'heureuse vierge de prendre aussi quelque chose des aliments qui étaient servis. Elle céda de bonne grâce à leur instance, et prit de leurs mains ce qu'elles lui offraient, ne pensant pas au pain dont elle venait de se nourrir avec tant de délices. Mais, en se tournant, elle aperçut Jésus-Christ qui se rendait visible à ses yeux ; il lui souriait doucement et lui disait : « Tu ne te rappelles pas, ma fille, que tu t'es rassasiée d'une nourriture autrement préparée que celle des hommes. » Ce tendre avertissement lui suffit ; la Sainte se mit à sourire et regarda gracieusement ses compagnes, en leur disant : « Ah ! mes Sœurs, pourquoi vous moquer de moi ? Vous ne savez pas que ce soir, avant de vous inviter à cette table, je me suis nourrie et rassasiée d'une nourriture bien meilleure ! »

15. Parmi les nombreux jours de fête que la sainte Église consacre à honorer, sous divers titres, la Mère de

Dieu, il est certain que, dans tous les siècles, celui qui est célébré avec plus de joie et de dévotion est le jour de sa glorieuse Assomption. Les fidèles, selon un ancien usage, avaient coutume de se disposer et de se préparer à cette grande fête par des jeûnes et d'autres saints exercices. Catherine ne négligeait pas de se conformer à cet usage; et quelques jours avant la solennité, la Reine des anges lui apparut et l'admit à l'honneur de voir comment, dans le royaume du ciel, elle était assise sur un trône de gloire magnifique, à côté de son divin Fils. Cette expression : à côté, signifie, dans les saintes Écritures, la grandeur de la gloire destinée par le Christ à sa très-pure Mère. Dans cette vision, elle vit clairement, entre le Fils et la Mère, s'élever une croix teinte de sang. L'aube du jour de la fête arriva enfin, et Catherine désirait ardemment fortifier son âme par la sainte Communion; mais ses infirmités corporelles étaient plus grandes qu'à l'ordinaire, et elle fut obligée de s'arrêter chez une de ses compagnes, qui était aussi malade. Cependant le Seigneur voulut la consoler; car, le matin, pendant qu'elle était dans cette maison, il lui fit voir les murs extérieurs de la grande église qui porte le titre de l'Assomption : et ces murs ne pouvaient, sans un miracle, être aperçus de l'endroit où elle était. Catherine, à cette vue, leva les mains au ciel, rendit grâces au Seigneur d'avoir bien voulu la consoler, en lui montrant l'église qu'elle ne pouvait visiter. Mais la Bonté divine ne s'arrêta pas à cette faveur : elle lui fit entendre, malgré l'éloignement, les harmonies des chants sacrés qui, dans ces jours de fête, rendent plus

joyeuses et plus magnifiques nos saintes cérémonies ; et lorsqu'elle entendit, comme si elle avait été présente, le prêtre chanter ces paroles : *Et te in Assumptione beatae Mariae*, elle fut tout à coup ravie en extase, et elle vit la bienheureuse Vierge Notre-Dame, qui l'admit à ses doux entretiens.

16. Dans l'année 1375, Catherine, sur l'ordre du Pape, entreprit, pour le service de l'Église, le voyage de Sienne à Lucques. A son arrivée, elle fut reçue par les magistrats et les habitants de la ville avec beaucoup d'honneur. Quand elle passait par les rues, on voyait accourir tous ceux qui avaient quelque intérêt à lui recommander, et qui ne trouvaient pas d'autres moyens de le faire. Des personnes de tout âge, de toute condition, de tout sexe désiraient au moins la voir ; et il n'y avait rien d'étonnant : sa réputation s'était déjà répandue au loin, et l'on parlait dans tous les pays de son admirable sainteté, de sa prudence et des grâces extraordinaires que Dieu avait accordées à cette jeune fille, destinée à traiter des affaires si importantes, quoiqu'elle n'eût encore que vingt-sept ans. Dieu donna des preuves manifestes de sa sainteté pendant qu'elle était dans l'église de notre Ordre appelée Saint-Romain, où elle avait coutume de se retirer pour prier et communier. On la vit souvent, après avoir reçu la sainte Eucharistie, non-seulement rester immobile et en extase, mais encore, dans l'ardeur de sa contemplation, son corps était élevé de terre et restait ainsi, pendant longtemps, soutenu par une main invisible.

17. Un fait vraiment extraordinaire fit connaître aux

habitants de Lucques avec quelle clarté de lumière surnaturelle Catherine distinguait la présence réelle de Jésus-Christ sous les Espèces sacramentelles. Pendant son séjour dans cette ville, notre Bienheureuse tomba malade; elle manifesta à un prêtre l'ardent désir d'être soulagée de son mal, et l'unique soulagement qu'elle pouvait recevoir était la sainte Communion. Le prêtre parut vouloir lui procurer ce bonheur; mais il eut l'intention coupable de vérifier si, comme on le disait, elle ne prenait d'autre nourriture que la sainte Eucharistie. Il se rendit donc à l'église, et il en partit avec des lumières et un grand nombre de fidèles qui l'accompagnaient en chantant. Il portait, dans un petit ciboire, une hostie qui n'était pas consacrée. Il entra dans la maison et s'approcha du lit de Catherine; mais elle ne bougea pas et ne donna aucun signe de dévotion lorsque ceux qui l'entouraient se mirent à genoux, selon l'usage, pour faire des actes d'adoration et de foi. Le prêtre, voyant que Catherine ne s'y unissait pas, osa élever la voix pour lui reprocher son incrédulité. La Bienheureuse, indignée de voir profaner un si saint ministère, lui répondit : « Vous n'avez pas honte, mon Père, de me présenter un pain ordinaire, une hostie non consacrée, et de tromper, par cette cérémonie, les personnes qui sont accourues; vous voulez, de plus, m'obliger à commettre un acte d'idolâtrie! Si cette impiété est excusable dans cette foule, qui ne se doutait pas de ce que vous avez fait, elle ne peut l'être en moi, car Dieu m'a fait connaître votre fraude. » Le prêtre s'éloigna rempli de confusion, aussi troublé des reproches de la bienheu-

reuse malade que des remords de sa conscience. Il se repentit sincèrement de sa faute, et ressentit une vénération profonde pour la Sainte qui était favorisée d'une lumière si pénétrante.

18. L'ardent désir qu'elle avait de fortifier son âme par la sainte Communion lui fit faire tous ses efforts pour se lever au point du jour afin d'aller à l'église; mais la maladie et la faiblesse de son corps l'empêchèrent, malgré tous ses efforts, de mettre le pied hors la chambre. Elle se soumit à la divine Providence; et, comme elle ne pouvait plus espérer aller où elle désirait aller, elle se mit à prier dans sa cellule. Elle fut bientôt ravie en extase et transportée en esprit dans un lieu disposé comme un sanctuaire, où elle vit réunie une multitude de bienheureux qui paraissaient assister à une messe solennelle. Cette messe était célébrée avec une grande pompe, sur un autel orné de magnifiques chandeliers d'or et de brillantes lumières; un seul évêque officiait, au milieu des chants d'une douceur ineffable. Il lui sembla enfin que le saint évêque l'appelait pour lui donner le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et qu'elle le recevait avec une admirable dévotion. La vision disparut ensuite; mais la Sainte, revenue de son extase, confessa, en reprenant l'usage de ses sens, qu'elle avait trouvé dans cette Communion mystique les grâces spirituelles les plus abondantes, et, comme elle le disait, une douceur aussi grande que si un prêtre mortel lui avait donné le Pain céleste.

19. Huit jours s'étaient à peine écoulés depuis qu'elle

avait reçu en esprit la sainte Communion, qu'elle sentit encore s'allumer dans son cœur un vif désir de s'approcher, le matin, de la sainte Table. Elle fit tous ses efforts pour se lever, mais il lui fut impossible de faire un pas et de se tenir debout. Alors la Sainte s'humilia et accepta avec résignation cette pénible épreuve; elle éleva son âme à Dieu, en disant : « Seigneur, si ce n'est pas votre volonté que j'aille à l'église, je renonce au désir que j'en avais. » A peine s'était-elle mise en prière, qu'elle se trouva, sans s'en apercevoir, portée par la main des anges dans l'église, au moment où un prêtre, qui n'était prévenu de rien, s'habillait pour dire la Messe. L'humble vierge voulut, auparavant, recevoir la bénédiction du prêtre et l'absolution générale de ses péchés. Elle assista ensuite au saint Sacrifice, où elle fut inondée de consolations célestes; et lorsque sa faim fut apaisée en recevant le Pain des anges, elle se trouva reportée chez elle par la même main invisible, sans savoir comment elle avait pu revenir ainsi tout à coup.

20. Un jour, après avoir consolé une pauvre veuve qui était tentée de désespoir, elle entra dans l'église, et s'arrêta près d'un autel dédié à l'auguste Mère de Dieu. Mais, au moment de se mettre en prière, elle sentit augmenter la douleur qu'elle éprouvait sans cesse dans le côté. Tourmentée par cette douleur, elle voulut se lever de terre, afin de trouver un lieu plus commode pour s'asseoir; mais toute honteuse de cette délicatesse, elle s'en reprit sévèrement, en disant à son corps : « Non, tu ne bougeras pas de cet endroit; » et comme

si cette pensée de prendre quelque repos était une faute grave, elle se mit à fondre en larmes. Notre-Seigneur ne tarda pas à récompenser ces larmes; il envoya sur elle, en ce moment, une flamme ardente qui l'éleva rapidement en extase, et la conduisit en sa présence, pour contempler les profonds abîmes du mystère ineffable de la sainte Trinité. Elle l'affirma plusieurs fois à son confesseur, en lui répétant les paroles de saint Paul : *Audivi arcana verba, quæ non licet homini loqui*. Elle avait joui alors de vives lumières et de douceurs très-grandes, dont elle se souvenait parfaitement; mais les termes lui manquaient pour les exprimer et les faire bien comprendre aux autres. Elle en était confuse, et ne pouvait s'empêcher de pleurer.

21. Elle disait seulement quelque chose du bonheur des bienheureux. Lorsqu'elle avait été transportée en la présence de Dieu, elle avait vu une troupe nombreuse de bienheureux. Tous les Saints qui étaient dans le royaume de l'éternelle paix goûtaient la douceur et la charité de Dieu même, et comme ils étaient ensemble, dans une union parfaite, ils s'aimaient d'un amour mutuel, sans envie, sans désir, aussi bien les anges que les hommes, de manière qu'une seule volonté semblait animer et faire agir cette immense multitude; ce qui fait, disait-elle, qu'un seul participe aux biens et à la félicité des autres, surtout par rapport à la vertu qu'ils ont le plus pratiquée ¹.

22. Le confesseur, qui l'écoutait, voulait l'interroger

¹ *Dialogue*, chap. CXLVIII, p. 8.

sur la manière dont s'accomplit cette réciprocité de bonheur. « Je vous citerai, dit-elle, un exemple qui vous le fera comprendre : c'est celui de sainte Marie-Madeleine. Vous savez qu'en cette vie elle se distingua surtout par son amour; le Christ lui-même le déclara très-grand : *Dièxit multum*... A ce mérite acquis sur terre correspond une récompense proportionnelle dans le ciel. Marie-Madeleine y est admise à une part plus grande de l'amour divin que les autres bienheureux, et par conséquent le commun des Saints participe plus par Madeleine à l'amour qu'aux autres vertus pour lesquelles elle n'est pas si supérieure. » Elle raconta ensuite qu'elle avait vu un grand nombre de Saints élevés aux chœurs les plus nobles des anges, auxquels ils avaient ressemblé lorsqu'ils étaient sur terre. Par exemple, dans le chœur des Séraphins, que l'on regarde comme les plus embrasés de l'amour divin, se trouvent préparés des trônes que chacun peut mériter dans cette vie, en se distinguant par une charité aussi ardente pour l'honneur de Dieu, que généreuse et sans bornes à l'égard du prochain. Après avoir ainsi expliqué l'union et les rapports des Saints entre eux, elle s'écria : « O mon Père, avec mes paroles, je cache et je défigure l'ineffable Beauté que je contemple; je ne puis réellement pas vous expliquer ce que j'ai dans l'esprit, ce que je sens dans le cœur. Je voudrais pourtant tout vous montrer, afin que vous puissiez une fois comprendre avec quelle ingratitude je réponds aux bienfaits dont me comble mon Créateur. Je vous assure, mon Père, que, quand je suis revenue à l'usage de mes sens et que je me suis trouvée

encore enchaînée à ce corps misérable, il m'a semblé que j'étais au milieu d'une nuit profonde et d'épaisses ténèbres. » Il lui fut ensuite impossible de parler davantage, et elle demanda la permission de se retirer. « O mon Père, dit-elle à son confesseur, il faut que je vous laisse; je ne puis plus m'entretenir avec aucune créature, quelque sainte qu'elle soit, parce que tout ce que je vois me paraît obscur et sans forme. »

23. Tout le monde connaît la prière si ancienne que le prêtre dit avant de présenter aux fidèles la sainte Communion. Il emploie les humbles paroles du centurion de l'Évangile, pour confesser que, lui et tous les autres fidèles, invités par la foi et l'amour au céleste Banquet, se reconnaissent indignes que la majesté du Fils de Dieu vienne en personne honorer l'habitation de leur cœur : *Domine, non sum dignus*. L'année 1372, Catherine s'approchait de l'autel et s'unissait aux paroles du prêtre, en disant intérieurement : « Seigneur, je confesse que je ne suis pas digne que vous entriez en moi. » Elle entendit alors Notre-Seigneur qui lui répondait d'une manière sensible : « Mais moi, je déclare que je suis digne que tu entres en moi. » Il lui sembla, en entendant ces paroles, qu'elle se plongeait tout entière en Dieu, pour vivre uniquement de lui, de la même manière, disait-elle, que le poisson vit et respire dans l'eau, tandis qu'il languit et meurt dès qu'il s'en sépare.

24. Ainsi, toute plongée en Dieu, comme le poisson dans la mer, elle retourna à la maison, et, dès qu'elle y fut arrivée, elle se mit à s'asseoir sur les planches

grossières qui lui servaient de lit pour prendre quelques instants de repos. Peu de temps après, elle devint immobile; et, comme Dieu l'attirait à lui, elle était soutenue en l'air par une force invisible. Elle resta ainsi quelque temps; et, quand elle revint de son extase, elle se mit à parler d'une manière touchante de l'amour de Dieu, et de l'obligation où nous sommes d'y correspondre avec plus de reconnaissance; elle pria ensuite avec ferveur pour beaucoup de personnes qui lui étaient chères, et qui, dans ce moment même, quoiqu'elles fussent éloignées, en éprouvèrent les effets. Elle s'adressait à Dieu avec une sorte de hardiesse et d'autorité. « Seigneur, lui disait-elle, je veux que vous me promettiez pour tous la vie éternelle. » Et, comme si elle voulait en avoir un gage, elle ajouta : « Seigneur, mettez votre main dans la mienne. » Et elle étendit la main pour prendre celle du Sauveur, en disant : « Oui, donnez-moi une preuve que vous m'accordez ce que je vous demande. »

25. Il est facile de comprendre la manière mystérieuse qu'employa le Christ pour donner à son Épouse l'assurance qu'il tiendrait sa promesse. Il prit un clou d'un or très-pur, mais d'une pointe très-acérée; il l'appuya dans la main étendue de Catherine, et l'enfonça avec tant de force, que le clou la perça de part en part. Catherine ressentit aussitôt une vive douleur; mais fortifiée intérieurement par une grande abondance de consolation, elle s'écria, en poussant un profond soupir : « Que soit loué à jamais mon doux et bien-aimé Seigneur Jésus ! » Elle confessa souvent, lorsque l'o-

béissance la forçait de parler, que, quelques années avant d'être revêtue parfaitement des insignes de la Passion du Sauveur, en recevant l'impression des stigmates, elle portait la main droite percée de ce clou aigu, qui fut le prélude des miséricordes que Dieu lui destinait.

26. Un jour, elle était triste parce qu'elle se regardait indigne de recevoir le très-saint corps de Jésus-Christ. Elle se sentit tout à coup transportée par une main invisible d'un lieu retiré où elle se tenait, à l'église devant l'autel ; Dieu l'engageait par ce signe à ne pas craindre d'apaiser la faim qu'elle avait de cette céleste nourriture. Mais, toujours préoccupée des bas sentiments qu'elle avait d'elle-même, Catherine se mit à prier constamment son Époux bien-aimé de vouloir bien lui accorder un pardon général de tous ses péchés. Il descendit alors sur elle un feu qui embrasa son âme ; puis, pour calmer ce violent incendie, il tomba du ciel une manne d'une ineffable douceur. Catherine, toute consolée, s'écria : « O très-aimable Époux, mon bien-aimé, mon doux et bon Jésus ! » Et à l'instant même elle connut qu'elle avait été lavée et purifiée par le sang de Jésus-Christ, de telle manière que les puissances extérieures de son corps furent admises à participer aux douceurs dont son âme était inondée. Désireuse de faire connaître les effets admirables qu'elle avait reçus dans la Communion, elle pria quelques-unes de ses compagnes qui étaient présentes d'approcher leurs mains des siennes. Elles obéirent promptement, et, en la touchant, elles sentirent leur propre cœur se remplir de

douceurs et de consolations célestes. Une de ses compagnes, plus ardente que les autres, lui dit : « Je vous prie, Catherine, de me recommander au Seigneur, votre tendre Époux, afin qu'à l'avenir je change de vie et ne sois plus si méchante. » La Sainte, remplie de l'Esprit-Saint et éclairée d'une lumière prophétique, lui dit : « Je t'assure que le Seigneur, dans sa miséricorde, t'a prévenue de sa grâce, et que sa bonté te pardonne tous les péchés que tu as commis. Prends bien la résolution de te conformer maintenant à sa divine volonté. » Elle ajouta : « Donne-moi la main, ma sœur. » Et dès qu'elle la lui eut donnée, elle la serra en disant : « Au nom de la Bonté divine, je te promets la vie éternelle. » C'était une preuve manifeste de la révélation qui lui avait été faite que le nom de cette sœur repentante ne serait jamais effacé du Livre de vie.

27. La veille et le jour de la fête où l'Église célèbre la Conversion de saint Paul, qui se trouvait un samedi, Catherine fut admise à contempler la couronne précieuse de justice que le juste Juge a donnée au grand Docteur des nations. Le saint Apôtre, pendant ces deux jours, daigna la consoler par ses entretiens et sa présence. Elle était retenue sur son lit par une très-grave maladie. Le dimanche suivant, malgré sa faiblesse, elle voulut aller de bon matin à l'église des Frères Prêcheurs; mais s'estimant indigne d'aller plus avant, elle se retira dans un coin obscur derrière la grande porte de l'église, où était un petit autel dédié à saint Pierre martyr. Une sœur de la Pénitence qui l'avait vue se tenir ainsi à l'écart, l'appela, et la força de monter dans l'oratoire

voisin, destiné aux Tertiaires. Un prêtre s'y rendait pour célébrer la Messe. Notre Sainte l'entendit; mais elle désirait surtout recevoir la sainte Communion, et elle la demanda au prêtre, qui la lui refusa. Elle lui fut aussi refusée par deux autres prêtres qui vinrent dire la Messe dans le même oratoire : le Prieur du couvent avait formellement défendu de la lui donner ce matin-là. Il est bon d'avertir ici que, non-seulement cette fois, mais souvent et très-souvent, le Prieur du couvent et le directeur des Tertiaires avaient fait cette défense. Et il ne faut pas s'en étonner, en se rappelant la différence qu'il y a entre les jugements des hommes et ceux de Dieu.

28. Les prêtres l'avaient refusée, le Seigneur l'exauça : car après cet injuste refus, qu'elle accepta humblement, elle fut ravie en extase, et il lui fut révélé d'admirables secrets sur l'ineffable mystère de la sainte Trinité. Il lui semblait que, du trône où se manifestaient à elle les trois personnes divines, sortait une main de feu qui tenait entre ses doigts une hostie semblable aux nôtres. Elle entendit alors une voix qui lui disait : « Ma fille, plusieurs fois je t'ai communiee, en te donnant mon corps sur terre; aujourd'hui je veux te communier au milieu même de l'incompréhensible lumière de l'adorable Trinité. » Catherine entendit ensuite, d'une manière sensible, prononcer sur l'hostie les paroles ordinaires de la Consécration; puis elle la reçut de la main enflammée, et sentit son âme merveilleusement fortifiée.

29. Le soir de cet heureux jour, Dieu l'éleva de nou-

veau à des visions sublimes. La Sainte assura, dans l'aveu détaillé qu'elle fit à ses confesseurs, que, dans cette extase, Dieu se plut à la faire participer à la même joie qu'il daigna faire éprouver à saint Paul lorsqu'il fut ravi, comme il le dit lui-même, au troisième ciel. La Sainte disait : « Je n'espère jamais éprouver, tant que je serai sur terre, une plus grande joie, une plus grande douceur spirituelle; car je participais au bonheur des bienheureux dans la céleste patrie. Quelles que soient à l'avenir mes épreuves, mon cœur sera toujours dans l'allégresse, puisque, dans cette vision, j'ai reçu de la bouche même de Dieu la promesse certaine qu'il m'assistera de sa grâce jusqu'à mon dernier soupir, et qu'à l'instant même où mon âme sera délivrée des liens du corps, il me revêtira de sa gloire.

30. Lorsqu'elle fut revenue de cette admirable extase, elle resta pendant trois jours et trois nuits comme hors d'elle-même; quoiqu'elle eût les yeux ouverts, elle n'apercevait pas ce qui était devant elle : elle ressemblait à saint Paul renversé et converti par le Christ sur le chemin de Damas. Son état était tel, qu'elle ne pouvait discerner, comme l'Apôtre, si son âme avait été séparée ou unie à son corps. Une de ses compagnes se permit de l'interroger. « Ma mère, lui dit-elle, il s'est passé quelque chose aujourd'hui. — Oui, ma fille, répondit-elle, j'ai poussé aujourd'hui quatre gémissements : le premier était sur mon extrême misère, sur mes péchés et sur les vôtres; le second était causé par l'ardent désir que j'ai de communier; le troisième était pour une personne que j'ai su devoir recommander à Dieu; enfin j'ai versé

des larmes abondantes, en priant Notre-Seigneur de me délivrer de la nécessité de converser avec les créatures. Mais alors mon bien-aimé Sauveur m'a fait de tendres reproches. « Quoi! m'a-t-il dit, voudrais-tu disposer de toi selon ton bon plaisir! Et pourquoi ne me demandes-tu pas que je te retire du milieu des hommes? Ma grâce peut te suffire pour t'assister et te défendre. »

31. A peine eut-elle entendu son aimable Sauveur lui promettre une grâce surabondante pour la défendre, qu'il se présenta une troupe de démons qui l'entouraient comme pour la saisir; mais ils étaient arrêtés par une puissance supérieure, et ne pouvaient la blesser et la maltraiter. Ils lui demandaient avec impudence pourquoi elle se tourmentait tant pour une personne dont les fautes scandaleuses ne méritaient pas son intérêt. Mais la Sainte se moqua de leurs cris, et ne fit que rire de leurs efforts. Elle se tourna vers Jésus-Christ : « Seigneur, donnez donc à ces esprits méchants la liberté de satisfaire leur rage sur mon corps autant que le demande leur vengeance.

32. Un jour du mois de septembre, elle était à pleurer amèrement ses péchés. Jésus-Christ eut compassion de cette douleur, qui n'était pas, pour ainsi dire, raisonnable, et il lui dit : « Ma fille, ne t'afflige pas; ne pleure pas tes péchés, dont tu as obtenu un entier pardon. » Catherine répondit : « Donnez-m'en l'assurance par un signe certain, car la multitude de mes fautes m'épouvante. » Le Christ reprit : « Je veux bien accorder ta demande. » Il étendit alors la main sur la tête de Catherine, prononça les paroles ordinaires de l'absolution,

et il la laissa en paix. Pendant plusieurs jours, elle sentit le contact de la main divine qui s'était posée sur sa tête; l'effet miraculeux de cette faveur se continua encore plus longtemps; car, à partir de ce jour de septembre jusqu'au jour de l'Ascension de Notre-Seigneur, c'est-à-dire pendant près de huit mois, il lui fut impossible de prendre le plus petit morceau de pain, malgré tous les efforts qu'elle faisait sur elle-même pour obéir à ceux qui craignaient une illusion du démon.

33. De la fin du mois de septembre jusqu'au commencement du carême, son estomac ne voulait retenir que quelques herbes crues. Quand vint le commencement du jeûne quadragésimal, Dieu voulut glorifier sa toute-puissance par de nouveaux prodiges. Elle était obligée de rejeter le peu de nourriture qu'elle avait prise, et ces résistances de l'estomac continuèrent jusqu'au dimanche de la Passion. De ce triste jour jusqu'au jour joyeux de l'Ascension du Sauveur, il lui fut impossible de prendre la moindre chose, quoiqu'elle fit tous ses efforts pour obéir à ceux qui voulaient la contraindre de manger. Ainsi, pendant l'espace de cinquante-cinq jours, elle resta bien portante, sans prendre la moindre nourriture. Cette longue abstinence lui causait des souffrances intolérables, qu'elle ne pouvait pas cependant soulager en mangeant; mais, malgré la gravité de ses souffrances, elle continuait à montrer le même zèle et la même activité. Cet état s'aggrava beaucoup quelques jours avant la fête de l'Ascension, tellement qu'elle se crut incapable, à cause de sa fai-

blesse, de supporter davantage cette épreuve. Elle eut recours à Dieu avec confiance, en lui disant : « Seigneur, jusqu'à quand voulez-vous que je supporte ces peines ? » Il lui fut répondu que, dans le jour solennel de l'Ascension, elle serait délivrée de ces angoisses, qui l'avaient éprouvée plus violemment que jamais pendant les trois jours des Rogations. Elle était si faible qu'il lui fut impossible, pendant ces trois jours, d'aller à l'église recevoir la sainte Eucharistie, la seule nourriture qui lui conservait la vie depuis près de deux mois. Notre-Seigneur voulut satisfaire lui-même aux besoins et aux désirs de son Épouse; il lui envoya un ange qui tenait, dans un voile précieux, le corps sacré de Jésus-Christ. Le céleste messager le présenta à Catherine, qui se sentit aussitôt fortifiée et remplie de cette abondance de consolations qu'elle éprouvait quand elle communiait de la main des prêtres. Elle fut ainsi absorbée et renouvelée en Dieu pendant trois jours, sans pouvoir dire un mot à aucune créature.

34. Enfin se leva l'aurore du beau jour de l'Ascension; Catherine n'oublia pas les promesses divines, et partit de grand matin pour l'église avec une autre sœur. Après s'être fortifiée en recevant la sainte Communion, elle resta en extase comme à l'ordinaire, tant que les Offices solennels ne furent pas terminés. Lorsqu'elle fut sortie de son extase, elle se laissa conduire chez une sœur; on avait préparé pour elle et pour les autres une frugale réfection. En entrant et en voyant le repas préparé, Catherine éprouva sur-le-champ une certaine horreur que lui inspirait sans doute le

démon. Elle s'assit cependant à la table, et, en se rappelant les promesses divines, elle s'aperçut tout à coup qu'elle pouvait manger le pain dont elle n'avait pu, depuis huit mois, prendre la moindre miette. Avec ce pain, elle prit des légumes et d'autres aliments; elle s'abstint seulement de viande, et n'y voulut pas toucher. A ce pieux repas se trouvait le confesseur de la Sainte, qui était venu avec un autre frère de l'Ordre. En voyant se réaliser les prévisions de Catherine, ces deux religieux ne cessaient de bénir et de remercier Dieu, comme le firent beaucoup d'autres habitants de la ville, lorsque ce qui s'était passé fut connu.

30. Pendant la fête de la Pentecôte de la même année, vers l'heure de tierce, Catherine, après avoir reçu la sainte Eucharistie, fut forcée par une puissance supérieure de se jeter la face contre terre. C'était le feu du Saint-Esprit qui descendait sur elle comme il était descendu sur les Apôtres, en les remplissant de ses dons; et elle en fut elle-même comblée. On en vit la preuve le dimanche suivant, jour fixé par l'Église pour honorer spécialement le mystère de la très-sainte Trinité; car elle obtint pour elle et pour d'autres des grâces signalées. Elle obtint d'abord l'entier pardon des négligences et des péchés d'un religieux de l'ordre des Ermites de Saint-Augustin. Ce religieux, par l'intermédiaire du Père qui la confessait, s'était recommandé aux prières de la Sainte; elle se chargea volontiers des péchés qui tourmentaient l'âme du religieux repentant, et elle lui en obtint le pardon et la contrition parfaite. Le même jour, elle obtint la grâce d'un pardon général

et d'une contrition très-vive à un pécheur séculier qui était décidé à revenir à une vie plus chrétienne. Son confesseur, la veille au soir de la fête, lui avait recommandé, au nom de l'obéissance, les besoins de ce religieux et de ce séculier. Le matin, elle lui dit qu'elle avait obtenu de la miséricorde de Dieu la grâce et la contrition que ces personnes désiraient. Son confesseur lui dit alors : « S'il en est ainsi, vous êtes donc l'arbitre de la volonté divine, pour que vous en obteniez tout ce que vous souhaitez, tout ce que vous demandez. » Elle lui répondit : « Cela est bien vrai, parce que Dieu m'inspire le désir de demander dans la prière ce qui lui plaît, et il m'ôte le désir que je puis avoir de lui demander ce qui ne lui plaît pas et ce qu'il ne veut pas accorder dans ses desseins éternels. »

36. Ces grâces furent obtenues pour les autres; mais Dieu lui en accorda à elle-même de plus signalées. Avant cette fête, différentes infirmités l'avaient empêchée de recevoir la sainte Communion; mais elle se rendit ce jour-là de grand matin à l'église. Vers l'heure de tierce, à laquelle on croit que le Saint-Esprit se répandit sur le cénacle de Jérusalem, en forme de langues de feu, une flamme que les assistants ne voyaient pas, descendit du ciel, et tomba avec violence sur la tête de Catherine. Elle ne put résister, et fut obligée de se prosterner contre terre. Elle dit ensuite, pour expliquer ce mouvement, que les Apôtres et les disciples, réunis à Jérusalem, avaient été remplis d'épouvante, comme terrassés par le souffle du Saint-Esprit. Mais ils s'étaient relevés bientôt fortifiés par cet Esprit, qui les

voulait intrépides et courageux pour s'opposer à toutes les puissances des ténèbres.

37. La même année, le 24 juin, jour de la fête de la Nativité du précurseur saint Jean-Baptiste, elle assistait à la messe que chantait son premier confesseur. Au moment où le prêtre élevait, selon l'usage, l'Hostie consacrée, Dieu le Père lui dit très-distinctement : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis, de toute éternité, mes complaisances; et je veux, ma fille bien-aimée, qu'il se donne à toi dans ce divin Sacrement. » Dès qu'elle eut entendu ces paroles, elle s'approcha de l'autel; et, pendant qu'elle recevait la sainte Hostie des mains de son second confesseur, frère Barthélemy de Dominici, le premier étant occupé à célébrer la messe, elle sentit s'allumer dans son cœur, au feu de l'Esprit-Saint, un feu qui communiqua ses flammes à ses deux confesseurs.

38. Ici trouve sa place ce que moi, frère Thomas della Fonte, j'ai observé de mes propres yeux ¹. Très-souvent, et pour ainsi dire toujours, la sainte Hostie s'agitait entre les doigts du prêtre, et volait d'elle-même se cacher dans le cœur de la Bienheureuse, sans qu'elle fit, avec la langue ou les lèvres, le moindre effort pour la recevoir. Dans ses fréquentes maladies, rien ne la soulageait que ce Pain vivant, qu'elle recevait de la main des anges ou des hommes; et, si les

¹ Ce passage indique que l'auteur du Supplément copie mot pour mot, en cet endroit, les notes laissées par le premier confesseur de sainte Catherine.

hommes et les anges ne la secouraient pas, elle recouvrait ses forces perdues en se nourrissant spirituellement de ce Pain divin par le seul désir. Le frère Grégoire de Rimini en a rendu plusieurs fois témoignage. Ce religieux, de l'ordre des Ermites de Saint-Augustin, aussi remarquable par sa science que par sa piété, était le neveu d'un autre Frère, Grégoire de Rimini, théologien et prieur général de son Ordre. Il faut admirer ce qui lui arriva à Rome, où le nom de Catherine était déjà devenu célèbre. Il demanda en grâce de pouvoir un jour lui donner la sainte Communion : il lui fut accordé de célébrer la messe à laquelle assistait Catherine, qui était très-affamée du Pain céleste. Quand vint le moment de lui présenter la sainte Eucharistie, il tenait d'une main ferme la patène, et il vit de ses propres yeux et tous les assistants aussi, à leur grand étonnement, la sainte Hostie s'échapper de ses mains et s'envoler directement dans la bouche entr'ouverte de la Bienheureuse. Lorsqu'on lui présenta ensuite, selon la louable coutume de ces temps, le calice pour purifier ses lèvres, la Sainte, comme altérée du sang précieux de Notre-Seigneur, le serra tellement entre ses dents, qu'on eut beaucoup de peine à l'en détacher. Outre le fait qu'il attestait, comme une chose dont il avait été témoin lui-même, le frère Grégoire déclare avoir entendu dire par des personnes sages et dignes de foi, que souvent la petite partie de la sainte Hostie que le prêtre sépare pour la mettre dans le calice, quittait d'elle-même l'autel où on disait la messe, et, sans aucun intermédiaire, volait au lieu éloigné où se tenait

Catherine, soupirant après le bonheur de s'unir par la sainte Communion à son céleste Éponx.

39. Un matin, je ne sais pour quelle cause, elle ne put communier, quoiqu'elle fût venue dans ce dessein à l'église. Que ce fût un refus, comme cela arrivait souvent, ou une distraction du prêtre, elle en prit occasion de s'humilier et de s'accuser amèrement; elle eût voulu qu'on la chassât de l'église comme indigne d'y rester; et cela était arrivé plus d'une fois à cause de l'aveuglement des sacristains et des autres ¹. Notre-Seigneur s'empressa de la consoler, en lui disant : « D'où vient, ma fille, que tu veux t'éloigner et me fuir? Je te dis que ton âme est devenue mon temple; et dans quelque endroit que tu ailles, tu te trouveras toujours avec moi, parce que je serai toujours avec toi. »

40. Le 9 juillet, qui tombait un vendredi, elle désirait avec une grande ardeur entendre la messe, que nos Frères avaient l'habitude de chanter, tous les vendredis, en l'honneur du Saint-Esprit. Comme une indisposition grave l'empêchait d'aller à l'église, elle se mit à chercher en elle-même le motif qui avait fait adopter l'usage de chanter cette messe votive du Saint-Esprit. Pendant qu'elle demandait à Dieu de l'éclairer à ce sujet, il lui fut répondu que, comme on renouvelait, le vendredi, la mémoire de la Passion de Jésus-Christ, on rappelait aux fidèles, en chantant cette messe, que le seul amour, propriété personnelle du

¹ Le B. Raymond, III^e part., chap. vii, p. 13.

Saint-Esprit, avait porté le Fils de Dieu, plein de cet Esprit, à souffrir des peines et une mort si cruelles pour nous sauver. Après cette explication, elle vit apparaître un Agneau inondé de sang, dont le front était orné d'une croix brillante. L'Agneau s'approcha de Catherine, qui s'humilia en sa présence et lui demanda, avec une contrition parfaite, l'entière rémission de tous ses péchés.

41. Pendant qu'elle contemplait cet Agneau sanglant et qu'elle pleurait de tout son cœur, l'apôtre saint Paul se présenta devant elle. Elle se prosterna à ses pieds et lui fit la confession de ses fautes, qu'elle jugeait horribles. L'Apôtre, après avoir entendu sa confession, lui adressa, dit-elle, une grave réprimande, en lui démontrant, par de bonnes raisons, que les négligences ne sont pas des fautes si légères, comme on le pense ordinairement, si on considère le grave préjudice qu'elles causent à l'âme. Il lui enseigna ensuite le prix du temps, pour lui faire comprendre combien est digne de reproche et de châtiment celui qui laisse passer un seul instant sans faire des efforts pour penser à Dieu; car Dieu, dans son active providence, pense à nous sans cesse. Nous devrions donc penser à lui de même, et ne jamais oublier Celui qui, de toute éternité, nous a prévenus de son amour infini, avant que nous fussions capables de le connaître et de l'aimer. En écoutant ces paternels conseils, qu'elle prenait pour de sévères reproches, Catherine se tenait devant l'Apôtre, remplie d'une telle confusion, qu'elle n'en eût pas éprouvé une plus grande devant tous les hommes

de la terre. Elle protesta ensuite à son confesseur que, si la présence de l'Agneau divin ne l'eût pas fortifiée et fait espérer dans le prix du sang dont elle le voyait baigné, son cœur n'aurait pas pu résister, et elle serait morte de honte. Elle se disait ensuite à elle-même : « Si j'ai ressenti une telle honte devant un seul habitant de la Cour céleste, comment, pauvre misérable, pourrai-je supporter la confusion que j'éprouverai au jugement, lorsque j'entendrai les reproches du souverain Juge en présence de tous les anges et de tous les hommes? »

42. Les conseils, de l'apôtre saint Paul firent une telle impression sur son esprit, que le lendemain de cette vision, un de ses frères l'ayant interrogée sur je ne sais quelle affaire domestique, elle fut distraite un instant de la pensée de Dieu, et en ressentit après un tel chagrin, qu'elle s'écriait dans sa douleur : « Oh ! misérable, misérable créature, je voudrais me voir foulée aux pieds par tous les hommes comme je le mérite. Je suis vraiment digne de tous les mépris et de tous les outrages, car je ne me suis pas uniquement appliquée à contempler la bonté infinie de Dieu. » Et pourtant, pendant ces instants si courts, elle n'avait rien pensé et rien dit de frivole et de blâmable.

VIII

Du zèle et de l'amour de Catherine pour la sainte Église romaine.

1. Catherine avait soutenu avec ardeur la cause d'Urbain VI, et l'avait défendue contre ses nombreux ennemis par les ferventes prières, les discours publics et les lettres qu'elle avait adressées aux personnages les plus influents de l'Italie. Le Souverain Pontife la fit appeler à Rome, et elle y arriva le 28 novembre 1378¹. Ses instances auprès de Dieu et des hommes lui attirèrent les persécutions des méchants, mais ne ralentirent pas son zèle à apaiser par ses larmes la colère divine, et à désarmer les séditeux qui voulaient attenter à la vie d'Urbain VI.

2. Il y avait déjà un an et quelques mois qu'elle était à Rome, lorsque arriva le mois de janvier de

¹ Le B. Raymond, III^e part., chap. 1, p. 3.

l'année bissextile de 1380. Le jour de la Circoncision éclatèrent des séditions plus terribles que les premières. Catherine se sentit enflammée d'une nouvelle ardeur pour l'honneur de Dieu et de sa sainte Église, à la vue de ces complots du peuple contre le Saint-Père ¹. Elle se mit à pousser vers Dieu des gémissements inénarrables, à le conjurer d'arrêter la rage et les projets des démons; elle joignit à sa prière une austérité d'une rigueur incroyable; car, depuis le jour de la Circoncision jusqu'au dimanche de la Sexagésime, qui tombait cette année le 29 janvier, elle ne prit pas une seule goutte d'eau, quoiqu'elle se sentit dévorée par la soif. Il semblait aux personnes qui l'approchaient qu'il y avait en elle comme un incendie; on eût dit, quand elle respirait ou qu'elle parlait, qu'il sortait des flammes de ses lèvres, tant son haleine était brûlante.

3. Tous s'étonnaient de la voir, la joie sur le visage, agir avec la même activité, recevoir gracieusement ceux qui venaient la consulter sur leur âme, ou l'entretenir des affaires publiques. Tous voyaient bien cependant qu'elle était réduite à l'extrémité, extérieurement et intérieurement; mais Dieu, qui n'oublie jamais de consoler ceux qui espèrent en lui et qui souffrent pour son honneur et pour la défense de l'Église, ne cessa pas de l'élever à d'admirables extases et de l'éclairer, en lui révélant d'ineffables mystères. Cette cruelle et

¹ Voir les lettres CXLVIII, CXLIX, écrites par sainte Catherine au B. Raymond.

miraculeuse abstinence dura depuis le 1^{er} janvier jusqu'au 29 du même mois. Ce jour, qui était un dimanche, elle éprouva des douleurs extraordinaires. « La souffrance de mon cœur était si grande, disait-elle, que ma tunique fut déchirée sans que je pusse savoir comment. Je me roulais dans la chapelle comme une personne en convulsion. Si on avait voulu me retenir, on m'aurait certainement ôté la vie. Lorsque vint le lundi soir, je fus forcée d'écrire au Christ de la terre (c'est ainsi qu'elle avait coutume d'appeler le Pape) et à trois cardinaux. Je fus obligée de me faire aider dans ce travail; et, lorsque j'eus écrit au Christ de la terre, je fus obligée de m'arrêter, tant les souffrances de mon corps étaient grandes. »

4. Depuis le dimanche de la Sexagésime jusqu'à l'avant-dernier jour d'avril, où elle alla au ciel, elle souffrit ces douleurs, qui allaient toujours en augmentant et ne cessèrent qu'au moment de son bienheureux passage. Les forces lui manquèrent peu à peu; le mal envahissait de plus en plus son corps épuisé. Elle employa ces trois mois de tortures à prier de cœur plutôt que des lèvres; elle parlait à Dieu, et Dieu lui répondait intérieurement, lui expliquant de très-profonds mystères, dont quelques-uns regardaient le gouvernement et le salut de la sainte Église. Elle fit connaître par lettre, au Père Raymond, quelques-unes des choses qui se passèrent entre elle et Dieu pendant cette longue et terrible épreuve.

IX

Derniers enseignements de la Bienheureuse à ses disciples.

1. Lorsque fut arrivé le troisième dimanche de Carême, qui, pour l'année bissextile de 1380, tombait le 26 février, il lui fallut céder à la violence de ses souffrances, et pendant près de deux mois elle ne put remuer de son lit, composé de quelques planches nues. L'affaissement de son corps augmentait tellement de jour en jour, qu'elle n'avait même plus la force de soulever la tête et de changer de côté. Ce qui l'affligeait davantage, c'était d'abord la considération des offenses sacrilèges que commettaient contre la Majesté divine les chrétiens dans ces temps agités, et, ensuite, les périls de plus en plus graves qui menaçaient la sainte Église.

2. Elle disait souvent que ses peines étaient corporelles, mais qu'elles n'étaient pas naturelles; car Dieu avait permis aux démons de torturer son corps. On

voyait bien qu'elle disait vrai, car elle était accablée et tourmentée comme jamais créature humaine ne l'avait été. Il est impossible de donner une idée de sa patience dans ses douleurs; elle était toujours joyeuse, et elle semblait avoir le visage d'un ange, comme les saintes Écritures le disent de saint Étienne, premier martyr. Tout son corps cependant n'était qu'un squelette recouvert de peau. Je dirai seulement que, quand elle éprouvait un redoublement de souffrances, elle élevait en souriant le regard vers le ciel, et répétait : « Grâces vous soient rendues, mon éternel Époux, pour tant de bienfaits, de douceurs et de présents dont vous daignez combler chaque jour votre misérable servante. »

3. Au commencement de sa dernière maladie, on croit généralement qu'elle sut par révélation la délivrance prochaine de son âme des liens du corps. Elle ne voulut pas différer plus longtemps de donner à ses disciples les conseils et les enseignements qui pouvaient être utiles à leur salut. Elle leur enseigna d'abord cette doctrine, qu'elle estimait devoir être le fondement du grand édifice de la vraie perfection : « Celui qui veut sincèrement se consacrer tout entier au service de Dieu doit nécessairement dépouiller et purifier son intérieur de tout amour sensitif, de tout attachement à n'importe quelle créature, qu'elle soit raisonnable ou irraisonnable; il doit, de tout l'élan, de toute l'ardeur de son âme, aspirer uniquement à Dieu et ne tendre qu'à Dieu. Il est impossible que le cœur se donne entièrement à Dieu s'il n'est pas libre et détaché de tout autre amour, s'il ne s'affranchit de cette division intérieure qui le

partage entre Dieu et les créatures; toute notre étude, toutes nos pensées doivent tendre à cette perfection, à cette simplicité de l'amour détaché de toute affection terrestre. Mais c'est en vain que l'âme fera tous ses efforts pour arriver à cet heureux état de l'amour pur, si elle n'emploie pas la prière fondée sur une humilité profonde, qui exclut toute confiance présomptueuse en ses propres mérites et dans ses vertus apparentes. C'est parce que je connaissais cette nécessité que je me suis toujours appliquée à la prière; et j'aurais voulu, si cela eût été possible sur terre, avoir sans cesse, et comme naturellement, l'esprit attaché aux choses célestes. La prière est un pâturage, un champ où toutes les vertus trouvent leur nourriture, leur développement, leur vigueur; et, dès que cette ressource leur manque, elles s'affaiblissent et meurent, pour ainsi dire, de faim.

4. « A la lumière de la sainte Foi on connaît que tout ce qui arrive, tout ce qu'on prend pour des disgrâces ou des prospérités, arrive par le bon plaisir de la volonté divine. Ce qu'on prend pour une rigueur ou pour un châtiment, Dieu ne le permet pas, ne l'envoie pas par un mouvement de haine ou de méchanceté; mais il dispose tout selon les desseins de cet amour infini qui gouverne toutes les créatures. C'est de là que venait cette promptitude à obéir avec respect aux supérieurs que Dieu nous a donnés, et à suivre sans réplique et sans dégoût leurs commandements, quelque pénibles qu'ils semblassent être. J'étais soutenue par cette réflexion, que c'est par la voix de nos supérieurs et de ses ministres que Dieu nous parle, et qu'il voulait ainsi

pourvoir aux besoins de mon âme et perfectionner par l'épreuve la vertu, s'il y en avait en moi toutefois.

5. « La pureté de l'âme doit être recherchée par tous les moyens imaginables. Il faut, pour l'obtenir et la conserver, s'abstenir de tout jugement sur les actions des autres, et bien se garder d'examiner, de critiquer sévèrement leurs fautes. Quoi qu'il arrive, nous devons nous humilier devant les impénétrables décrets de la volonté divine, et personne ne doit se faire juge de la conduite du prochain, quelque digne qu'elle soit de châtement. La charité demande toujours qu'on ait de la compassion pour la faiblesse humaine : il faut prier Dieu pour celui qui fait le mal, afin qu'il soit éclairé et qu'il recoure à sa miséricorde. Je vous recommande d'espérer toujours avec confiance, dans tous les malheurs, en la divine Providence; car, d'après les leçons de l'expérience, je puis vous assurer qu'elle est si grande, si étendue, si élevée, qu'il n'y a pas de personne, de lieu et de moment qui ne reçoivent ses bienfaits. Vous et moi, nous l'avons éprouvé dans les circonstances les plus pénibles : nous avons trouvé son secours dans des angoisses qui paraissaient insurmontables. Je vous promets qu'elle vous protégera et vous guidera toujours avec une bonté particulière. »

6. Elle recommanda ensuite à tous un zèle ardent pour la paix de la sainte Église, pour la défense et le triomphe du Vicaire de Jésus-Christ. Ils ne devaient jamais oublier d'offrir à Dieu, chaque jour, des prières humbles et confiantes pour obtenir cette grâce de sa divine clémence. « Pour moi, misérable, continua-

t-elle, pendant tout le cours de ma vie, mais surtout pendant les six dernières années, je me suis sans cesse appliquée à demander à mon bon Seigneur la conservation, l'exaltation, la paix et l'unité de son Église. Je vous confesse, mes fils bien-aimés, que, pour apaiser la colère divine provoquée par tant de révoltes et d'iniquités, j'ai offert en sacrifice de propitiation mon corps, qui a été soumis par le juste Juge à de cruelles douleurs. Ces douleurs, qui accablaient ce corps misérable, ont été augmentées par la rage des démons ; qui avaient obtenu de Dieu, comme autrefois pour Job, de me tourmenter ; non pas à leur plaisir, car depuis longtemps vous auriez pleuré ma mort, mais de me tourmenter dans la mesure que demandait la justice divine. Mon très-clément Époux a bien voulu accepter ce sacrifice volontaire en échange des châtiments que méritaient des hommes orgueilleux et corrompus, et il n'y a pas une partie de mon corps qui ne soit percée de flèches cruelles. »

7. A ces paroles, la pieuse assistance éclatait en sanglots : ils voyaient que leur mère bien-aimée et leur maîtresse languissait accablée d'horribles souffrances. La Bienheureuse, attendrie par les larmes et la douleur des siens, leur dit : « Vous voyez, mes bien-aimés, que mon très-doux Époux veut que, quand mon sacrifice sera accompli par le moyen de ces peines, mon âme, délivrée de son obscure prison, retourne à son principe. Mais ne vous attristez pas en pensant à mon prochain départ pour l'éternité. Si vous compreniez bien, vous vous réjouiriez plutôt avec moi ; vous uniriez votre joie

à ma joie , parce que je vais quitter ce lieu d'affliction et de peines pour trouver mon repos dans un océan de paix , en Dieu , le Bien infini et éternel. Je vous promets que je vous serai plus utile lorsque je serai pour toujours unie à mon Créateur, que si je continuais encore longtemps à vivre parmi les hommes , au milieu de ce monde si agité et si misérable. Soyez persuadés que j'ai abandonné à la volonté divine ma vie et ma mort, en lui disant bien formellement que, s'il prévoit qu'il peut résulter de la prolongation de mon existence sur terre quelque bien pour ses créatures, je m'offre de nouveau à toutes les fatigues, à tous les tourments; je suis prête à souffrir et à mourir, s'il est possible, cent fois par jour, pour que toute langue glorifie le très-doux et très-saint Nom de mon Époux bien-aimé. Mais si c'est le bon plaisir de Dieu que je passe bientôt de cet exil à la patrie céleste, soyez certains que je donne ma vie pour la sainte Église, si combattue et si tourmentée dans ces temps désastreux. Mourir pour une cause si juste et si sainte est, selon moi, la grâce la plus précieuse de toutes celles que la miséricorde de Dieu a daigné m'accorder dans le cours de toute mon existence. »

8. Après avoir ainsi parlé pour tous en général , elle appela séparément chacun de ses disciples, et leur dit en particulier ce qu'elle croyait devoir leur être le plus utile après sa mort. Elle fit connaître à plusieurs que la volonté de Dieu était qu'ils se soumissent à l'obéissance, en prenant l'habit de quelque Ordre religieux. Elle commanda formellement à Étienne Maconi d'entrer

dans l'ordre des Chartreux, à François Malavolti de se retirer dans un couvent d'Olivetains; à d'autres, elle ordonna d'embrasser la vie érémitique ou d'entrer sur-le-champ dans l'état ecclésiastique. Aux Sœurs de la Pénitence de Saint-Dominique, elle donna pour mère et supérieure sœur Alessia. Pour les hommes, c'était le Père Raymond qui devait les diriger dans les voies spirituelles.

9. Elle avait dit autrefois que l'amour-propre déréglé est la cause de tous les maux et la ruine de tous les biens. Elle ajouta, pour mieux faire comprendre cette vérité : « Il y a deux espèces différentes de cet amour-propre si coupable et si pernicieux. L'un est l'amour-propre sensitif, l'autre l'amour-propre purement spirituel. L'amour-propre sensitif tient le cœur enchaîné à tout ce qui est terrestre : aussi de cet amour, comme d'une fontaine empoisonnée, découlent ce honteux penchant à se plonger sans cesse dans la fange des souillures charnelles, cette avidité insatiable d'amasser des richesses, de surpasser les autres, de se repaître de fumée et d'ambition, enfin ce mépris scandaleux de tout ce que prescrit la Loi divine. L'autre amour-propre est l'amour-propre spirituel, aussi pernicieux que l'amour-propre sensitif. Cet amour-propre se met ordinairement dans les cœurs de certaines personnes pieuses qui se sont séparées des affections sensibles et mondaines, et qui en ont généreusement méprisé les voluptés. Mais, hélas ! elles s'attachent ensuite à leur sentiment, et se rendent avec peine aux conseils qui leur sont donnés. Elles veulent servir Dieu seul, mais

selon leur goût et leurs idées, quand, au contraire, Dieu veut que chacun se consacre entièrement à son service, et que la première chose qu'il fasse soit de déposer sa volonté propre. De cet amour spirituel dérive souvent un attachement blâmable à quelque saint exercice : au jeûne, par exemple. Ces personnes tiennent à leur jugement, et ne se font aucun scrupule de manquer à l'obéissance des supérieurs, qui voudraient les voir moins jeûner, mais être plus dociles. De cet amour vient encore le choix aveugle et inconsideré de ceux qui veulent embrasser l'état ecclésiastique, sans écouter la voix de Dieu et les conseils de sages et prudents directeurs.

10. « A la foule de ceux que perd cet amour-propre spirituel, si difficile, du reste, à reconnaître, on peut ajouter ceux qui désirent toujours jouir des consolations intérieures et des douceurs de la grâce. Si Dieu, pour rendre leur vertu plus solide, les laisse un peu de temps dans l'aridité et leur cache sa face en suspendant exprès l'abondance de ses lumières, ils sont aussitôt exposés à une sombre mélancolie et se laissent aller à une sorte de désespoir. Ils s'abandonnent au relâchement, à la tiédeur, pensant qu'il est impossible, dans cet état de ténèbres, d'avancer vers la perfection. Ils ne s'aperçoivent pas que Dieu permet ces ténèbres afin qu'humiliés et résignés en lui, ils cherchent à obtenir, par un redoublement de ferventes prières, de nouveaux dons et de nouvelles faveurs. Aussi le vrai spirituel ne cherche autre chose que Dieu, et c'est pour son amour qu'il travaille et se fatigue au salut du prochain. C'est vers

ce but que tendent toutes ses pensées, ses efforts et ses soins, qu'il soit réjoui par les douceurs célestes, ou qu'il soit éprouvé par les sécheresses et privé de toute consolation sensible. Il trouvera un grand secours dans cet état d'humiliation et d'épreuve, s'il réfléchit à l'immense bonté de Dieu et à l'ordre toujours juste de la Providence, qui dispose, gouverne et mesure toute chose pour notre sanctification. »

11. Elle avoua, à ceux qui l'entouraient, qu'un jour elle se sentait enflammée du vif désir de vivre séparée des hommes au milieu d'un désert, et elle en demandait ardemment la grâce à Notre-Seigneur; elle entendit qu'il lui était répondu qu'un très-grand nombre de solitaires étaient de corps dans leurs cellules, mais qu'ils en étaient bien loin par leurs pensées et par leurs affections. « Je veux, me dit intérieurement Notre-Seigneur, je veux que ta cellule soit la connaissance profonde de tes faiblesses et de tes fautes. Cette cellule, dans laquelle l'esprit se retire avec une sainte componction, tous ceux qui se consacrent à mon service peuvent et doivent la creuser dans leurs cœurs. En le faisant, on travaille à sa perfection; quels que soient le lieu et les personnes qu'on rencontre, on s'y trouve toujours solitaire et tranquille. »

X

De la mort précieuse de Catherine.

1. Vers l'aube du 29 avril, la Bienheureuse était mourante; elle demanda avec les sentiments d'une humilité profonde le secours des sacrements, l'absolution et les indulgences abondantes accordées par les Souverains Pontifes pour ce dernier passage de l'éternité. Avant tout elle appela son confesseur et voulut, par une confession générale, purifier sa très-pure conscience des taches qu'elle croyait y voir. Fortifiée ensuite par le Pain eucharistique, elle demanda de frère Jean, Ermite de Saint-Augustin, un de ses plus chers disciples, l'application des indulgences que lui avaient accordées Grégoire XI et Urbain VI. Plus le jour augmentait, plus la Sainte manquait de force; elle ne donnait d'autre signe de vie qu'une respiration faible et interrompue. On décida qu'il ne fallait plus différer l'Extrême-Onction. Ce sacrement salutaire lui fut administré, en

pleurant beaucoup, par le vénérable frère Jean, abbé du célèbre monastère de Saint-Anthime.

2. Lorsqu'elle eut été fortifiée par les saintes Onctions, elle commença à combattre contre les ennemis du genre humain, qui s'étaient vantés de vouloir la tourmenter à ses derniers moments. Ce rude combat contre les esprits mauvais dura près de deux heures, au grand étonnement des assistants, qui compatissaient à sa peine. Lorsqu'elle eut enfin, avec l'aide de Dieu, vaincu et confondu les princes des ténèbres conjurés contre elle, son visage, qui était troublé par cette héroïque résistance, redevint d'une beauté angélique. Elle ne cessait de remercier son miséricordieux Époux de la victoire qu'elle venait de remporter, parce qu'il combattait en elle et pour elle. La sœur Alessia la soutenait alors; elle s'appuya sur son bras, se leva sur son pauvre lit, et, en présence de sa famille spirituelle, qui pleurait, elle fit publiquement une confession générale de toute sa vie, avec beaucoup de gémissements et de larmes. Elle demanda aux prêtres présents l'absolution sacramentelle, les suppliant de la renouveler, en lui appliquant les indulgences papales, pendant les quelques heures qui lui restaient à vivre.

3. Il était impossible de ne pas se sentir touché et enflammé de l'amour divin en entendant la Sainte demander pardon aux présents comme aux absents des exemples scandaleux qu'elle leur avait donnés, et de la négligence qu'elle avait mise à leur avancement spirituel. Elle les bénit tous dans le Seigneur, et elle répéta plusieurs fois cette bénédiction, promettant qu'elle ne

les oublierait pas, puisqu'ils l'avaient toujours servie et regardée comme une mère. Enfin elle fixa ses regards sur un Crucifix placé dans un petit cadre rempli de reliques, et elle répéta plusieurs fois : O Sang ! ô Sang ! « Enfin, Seigneur, dit-elle, vous m'appellez et je viens avec joie à vous, non pas grâce à mes mérites, mais grâce à votre infinie miséricorde : je remets mon âme entre vos mains. » En disant ces paroles, cette sainte âme, délivrée des liens du corps, vola dans le sein de Dieu, dont elle avait toujours cherché la gloire par tant d'œuvres admirables. L'heureux passage de cette vierge sainte à la bienheureuse éternité eut lieu, à midi, le dimanche qui précède l'Ascension, et qui tombait, en 1380, le 29 avril, fête de saint Pierre, martyr, une des grandes gloires de l'Ordre de Saint-Dominique.

4. Lorsque l'âme de sainte Catherine fut entrée dans le royaume des bienheureux pour recevoir la couronne d'or ornée de pierres précieuses que son divin Époux lui avait promise en échange de la couronne d'épines qu'elle avait choisie pendant sa vie, son corps virginal resta trois jours sans être enseveli. On le mit ensuite avec honneur dans le cimetière où on avait coutume alors d'enterrer les corps de nos Religieux.

5. Pendant ces trois jours, beaucoup de maîtres en théologie et d'autres prédicateurs célèbres s'estimèrent heureux de pouvoir monter en chaire pour prononcer son éloge. Les sujets les plus remarquables de presque tous les Ordres réguliers s'efforcèrent à l'envi de témoigner la vénération qu'ils avaient pour la défunte. Parmi

eux se signala frère Jean de Sienne, Ermite de Saint-Augustin et disciple très-dévoué à sa sainte Mère. Un de ces prédicateurs, qui était maître en théologie, voulut célébrer les louanges et les vertus de la Sainte; il en fut empêché par le bruit de la foule accourue pour vénérer ses reliques. Il ne put ouvrir la bouche et commencer son discours; il cria alors à haute voix : « Cette vierge n'a pas besoin de nos discours; elle parle et se fait connaître assez elle-même. »

6. Le saint corps se conserva pur et intact tout le temps qu'il fut exposé; il répandait une agréable odeur. Les bras, le cou, les jambes étaient aussi souples que si elle avait été encore vivante. Il y eut un grand concours de personnes de toutes les conditions, de cardinaux, de prélats, de nobles et d'artisans, qui s'entretenaient de ses admirables vertus; et chacun s'estimait heureux de pouvoir toucher à ses restes. Son tombeau fut aussi visité avec autant d'empressement et de dévotion que les tombeaux des autres Saints qui sont à Rome, et Dieu accorda des grâces nombreuses à ceux qui le priaient au nom de son Épouse bien-aimée.

VIE DE SAINTE CATHERINE DE SIENNE

TÉMOIGNAGES DE SES DISCIPLES

AU PROCÈS DE VENISE

Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour glorifier sa fidèle épouse Catherine, voulut que sa mémoire restât complète et incorruptible dans l'Église, comme ces corps saints qui, vénérés par les peuples, respectés par les siècles, attendent dans leur intégrité, à l'ombre des autels, le jour de la résurrection. Non-seulement le Père Raymond de Capoue, son confesseur, écrivit l'histoire de notre Bienheureuse, mais ses autres disciples furent providentiellement appelés à rendre témoignage de ses vertus, et c'est par leurs dépositions que nous terminons ce volume.

Les miracles opérés par Catherine, pendant sa vie et après sa mort, avaient tellement prouvé sa sainteté,

que la dévotion des fidèles se manifestait par des honneurs publics. Les Frères Prêcheurs de Venise et des autres villes d'Italie célébraient l'anniversaire de sa mort le dimanche qui suivait la fête de saint Pierre martyr. Le prédicateur du jour prononçait son éloge, et exhortait les auditeurs à imiter ses vertus. Cet usage fut suivi, en 1411, au couvent de Saint-Jean-et-Saint-Paul à Venise. L'opinion s'en émut; on accusa les religieux de rendre un culte à une personne que l'Église n'avait pas encore canonisée. L'affaire fut déferée à François Bembo, évêque de Venise, et Légat du Saint-Siège, qui assigna pour le 26 mai suivant les organisateurs de la fête, le Père Barthélemy de Ferrare, Inquisiteur, et le Père Thomas de Sienne, Prieur du couvent, afin qu'ils eussent à s'expliquer sur cette accusation. Ils comparurent en effet, et déclarèrent qu'ils n'avaient pas rendu de culte à Catherine; qu'ils avaient célébré l'Office du jour, et qu'ils avaient seulement proposé à l'imitation des fidèles les vertus dont le Ciel avait enrichi cette âme sainte; que ces vertus étaient connues de tout le monde, et que la croyance générale était que Catherine méritait d'être inscrite au nombre des saints; qu'ils étaient prêts à rendre témoignage de la vérité, mais qu'ils désiraient le faire plutôt par écrit que de vive voix. Le vicaire de l'évêque y consentit; les deux religieux écrivirent leurs témoignages sur la sainteté et la doctrine de Catherine. Ils invoquèrent aussi le témoignage d'autres personnes recommandables, telles que dom Étienne Maconi, Général des Chartreux, dom Barthélemy de Ravenne, Prieur de l'île de la Gor-

gone, frère Ange de Sienne, de l'ordre des Frères Mineurs.

Le recueil de ces pièces importantes, inutilement cherché par les continuateurs de Bollandus, a été publié depuis par dom Martène, sur un manuscrit de la Grande-Chartreuse, copié sur un manuscrit des Dominicains de Sienne, par dom Pierre Masotti, Prieur de la Chartreuse de Pontignano ¹.

Les actes du procès ont été rédigés par le notaire François de Viviano, et on peut en suivre toute la procédure. Les Frères Prêcheurs ayant été accusés de célébrer la fête de Catherine, frère Barthélemy de Ferrare est cité, le 24 mai 1411, devant François Bembo, évêque de Venise. Les demandeurs, dont on donne les noms et les adresses, exposent la plainte, et requièrent qu'on empêche à l'avenir un pareil abus.

Le 26 mai, frère Barthélemy de Ferrare et frère Thomas de Sienne comparaissent devant l'évêque, assisté de son vicaire, Dominique *de Esculo*, dans la chapelle épiscopale du palais. On discute l'affaire, et l'évêque décide qu'elle sera exposée dans des mémoires écrits. Frère Barthélemy étant obligé de partir le soir même, le Vicaire général écrit, le lendemain, à l'évêque de Ferrare, pour le prier d'entendre frère Barthélemy, et de lui envoyer sa déposition revêtue de son sceau.

¹ Processus contestationum super sanctitate et doctrina beatæ Catharinæ de Senis, de mandato Reverendi in Christo Patris ac DD. Francisci Bembo, Dei gratia episcopi Castellani, per Franciscum de Viviano, Notarium dictæ Curiae positus... Dom Martene, *Veterum Scriptorum et Monumentorum amplissima Collectio*, t. VI, p. 1238.

Frère Barthélemy, ayant eu connaissance de cette lettre, écrivit au Père Thomas de Sienne qu'il n'était pas convenable, à cause de son titre d'inquisiteur de Ferrare, qu'il fût examiné sur cette affaire par l'évêque de la ville, qu'il valait mieux que le vicaire de l'évêque de Venise lui écrivît directement, et qu'alors il pourrait satisfaire publiquement à ses demandes. Le Père Thomas de Sienne alla donc trouver l'évêque de Venise et son vicaire, qui se rendirent à la proposition qui leur était faite, et l'avant-dernier jour de juin, le vicaire adressa au Père Barthélemy une lettre où il le prie de lui exposer ce qu'il a réellement dit dans le discours prononcé au couvent de Saint-Jean-et-Saint-Paul. Dès que le Père Barthélemy eut reçu cette lettre à Ferrare, il s'occupa de la réponse; mais différents obstacles l'empêchèrent de la terminer sur-le-champ; elle ne fut prête que le 27 avril 1412, et elle fut remise avec les autres dépositions à l'audience épiscopale, en présence de trois religieux et du notaire soussigné. Le vicaire général remit à quinzaine la décision de cette affaire, afin de pouvoir examiner tous ces écrits.

Le jugement fut à la gloire de la bienheureuse Catherine : il fut déclaré que les Frères Prêcheurs n'avaient rien fait de répréhensible en fêtant sa mémoire; les demandeurs retirèrent leur plainte, et le notaire François de Viviano rédigea le procès-verbal de tout ce qui s'était passé. Cet acte fut signé par lui et les témoins, le 5 janvier 1413.

Nous allons analyser avec soin ces dépositions des contemporains de sainte Catherine; et nous citerons tous

les passages qui complètent l'histoire écrite par le B. Raymond de Capoue. Nous terminerons en donnant la bulle de canonisation, résumé et conclusion de tous ces témoignages.

FRÈRE BARTHÉLEMY DE FERRARE

La déposition de frère Barthélemy de Ferrare est datée du dernier jour de septembre 1411. Elle fut mise en forme authentique par le notaire de l'inquisition, Urbain de Russettis, le 27 avril 1412, pliée et scellée le 7 mai suivant, et présentée le 16 du même mois, en audience publique, au vicaire général de l'évêque de Venise.

1. Frère Barthélemy n'a pas connu personnellement la bienheureuse Catherine. Il s'applique surtout à justifier les fêtes célébrées en son honneur, et il explique les causes qui ont retardé sa canonisation. Il reconnaît que, depuis nombre d'années, le dimanche qui suit la Saint-Pierre martyr, on fait une fête en l'honneur de celle que tout le monde appelle la bienheureuse Catherine de Sienne, *quæ communiter appellatur beata Catharina de Senis*. Pendant plus de dix ans, il a vu célébrer cet anniversaire avec beaucoup d'édification, et rien ne s'y est passé qui ne fût conforme à la doctrine de l'Eglise, puisqu'on ne rendait à Catherine aucun des honneurs réservés aux Saints canonisés. Le 3 mai 1411,

fête de l'Invention de la sainte Croix, on a fait mémoire de la Bienheureuse, et c'est lui-même qui prêchait. Pour que toute erreur fût impossible, il a déclaré à son auditoire que l'ordre de Saint-Dominique, si zélé pour les lois de l'Église, ne prétendait pas célébrer la fête de Catherine, comme si elle avait été canonisée. On ne devait pas encore l'appeler Sainte, mais sa vie pouvait bien lui faire donner le nom de Bienheureuse. Notre-Seigneur avait appelé Pierre Bienheureux, parce qu'il avait confessé sa divinité. Ceux qui écoutent la parole de Dieu sont appelés Bienheureux, et dans le Sermon sur la montagne, il est dit : Bienheureux les pauvres d'esprit. Si ce titre est donné à ceux qui n'ont pas fini leur pèlerinage, peut-on le refuser à ceux qui ont mené une vie parfaite, et qui meurent avec tous les signes de la plus haute piété ? Oui, on peut appeler Catherine Bienheureuse, et il est permis de célébrer sa vie sainte, puisqu'on cite dans les sermons, pour exciter la dévotion des fidèles, les vertus des philosophes et des païens. On peut, en présence des autels, parler d'un séculier ou d'un religieux qui a été pécheur pendant sa vie, et qui a donné à sa mort des marques de repentir ; à plus forte raison peut-on et doit-on parler d'une personne qui a montré de si admirables vertus.

2. Frère Barthélemy expose ensuite les puissances de la Croix sur les âmes, et en fait l'application à la bienheureuse Catherine. Son texte est : *Ergo evacuatum est scandalum Crucis*¹ ; et après avoir établi la division de

¹ Galat. v, 11.

son discours, et récit¹ l'*Ave Maria* selon l'usage, *juxta morem*, il entre en matière. Dom Martène ne donne pas le sermon de Frère Barthélemy, il ne cite que ce qui regarde sainte Catherine ¹. La bienheureuse Catherine aime tant la Croix, qu'elle obtient de participer aux tourments que Notre-Seigneur y a endurés pour nous; et elle en souffre tant, que son cœur se brise et que son âme est séparée de son corps pendant quelques heures. Notre-Seigneur lui imprime ses sacrés stigmates, d'une manière invisible, et il lui paraît souvent crucifié, parce que c'est ainsi qu'elle l'aime davantage. Catherine se passionne pour le Sacrement des autels, parce qu'il représente le sacrifice du Calvaire; c'est pour le rappeler qu'on y fait jusqu'à trente fois le signe auguste de la Croix.

Catherine a été moralement crucifiée par les quatre vertus cardinales. 1^o Par la tempérance. A six ans, elle pratique l'abstinence, et la pousse pendant sa vie à des limites incroyables; elle se contente d'une robe, elle se refuse un lit, elle se prive de nourriture; un peu de jus d'herbe et d'eau lui suffit. A l'âge de sept ans, elle fait vœu de virginité, et le garde parfaitement jusqu'à la mort. 2^o Par la prudence. Elle procède en tout avec une prudence parfaite; elle revêt avec ardeur l'habit religieux; elle vit dans la retraite, elle pratique d'effrayantes austérités, et ne paraît en public que sur l'ordre formel de Dieu. Jamais elle ne dit un mot frivole ou même inutile. 3^o Par la justice. Elle rend à chacun

¹ Dom Martène, liv. VI, p. 1247.

ce qui lui est dû, à Dieu, à elle-même, au prochain ; elle est compatissante pour tous, et aucun besoin n'échappe à sa charité. 4^o Par la force. Elle est également patiente, forte et constante dans les douleurs, les persécutions, les injures, et malgré tous les obstacles qu'elle rencontre, elle persévère dans ses saintes entreprises au péril même de sa vie. Catherine était attachée à la Croix par les vertus intellectuelles. Elle avait la science de beaucoup de choses que son divin Époux lui enseignait lui-même. Elle apprit à lire et à écrire miraculeusement. La vertu d'intelligence la rendait capable de tout comprendre. La vertu de sagesse lui faisait goûter les choses divines ; quand elle les entendait ou les méditait, elle tombait en extase. Elle possédait les saintes Écritures et l'esprit prophétique. Après avoir rappelé quelques traits héroïques de la vie de Catherine, frère Barthélemy termine son discours en disant que la Bienheureuse est arrivée à la perfection en aimant la Croix du Sauveur, et qu'il faut suivre ses traces sur la terre, si on veut partager sa gloire dans le ciel. Il exhorte ensuite les personnes qui veulent connaître davantage la vie de Catherine, à aller entendre le Père Thomas de Sienne, qui doit prêcher le même jour, dans l'église Saint-Marc, non-seulement sur la Croix du Sauveur, mais sur les vertus de sa fidèle servante.

4. Frère Barthélemy a connu la Bienheureuse par la réputation de sainteté dont elle jouit dans toute l'Italie, et par son histoire qu'a écrite le Père Raymond de Capoue, son dernier confesseur. Il l'a connue aussi par un recueil de lettres que cette sainte femme écrivait

aux Souverains Pontifes, aux cardinaux, aux rois et à des personnes de toute condition. Il a vu ces lettres, cette année même, dans la chambre du Maître Général de l'ordre des Frères Prêcheurs, qui pendant sa maladie se les faisait lire pour sa consolation. Il l'a connue par le livre admirable qu'elle a composé pendant ses extases, les deux dernières années de sa vie. Ce livre a été traduit en latin par un homme de mérite qui était très-attaché à la Bienheureuse¹. Il l'a connue par ce que lui en a dit un homme respectable de Lucques, appelé Dino, qui était à côté de lui au réfectoire, un jour où on célébrait la fête de la Bienheureuse. Il a reçu aussi les témoignages d'un autre habitant de Lucques, appelé Léopardo, et du noble Jacques des Guerriers de Montepulciano, qui a composé un petit opuscule en son honneur. Mais ce qui la lui a fait le plus connaître, c'est tout ce que lui en a raconté frère Thomas de Sienne, qui a été en relation avec elle pendant de longues années. Voilà plus de quinze ans qu'il est au couvent de Saint-Jean-et-Saint-Paul, et qu'il travaille à faire honorer cette Bienheureuse; si elle n'est pas encore inscrite au catalogue des Saints, on doit l'attribuer uniquement aux troubles qui ont agité l'Église. Des demandes pour sa canonisation furent adressées à Boniface IX, et à Grégoire XII, lorsqu'il était à Sienne. La vie et la doctrine de Catherine ont été examinées, et tout y a été trouvé

¹ Qui liber postea latinizatus est per quemdam valentem virum, virginis devotum, et tunc est in uno volumine in libraria Conventus SS. Joannis et Pauli. (Ord. Præd., p. 1251.)

capable d'édifier les fidèles et d'affermir leur foi. Quoique son culte ne soit pas encore approuvé, il est permis déjà d'honorer sa mémoire, et les personnes qui se sont effrayées au sujet de la fête qu'on célèbre, seront rassurées par ces explications. Du reste, pour tout ce qu'il a dit et écrit, pour tout ce qu'il dira et qu'il écrira, frère Barthélemy se soumet entièrement au jugement de la sainte Église romaine.

5. Après cette déclaration, et avant l'examen de l'affaire, le jour de la fête de la bienheureuse Catherine arriva. Frère Barthélemy, alors Prieur du couvent de Saint-Jean-et-Saint-Paul, réunit les Pères et les Frères qui formaient le conseil, et il fut décidé à l'unanimité que, cette année (1412) et les suivantes, on célébrerait la mémoire de la bienheureuse Catherine, parce que, dans cette fête, rien ne pouvait occasionner des plaintes, que tout au contraire devait y exciter la dévotion des fidèles. Ainsi la fête eut lieu, comme à l'ordinaire, au couvent de Saint-Jean-et-Saint-Paul, et dans les autres églises des Frères Prêcheurs, et il n'y eut plus de réclamations à ce sujet.

FRÈRE THOMAS DE SIENNE

Frère Thomas Caffarini de Sienne avait été cité avec frère Barthélemy de Ferrare devant l'évêque de Venise. Sa déposition est divisée en vingt articles. Son témoignage est très-intéressant, parce qu'il a particulièrement connu sainte Catherine, et qu'il était très-lié avec toute sa famille. Il avait soixante-deux ans à l'époque du procès. Il écrivit, quelques années après, le *Supplément à la Légende* du B. Raymond.

1^o *Honneurs rendus à Catherine.* — Depuis longtemps la fête de la bienheureuse Catherine est célébrée dans toute l'Italie. Le jour choisi est le dimanche qui suit la fête de saint Pierre martyr. On ne fait pas pour elle d'Office particulier; dans le sermon seulement, on parle de sa doctrine, de ses vertus et de ses miracles. Son image et son histoire sont représentées dans un grand nombre d'églises, et frère Thomas l'a fait peindre lui-même, mais toujours la tête entourée de rayons lumineux, comme les personnages qui ne sont pas encore canonisés. Le 3 mai 1411, jour de l'Invention de la sainte Croix, frère Barthélemy de Ferrare a parlé de la Bienheureuse à l'occasion de la fête; et lui, frère Thomas, a fait de même à l'église Saint-Marc, en présence de l'Inquisiteur. Il a été longtemps Prieur du couvent des Frères Prêcheurs de Sienne, et il a vu toujours célébrer de la même manière la mémoire de Catherine. On

la fête aussi dans les couvents de Rome, à Sainte-Marie-sur-Minerve, où repose son corps virginal; au couvent des Sœurs de la Pénitence de Saint-Dominique de Rome, où se trouve Lysa sa belle-sœur. Même chose se passe à Lucques, au couvent de Saint-Romain; à Pise, au couvent de Sainte-Catherine; en Allemagne, au couvent de Nuremberg; partout on y possède son histoire et ses écrits, qui sont enchaînés dans la bibliothèque du couvent, ou dans l'église¹. C'est le frère Thomas qui en a envoyé des copies fidèles.

Frère Thomas déclare qu'à Gênes, à Venise, à Pise, à Sienne, à Cività-Vecchia et dans plusieurs autres villes d'Italie, il a vu et entendu célébrer ainsi la mémoire de personnes qu'on appelait bienheureuses, et qui n'étaient pas encore canonisées. Il lui est arrivé de prêcher sur leurs vertus, et toujours le peuple en tirait grand profit. Il a prêché lui-même plusieurs fois à Venise, dans l'église Saint-Jean-Chrysostome, sur la vie de la bienheureuse Zithe de Lucques. Il a fait de même pour la bienheureuse Catherine, en 1396 : pendant le Carême, il a expliqué, tous les jours, l'Évangile avec des exemples tirés de son histoire. Depuis plus de seize ans, il a toujours prêché pour sa fête, qui tombait quelquefois le jour de saint Philippe et de saint Jacques, quelquefois le jour de la sainte Couronne d'épines, souvent le jour de l'Invention de la sainte Croix ou de saint Jean-Porte-Latine. Il prêchait

¹ Au moyen âge, comme les manuscrits étaient rares, on enchaînait, dans les bibliothèques et dans les églises, ceux dont on se servait souvent.

même dans deux églises différentes, et toujours devant un auditoire qui l'écoutait avec avidité.

2° *Confesseurs de Catherine.* — Frère Thomas déclare avoir connu particulièrement tous les confesseurs de la Bienheureuse dont on parle dans sa vie. 1° Frère Thomas de Fonte, qui est mort depuis longtemps. 2° Le Père Barthélemy de Dominici, de Sienne, professeur de théologie, qui vit encore. 3° Le père Raymond de Capoue, qui peu de temps après la mort de Catherine, au chapitre tenu à Bologne en 1380, fut nommé Maître Général de l'ordre des Frères Prêcheurs. C'est lui qui a écrit l'histoire de la Sainte. Ces religieux étaient ses confesseurs ordinaires; en leur absence, elle s'adressait au Père Jean, docteur en théologie, de l'ordre des Ermites de Saint-Augustin, ou à un abbé de Saint-Anthime, tous deux d'une vie exemplaire et d'une grande réputation. Le manuscrit original de l'histoire de la Bienheureuse Catherine composée par le Père Raymond, a été écrit en grande partie de sa main. Le reste a été écrit sous sa dictée par le frère Thomas lui-même. Cet exemplaire est en la possession du Père Nicolas, professeur de théologie qui assista le Maître Général dans ses derniers instants à Nuremberg, au mois d'octobre 1399. C'est sur la copie qu'en a faite le frère Thomas qu'ont été faites toutes les autres.

3° *Ses austérités.* — Frère Thomas était très-jeune lorsqu'il connut particulièrement la Bienheureuse, son père, sa mère et toute sa famille. Elle avait déjà pris l'habit des Sœurs de la Pénitence de Saint-Dominique,

lorsqu'il entra lui-même dans l'ordre des Frères Prêcheurs, et il put admirer sa sainteté et ses autres austérités. Son premier confesseur lui montra une discipline de Catherine; elle était composée de plusieurs cordes à l'extrémité desquelles étaient des pointes de fer qui devaient déchirer son corps. Cette discipline semblait avoir été trempée pendant longtemps dans un vase plein de sang et avoir été séchée. Il a vu aussi un cercle de fer qu'elle porta pendant un an, et à Venise, une chaîne de fer garnie de croix qui lui servait de ceinture. Après sa mort, cette relique précieuse fut donnée au chapelain du monastère de Saint-André, qui la légua au Prieur de la Miséricorde de Venise. Frère Thomas rend aussi témoignage des autres austérités de Catherine, des planches qui lui servaient de lit, de ses jeûnes miraculeux et des souffrances que lui causait le peu de nourriture qu'elle s'efforçait de prendre.

4^e *Prières et extases.* — Ses extases et ses entretiens avec Notre-Seigneur étaient continuels. Une fois, frère Thomas fut témoin de ses saintes intimités. Il entendait les paroles ardentes de son âme, et il sentait s'échapper d'elle un parfum ineffable dont l'impression la jeta pendant plusieurs jours dans une douce ivresse. Catherine habitait près de l'église des Frères Prêcheurs, et passait une grande partie des nuits en prière. Quand elle entendait sonner matines, elle s'accordait un peu de repos. « Jusqu'à présent, Seigneur, disait-elle, mes frères se sont reposés, j'ai prié pour eux et j'ai eu soin de vos louanges. Les voilà qui se lèvent maintenant

pour vous bénir, et je vais dormir un peu. » Avec quel zèle elle excitait les religieux à imiter Notre-Seigneur, et à prendre avec lui, sur la table de la Croix, la nourriture du salut, à se renfermer dans la cellule de leurs âmes, c'est-à-dire dans la connaissance d'eux-mêmes, pour y prier efficacement sur ceux qui ont perdu la vie de la grâce ! Elle disait sans cesse : « Ah ! restons dans notre cellule et pleurons ; oui, pleurons sur ces morts. » Il est impossible de dire le bien que ses exhortations et ses exemples ont produit parmi les religieux de l'ordre des Frères Prêcheurs.

5^o *Croix et bouquets de fleurs.* — La bienheureuse Catherine aimait beaucoup les fleurs. Souvent, avant de paraître en public, l'amour divin la jetait dans une sainte langueur, et elle se plaisait alors à chanter des cantiques au milieu des fleurs de la terre, qui lui représentaient son céleste Époux. Elle en formait avec un art admirable des bouquets et des croix qu'elle distribuait ensuite, pour exciter dans les âmes l'amour de Notre-Seigneur. Frère Thomas eut souvent part à ces douces largesses. Ces fleurs figuraient la vie de la bienheureuse Catherine et sa charité envers Dieu et le prochain. La Croix de Jésus-Christ était pour elle le lit fleuri de son amour ; elle devait réunir comme des fleurs odorantes une multitude d'âmes pour les offrir à Dieu ; ses paroles et ses œuvres furent des bouquets qui embaumèrent la terre. Elle fleurit elle-même dans la saison des fleurs, puisqu'elle alla au ciel vers la fin d'avril ; et depuis, on a particulièrement honoré sa mémoire avec des fleurs. Tous les ans, dans l'église

Saint-Jean-et-Saint-Paul, à la chapelle de Saint-Jean-Baptiste, où se trouve l'image de Catherine, un grand nombre de personnes, inspirées par son divin Époux, viennent lui offrir des fleurs à profusion. Elles en font des croix, des bouquets, des couronnes, des guirlandes, et toute l'année, ces hommages embellissent et parfument l'autel. Cet usage existe également dans d'autres églises de Venise. On fête aussi la bienheureuse Catherine à Sienne, avec des fleurs et des herbes odorantes.

6° *Son amour pour Dieu.* — L'union de Catherine avec Dieu était continuelle, et les pénibles fonctions que ses parents lui imposèrent ne purent jamais l'interrompre. Frère Thomas eut le bonheur de prendre part aux repas qu'elle préparait alors, et il a mangé du pain qu'elle fit miraculeusement pour les pauvres, avec l'aide de la Mère du Pain vivant. Au chevet du lit de Catherine était écrit ce verset de David : « Seigneur, éclairez mes yeux, pour que je ne m'endorme jamais dans la mort ¹. » Elle craignait par-dessus tout d'offenser son Créateur, et elle expiait les moindres fautes qu'elle croyait avoir commises par des torrents de larmes et des austérités affreuses. Tous ceux qui l'ont connue, ses confesseurs surtout, sont persuadés qu'elle conserva non-seulement sa pureté virginale, mais encore l'innocence de son baptême.

7° *Son zèle pour le prochain.* — Catherine opérait tant

¹ Illumina oculos meos, ne unquam obdormiam in morte.
(Psalm. xii, 4.)

de bien dans les âmes, que de son vivant même tout le monde lui donnait le nom de Sainte. Son activité était prodigieuse. Quand elle n'était pas en prière ou en extase, elle instruisait le prochain ou dictait des lettres à ses secrétaires; jamais on ne la trouvait oisive. Elle attira dans le chemin de la perfection un grand nombre de religieux, Frères Prêcheurs, Frères Mineurs, Ermites de Saint-Augustin, jeunes et vieux, ignorants et lettrés, hommes et femmes, nobles et pauvres. Elle décida un grand nombre de personnes à entrer dans le Tiers Ordre de la Pénitence de Saint-Dominique. Frère Thomas a connu, entre autres, deux sœurs de la famille des Tholomeï. Elles étaient autrefois très-occupées de leur parure et très-attachées au monde; elles avaient quantité d'essences et de parfums pour leur toilette. Lorsque la Bienheureuse leur eut fait connaître l'Époux des vierges, elles brisèrent tous leurs flacons et les jetèrent sur le fumier. Elles menèrent ensuite, au milieu de leur famille, une vie angélique jusqu'à la mort. (P. 1264.) Parmi ceux qui durent leur conversion à Catherine, on peut citer Gabriel Piccolomini de Sienne; Neri de Landoccio, qui devint un de ses secrétaires; Christophe Ghanni, qui traduisit en latin le livre qu'elle composa, réunit une partie de ses lettres et fit un poème en son honneur; Étienne Macconi; Nanni, qui lui donna un château pour y établir un monastère; François Malevolti, etc. etc.

8° *Ses soins pour les malades.* — Sa charité envers les malades était admirable : elle brilla surtout pendant la peste qui ravagea Sienne en 1372 et 1373. Elle était

sans cesse auprès de ceux que la contagion frappait; elle les préparait à la mort, et les ensevelissait elle-même. Elle visitait les prisonniers, et parvenait à ramener à des sentiments meilleurs des condamnés que les plus habiles n'avaient pu convertir. Frère Thomas a été témoin du changement miraculeux qu'elle opéra dans l'âme d'un jeune homme qui était détenu dans les prisons de la ville; c'est ce fait que la Bienheureuse raconte dans une de ses lettres, d'une manière si poétique et si sublime. Ce jeune homme appartenait à une des premières familles de Pérouse, et s'appelait Nicolas Tuldo. Dans une affaire dont il avait été chargé, il parla mal du sénateur de Sienne, qui le fit condamner à la peine de mort. Cette sentence cruelle le jeta dans le désespoir. Catherine l'apprit, et dans son amour pour le salut des âmes, elle vint le trouver, et fit si bien, que celui qui parcourait auparavant sa prison comme un lion furieux, devint, à la voix de la Bienheureuse, semblable à un doux agneau qui doit lui être offert sur l'autel. Il alla avec joie et dévotion au lieu du supplice, et présenta sans regret sa jeunesse à la hache du bourreau. Catherine était présente, et reçut sa tête dans ses mains : ses yeux étaient fixés au ciel, et ses paupières ne faisaient pas le moindre mouvement. Tous les assistants pleuraient et croyaient voir la mort d'un martyr plutôt que l'exécution d'un coupable; ses funérailles ressemblèrent à une fête religieuse ¹.

¹ Lettre CXLIII.

9° *Ses efforts pour organiser une croisade.* — Une des grandes pensées de Catherine était l'organisation d'une croisade; elle n'épargna rien pour y parvenir, lettres, prières, discours. Elle sollicita beaucoup surtout Grégoire XI à cette expédition, et un grand nombre de personnes l'engagèrent à y prendre part. Elle espérait ainsi avoir le moyen de visiter le tombeau du Sauveur. Rien n'était comparable au zèle qu'elle avait pour les âmes de ceux que Dieu lui avait spécialement confiés. Elle les exhortait de vive voix, ou par lettres, à tendre vers la perfection; et quand elle fut auprès du Souverain Pontife, elle obtenait sans cesse pour eux des grâces particulières et des indulgences. Elle se chargeait de l'expiation des péchés de ceux que la justice de Dieu effrayait. Elle leur disait, pour leur donner confiance : « Ne pensez pas à vos péchés, je veux les prendre sur moi; je répondrai pour vous à Dieu; j'acquitterai toutes vos dettes envers lui. »

10° *Sa retenue dans ses paroles.* — Jamais frère Thomas n'entendit sortir de la bouche de Catherine une parole frivole, inutile ou répréhensible en quelque manière; tous ses discours respiraient la sainteté. Une seule chose la troublait, c'était de voir offenser Dieu. Elle était toujours affable, bienveillante et joyeuse, surtout au milieu des souffrances et dans les persécutions que lui faisaient endurer ses parents; les épreuves semblaient la rendre heureuse, et quand il lui arrivait de nouvelles douleurs, elle les appelait, en riant, ses roses et ses fleurs. Un jour qu'elle souffrait beaucoup, elle disait : « Si on savait combien sont douces les

peines qu'on souffre pour Dieu, on les recevrait avec plus de joie et de reconnaissance que tous ses autres bienfaits. » Elle gémissait de la prospérité temporelle de ses parents, et elle disait : « Ah ! Seigneur, ce ne sont pas ces biens que je désire pour mes parents, ce sont les biens éternels. » Une fois, un serviteur de Dieu vint de Florence pour examiner par lui-même ce qu'il entendait dire de la Bienheureuse. Il se fit accompagner par deux religieux, et après quelques paroles gracieuses que lui adressa Catherine, il se mit à lui dire les choses les plus humiliantes et les plus dures. Catherine était étendue par la maladie sur les planches qui lui servaient de lit ; elle inclina la tête, croisa les bras sur sa poitrine, écouta tout avec soumission, sans que la moindre altération parût sur son visage. Elle avoua le lendemain à son confesseur, qui l'interrogeait à ce sujet, qu'elle avait été bien heureuse et bien reconnaissante d'entendre les vérités que son divin Époux lui avait fait dire dans l'intérêt des âmes. Le serviteur de Dieu qui l'avait ainsi éprouvée fut très-édifié, et dit hautement que Catherine était un or sans mélange.

11^o *Son amour pour la sainte Eucharistie.* — Il est impossible de rendre les sentiments qu'inspirait Catherine lorsqu'on la voyait recevoir la sainte Eucharistie. Sa figure resplendissante était inondée de larmes, et toute couverte de gouttes de sueur qui ressemblaient à des perles. Frère Thomas la vit ainsi le jour où elle sentit tomber sur elle comme une pluie de feu et de sang, qui purifia son âme et détruisit, dans son corps

même, les principes du mal ¹. A son retour d'Avignon, lorsqu'elle communiait dans la chapelle que le Souverain Pontife lui avait permis d'avoir dans sa maison, elle était tellement enivrée du sang de Notre-Seigneur, qu'elle ne pouvait détacher sa bouche des bords du calice, où on lui offrait, selon l'usage d'alors, le vin de l'ablution. Ses dents restèrent marquées au bord de deux calices qui servaient à sa chapelle.

C'était pendant ses extases qu'elle dictait ses lettres et son livre. Elle marchait alors dans sa chambre, les mains croisées sur sa poitrine; quelquefois elle se mettait à genoux ou dans une autre posture, mais toujours le visage tourné vers le ciel. Ce qu'il y avait de merveilleux, c'est qu'obligée d'interrompre pendant plusieurs jours ce qu'elle dictait, elle reprenait sans hésitation à l'endroit où elle était restée; et quand elle eut terminé son livre, elle le résuma en entier sans le relire.

12^e Faveurs qui lui sont accordées par les Souverains Pontifes. — Les Souverains Pontifes Grégoire XI et Urbain VI accordèrent à la bienheureuse Catherine un grand nombre de faveurs particulières. Frère Thomas en a vu les bulles authentiques, et les a montrées publiquement au couvent de Saint-Jean-et-Saint-Paul. Une de ces bulles permet à Catherine d'avoir toujours un autel portatif, pour entendre la messe quand elle le désirerait. Une autre accorde à trois confesseurs qui l'accompagnaient le pouvoir d'absoudre tous les péchés,

¹ Le B. Raymond, II^e part., chap. vi, p. 8.

excepté ceux qui sont réservés au Saint-Siège. Une autre autorise Catherine à établir un couvent de religieuses dans un château que lui a donné un citoyen de Sienne qu'elle a converti, et à recevoir, pour cette fondation, jusqu'à deux mille florins. D'autres bulles mentionnent des indulgences et des grâces spéciales obtenues par Catherine pour ses disciples et pour d'autres personnes, surtout pour les sœurs du Tiers Ordre, dont elle avait beaucoup augmenté le nombre. On en comptait près de cent à Sienne.

13. *Écrits de Catherine.* — Frère Thomas a vu un grand nombre de lettres adressées par la Bienheureuse à des personnes de toute condition. Il en a eu entre les mains, en 1398, un recueil qu'il a apporté lui-même aux sœurs de la Pénitence de Saint-Dominique à Venise. Il a vu chez Nicolas de Guideroni de Lucques, actuellement à Venise, plusieurs volumes renfermés dans un coffre : 1^o un volume relié, contenant le livre composé en langue vulgaire par la Bienheureuse ; 2^o la traduction latine de ce livre ; 3^o un recueil de 155 lettres adressées aux Souverains Pontifes, aux cardinaux, aux archevêques, aux évêques, aux laïques, aux religieux de tous les Ordres, aux Tertiaires de Saint-Dominique et de Saint-François ; 4^o un autre recueil de 139 lettres adressées à des séculiers ; 5^o la Légende du P. Raymond de Capoue ; 6^o la même Légende traduite en italien. Nicolas de Guideroni offrait de donner ces volumes à la Cour romaine, ou de les déposer à la bibliothèque des Frères Prêcheurs de Sienne, afin qu'ils pussent servir au procès de la canonisation de Catherine.

14^o *Ses reliques.* — Les reliques de la Bienheureuse sont vénérées dans toute l'Italie. Sa tête, apportée de Rome, a été solennellement reçue à Sienne et déposée au couvent des Frères Prêcheurs; elle est à la sacristie, dans un beau reliquaire doré, avec les reliques des autres Saints. A Venise se trouvent des reliques du bras et de la main de la Bienheureuse; sur l'ordre du Général, frère Thomas les a présentées à la vénération des fidèles en 1396. Elles ont été depuis rapportées à Rome, et vénérées au couvent de la Minerve. Elles ont été dérobées ensuite à la sacristie ou à l'autel; mais on dit qu'on les a restituées. Une Sœur du Tiers Ordre, venant de Rome et allant au tombeau de saint Dominique, a donné au frère Thomas un fragment des os de la Bienheureuse. Un morceau en a été placé dans le reliquaire d'argent qui contient des reliques de saint Christophe, et qui se trouve à Venise, chez les Sœurs du Tiers-Ordre. Ces mêmes Sœurs ont, dans un beau reliquaire d'argent, un doigt de la Bienheureuse, envoyé par Lysa, sa parente. Frère Thomas a vu un autre doigt de Catherine en la possession d'Étienne Maconi. Ce doigt est parfaitement droit, et, selon le témoignage d'Étienne Maconi, il était ainsi avant d'être séparé des autres. Lorsque ce disciple de Catherine porta son corps et l'exposa dans l'église de la Minerve, ses bras étaient croisés sur sa poitrine et tous ses doigts étaient pliés, à l'exception de celui-là, qui resta levé jusqu'au moment où la parente de Catherine le détacha de la main. C'était pour indiquer le doigt qui avait reçu l'anneau nuptial du céleste Époux.

Une dent de Catherine, prise par Étienne Maconi, fut donnée par lui à Angelo Corraro, de Venise, patriarche de Constantinople, devenu pape sous le nom de Grégoire XII. Lorsque le Souverain Pontife partit pour Rome, il donna cette précieuse relique à un vénérable Père, Antoine David, de Venise, qui avait été son maître. Elle passa ensuite à frère Thomas, qui la fit mettre dans un reliquaire et la donna enfin au duc Albert d'Autriche, qui avait une grande dévotion pour la bienheureuse Catherine. Des religieux olivetains disent aussi avoir, dans la sacristie de leur couvent, une autre dent qui leur a été donnée par Néri Landoccio, de Sienne, un des secrétaires de la Bienheureuse. Frère Thomas a vu et possédé pendant trois jours une chaîne de fer, garnie de croix, que la Bienheureuse porta très-longtemps. Elle appartient au Père Prieur de l'église de la Miséricorde, de Venise, qui la conserve pieusement et qui ne veut pas s'en séparer, disant qu'après sa mort elle doit passer au monastère de Saint-André, de Venise.

La bienheureuse Catherine apprit miraculeusement à écrire. Un jour, en sortant d'oraison, elle écrivit à Étienne Maconi une lettre qu'elle terminait ainsi : « Vous saurez, mon fils bien-aimé, que voici la première lettre que j'écris moi-même ¹. » Étienne Maconi assure qu'elle en écrivit beaucoup d'autres depuis, et plusieurs pages du livre qu'elle a composé sont aussi de sa main. On conserve plusieurs autographes de Catherine à la Char-

¹ Cette lettre a été perdue.

treuse de Pontignano, près de Sienne. Frère Thomas en a sollicité d'Étienne Maconi, qui ne lui en a pas encore envoyé. Le Père Raymond reçut aussi deux lettres écrites par la Bienheureuse; l'une d'elles se termine ainsi : « J'ai écrit moi-même cette lettre et celle que je vous ai envoyée. Car Dieu m'a donné la facilité d'écrire, afin qu'en sortant d'extase je puisse décharger mon cœur; et, comme le maître qui instruit l'élève lui montre l'exemple qu'il doit copier, il a mis devant les yeux de mon esprit le modèle des choses que je vous écris ¹. » On conserve à Venise une feuille de papier où elle écrivit avec du cinabre cette prière en italien : « Esprit-Saint, venez dans mon cœur; que votre puissance l'attire vers Dieu; accordez-moi la charité et la crainte. O Christ! préservez-moi de toute pensée coupable; réchauffez-moi, enflammez-moi de votre très-doux amour, et toute peine me sera légère. O Père saint! mon doux Maître! il faut me secourir dans tous mes besoins, Christ amour! Christ amour! » Cet écrit avait été donné au Père Jérôme, de Sienne, de l'ordre des Ermites de Saint-Augustin; il passa ensuite au célèbre prédicateur Léonard, de Pise, qui en fit présent au frère Thomas; et il est maintenant avec les autres reliques des Sœurs de la Pénitence de Saint-Dominique, de Venise ².

En 1398, frère Thomas apporta de Sienne à Venise le manteau dont la Bienheureuse fut revêtue le jour où elle entra dans le Tiers Ordre de la Pénitence de Saint-

¹ Lettre cxxxvi.

² *Suppl. à la Légende*, p. 335.

Dominique. Son disciple, Néri Landoccio, dit qu'elle aimait beaucoup ce manteau : sans doute parce que c'était avec celui-là qu'elle s'était solennellement consacrée à son Époux. Elle disait : « Je ne veux pas me séparer de ce manteau, et je veux qu'il dure plus que ma vie. » Aussi, dès que ce manteau était troué ou déchiré, elle le raccommodait avec soin. Les nombreuses pièces qui y sont ont été mises par elle. Beaucoup de personnes voulurent, par devotion, être reçues du Tiers Ordre avec ce manteau, qui a été ainsi béni bien souvent. La Bienheureuse recommanda ce manteau à son premier confesseur, frère Thomas de Fonte, qui le légua, en mourant, à sa nièce, Catherine Cothi, Sœur du Tiers Ordre : c'est elle qui le donna au frère Thomas. Il est maintenant, dans un coffre de bois doré, chez les Sœurs du Tiers Ordre; et il a opéré, par les mérites de la Sainte, beaucoup de guérisons spirituelles et corporelles.

15^e *Démarches faites pour sa canonisation.* — La canonisation de Catherine a été demandée bien souvent. Albert, duc d'Autriche, envoya deux Chartreux à maître Thomas, de Firmo, Général des Frères Prêcheurs, pour faire solliciter à ce sujet Boniface IX. Des lettres furent aussi adressées au Souverain Pontife par l'évêque de Poitiers, par le roi de Hongrie et par le duc d'Austrasie. Les mêmes instances furent renouvelées auprès d'Innocent VII et de Grégoire XII. Grégoire XII commença la procédure et entendit un grand nombre de témoins. Il désira voir ce que la Bienheureuse avait écrit sur les événements qui devaient arriver dans l'Église; et l'ar-

chevêque de Raguse, qui aimait Catherine comme sa mère et qui était disposé à tout faire pour sa canonisation, présenta les lettres qu'elle avait adressées à Urbain VI au commencement du schisme : il les traduisit en latin pour que le Souverain Pontife pût les lire plus facilement. Grégoire XII était alors très-occupé à rendre la paix à l'Église, et le moment n'était pas favorable pour terminer les informations ; on fut obligé de les suspendre.

16° *Écrits qui peuvent servir à sa canonisation.* — Ce commencement de procédure fit écrire beaucoup de lettres et réunir un grand nombre de pièces sur la bienheureuse Catherine. Sa réputation se répandit par toute la terre. Étienne Maconi envoya son histoire au roi d'Angleterre, qui la lui avait demandée ; il l'envoya aussi au roi de Hongrie, avec le livre de la Bienheureuse. D'autres copies furent adressées au roi de Naples, à Prague en Bohême, à Trèves en Allemagne, en Prusse, sur les confins de la Pologne, et à la Chartreuse de Rome. Dans toutes les pièces relatives à la Bienheureuse, on lui donne des noms qui montrent combien on la croit digne d'être canonisée. On l'appelle mère d'une multitude d'âmes, très-douce mère, bienheureuse Catherine, bienheureuse vierge, servante de Dieu, épouse très-fidèle du Christ, admirable par sa sainteté, etc. etc.

17° *Personnes vivantes qui peuvent lui rendre témoignage.* — Frère Thomas cite des personnes qui vivent encore et qui peuvent rendre témoignage de la sainteté de Catherine : frère Matthieu, de Venise, religieux camal-

dule; Nicolas, de Prato; le Père Securian, de Savone; Étienne Maconi, chartreux; Barthélemy, de Ravenne, plus que sexagénaire; François-Barthélemy Montucci, qui confessait quelquefois la Bienheureuse; le vénérable Thomas, protonotaire de plusieurs Souverains Pontifes; Jacques de Montepulciano, qui a connu Catherine et fait un poëme italien en son honneur; la noble dame Lancina, de la maison des seigneurs de Foligno.

18° *Autres témoignages qu'on peut citer.* — D'autres témoins sont morts, mais leurs témoignages restent; et la réputation qu'ils ont laissée leur donne un grand poids. On peut citer, entre autres, l'archevêque de Raguse; le Père Raymond, de Capoue; le Père Thomas, de Fonte; le Père Jean, du couvent de Vallombreuse; et Barduccio, de Florence, qui fut particulièrement cher à la Bienheureuse. Il fut son secrétaire, l'accompagna à Rome et assista à ses derniers instants. Il revint ensuite malade à Sienne, où, après avoir languï quelque temps, il s'endormit dans le Seigneur en souriant. On pense que ce fut la présence de Catherine qui lui rendit la mort si douce.

19° *Réputation de Catherine; combien elle mérite d'être canonisée.* — Frère Thomas donne le nom et l'adresse des écrivains qui ont le plus contribué à répandre l'histoire et les images de la Bienheureuse. Un nombre considérable d'exemplaires de sa vie et de ses œuvres furent envoyés dans tous les pays, excepté en Espagne, en Catalogne et en France, que le schisme désolait. Catherine est cependant très-connue en France, à cause de son voyage d'Avignon.

Son image est aussi très-multipliée. Catherine est représentée comme les Bienheureux que l'Église n'a pas encore canonisés. On la trouve en Pologne, en Hongrie, en Dalmatie, en Toscane, en Lombardie, à Venise surtout, à Rome et dans le royaume de Naples. Elle est peinte sur bois, sur mur, sur papier, sur étoffes et dans les livres, chez les chrétiens et chez les infidèles; car on en a expédié de Venise à Alexandrie. Une personne qui a une grande dévotion à la Bienheureuse a fait peindre ses traits sur des cartes, de sorte qu'au jour de sa fête tous ceux qui y prennent part peuvent se procurer son image. On la place dans les églises, au milieu des rameaux et des bouquets qu'on offre; et chacun peut en parer sa demeure. Il s'en est fait et il s'en fait tous les jours des milliers, non-seulement pour la ville de Venise, mais pour les autres pays, où on en expédie une immense quantité. Ce sont ces images de Catherine qui ont donné l'idée de multiplier de la même manière les images des Saints. Les fidèles s'en procurent le jour de leur fête, et y trouvent un moyen d'augmenter leur dévotion.

Depuis seize ans la fête de la bienheureuse Catherine se célèbre dans le couvent de Saint-Jean-et-Saint-Paul. Ce jour-là, dès le matin, il y a grande musique; l'autel se pare de ses plus riches ornements, et toute l'église est ornée de guirlandes et de bouquets de fleurs. L'école de la Miséricorde vient, et on chante une messe solennelle. Le soir, il y a vêpres, sermon, et un grand repas public où règne la joie la plus douce. Des personnes de tout âge et de toute condition viennent se mêler aux

Frères du couvent : ce sont des séculiers, des élèves, des religieux, des pauvres, des prélats, des nobles, des médecins, des marchands, des artistes, des jeunes gens, des enfants. Les membres du Tiers Ordre de la Pénitence de Saint-Dominique servent à table avec leur prieur, Antoine Superantio, de Venise. On y lit l'histoire de Catherine, on y chante ses louanges, et on s'entretient de ses vertus et de ses miracles.

Une jeune personne qui était mariée conçut une telle dévotion pour la Bienheureuse, qu'elle méprisa le monde, prit l'habit religieux, et passa le reste de ses jours dans l'exercice de la plus haute piété. Au moment de mourir elle laissa, par testament, une certaine somme d'argent au couvent de Saint-Jean-et-Saint-Paul pour le repas qu'on y fait le jour de la fête de la bienheureuse Catherine. Cette personne s'appelait sœur Maria Nicolai. Sa mère, qui était chargée de l'exécution du testament, non-seulement accomplit fidèlement le legs, mais encore assura à perpétuité d'autres sommes, à la même intention, au monastère du *Corpus Domini* et à d'autres couvents de l'ordre de Saint-Dominique. L'usage s'introduisit également de faire, pour le jour de la fête de Catherine, des présents à l'église et au couvent ; chacun apporte selon ses moyens et son inspiration : ce sont des fleurs, des couronnes, des guirlandes, des images de Catherine, des médailles d'argent et de cuivre, du pain, du vin, des fruits secs ou nouveaux, des légumes, de l'argent. D'autres offrent leurs services pour parer l'église ou servir au repas : entre tous se sont fait remarquer Antoine Superantio et

sa femme, sœur Marine de Contarinis, du Tiers Ordre de la Pénitence de Saint-Dominique, et plusieurs membres de la même Fraternité.

Frère Thomas conclut qu'aucune femme, si ce n'est sainte Brigitte, ne peut être comparée, dans ces derniers temps, à la bienheureuse Catherine. Elle est digne, sans aucun doute, d'être inscrite au catalogue des Saints; et elle le serait déjà sans le schisme qui trouble le monde. Sa vie a été admirable, et sa mort peut être regardée comme un martyre volontairement souffert pour l'Église et la Papauté. Le vénérable frère Guillaume *de Silvalacus* avait bien raison de dire, dans un sermon qu'il faisait sur les vertus de la Bienheureuse : « C'est par de pieux cantiques, et non par des larmes, qu'il faut célébrer le jour de la mort de sainte Catherine de Sienne. Rappelons-nous qu'elle est morte pour l'Église, et qu'elle est couronnée dans le ciel. » Dieu, dans une vision, la montra portant sur ses épaules le vaisseau de l'Église et succombant sous son poids.

Sa mort, ou plutôt sa naissance aux joies éternelles, est une ressemblance de plus qu'elle eut avec le Sauveur. Notre-Seigneur Jésus-Christ annonça sa mort et fit à ses disciples, qu'il allait quitter, un discours plein d'admirables enseignements : Catherine fit de même. Avant sa mort, Notre-Seigneur communia et reçut, d'une certaine manière, le sacrement de Pénitence pour nous : Catherine fit de même pour elle et pour les siens. Notre-Seigneur fut tourmenté dans sa Passion par les démons, qui le firent crucifier par les hommes : Cathe-

rine fut tourmentée par les démons, qui la firent mourir pour l'Église. Notre-Seigneur fut assisté, dans ses derniers instants, par sa mère et par quelques disciples; les autres étaient absents : il en arriva de même pour Catherine. Comme Notre-Seigneur, Catherine mourut loin de sa ville natale et eut un tombeau étranger; son corps resta incorruptible pendant trois jours, et son tombeau devint glorieux; on accourut de toutes parts, et de grands miracles s'y opérèrent. Enfin, comme Notre-Seigneur, Catherine a des disciples qui lui sont fidèles et qui répandent au loin son nom et ses enseignements.

20^e *Sermon du frère Thomas Caffarini.* — Frère Thomas termine sa déposition en donnant le sermon qu'il a prononcé le 3 mai 1411, et qui a été une des causes du procès. Son texte était ces paroles de l'Apôtre : *Mihi absit gloriari nisi in cruce.* Dom Martène ne donne pas ce discours, qui est très-long et qui n'apprend rien de nouveau. Frère Thomas prend Dieu à témoin qu'il a dit la vérité.

FRÈRE BARTHÉLEMY DE SIENNE

La déposition de frère Barthélemy de Dominici de Sienne se fit attendre; elle est datée du 29 octobre 1412. Elle fut reçue et écrite par M^e Adam, notaire, revêtue de toutes les formalités requises, et envoyée dans le courant de novembre au frère Thomas, qui la remit au vicaire général de l'évêque de Venise. Comme elle ne paraissait pas assez complète et assez conforme à la Légende du B. Raymond, frère Barthélemy y fit quelques additions dans le courant de décembre; il avait alors soixante-sept à soixante-huit ans.

1. Frère Barthélemy était très-jeune lorsqu'il connut la bienheureuse Catherine; elle portait déjà depuis longtemps l'habit des Sœurs de la Pénitence, et son confesseur était alors frère Thomas de Fonte, de Sienne. Frère Barthélemy avait fait son noviciat avec lui; il l'accompagnait souvent lorsqu'il allait visiter Catherine, qui demeurait dans une petite chambre dont la fenêtre et la porte étaient toujours fermées : une lampe y brûlait jour et nuit devant l'image de Notre-Seigneur, de la Vierge Marie et des autres Saints qui y étaient représentés. Depuis cette époque, frère Barthélemy a été toujours en rapport avec la Bienheureuse, à Sienne, à Pise, à Lucques, à Avignon, à Gênes, à Florence, à Rome : il rend témoignage de l'austérité de sa vie, de ses mortifications, de son abstinence, de son humilité et des pénibles fonctions qu'elle choisissait. Dès qu'elle avait quelque loisir, elle lavait tous les linges sales

qu'elle trouvait dans la maison. Elle aimait aussi beaucoup les lis, les roses, les violettes et les fleurs; elle en composait des croix et des bouquets magnifiques, lorsqu'elle avait terminé ses pénitences. Elle avait pour compagnes des jeunes filles qui avaient le même habit et les mêmes désirs; elles chantaient ensemble de pieux cantiques.

2. Lorsque je commençai à la visiter dans sa cellule, dit frère Barthélemy, elle était jeune et avait toujours la figure riante. J'étais jeune aussi; non-seulement je n'éprouvais aucun trouble en sa présence, mais plus je m'entretenais avec elle, plus je sentais s'éteindre en moi tous mauvais désirs. J'ai vu par la suite beaucoup de laïques et de religieux qui venaient la visiter, et tous éprouvèrent la même impression que moi. Sa vue et sa parole respiraient et communiquaient une angélique pureté.

3. Frère Barthélemy cite ensuite sa charité envers les personnes qui la persécutaient. Lorsque Andréa l'accusa auprès de la Prieure de la Fraternité, elle qui avait depuis longtemps consacré la virginité de son corps et de son âme à Dieu, à la sainte Vierge et à saint Dominique, elle se mit à genoux et répondit avec sa pudeur virginale et sa simplicité de colombe : « O ma mère, pardonnez-moi, mais je ne sais pas comment j'ai pu commettre les fautes dont vous me parlez; car, avec la grâce de Notre-Seigneur, j'aimerais mieux mourir que d'offenser Dieu, surtout comme vous le dites. » La Prieure, voyant son humilité et sa simplicité, la renvoya en paix.

4. A l'occasion des aumônes qu'elle distribuait en secret aux pauvres, frère Barthélemy rapporte ainsi l'histoire du tonneau qui donna si longtemps du bon vin ¹. On s'était aperçu que le tonneau était vide; de là grande rumeur dans la maison. Catherine vit que son père était troublé, et que tout le monde se disputait. Elle en ressentit de la peine, mais elle mit sa confiance en Dieu. Elle vint apaiser le bruit : « De quoi vous troublez-vous, mon bon père ? » dit-elle. Et lorsque Jacomo lui eut expliqué la chose, elle ajouta : « Calmez-vous, mon père, je vais aller vous tirer du vin. » Elle alla au tonneau, se mit à genoux et dit avec ferveur à Dieu : « Seigneur, vous savez que ce vin a été distribué aux pauvres par amour pour vous ; ne permettez pas, Seigneur, qu'à cette occasion je sois une cause de scandale pour mes frères. » Elle fit alors le signe de la croix sur le tonneau, et le vin se mit à couler en abondance : elle remercia Dieu, et ne parla de ce miracle à personne.

5. Au sortir de ses extases, qui duraient deux heures et plus, elle reprenait ses compagnes de leur oisiveté; et quand elles voulaient s'excuser, croyant qu'elle ignorait ce qui s'était passé, elle les reprenait plus sévèrement en leur disant : « N'étiez-vous pas en tel endroit, et ne disiez-vous pas telle chose ? » Frère Barthélemy ne pouvait pas croire à cet esprit prophétique. Allant une fois la visiter avec son confesseur, il lui demanda, pour l'éprouver, ce qu'ils avaient fait la seconde et la troisième heure de la nuit. Elle répondit : « Qui le sait mieux

¹ *Légende*, II^e part., chap. III, p. 7.

que vous-même? » Son confesseur lui dit : « Je vous ordonne de dire, si vous le savez, ce que nous faisons à ce moment. » Il fallut obéir; elle baissa humblement la tête et dit : « Vous savez bien que vous étiez quatre dans la cellule du Sous-Prieur, et que vous vous êtes entretenus très-longtemps. » Elle nomma tous ceux qui étaient présents et les sujets dont on avait parlé. Frère Barthélemy fut étonné; mais il pensa qu'elle avait pu le savoir par un des assistants. Il voulut l'éprouver encore, et le lendemain il vint la trouver et lui dit : « Ma mère, vous savez donc ce que nous faisons? » Elle répondit : « Mon fils, sachez que notre doux Sauveur, qui m'a donné une famille spirituelle, ne me laisse rien ignorer de ce qui la regarde. — Vous savez donc, ajouta frère Barthélemy, ce que j'ai fait hier soir, à telle heure de la nuit? » Elle répondit : « Certainement, vous écriviez, et c'était sur tel sujet. Mon fils, je veille toujours et je prie pour vous jusqu'à ce que la cloche de votre couvent sonne les matines. Je vois tout ce que vous faites, et, si vous aviez de bons yeux, vous me verriez comme je vous vois. Souvent notre doux Sauveur veut bien venir se promener et psalmodier avec moi dans cette cellule. Il m'entretient de beaucoup de choses, et, quand il voit que je suis fatiguée, il s'assied à cette place; il me dit de m'asseoir à ses pieds, et nous nous entretenons jusqu'à matines. Alors il me donne la permission de dormir, en me disant : « Va, ma fille, repose-toi; voici tes enfants qui se lèvent pour matines : ils me loueront à ta place. » Je dors alors quelques instants. »

6. Frère Barthélemy rapporte un secours spirituel qu'il reçut de Catherine. Ses supérieurs l'avaient envoyé à Florence, et la Bienheureuse était restée à Sienne. Dans un entretien qu'il eut avec un religieux du couvent, il conçut des doutes sur la validité de son ordination, parce qu'il avait reçu le sacerdoce avant l'âge de vingt-cinq ans. Il pensa dès lors commettre un grand péché en célébrant la messe, et cessa de la dire. Le Prieur, qui lui en demanda la raison, ne put jamais triompher de ses scrupules. Un jour qu'il pleurait amèrement, il regretta de n'être pas à Sienne, pensant que Catherine lui serait d'une grande consolation dans cette circonstance. Il l'invoquait au milieu de sa peine, lorsque le Père Reynaud, qui avait compassion de son état, l'appela et le conduisit à l'évêque, dont il était confesseur. Lorsqu'il lui eut exposé ce qui le tourmentait, l'évêque, qui était très-savant, lui dit : « Mon fils, c'est une faute d'agir contre les canons ; mais, dans cette circonstance, je puis vous accorder les dispenses nécessaires, parce que vous avez agi par ignorance, et non par mépris des décisions de l'Église. N'ayez donc plus aucune inquiétude. » Frère Barthélemy se rassura, et revint au couvent la conscience parfaitement en paix. Le matin même où il avait invoqué Catherine, elle était dans l'église des Frères Prêcheurs de Sienne, devant l'autel du bienheureux Pierre martyr ; elle connaissait la peine de frère Barthélemy, et elle y compatissait de tout son cœur. Au milieu de son extase, elle priait Dieu pour sa délivrance, et, dans son élan vers Dieu, son corps fut soulevé de terre. Quand elle fut revenue à elle, ses compagnes

demandèrent ce qui s'était passé à ce moment ; elle répondit : « Mon fils Barthélemy était cruellement tourmenté à Florence par le démon. »

7. Lorsque le pape Grégoire XI lui demanda son avis sur son retour à Rome, elle s'excusa humblement en disant qu'il ne convenait pas à une pauvre petite femme comme elle de donner des conseils au Souverain Pontife. Le Saint-Père lui répondit : « Je ne vous demande pas de me donner des conseils, mais de me faire connaître la volonté de Dieu. » Et comme elle s'excusait toujours, il lui commanda, au nom de l'obéissance, de lui dire si elle savait la volonté de Dieu à ce sujet. Elle baissa la tête et dit : « Qui connaît mieux la volonté de Dieu que Votre Sainteté, qui s'est engagée par un vœu ? » A ces mots, le Saint-Père fut dans le plus grand étonnement, car personne ne connaissait le vœu qu'il avait fait de retourner à Rome, et c'est à ce moment même qu'il prit la résolution de quitter Avignon. Peu de temps après, lorsque la Bienheureuse revint en Italie, elle se trouva, la veille de la Saint-François, à Varragio, près de la ville de Gênes. Elle appela le Père Raymond, son confesseur, et lui dit que Dieu venait de lui révéler qu'à pareil jour, dans quelques années, lui, frère Raymond, transporterait son corps d'un tombeau dans un autre. La prophétie s'est accomplie ¹.

¹ A l'occasion de l'esprit prophétique de la bienheureuse Catherine, frère Barthélemy rappelle ce qu'il a dit, dans le prologue de sa déposition, sur la conversion des infidèles et sur la rénovation de l'Eglise. Ce prologue n'a pas été publié par dom Martène; il serait intéressant de consulter, à ce sujet, le texte original.

8. L'éloquence de Catherine était admirable ; les ignorants et les savants disaient : D'où lui vient tant de science , puisqu'elle n'a jamais étudié. Quelques-uns pensaient que les Frères Prêcheurs avaient pu l'instruire, tandis que c'était elle qui les instruisait. Tout ce qu'elle savait lui venait directement de Dieu, comme on peut le voir dans ses lettres et dans le livre qu'elle a composé pendant ses extases. Souvent elle dictait à deux ou trois secrétaires à la fois sur des sujets différents, et cela sans la moindre hésitation. Sa parole ravissait tout le monde, et ses détracteurs, après l'avoir entendue, célébraient partout ses louanges. Son onction était si grande, qu'une multitude d'hommes et de femmes accouraient pour jouir de ses enseignements.

9. En parlant de la délicatesse de conscience de la Bienheureuse, frère Barthélemy rappelle la faute qu'elle pleura pendant trois jours. Elle avait dit qu'elle irait visiter volontiers un ermite des environs de Sienne, quoiqu'elle n'y pensât pas. Notre-Seigneur lui dit : « Ma fille, ne pleure plus ton péché ; je t'ai laissée tomber dans cette faute pour que le remords de ta conscience te rappelât à tes sens, que tu te réjouissais d'avoir quittés. C'est un moyen de te connaître et de ne pas t'enorgueillir lorsque ma bonté t'accorde des douceurs spirituelles pour fortifier et encourager ta faiblesse. »

Frère Barthélemy raconte ainsi la distraction qu'elle eut la veille de la Saint-Dominique. Le premier coup de vêpres était sonné ; elle accourt à l'église. Je l'appelai, et je m'assis pour l'entretenir. Elle se mit à genoux près de moi, et, comme elle avait la figure toute joyeuse, je

lui dis : « Nous avons aujourd'hui de bonnes nouvelles, car je vous vois toute joyeuse. » Alors elle me raconta sur saint Dominique des choses admirables. « Le voyez-vous, me disait-elle, notre bienheureux Père Dominique ! comme il ressemble au Sauveur ! Il a la figure ovale, la physionomie grave et douce, les cheveux blonds et la barbe de même couleur. » Saint Dominique lui présentait une grande multitude de Frères Prêcheurs qui partageaient sa gloire ; il lui disait leur mérite et leur nom. C'était, entre autres, saint Pierre martyr, saint Thomas d'Aquin et le frère Reginald. Catherine me demandait ce qu'était frère Reginald. Je croyais que ce pouvait être le compagnon et le confesseur de saint Thomas ; mais, en y réfléchissant, je suis persuadé que le frère Reginald était celui que saint Dominique reçut à Rome, peu de temps après la confirmation de son Ordre.

10. J'interrogeai Catherine sur la réalité de sa mort ; je lui demandai si son âme avait été véritablement séparée de son corps. Elle me répondit qu'elle le croyait ; et comme je lui demandais comment elle pouvait en être certaine, lorsque l'apôtre saint Paul n'avait pu dire si c'était avec ou sans son corps qu'il avait vu Dieu, elle me répondit qu'elle le croyait, parce que son cœur s'était brisé par la violence de ses désirs. Comme je lui répétais qu'elle ne pouvait savoir ce que l'Apôtre ignorait lui-même, elle se rendit à cette raison. Son confesseur lui ordonna de demander à Dieu ce qui lui était arrivé. Elle obéit, et Notre-Seigneur lui répondit que son âme avait été bien réellement séparée de son corps. Notre-

Seigneur ajouta : « Apprends, ma fille bien-aimée, que je t'ai ressuscitée pour te donner une vie nouvelle; tu voyageras, tu iras de ville en ville, comme je te l'indiquerai; tu vivras avec la multitude, tu parleras en public; j'enverrai les uns vers toi, et je t'enverrai vers les autres, selon mon bon plaisir; sois toujours prête à faire ma volonté. »

11. Catherine souffrait avec une admirable patience, et elle était attachée à la Croix par trois sortes de douleurs : à la tête, à la poitrine et au côté. Jamais ces douleurs ne jetaient la moindre tristesse et le moindre trouble sur sa figure, qui était toujours riante et joyeuse. Lorsque son mal de côté la torturait cruellement et l'empêchait de se lever, ses disciples la plaignaient et lui disaient : « Ma mère, que souffrez-vous ? » Elle leur répondait en souriant : « Je sens au côté un doux battement. » Ses souffrances étaient pour elle des présents de son Époux; aussi lui semblaient-elles d'une douceur extrême, et, quand elles augmentaient, elle les trouvait plus douces encore. Un jour que frère Barthélemy lui demandait ce qu'elle souffrait à la poitrine, elle répondit qu'elle souffrait ce que Notre-Seigneur avait souffert sur la Croix, lorsqu'une de ses mains étant déjà clouée, on tira l'autre avec tant de violence, que toutes ses côtes furent disjointes : c'était là sa plus grande douleur corporelle. Catherine soupirait ardemment après le martyre, et, lorsqu'elle en parlait, son visage paraissait tout enflammé. Elle montrait sa robe blanche en disant : « Oh ! qu'elle serait belle, si elle était teinte de sang ! »

12. Il y avait tant d'autorité dans sa parole et tant

de grâces sur ses lèvres, qu'elle attirait à Dieu les plus grands personnages. On le vit surtout à la cour de Grégoire XI. Ceux qui lui avaient fait le plus d'opposition subirent bientôt sa douce influence, et devinrent ses amis et ses bienfaiteurs. Le duc d'Anjou, oncle du roi de France, fut, entre autres, tellement changé à son égard, qu'il voulut la conduire d'Avignon à un de ses châteaux, pour faire jouir de sa présence la duchesse sa femme. Trois jours après, il offrit de la conduire auprès du roi de France; mais Catherine s'y refusa humblement. Il lui donna alors cent francs d'or pour retourner en Italie. A sa persuasion, il promit au Souverain Pontife Grégoire XI d'aller en Palestine quand il le lui dirait, avec une armée équipée à ses frais. Le Saint-Père ne voulut pas qu'elle quittât Avignon avant lui; il fournit, jusqu'à son départ, à sa dépense personnelle et à celle de ceux qui l'accompagnaient, et qui étaient au nombre de vingt-deux. Il lui fit remettre ensuite cent florins pour les frais de son voyage.

13. Il y avait à Sienne un noble qui se nommait François, et qui avait plus de quatre-vingts ans. Jamais il n'avait communiqué, et ne s'était confessé qu'une fois dans sa jeunesse, pendant une grave maladie. Ce vieillard avait pour bru Alessia, la compagne bien-aimée de Catherine dont il est si souvent parlé dans son histoire. Cette pieuse femme exhortait souvent son beau-père à obéir aux préceptes de Dieu et de l'Église. Mais comme elle ne gagnait rien sur son esprit, elle pria la bienheureuse Catherine de venir demeurer avec elle, afin que, pendant les longues soirées de l'hiver, elle eût occasion de

s'entretenir avec le vieillard; Catherine y consentit, et entreprit cette conversion si difficile. Elle lutta longtemps contre ce pauvre obstiné, qui se moquait de ses pieuses exhortations; mais enfin il ne put résister; son cœur s'amollit au feu de ses paroles, et il lui dit : « Je suis décidé à me confesser; mais, avant tout, je dois vous dire que j'ai une telle haine contre le Prieur d'une église, que je cherche tous les jours le moyen de le tuer. » La Bienheureuse lui dit à ce sujet des choses si touchantes, qu'il finit par s'écrier : « Me voilà prêt à faire tout ce que vous m'ordonnerez, vous n'avez qu'à parler. » Catherine lui dit : « Je veux que, par amour pour Notre-Seigneur Jésus-Christ et afin qu'il vous pardonne, vous pardonniez au Prieur et que vous vous reconcilieiez avec lui. » Il le promit; et, quoique les torts ne fussent pas de son côté, le lendemain, dès le point du jour, il prit un faucon qu'il aimait beaucoup, et vint seul à l'église où était le Prieur. Celui-ci prit aussitôt la fuite; mais le vieillard chargea un chanoine d'aller lui dire qu'il n'était pas venu pour lui nuire, mais au contraire pour lui donner de bonnes nouvelles.

14. Le Prieur, ayant appris qu'il était seul et sans armes, fit venir quelques personnes dans sa chambre, et permit d'introduire son visiteur. Celui-ci le salua et lui dit : « La grâce de Dieu m'a touché, et je suis venu me réconcilier avec vous; et, pour vous prouver que ma démarche est sincère, je vous prie d'accepter ce faucon, que j'aime beaucoup. » La paix se fit, et le vieillard revint dire à Catherine : « J'ai fait tout ce que vous m'aviez ordonné; commandez, et je vous obéirai en-

core. » La Bienheureuse lui dit d'aller se confesser au P. Barthélemy. Sa confession générale dura trois jours ; quand il eut reçu l'absolution, son confesseur ne savait quelle pénitence lui donner, parce qu'il était très-âgé et qu'il était pauvre, quoique noble. Il ne lui donna qu'une petite pénitence, et lui dit : « Retournez vers celle qui vous a envoyé, et la pénitence qu'elle vous donnera, je vous la donne aussi. » Catherine lui dit de se lever pendant un certain temps, tous les matins, au point du jour, et d'aller en silence à la cathédrale, en récitant chaque fois cent *Pater* et cent *Ave* ; et elle lui donna un cordon où étaient cent nœuds qui devaient lui servir pour cela. Le bon vieillard accomplit tout fidèlement. Celui qui autrefois entrait rarement dans une église et ne jeûnait jamais, se mit, malgré ses quatre-vingts ans, à passer chaque jour de longues heures au pied des autels ; il observa scrupuleusement le carême, et en suivit avec zèle les prédications. Il persévéra pendant un an dans ces pieux exercices, et s'endormit en paix dans le Seigneur.

15. Il y avait plusieurs années que Catherine était en relation avec frère Barthélemy, lorsqu'elle commença à se confesser à lui, et à recevoir de ses mains la sainte Eucharistie. Le témoin dit à ce sujet : « L'ardeur de son désir et de son amour était si grande, qu'au moment de lui donner la Communion, je sentais la sainte Hostie que je tenais dans mes doigts, s'agiter et m'échapper avec violence. J'en étais troublé d'abord, et je craignais quelquefois de voir la sainte Hostie tomber par terre ; mais elle semblait voler dans sa bouche. Beaucoup de

personnes me dirent que la même chose leur était arrivée. Lorsque, après la Communion, nous lui présentions le vin dans le calice, elle en serrait tellement les bords avec les dents, que nous avions beaucoup de peine à le lui retirer; deux calices d'argent qu'on lui avait donnés pour l'usage de sa chapelle portent les marques de ses dents, qui auraient dû s'y briser.

16. Catherine n'avait pas de péchés à dire dans ses confessions; elle s'y accusait seulement de manquer de vertu et de ne pas assez reconnaître les bienfaits de Dieu. Elle se traitait d'indigne et de misérable, dont la conduite coupable était cause de tout le mal qui arrivait dans le monde. Ces paroles si saintes et si profondes me scandalisaient au lieu de m'édifier; j'étais incapable de les comprendre, et dans ma grossière ignorance des choses spirituelles, j'allais jusqu'à la soupçonner de ne pas se croire telle qu'elle le disait. Un jour qu'elle s'humiliait ainsi devant moi, je l'interrogeai pour avoir occasion de la reprendre. « Comment, lui dis-je, pouvez-vous parler de la sorte, lorsqu'il est évident que vous avez horreur des péchés que tant d'autres aiment à commettre tous les jours? » Elle me répondit en pleurant : « O mon Père, je vois bien que vous ne connaissez pas ma misère. Hélas ! j'ai reçu de mon Créateur des grâces si grandes et si nombreuses, qu'à ma place, l'être le plus misérable de la terre se serait enflammé d'amour pour Dieu. Ses exemples et ses paroles auraient répandu partout l'ardeur de la céleste patrie et le mépris de la vie présente ; les hommes n'auraient plus péché. Mais moi qui ai tant reçu, je puis bien dire que je suis la plus

ingrate des créatures, et que je suis une cause de ruine dans le monde, puisque je devais sauver tant de personnes, en les prêchant d'exemples et de paroles; j'ai donc manqué à mon devoir, et je suis bien coupable. »

17. Parmi ceux qui blâmaient la vie extraordinaire de Catherine, on remarquait surtout le Père Lazarini, de l'ordre des Frères Mineurs, qui professait alors avec éclat la philosophie dans son couvent de Sienne. Non content d'attaquer ouvertement la réputation de la Bienheureuse, il résolut de venir la voir pour trouver, dans ses paroles et ses actions, matière à la condamner davantage. La veille de sainte Catherine vierge et martyre, il se rendit donc chez elle, à l'heure des vêpres. Il m'avait prié de l'accompagner, et j'y avais consenti, parce que je croyais qu'il se repentait de sa conduite à son égard. Nous entrâmes dans la pieuse cellule; Lazarini s'assit sur un coffre, et Catherine par terre à ses pieds; moi je me tins debout. Après quelques instants de silence, frère Lazarini prit la parole : « J'ai entendu, dit-il, beaucoup parler de votre sainteté, et de l'intelligence des Écritures que Dieu vous a donnée, et je me suis empressé de venir, dans l'espoir d'entendre quelque chose d'édifiant et de consolant pour mon âme. » Catherine répondit : « Et moi, je me suis réjouie de votre arrivée, parce que j'ai pensé que le Seigneur vous envoyait pour me faire profiter de cette science dont vous nourrissez tous les jours vos nombreux disciples. J'espérais que la charité vous portait à consoler ma pauvre âme, et je vous prie de le faire par amour pour Notre-Seigneur. » La conversation continua quelque temps sur ce

ton, et comme le soir approchait, frère Lazarini finit par dire : « Je vois qu'il est tard et qu'il faut me retirer ; mais je reviendrai à une heure plus convenable. » Il se leva pour partir ; Catherine se mit alors à genoux, croisa les bras et lui demanda sa bénédiction. Quand elle l'eut reçue, elle se recommanda à ses prières, et frère Lazarini, plutôt par politesse que par dévotion, lui dit aussi de prier pour lui ; ce qu'elle promit bien volontiers. Il s'en alla, pensant que Catherine pouvait être une bonne personne, mais qu'elle ne méritait pas sa grande réputation.

18. La nuit, en se levant pour étudier-la leçon qu'il devait faire le lendemain à ses élèves, frère Lazarini se mit à répandre involontairement des larmes. Plus il les essuyait, plus elles coulaient en abondance, sans qu'il en comprît la cause. Le matin, on vint le chercher à l'heure de la classe, mais il lui fut impossible de parler à ses élèves : il pleurait toujours. Rentré dans sa cellule, il pleurait encore, et s'indignait contre lui-même. Qu'as-tu donc, se disait-il, que veux-tu ? Ta mère serait-elle morte subitement ? ton frère aurait-il péri dans un combat ? La journée se passa dans cet état extraordinaire, et quand vint le soir il s'endormit quelques instants, vaincu par la fatigue et l'ennui ; mais il se réveilla bientôt, et ses larmes recommencèrent sans qu'il pût les retenir. Il chercha alors s'il n'avait pas commis quelque faute grave, que voulait lui rappeler la Miséricorde divine. Pendant qu'il examinait sa conscience, il entendit une voix intérieure qui lui criait : « Aurais-tu si vite oublié qu'hier tu as jugé avec orgueil

ma fidèle servante Catherine, et que tu as réclamé ses prières par convenance seulement? »

19. Dès que frère Lazarini eut reçu cet avertissement et reconnu sa faute, ses larmes tarirent et son cœur s'enflamma du désir de revoir Catherine. Aux premières lueurs du jour, il courut frapper à sa cellule. La Bienheureuse, qui savait ce qu'avait fait son Époux, ouvrit à frère Lazarini, qui se prosterna à ses pieds. Catherine en fit autant de son côté, et le supplia de se relever. Ils eurent ensuite un long et saint entretien, et le religieux la conjura de vouloir bien le diriger dans la voie du salut. Catherine, vaincue par ses instances, lui répondit : « La voie du salut pour vous est de mépriser les vanités du siècle et la faveur du monde, de devenir humble, pauvre et nu pour suivre Jésus-Christ et votre Père, saint François. » A ces paroles, le religieux vit que Catherine lisait dans son âme; il versa des larmes abondantes et promit de faire tout ce qu'elle lui commanderait. Il accomplit sa promesse, distribua son argent, ses meubles inutiles, et jusqu'à ses livres. Il ne garda que quelques notes qui lui étaient nécessaires pour prêcher, et il devint un véritable pauvre de Jésus-Christ.

20. Pendant son séjour à Pise, un grand nombre de personnes vinrent visiter Catherine, et beaucoup s'agenouillaient devant elle et lui baisaient les mains. Quelques-uns s'en scandalisèrent, et voulurent faire cesser cette dévotion. Un célèbre médecin entre autres, Jean Gutalebracia, qui ne pouvait convaincre personne, résolut de confondre Catherine, en lui proposant des dif-

ficultés sur les saintes Écritures. Il se fit accompagner par Pierre Albizi, jurisconsulte d'un âge mûr et d'une grande sagesse. Ils vinrent trouver la Bienheureuse, et maître Jean, qui était le plus jeune, prit ainsi la parole : « Nous avons entendu vanter votre vertu, et l'intelligence que vous avez des saintes Écritures, et nous sommes venus dans l'espérance de recevoir de votre bouche quelque consolation pour nos âmes. Je désire savoir comment vous comprenez ce passage où il est dit que Dieu parla pour créer le monde. Dieu aurait-il une bouche et une langue ! » Il lui adressa plusieurs questions semblables, et attendit la réponse. Catherine prit alors la parole et dit : « Je m'étonne que vous qui enseignez les autres, vous m'annonciez que vous veniez entendre une pauvre femme dont vous devriez plutôt éclairer l'ignorance. Mais puisque vous désirez que je vous réponde, je le ferai selon que le Seigneur me l'inspirera. A quoi me sert de savoir comment Dieu, qui est esprit et qui n'a pas de corps, a parlé pour créer le monde ? Mais ce qu'il importe, ce qu'il est nécessaire, à vous et à moi, de savoir, c'est que Notre-Seigneur Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, a revêtu notre nature pour nous sauver, qu'il a souffert et qu'il est mort pour nous racheter. Oui, ce qui est nécessaire, c'est de le croire et de le méditer, afin que mon cœur s'enflamme d'amour pour Celui qui m'a tant aimée. » Catherine continua longtemps de la sorte avec tant d'onction et de ferveur, que maître Pierre Albizi ne put retenir ses larmes, et voulut lui demander, à genoux, pardon d'être venu la tenter. Catherine se prosterna par terre en le

conjurant de se relever ; et, quand elle l'eut obtenu, ils eurent ensemble un long et doux entretien sur les choses spirituelles. En se retirant, Pierre Albizi supplia la Bienheureuse de vouloir bien présenter au baptême l'enfant que sa femme devait bientôt lui donner. Catherine y consentit volontiers, et celui qui était si prévenu contre elle devint son plus ardent défenseur.

21. A l'occasion de ces honneurs qu'on rendait à Catherine, une autre personne, d'une grande réputation de piété, lui écrivit une lettre très-bien motivée, où il la reprenait de souffrir des choses semblables. Il lui rappelait l'exemple du Sauveur et des saints, l'exhortait à vivre dans la retraite, et lui disait que les véritables serviteurs de Dieu aimaient avant tout la solitude, et que les hypocrites seuls recherchaient la gloire. Cette lettre fut remise au Père Raymond, qui me la communiqua. Nous en étions indignés, et nous voulions, sans la montrer à Catherine, répondre à celui qui l'avait écrite, pour lui reprocher sa témérité et son ignorance de la vie spirituelle. Pendant que nous conférions ensemble à ce sujet, la Bienheureuse s'aperçut de notre trouble, et nous en demanda la cause. Dès qu'elle l'eut apprise, elle réclama la lettre, et comme nous hésitions à la lui donner, elle nous dit : « Si vous me la refusez, il faut au moins que j'entende ce qui me concerne. » Le Père Raymond lut donc la lettre : elle nous reprit avec douceur de l'indignation que nous faisons paraître. « Vous devez, nous dit-elle, remercier avec moi celui qui a écrit cette lettre. Ne voyez-vous pas qu'il me donne des avis précieux pour mon salut ? Il craint que je ne

m'égare dans les voies de Dieu, et il me met en garde contre les embûches de l'ennemi. Soyons pleins de reconnaissance pour sa charité. Je veux avoir cette lettre et en remercier l'auteur. » Elle le fit, en effet, d'une manière admirable ¹, et comme le Père Raymond ne se rendait pas à ses raisons, et voulait toujours écrire, elle le regarda sévèrement, et nous reprocha de voir du mal où il n'y avait que du bien ².

22. Le Père Barthélemy explique ensuite les différences qu'il peut y avoir entre ses dépositions et l'histoire écrite par le Père Raymond. Ces différences ne sont pas contradictoires; elles prouvent, comme celles qui sont dans les Évangiles, l'indépendance et la sincérité des témoignages. Il raconta ensuite sa dernière entrevue avec sainte Catherine. « Lorsqu'elle tomba malade, j'étais Prieur du couvent de Sienne, et le Provincial de l'Ordre m'envoya pour quelques affaires à Rome. J'y arrivai le Samedi saint; je courus aussitôt à la demeure de la Bienheureuse, dont j'ignorais l'état. Je la trouvai étendue sur des planches qu'entouraient de tout côté d'autres planches, de sorte qu'elle semblait être dans un cercueil. Je m'approchai, espérant m'entretenir avec elle comme à l'ordinaire. Son corps était tellement affaibli, qu'on eût facilement compté ses os. Il paraissait avoir été desséché aux ardeurs du soleil, et il ne présentait plus la même beauté. Cette vue me brisa le cœur, et je lui dis en pleurant : « Ma mère, comment vous trouvez-vous ? » Quand elle m'aperçut, elle voulut

¹ Lettre cccxiii.

² Dom Martène, p. 1355.

me témoigner sa joie; mais elle ne pouvait pas parler, et je fus obligé d'approcher mon oreille de sa bouche, pour comprendre qu'elle me répondait que tout allait bien, grâce à notre bien-aimé Sauveur! Je lui fis connaître alors le motif de mon voyage, et j'ajoutai : « Ma mère, demain c'est la Pâque du Seigneur, et je veux la célébrer ici, pour donner la sainte Eucharistie à vous et à vos enfants spirituels. » Elle me répondit : « Oh ! si notre doux Sauveur me permettait de communier ! »

23. Je la quittai, et le lendemain je revins tenir ma promesse; je m'approchai d'elle pour entendre sa confession et lui donner l'absolution. Personne n'espérait la voir communier; depuis plusieurs jours elle était dans l'impossibilité de faire le moindre mouvement. Cependant je lui donnai pour pénitence de demander à Dieu, pour sa consolation et la nôtre, la grâce de communier en un si grand jour de fête : je fus ensuite à l'autel, qui était près de son lit; je préparai les hosties, et je commençai la messe. Catherine resta immobile jusqu'à la Communion. Dès que je l'eus terminée et que j'eus pris les ablutions, elle se leva tout à coup, au grand étonnement des assistants, qui versaient des larmes de joie; elle s'avança sans l'aide de personne jusqu'à l'autel, s'y agenouilla les yeux fermés, les mains jointes, et s'y tint jusqu'à ce qu'elle eût reçu la sainte Hostie, et le vin qu'on a coutume de présenter pour laver la bouche. Elle tomba ensuite dans son extase ordinaire, et, quand elle en sortit, il lui fut impossible de retourner à son lit; ses compagnes l'y portèrent, et elle y resta dans la même immobilité qu'auparavant. Dieu

lui permit cependant de pouvoir s'entretenir avec moi durant les quelques jours que je restai encore à Rome ; et c'est alors qu'elle m'expliqua les peines et les douleurs incroyables que les démons lui faisaient souffrir. Elle priait sans cesse avec ardeur pour la paix de la sainte Église ; elle désirait et demandait à Dieu d'expier dans son corps le péché de ceux qui séparaient les fidèles du véritable Souverain Pontife, Urbain VI. « Soyez certain, disait-elle, que si je meurs, la seule cause de ma mort est le zèle qui me brûle et me consume pour la sainte Église. Je souffre avec joie pour sa délivrance, et je suis prête à mourir pour elle, s'il le faut. »

24. Les affaires qui m'avaient conduit à Rome étaient terminées, et mon compagnon me pressait de repartir. Je résistais toujours, et je le dis à Catherine. Elle me répondit qu'il fallait retourner vers celui qui nous avait envoyés. « Ma mère, lui dis-je alors, comment m'éloigner et vous laisser dans une telle extrémité ? Si j'étais absent et si j'apprenais votre état, je quitterais tout pour accourir. Non, je ne puis partir sans vous voir rétablie, ou sans en emporter du moins l'espérance. » Catherine me dit : « Mon fils, vous savez quelle consolation est pour moi de voir ceux que le Seigneur m'a donnés et que j'aime dans la Vérité. Ce me serait une grande joie si notre doux Sauveur m'accordait la présence du Père Raymond et la vôtre ; mais il lui plaît que j'en sois privée ; et, comme je veux sa volonté et non la mienne, il faut que vous partiez. Vous savez qu'on doit célébrer bientôt, à Bologne, le Chapitre de votre Ordre pour l'élection du Maître général. On nommera le Père Ray-

mond ; je veux que vous soyez avec lui et que vous lui obéissiez toujours. Je vous l'ordonne autant qu'il est en mon pouvoir. » Je lui dis alors que je ferais tout ce qu'elle me commanderait, dès que je la verrais mieux, et j'ajoutai : « Si c'est la volonté de Dieu que je parte, demandez-lui qu'il vous rende la santé avant mon départ. » Elle me promit de le faire, et, quand je revins le jour suivant, je la trouvai si calme et si contente, que je m'approchai plein d'espérance. Mais elle, qui jusqu'alors était restée immobile, étendit ses bras vers moi et m'embrassa si affectueusement, que je ne pus, il me semble, m'empêcher de répandre des larmes de joie ; c'était pour me faire connaître la volonté de Dieu et m'exhorter à partir. Le Seigneur m'avait séduit, pour parler comme le Prophète ¹. Je m'éloignai de Rome. Peu de temps après mon retour à Sienne, une lettre m'apprit que la Bienheureuse Catherine avait quitté cette vie, où l'on meurt, pour s'unir à l'Époux qu'elle avait tant désiré. (Page 1360.)

25. Frère Barthélemy, à la fin de sa seconde déposition, donne une lettre où maître Thomas Petra, notaire du Souverain Pontife, raconte ainsi une vision qu'il eut après la mort de Catherine. « Dans les derniers temps de la vie de Catherine, Notre-Seigneur m'avait fait la grâce de m'unir à elle par les liens d'une pure et sainte affection. Elle m'appelait son père, et je la voyais souvent. Un jour, je la trouvai dans le jardin d'une dame de Rome ; elle était très-affaiblie, et je lui dis : « Ma

¹ Seduxisti me, Domine, et seductus sum : fortior me fuisti et invaluisti. (Jerem. xx, 7.)

mère, il me semble que le Christ, votre Époux, veut vous retirer de cette vie pour vous unir à lui. Avez-vous fait vos dispositions en conséquence? — Quelles dispositions peut faire une pauvre femme qui n'a rien? — Vous feriez un beau testament, si vous indiquiez à chacun de vos disciples ce qu'il doit faire après votre mort. Je vous le demande pour l'amour de Dieu, et je suis persuadé que tous vous obéiront comme moi. » Elle me répondit : « Je le veux bien, et je le ferai avec la grâce de Jésus-Christ. » Elle le fit, en effet, peu de temps après, et toutes ses recommandations furent suivies. J'ajoutai : « Ma mère, j'aurais une seconde chose à vous demander, et je vous prie de me l'accorder par amour pour Notre-Seigneur. Obtenez dès maintenant de votre Époux la grâce de me montrer l'état de votre âme après votre mort. — Cela, me dit-elle, ne me paraît pas possible ; car, ou l'âme dans l'autre vie est sauvée, et alors le bonheur parfait dont elle jouit lui fait oublier les misères de ce monde ; ou elle est damnée, et alors les peines infinies qu'elle souffre l'empêchent d'obtenir cette faveur. Si elle est dans le purgatoire, elle participe aux deux états, et la difficulté est la même. » Je répondis : « Je ne veux pas disputer avec l'Esprit-Saint, et je ne pense pas que vous vouliez, en semblable matière, limiter sa puissance. J'espère en Dieu ; et ce que je vous demande, ne me le refusez pas. » Elle me promit de le faire, si Notre-Seigneur le lui permettait. Peu de temps après, elle mourut.

26. Huit jours s'étaient écoulés depuis sa mort, lorsque, de très-grand matin, un homme d'une haute piété,

qui se nommait Jean de Pise, vint frapper à ma porte. Je lui ouvris sur-le-champ. « Catherine de Sienne va venir, » me dit-il. Je lui répondis : « Comment peut-elle venir, puisqu'elle est morte depuis longtemps ? » Il me dit : « Sachez que vous la verrez. » Puis il s'en alla, et je ne pus le rappeler. Le lendemain, le surlendemain et pendant près de trente jours, je reçus une semblable visite d'hommes recommandables par leur sainte vie. Je pense que c'étaient des anges de Dieu qui prenaient ces formes pour m'annoncer ce qui allait arriver. Enfin un dimanche, après avoir dit mon office de nuit, je me disposais à prendre quelque repos, lorsque, vers le point du jour, je vis dans un ciel sans nuage une multitude d'esprits bienheureux qui s'avançaient en procession ; ils étaient vêtus de blanc et allaient trois par trois, portant des ornements, des reliques, des croix, des chandeliers d'argent, des cierges allumés, des instruments de musique ; et ils chantaient en plusieurs chœurs des cantiques sacrés, le *Kyrie eleison*, le *Gloria in excelsis*, le *Sanctus*, le *Benedictus* et le *Te Deum*. La magnificence de ce spectacle me mit hors de moi ; je me rappelai cependant la promesse qui m'avait été faite ; je me rassurai et je dis à un ange : « Que faites-vous ? » Il me répondit : « Nous conduisons l'âme de Catherine de Sienne en présence de la divine Majesté. » Quand il se fut éloigné avec ceux qui l'accompagnaient, je m'adressai à un autre et je lui dis : « Où est-elle ? » Dès qu'il m'eut entendu, toute la procession fit un grand cercle au centre duquel se trouvait Catherine ; elle était vêtue comme les anges et ressemblait au Sauveur peint

à la tribune des églises. Ses mains étaient pleines de palmes. Sa tête et ses yeux étaient baissés. Je la reconnus très-bien à son extérieur. Je demandai alors au Dieu tout-puissant de compléter la vision et de consoler mon âme en me permettant de voir le visage de Catherine. Je fus exaucé ; elle leva la tête et me regarda avec ce gracieux sourire qui exprimait toujours la joie de son âme. La procession reprit ensuite sa marche en continuant ses chants.

ÉTIENNE MACONI

Étienne Maconi fut un des plus chers disciples de sainte Catherine. Son témoignage fut réclamé, à l'époque du procès de Venise, par le P. Thomas Caffarini, auquel il envoya la lettre suivante.

LETTRE DU B. ÉTIENNE MACONI

SUR LES ACTIONS ET LES VERTUS DE SAINTE CATHERINE DE SIENNE

1. Au pieux et bon frère Thomas d'Antonio, de l'ordre des Frères Prêcheurs, demeurant au couvent de Saint-Jean-et-Saint-Paul, à Venise, frère Étienne, de Sienne, malgré son indignité, Prieur de la Chartreuse de Sainte-Marie-des-Grâces, près Pavie, salut en Celui qui est le salut de tous !

J'ai reçu avec joie et j'ai lu avec attention les lettres dans lesquelles vous me demandez une déposition fidèle, en forme authentique, sur les actes, la vie, les vertus et la doctrine de la vierge Catherine de Sienne; vous me rappelez mes nombreuses relations avec elle pendant sa vie, et vous réclamez mon témoignage à l'occasion de certaines plaintes qui ont été faites à l'évêché de Venise au sujet de la fête commémorative de cette sainte femme, beaucoup ne voulant pas croire aux vertus qu'on en rapporte.

2. Je dois l'avouer, quoique citoyen de Sienne, ni moi ni les miens nous ne connaissions Catherine et ses parents avant l'année 1376. A cette époque, j'étais entraîné par les flots de la vie présente, et je ne songeais nullement à la connaître; mais l'éternelle Bonté, qui ne veut la mort de personne, sauva mon âme des abîmes de l'enfer par le moyen de cette bienheureuse vierge. Nous étions alors en guerre, sans qu'il y eût de notre faute, avec une famille plus puissante que la nôtre, et, malgré des négociations et les efforts de citoyens honorables, il avait été impossible d'obtenir de nos ennemis aucun espoir d'accommodement.

3. Catherine jouissait alors d'une grande réputation en Toscane, et tout le monde célébrait ses vertus et en racontait des choses admirables. On me dit que si je la priais d'intervenir dans cette affaire, elle obtiendrait certainement la paix, comme elle l'avait déjà fait tant de fois. J'allai prendre conseil d'un gentilhomme qui s'était ainsi réconcilié, et était devenu l'ami de Catherine. Dès qu'il m'eut entendu, il me répondit sur-le-

champ : « Soyez certain que vous ne trouverez personne dans la ville plus capable de faire la paix ; ne différez pas , et je vous accompagnerai. » Nous lui rendîmes visite , et elle me reçut , non pas avec la timidité craintive d'une jeune fille , comme je le pensais , mais avec la tendresse d'une sœur qui reverrait son frère après un long voyage. J'en fus tout étonné , et j'accueillis avec empressement les saintes paroles qu'elle dit pour m'obliger à me confesser et à vivre chrétiennement. Je dis : « Le doigt de Dieu est là. » *Digitus Dei est hic*. Lorsque je lui exposai l'objet de ma visite , elle me répondit sans hésiter : « Allez , mon cher fils , confiez - vous dans le Seigneur ; je ferai tout pour vous procurer une bonne paix : laissez-moi me charger de cette affaire. » Grâce à son entremise nous obtînmes , en effet , la paix d'une manière miraculeuse et malgré nos adversaires.

4. A l'occasion de cette paix , je lui rendis souvent visite ; et tous les jours , par l'efficacité de ses paroles et la perfection de ses exemples , je sentais en moi d'heureux changements. A cette époque , elle me pria d'écrire quelques lettres sous sa dictée ; j'acceptai avec joie , et bientôt je sentis mon cœur s'enflammer d'une nouvelle ardeur pour les choses célestes. Je méprisais le siècle et tout ce qui s'y rattache , et j'avais une telle honte de ma vie passée que je ne pouvais plus y penser. Ce changement paraissait au dehors , et presque toute la ville était dans l'étonnement. Plus j'examinais la vie , les exemples , les mœurs et les paroles de cette bienheureuse vierge , plus je sentais croître en moi l'amour de Dieu et le mépris du monde.

5. Peu de temps après, Catherine me dit en secret : « Vous verrez, mon cher fils, qu'avant peu votre plus grand désir sera rempli. » Cette parole me surprit beaucoup : je ne savais ce que je pouvais désirer en ce monde ; je songeais plutôt à le quitter entièrement. Je lui dis : « Ma bien chère mère, quel est donc mon plus grand désir ? » Elle me répondit : « Cherchez-le dans votre cœur. » Je lui dis : « Ma mère bien-aimée, je ne me trouve pas de plus grand désir que celui de rester près de vous. » Elle me répondit sur-le-champ : « Il sera satisfait. » Moi je ne pouvais comprendre comment cela pouvait se faire sans blesser les convenances ; mais Celui auquel rien n'est impossible, par un acte merveilleux de sa volonté, fit qu'elle fut envoyée à Avignon près de Grégoire XI ; et alors, malgré mon indignité, je fus choisi pour voyager en sa sainte compagnie. Je quittai alors avec joie mon père, ma mère, mes frères, mes sœurs et mes parents : j'étais si content de jouir de l'intimité de Catherine et de sa virginale présence !

6. A la suite de ce voyage, le Souverain Pontife revint à Rome, fortifié par Catherine, qui avait reçu cette mission spéciale. Le Saint-Père l'envoya pour les affaires de l'Église à Florence : cette ville s'était alors révoltée contre son pouvoir, et Dieu y fit beaucoup de choses extraordinaires par le moyen de sa servante, comme on peut le voir dans sa vie. J'eus encore le bonheur de l'accompagner. Enfin, j'allai avec elle à Rome, où, après avoir souffert avec joie des peines inouïes pour l'honneur de Dieu, elle atteignit heureu-

sement le terme de son pèlerinage. Je portai moi-même son corps à l'église de la Minerve, où il est déposé dans un coffre de cyprès et dans un beau monument.

7. A ses derniers instants, elle indiqua à chacun de nous ce qu'il devait faire après sa mort; elle se tourna vers moi, et, me montrant du doigt : « Quant à vous, me dit-elle, je vous ordonne de la part de Dieu, au nom de la sainte obéissance, d'entrer dans l'ordre des Chartreux, parce que Dieu le veut et vous y appelle. » Et comme elle nous voyait tous en larmes à ses côtés : « Mes enfants bien-aimés, nous dit-elle, vous ne devez pas vous affliger, mais vous réjouir dans le Seigneur, et regarder ce jour comme un jour de fête; car je vais quitter ma prison pour m'unir à l'Époux de mon âme, et je vous promets de vous être beaucoup plus utile après ma mort que je n'ai pu l'être pendant ma vie. » Cette promesse, elle l'a tenue et ne cesse de la tenir chaque jour.

8. Et pour en donner une preuve, je dirai à ma honte une chose qui est à l'honneur de Dieu et de Catherine. Lorsqu'elle m'ordonna, au nom de la sainte obéissance, d'entrer dans l'ordre des Chartreux, je n'avais jamais pensé à cet Ordre ni à un autre; mais dès qu'elle fut montée au ciel je sentis dans mon cœur un si grand désir de lui obéir que, si le monde entier s'y fût opposé, je n'en aurais tenu aucun compte : et je l'ai bien prouvé. Ce n'est pas ici le moment ni le lieu de dire tout ce que Catherine a fait et fait encore pour un de ses fils indigne; je déclare seulement qu'après

Dieu et sa sainte Mère, je m'estime plus lui devoir qu'à toutes les autres créatures.

9. On voit que, pendant plusieurs années, j'ai eu des rapports très-intimes avec Catherine, puisque j'écrivais ses lettres, qu'elle me faisait part de ses affaires les plus secrètes, et qu'elle me dicta une partie de son livre. Elle m'aimait avec la tendresse d'une mère; beaucoup plus certainement que je ne le méritais : aussi plusieurs de ses disciples en ressentaient une sorte d'envie. J'étudiais avec la plus grande attention ses paroles, sa conduite et ses actions; et je le dis en mon âme et conscience, devant Dieu et devant l'Église militante, tout pécheur que je suis, j'ai fréquenté depuis plus de soixante ans de bien grands serviteurs de Dieu, mais jamais je n'ai vu, jamais je n'ai entendu quelqu'un qui fût arrivé à un degré de vertu si élevé et si parfait. Aussi tout le monde reconnaissait en elle l'image de toutes les vertus et le miroir le plus pur des vrais chrétiens.

10. Je ne me rappelle pas avoir entendu sortir de sa bouche virginalle une seule parole oiseuse. Elle faisait tourner sur-le-champ nos conversations les plus frivoles à notre bien spirituel. Son cœur ne pouvait se rassasier de parler de Dieu ou des choses saintes, et je crois qu'elle n'aurait jamais dormi ou mangé si elle avait toujours eu quelqu'un pour l'entendre. Quand on parlait en sa présence d'affaires du monde ou de sujets n'ayant pas rapport au salut des âmes, elle se réfugiait dans la contemplation, et son corps devenait insensible comme quand elle était en prière. Ses extases étaient

continuelles, et nous en avons été plus de mille fois témoins. Ses membres restaient alors immobiles et roides, et il eût été plus facile de les rompre que de les changer de place. Pour montrer que cet état n'était pas simulé, je vais raconter un fait dont j'ai été moi-même témoin.

11. Quand nous fûmes à Avignon, le pape Grégoire XI nous fit donner un beau logement avec une chapelle richement ornée. La sœur du Pape, qui était une femme pieuse, après avoir eu quelques entretiens avec Catherine, conçut pour elle une grande affection et une vénération profonde. Elle dit au Père Raymond, son confesseur, qu'elle désirait beaucoup se trouver présente quand cette bienheureuse vierge aurait le bonheur de communier. Le Père Raymond lui promit de la faire avertir. Le dimanche suivant, Catherine vint à la chapelle, n'ayant aux pieds que des sandales. Elle désirait communier; et, pendant sa préparation, elle fut, comme à l'ordinaire, ravie en extase. Le Père Raymond m'appela et me dit : « Allez au palais dire à la sœur du Pape que Catherine va communier ce matin. » Cette dame entendait alors la messe. Lorsque j'entrai elle m'aperçut; et comme elle me reconnut pour être de la suite de Catherine, elle vint à moi et me dit : « Mon fils, que demandez-vous ? » Je m'acquittai alors de mon message. Elle se hâta aussitôt, et se rendit à notre demeure avec beaucoup de gens d'un haut rang. Elle amena, entre autres, la femme du neveu du Pape, Raymond de Turenne : c'était une jeune personne pleine de vanité et tout étrangère aux

choses divines. Pendant que la sœur du Pape priait avec recueillement, cette malheureuse s'imagina, je pense, que Catherine jouait l'extase; et, après la messe, elle feignit de se baisser par dévotion vers les pieds de la Sainte, et les perça à plusieurs reprises avec une grande épingle. Catherine resta immobile, et n'aurait pas remué lors même qu'on lui eût coupé les pieds. Quand tout le monde fut retiré, Catherine reprit l'usage de ses sens et éprouva aux pieds de si grandes douleurs qu'elle pouvait à peine marcher. Ses compagnes, voyant où elle souffrait, remarquèrent le sang desséché qui était sorti de ses blessures, et elles comprirent alors la méchanceté de celle qui l'avait soupçonnée ¹.

12. Au sujet des extases de Catherine, il y a une chose qui ne doit pas être passée sous silence. Dans les circonstances difficiles, son âme s'appliquait avec une plus grande ardeur à l'oraison, et faisait tant d'efforts pour s'élever au ciel que son corps quittait la terre malgré les lois de la pesanteur. Beaucoup de personnes l'ont vue souvent suspendue en l'air; et moi-même j'ai été témoin de ce fait, qui me jetait dans le plus grand étonnement. L'explication de ce phénomène se trouve dans le livre que Catherine a composé, et que j'ai écrit en partie sous sa dictée. Dieu avait accordé à sa fidèle épouse une si grande puissance et une telle intimité, que souvent dans ses prières elle disait : « Je le veux ! » Et quand elle parlait ainsi, il semblait qu'elle était obéie sur-le-champ. Nous pourrions en donner bien des preuves.

¹ Dom Martène, p. 1327.

13. Voici ce qui m'est arrivé à moi-même à mon retour d'Avignon. Nous restâmes à Gênes plus d'un mois, chez une dame respectable qui s'appelait Orietta Scotta; nous y fûmes presque tous malades. Notre hôtesse eut très-grand soin de nous, et faisait venir tous les jours deux médecins très-habiles. Je me fatiguai beaucoup avec eux, parce que je voulais soigner tous les malades. On m'avertissait que je le deviendrais moi-même; et, en effet, au bout de quelques jours je me mis au lit avec une fièvre violente, accompagnée d'un grand mal de tête et d'un vomissement très-pénible. Catherine, l'ayant appris, vint me visiter avec ses confesseurs et ses compagnes, et me demanda ce que j'éprouvais. Moi, tout joyeux de sa douce présence, je lui répondis en riant : « On me dit que je souffre, je ne sais quoi. » Alors, dans sa tendresse maternelle, elle mit sur mon front sa main virginale, et dit en remuant un peu la tête : « Entendez-vous cet enfant qui me répond : « On « me dit que je souffre, je ne sais quoi ? » Et il a une fièvre violente. » Elle ajouta : « Je ne vous permets pas de suivre l'exemple des autres malades, et je vous ordonne, en vertu de la sainte obéissance, de ne plus souffrir de cette maladie. Je veux que vous soyez complètement guéri et que vous serviez les autres comme à votre ordinaire. » Puis elle se mit à parler de Dieu selon son habitude, et pendant qu'elle parlait je fus guéri. Je l'interrompis pour le dire à tous les assistants, qui furent dans l'admiration; et depuis, pendant de longues années, j'ai joui d'une santé parfaite. Catherine parla avec la même autorité lorsqu'elle guérit le vénérable

Giovanni, religieux qui habitait la solitude de la Val-lombreuse, comme il me l'a affirmé lui-même, lorsqu'il était à l'agonie à l'abbaye de Passignano, près de Sienne. J'ai entendu de la bouche même de Catherine un ordre semblable donné, en l'absence du même religieux, à deux de ses disciples qu'il lui avait envoyés. Elle lui ordonna, par leur intermédiaire, de n'être plus malade et de venir la trouver sur-le-champ : ce qu'il fit aussitôt. Le saint religieux écrivit à cette occasion une lettre admirable que je conserve précieusement dans notre couvent.

14. Quoique toute la vie de Catherine, à l'intérieur et à l'extérieur, ait été, pour ainsi dire, miraculeuse, cependant plusieurs serviteurs de Dieu, d'une haute vertu, y ont admiré une chose bien extraordinaire dans le pèlerinage de l'homme ici-bas. Tout ce qu'elle faisait, ce qu'elle disait, ce qu'elle entendait, n'empêchait pas sa sainte âme d'être intimement unie à Dieu et tout abîmée dans la Divinité. Comme la bouche parle toujours de l'abondance du cœur, elle ne s'entretenait jamais que de Dieu et de ce qui se rapporte à Dieu : elle le cherchait, le trouvait, le possédait en tout par un amour actuel et sensible. Je me souviens que, quand elle voyait des fleurs dans une prairie, elle nous disait : « Ne voyez-vous pas comme tout honore Dieu et nous parle de lui ? Ces fleurs rouges ne nous représentent-elles pas les plaies vermeilles de Jésus ? » Quand elle voyait une fourmilière, elle disait : « Ces petits êtres sont sortis comme nous de la sainte pensée de Dieu, et il a mis autant de soins à créer les insectes et les

fleurs que les anges. » Aussi nous étions tellement consolés par sa présence en toute occasion et sur toutes choses, que, pour l'écouter, nous aurions oublié de prendre nos repas : nous ne pensions plus alors à nos peines et à nos douleurs. Ceux mêmes qui étaient condamnés à mort l'appelaient; elle les visitait souvent, et il semblait qu'ils ne se rappelaient plus, près d'elle, le sort qui les attendait.

15. A sa seule présence les tentations du démon disparaissaient : le soleil dans toute sa splendeur ne dissipe pas plus victorieusement les ténèbres. Je me souviens que souvent j'allais la trouver pour lui dire quelque chose de mon intérieur, et je lui avouais ensuite que je l'avais oublié. Je lui demandais ce que c'était, et alors elle me l'expliquait mieux que si je le lui avais exposé moi-même. Il ne faut pas s'en étonner : tout le monde sait que cette bienheureuse vierge voyait les âmes comme nous voyons les figures; nous ne pouvions rien lui cacher. « Vraiment, ma mère, lui disais-je un jour, il est bien dangereux d'être près de vous, car vous voyez tous nos secrets. — Sachez, mon cher fils, me répondit-elle, que dans les âmes, surtout dans celles qui me sont confiées, il ne paraît pas une tache ou l'ombre d'un défaut que je ne le voie sur-le-champ par l'intermédiaire de Notre-Seigneur. »

16. Ses saintes exhortations ramenèrent au bien une multitude de personnes qu'elle décidait à se confesser; il était impossible de résister. Aussi, à cause des fruits admirables qu'elle opérait dans les âmes, le pape Grégoire XI lui accorda d'avoir toujours auprès d'elle trois

confesseurs avec des pouvoirs très-étendus. Il se présentait quelquefois des pécheurs tellement enchaînés au mal, qu'ils lui disaient : « Madame, vous nous demanderiez d'aller à Rome ou à Saint-Jacques, nous le ferions sur-le-champ; mais pour nous confesser, n'en parlez pas : c'est impossible ! » Quand elle avait épuisé tous les moyens, elle leur disait : « Si je vous dis pourquoi vous refusez de vous confesser, vous confesserez-vous ensuite ? » Le pécheur, étonné, acceptait cette condition, et elle lui disait : « Mon cher frère, nous pouvons quelquefois échapper aux regards des hommes, mais jamais à ceux de Dieu. Vous avez fait tel péché en tel lieu, en tel temps, et c'est par là que le démon trouble votre âme et vous empêche de vous confesser. » Le pécheur, qui se voyait découvert, se prosternait alors à ses pieds, avouait sa faute avec une grande abondance de larmes, et se confessait sur-le-champ. Ceci, je le sais, est arrivé à plusieurs. Une personne, entre autres, qui avait une position et une grande réputation dans toute l'Italie, me disait : « Dieu seul et moi nous savions ce que cette Sainte m'a révélé. Aussi je ne doute pas qu'elle ne soit beaucoup plus grande devant Dieu qu'on ne croit. »

17. La vie extérieure de Catherine était aussi miraculeuse. Son corps virginal se soutenait longtemps sans prendre aucune nourriture matérielle : la sainte Eucharistie lui suffisait. J'ai pu l'observer pendant plusieurs années, et voici quelle était sa manière de vivre : elle avait horreur de la viande, du vin, des sucreries et des œufs; ses compagnes lui préparaient un peu de salade

quand elles en avaient, et quelquefois des légumes cuits avec de l'huile; elle ne mangeait de l'anguille que la tête et la queue; elle ne prenait du fromage que lorsqu'il était vieux; il en était de même des raisins et du reste; elle ne mangeait pas ces choses, elle les mâchait seulement avec du pain ou sans pain, et les rejetait dès qu'elle en avait exprimé un peu le suc; elle buvait souvent de l'eau pure, mais par petites gorgées. Elle attendait, pour prendre ce peu de nourriture, que ses compagnes eussent quitté la table; elle se levait alors, en disant : « Allons faire justice de cette malheureuse pécheresse ! » Elle était obligée de s'aider à rejeter tout ce qu'elle avait pris, et quelquefois elle avait tant de peine qu'elle vomissait du sang en abondance.

18. Cette circonstance doit confondre les incrédules qui la calomniaient en disant : « Elle ne mange pas en public, mais elle ne se prive de rien en cachette. » Dès qu'elle avait dans l'estomac quelque chose de la grosseur d'une noisette, tout son corps était en souffrance; et si la visite de quelques personnes l'empêchait de se soulager, elle s'évanouissait et restait comme morte tant qu'elle n'avait pas vomi. Nous en avons été témoins mille fois.

19. Je lui dis un jour en particulier : « Ma bien chère mère, la nourriture que vous prenez est si peu de chose, et vous la conservez si peu dans votre estomac, qu'elle vous est inutile; vous la rejetez ensuite avec tant de souffrance, qu'il me semble préférable de vous en priver tout à fait. » Elle me répondit avec sa sagesse ordinaire : « Mon fils bien-aimé, j'ai plusieurs raisons

pour prendre cette nourriture. D'abord, j'ai demandé à Dieu qu'il me punisse en cette vie du péché de gourmandise; et j'accepte avec joie cette peine qu'il m'envoie. Je m'efforce ensuite de contenter quelques personnes qui paraissent se scandaliser quand je ne mange pas; elles disent que le démon me trompe: je m'efforce alors de manger. Il y a aussi une autre raison: par ces souffrances, je suis ramenée à mes facultés naturelles; sans cela, mon esprit serait trop absorbé, et mon corps succomberait peut-être. » Après de telles explications, je n'avais rien à répliquer.

20. La bienheureuse Catherine avait reçu le don de sagesse à un si haut degré, que tous ceux qui l'entendaient étaient remplis d'admiration. Elle expliquait la sainte Écriture avec une clarté étonnante, et ses interprétations surprenaient les docteurs les plus habiles. La science humaine disparaissait devant elle, comme la neige se fond sous les rayons les plus ardents du soleil. Elle fit plusieurs discours très-éloquents et très-pratiques en présence de Grégoire XI et des cardinaux; et tous disaient: « Jamais homme n'a parlé de la sorte: ce n'est pas cette femme qui parle, c'est le Saint-Esprit lui-même. » Voici un fait dont j'ai été témoin moi-même à Avignon. Le pape Grégoire XI donnait souvent audience à Catherine, et lui témoignait un grand respect. Trois prélats très-haut placés vinrent le voir à ce sujet. « Très-Saint Père, lui dirent-ils, est-ce que cette Catherine de Sienne est aussi sainte qu'on le prétend? » Le Pape répondit: « Je suis persuadé que c'est une sainte. — Nous la visiterons, si Votre Sainteté le per-

met. — Je crois que vous en serez édifiés. » Ils vinrent, en effet, à notre demeure après none; c'était en été. Ils frappèrent, et c'est moi qui fus leur ouvrir. « Prévenez Catherine, me dirent-ils, que nous voulons lui parler. » Aussitôt la Bienheureuse descendit vers eux avec maître Jean, son confesseur, et quelques autres religieux.

21. Les prélats la firent asseoir; puis ils se mirent à lui parler avec hauteur, cherchant à l'irriter par des paroles blessantes. Ils lui disaient entre autres choses : « Nous venons de la part du Souverain Pontife, et nous voulons savoir si les Florentins vous ont réellement envoyée vers lui, comme on le prétend. S'ils vous ont envoyée, ils n'ont donc aucun homme capable de traiter une affaire aussi importante; mais s'ils ne vous ont pas envoyée, nous sommes bien surpris qu'une petite femme comme vous ose entretenir le Saint-Père de choses si difficiles. » Catherine, toujours calme, leur répondit humblement mais nettement, d'une manière qui les surprit. Lorsqu'elle les eut satisfaits sur ce sujet, ils lui proposèrent des questions très-difficiles, sur ses extases, sur sa vie extraordinaire, sur le passage où l'Apôtre dit que Satan se transfigure en ange de lumière, et sur les moyens qu'elle prenait pour n'être pas trompée par le démon. La conférence se prolongea jusqu'à la nuit. Quelquefois le Père Jean voulait répondre pour Catherine, et quoiqu'il fût professeur de théologie, les prélats étaient si habiles, qu'ils le confondaient en quelques mots; ils lui disaient : « Vous devriez rougir de dire de pareilles choses devant nous; laissez-la ré-

pondre, elle nous satisfait beaucoup mieux que vous ne sauriez le faire. »

22. Il y avait parmi ces trois prélats un archevêque de l'ordre des Frères Mineurs qui ne paraissait pas accepter quelquefois ce que disait Catherine; les deux autres alors se mettaient contre lui et lui disaient : « Pourquoi l'interroger encore ? il est évident qu'elle nous a expliqué ces matières avec plus de clarté et de précision que n'aurait pu le faire aucun docteur. » Enfin ils se retirèrent édifiés et consolés, et ils dirent au Pape qu'ils n'avaient jamais rencontré une âme si humble et si éclairée. Lorsque le Pape eut appris ce qui s'était passé, il en eut un véritable chagrin, et fit des excuses à Catherine, lui assurant que c'était contre sa volonté que les prélats avaient agi de la sorte, et lui recommanda de ne pas les recevoir, s'ils se présentaient de nouveau. Le lendemain, maître François de Sienne, qui était alors médecin du Pape, me dit : « Connaissez-vous les prélats qui ont été vous voir ? » Je lui répondis que non. « Eh bien, sachez, me dit-il, que si on mettait la science de ces trois hommes d'un côté de la balance, et, de l'autre, celle de toute la cour romaine, la science de ces trois l'emporterait; et je puis vous dire que, s'ils n'avaient pas trouvé Catherine si solide, elle aurait passé un mauvais moment. »

23. Enfin, qui pourra dire les vertus intérieures de cette Bienheureuse, et les œuvres qu'elles lui firent faire, sa profonde humilité et son inaltérable résignation ? Jamais le moindre trouble ne parut sur son visage; jamais elle n'a dit un seul mot qui indiquât la colère ou

l'impatience, ce qui est la marque d'une grande perfection. Qui pourra dire cette ardente charité qui lui faisait donner non-seulement les biens temporels, lorsqu'elle était dans la maison de son père, mais qui la portait à se sacrifier elle-même sans relâche pour l'honneur de Dieu et le soulagement du prochain. Aussi Dieu fit pour elle de nombreux miracles, lorsqu'il multiplia par exemple le pain et le vin. Elle donna à un pauvre sa propre tunique, et le Sauveur la lui montra sur lui-même, tout éblouissante de pierres précieuses, comme le fait est représenté près de son tombeau à Rome. Un jour qu'elle allait partir avec ses confesseurs et ses compagnes, elle rencontra un pauvre qui lui demanda l'aumône avec une certaine importunité. Elle lui dit : « Je vous assure, mon cher frère, que je n'ai pas d'argent. — Mais vous pouvez, lui répondit-il, me donner le manteau que vous avez. — Cela est vrai, » dit Catherine. Et elle le lui donna. Ceux qui l'accompagnaient eurent beaucoup de peine à racheter ce manteau, que le pauvre leur fit payer très-cher; et quand ils lui demandaient comment elle avait pu se décider à marcher sans le manteau de son Ordre, elle répondait : « J'aime mieux être trouvée sans vêtement que sans charité. »

24. Ma santé et les occupations qui m'accablent m'obligent à terminer ces récits sans ordre. J'aurais pu écrire bien des livres sur un si riche sujet; mais pour les personnes qui voudront connaître plus au long les vertus admirables de cette Bienheureuse, ses visions et son intimité avec Notre-Seigneur et la sainte Vierge, elles pourront lire son histoire par le révérendissime

Père Raymond de Capoue, qui a été longtemps son confesseur, et qui, après sa mort, est devenu Général de l'ordre des Frères Prêcheurs, où il a fait des choses très-remarquables. Quelques lecteurs difficiles, qui s'ennuient surtout des choses pieuses, prétendent qu'il est plein de longueurs. On devrait plutôt dire qu'il a trop abrégé sa vie; mais tout ce qu'il a mis, il l'a écrit sous la dictée du Saint-Esprit lui-même. Je l'ai beaucoup connu, et j'ai pu apprécier la sainteté de sa vie, le charme de ses vertus, la pureté, la noblesse de son âme, la profondeur de sa science et les autres mérites dont le Seigneur l'avait enrichi. Sa dévotion envers la sainte Vierge était surtout très-grande, comme on peut s'en convaincre en lisant son admirable traité du *Magnificat*. Il est sans doute maintenant au ciel, et je puis dire une chose restée jusqu'à présent secrète. Plusieurs années avant d'être en relation avec celle dont il a écrit la vie, la bienheureuse Vierge Marie apparut à notre Sainte, et lui promit de lui donner un confesseur dont elle aurait beaucoup plus de consolation que des autres confesseurs qu'elle avait eus; c'est ce qui arriva.

25. Voilà le témoignage que je rends de la vie de notre sainte Catherine de Sienne. Vous l'aviez réclamé avec instance, et je vous l'ai écrit sans recherche et dans la simplicité de mon cœur, malgré mes souffrances et mes occupations nombreuses. Vous m'avez demandé d'être *vrai* dans tout ce que je dirais, et j'affirme, dans la sincérité et la paix de ma conscience, que je n'ai rien ajouté à la vérité. Je sais que la bouche qui ment tue l'âme : que Dieu n'a pas besoin de nos mensonges,

et qu'on ne doit jamais faire le mal pour produire le bien. Soyez donc convaincu que j'ai dit la vérité; je suis prêt à l'affirmer avec serment et dans la forme que vous le voudrez, pour l'honneur de Dieu, pour l'édification et la consolation du prochain. Je mettrai, s'il le faut, ma main au feu; j'en atteste Celui qui n'ignore rien, Celui à qui appartient la louange et la gloire dans tous les siècles.

Deux notaires ont écrit cette déclaration le 26 octobre 1411, en présence d'un grand nombre de témoins. Nous y avons appendu le grand sceau de notre couvent, pour satisfaire à votre demande.

BARDUCCIO

La lettre de Barduccio a été écrite longtemps avant le procès de Venise; il est à regretter que ce saint jeune homme n'ait pu joindre sa déposition à celles des autres disciples de sainte Catherine. Notre Bienheureuse l'aimait particulièrement, et il mourut peu de temps après elle.

LETTRE DE SER BARDUCCIO CANIGIANI

*A sa sœur Maria Petriboni, au couvent de Saint-Pierre
de Monticelli, près Florence.*

AU NOM DE JÉSUS-CHRIST,

1. Ma très-chère mère en Notre-Seigneur et ma sœur dans la sainte affection de la bienheureuse Catherine,

moi, Barduccio, indigne et misérable pécheur, je me recommande à vos prières comme un faible enfant, resté orphelin depuis la mort de notre glorieuse mère. J'ai reçu votre lettre, que j'ai lue avec le plus grand plaisir, et je l'ai communiquée à mes religieuses désolées; elles vous remercient du fond du cœur de votre charité et de la tendresse que vous voulez bien leur porter. Elles se recommandent à vos prières, et sollicitent également celles de la Prieure et des autres Sœurs, afin d'accomplir avec zèle le bon plaisir de Dieu sur elles et sur vous. Fille tendre et fidèle, vous désirez connaître les derniers instants de notre commune Mère, et je dois satisfaire votre désir. Je me sens, il est vrai, bien incapable de vous faire un pareil récit; je vous écrirai cependant ce que mes yeux ont vu et ce que ma pauvre âme a pu comprendre.

2. Cette vierge bénie, cette mère si féconde pour l'Église éprouva, vers la fête de la Circoncision, un si grand bouleversement dans son âme et dans son corps, qu'elle fut obligée de changer complètement sa manière de vivre. La nourriture nécessaire à son corps lui causait une telle horreur, qu'elle se faisait une violence extrême pour y toucher; et quand elle en prenait, il lui était impossible de rien avaler. Elle ne pouvait pas même boire une seule goutte d'eau pour se rafraîchir. Aussi était-elle dévorée d'une soif ardente, et sa gorge était si enflammée, qu'elle semblait respirer du feu. Elle continuait cependant à se bien porter, et paraissait active et joyeuse comme à son ordinaire. Nous atteignîmes ainsi le dimanche de la Sexagésime. Ce jour-là,

pendant qu'elle priait à l'heure de vêpres, il lui arriva un accident si grave, que depuis ce moment elle ne put se rétablir. La nuit du lundi suivant, après qu'elle m'eut dicté une lettre, elle eut une autre crise si violente, que nous la pleurâmes comme morte. Elle resta longtemps sans donner le moindre signe de vie; puis elle se leva tout à coup et parut n'avoir rien éprouvé.

3. A partir de cet instant commencèrent pour elle de nouvelles épreuves et des souffrances corporelles extraordinaires. Quand vint le Carême, elle s'appliqua, malgré ses infirmités, avec tant d'ardeur à l'oraison, qu'elle nous étonnait tous par l'abondance de ses humbles soupirs et par la vivacité des gémissements qui s'échappaient de son cœur. Vous savez que sa prière était si fervente, qu'une heure d'oraison affaiblissait plus son corps délicat que deux jours d'exercices spirituels continus ne fatigueraient une autre personne. Aussi tous les matins, après la Communion, il fallait la relever de terre et la porter sur son lit comme si elle avait été morte. Une ou deux heures après, elle se levait de nouveau, et nous allions à Saint-Pierre, éloigné d'un grand mille. Elle y restait jusqu'à vêpres, et retournait chez elle presque sans vie.

4. Tels furent ses exercices jusqu'au troisième dimanche de Carême. Elle fléchit alors sous le poids des douleurs qui accablaient son corps épuisé et des angoisses qui déchiraient son âme, à la vue des péchés qui se commettaient contre Dieu et des dangers qui menaçaient de plus en plus la sainte Église. Elle n'était que souffrance à l'intérieur et à l'extérieur, et elle resta

ainsi huit semaines entières sans pouvoir seulement relever la tête. Au milieu de ce martyre, elle disait souvent : « Ces douleurs sont physiques, mais elles ne sont pas naturelles ; c'est Dieu qui permet aux démons de me torturer de la sorte. » On voyait qu'elle disait vrai, et que ses souffrances étaient inouïes. Il est impossible de donner une idée de la patience qu'elle eut alors. Je dirai seulement qu'à chaque douleur nouvelle, elle élevait joyeusement son cœur et ses yeux vers Dieu, en disant : « Grâces vous soient rendues, ô mon éternel Époux, qui comblez sans cesse de nouvelles faveurs votre pauvre et indigne servante. »

5. Son corps se consuma de la sorte jusqu'au dimanche qui précéda l'Ascension. Il était alors réduit à l'état où les peintres représentent les morts. Son visage cependant était celui d'un ange et rayonnait la dévotion, tandis que ses membres ne semblaient plus être que des os revêtus d'une peau transparente. Ses forces étaient tellement détruites, qu'il lui était impossible de se tourner tant soit peu d'un côté ou d'un autre. La nuit qui précéda le dimanche, deux heures avant l'aurore, elle eut une grande crise, et nous crûmes qu'elle touchait à ses derniers instants. Alors elle appela autour d'elle toute sa famille, et fit comprendre par signes à ceux qui étaient les plus proches qu'elle désirait recevoir l'absolution de ses fautes. On se rendit à son désir. Elle tomba peu à peu dans un état tel, qu'on n'apercevait d'autre signe de vie qu'un faible et doux soupir. On jugea qu'il était urgent de lui donner l'Extrême-Onction, et l'abbé de Saint-Anthime se hâta de

la lui administrer, parce qu'elle paraissait déjà privée de connaissance.

6. Ce sacrement opéra un certain changement en elle. Il semblait, au mouvement de son visage et de ses bras, qu'elle avait à soutenir les assauts du démon. Le combat dura une heure et demie. Après avoir gardé quelque temps le silence, elle se mit à dire : « J'ai péché, Seigneur, ayez pitié de moi : *Peccavi, Domine, miserere mei.* » Elle répéta, je crois, ces paroles plus de soixante fois; et, à chaque fois, elle levait la main droite et la laissait tomber en frappant son lit. Puis elle dit aussi souvent, mais sans remuer le bras : « Dieu saint, ayez pitié de moi : *Sancte Deus, miserere mei.* » Elle dit ensuite d'autres paroles qui exprimaient son humilité et sa dévotion, et fit des actes de différentes vertus. Après quoi son visage changea tout à coup; il rayonna comme celui d'un ange. Ses yeux, obscurcis par les larmes, s'illuminèrent de joie; elle sembla sortir d'un abîme profond, et cette vue adoucit la douleur qui nous accablait.

7. Catherine était alors appuyée sur le sein de la sœur Alessia. Elle s'efforça de se lever, et, avec un peu d'aide, elle se tint sur son séant, toujours penchée sur Alessia. Nous avions placé devant ses yeux un petit cadre où étaient des reliques et des images de Saints; mais elle attacha son regard sur la Croix qui était au centre, et se mit à l'adorer, en exprimant quelques idées sublimes sur la bonté de Dieu. Puis elle s'accusa devant lui de tous ses péchés. « Oui, c'est ma faute, disait-elle, ô éternelle Trinité, si je vous ai offensée si

misérablement par ma négligence, mon ignorance, mon ingratitude et ma désobéissance. Hélas! malheureuse, je n'ai pas observé les commandements généraux et particuliers que votre Bonté m'avait donnés. Vous m'aviez dit de vous chercher en tout et de travailler sans cesse à votre honneur et au bien du prochain, et j'ai évité la fatigue lors même qu'elle était le plus nécessaire. Ne m'aviez-vous pas commandé, ô mon Dieu! de ne tenir aucun compte de moi-même, de ne penser qu'à la gloire de votre nom, dans le salut des âmes, et de trouver ma joie dans la nourriture qui découle de votre Croix sacrée? et j'ai cherché ma propre consolation. Vous m'invitiez sans cesse à m'unir à vous par l'ardeur du désir, l'humilité des larmes et la persévérance de la prière pour le salut du monde et la réforme de l'Église; vous me promettiez d'accorder vos miséricordes aux hommes et de nouveaux trésors à votre Épouse; et moi, malheureuse, je n'ai point obéi à vos désirs et je me suis endormie dans ma négligence.

8. « Hélas! vous m'aviez confié des âmes, vous m'aviez donné des enfants que je devais aimer d'un amour spécial et conduire vers vous dans le chemin de la vie. J'ai été pour eux d'une insigne faiblesse; j'ai manqué de sollicitude à leur égard; je ne les ai pas secourus, en vous adressant une humble et continuelle prière; j'ai négligé de leur donner de bons exemples et d'utiles enseignements. Malheureuse! avec combien peu de respect j'ai reçu les grâces innombrables et les trésors de peine et de souffrance qu'il vous a plu de m'accorder. Je ne les ai pas accueillis avec cet insatiable désir et cet

ardent amour que vous éprouviez vous-même en me les envoyant. Hélas ! mon Amour ! votre Bonté infinie m'a choisie pour épouse dès ma plus tendre enfance ; mais je ne vous ai pas été assez fidèle, puisque ma mémoire n'est pas toujours restée pleine de vous, de vos immenses bienfaits ; puisque mon intelligence ne s'est pas uniquement attachée à les comprendre ; puisque ma volonté ne s'est pas appliquée à vous aimer de toute mon âme, de toutes mes forces. »

9. C'est ainsi que cette pure colombe s'accusait de ses fautes. Se tournant ensuite vers le prêtre, elle lui dit : « Pour l'amour de Jésus-Christ crucifié, remettez-moi les péchés que je viens d'accuser devant Dieu, ainsi que tous ceux que je ne me rappelle pas. » Puis elle demanda l'indulgence plénière qui lui avait été accordée par Grégoire XI et Urbain VI, et, en la demandant, elle paraissait affamée du sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ. On fit ce qu'elle désirait. Elle se mit de nouveau à prier avec ferveur et à dire des choses sublimes que mes péchés me rendaient indigne de comprendre. La douleur qui m'accablait m'empêchait aussi de l'entendre ; et sa voix était si faible et ses souffrances telles, qu'elle pouvait à peine prononcer. Nous saisissons quelques mots en nous penchant vers ses lèvres. Elle s'adressa ensuite à quelques-uns de ses enfants qui n'avaient point assisté au discours admirable qu'elle avait fait plusieurs jours auparavant à sa famille réunie, pour montrer la voie de la perfection et indiquer à chacun ce qu'il devait faire après sa mort. Lorsqu'elle eut fini, elle nous demanda à tous pardon du peu de soin qu'elle

avait eu de notre salut; elle adressa encore quelques paroles à Lucio, à un autre et à moi, pauvre misérable; après quoi elle se remit à prier.

10. Oh! si vous aviez vu avec quelle humilité et quel respect elle demanda plusieurs fois la bénédiction de sa mère, qui était plongée dans l'affliction la plus profonde! Comment retenir ses larmes en voyant cette tendre mère qui se recommandait à sa bienheureuse fille, et qui la suppliait de lui obtenir la grâce de ne pas offenser Dieu dans sa douleur! Mais rien ne pouvait distraire cette âme sainte de sa servente prière, et plus elle approchait de la mort, plus elle priait pour l'Église catholique, pour laquelle elle offrait sa vie. Elle priait aussi pour le Pape Urbain VI, qu'elle déclarait être réellement le Souverain Pontife, et elle exhortait tous ses enfants à mourir, s'il le fallait, pour le reconnaître. Elle priait encore pour tous ceux que le Seigneur lui avait donnés à aimer d'une manière spéciale, et elle empruntait à Notre-Seigneur les paroles dont il se servait quand il recommandait ses disciples à son Père. Elle s'exprimait avec tant de tendresse que nos cœurs auraient dû se fendre. Enfin elle fit le signe de la Croix, nous bénit tous et salua ce moment suprême de la vie qu'elle avait tant désiré, en prononçant ces paroles : « Oui, Seigneur, vous m'appellez, et je vais à vous; je viens, non pas à cause de mes mérites, mais à cause de votre seule miséricorde; et cette miséricorde, je vous la demande au nom de votre précieux Sang. » Elle cria plusieurs fois : « O Sang! ô Sang! » Et, à l'exemple du Sauveur, elle dit : « Mon Père, je remets en vos mains

mon âme et mon esprit. » Puis, le visage radieux comme celui d'un ange, elle baissa doucement la tête et rendit l'esprit.

11. Sa mort arriva le dimanche à l'heure de sexte. Nous gardâmes son corps jusqu'au mardi à l'heure de complies sans la moindre corruption. Il était frais au contraire et répandait une bonne odeur. Ses bras, son cou, ses jambes restèrent aussi flexibles que si elle avait été encore vivante. Pendant ces trois jours, une foule immense visita ses précieux restes, et ceux qui pouvaient les toucher s'estimaient bien heureux. Dieu fit alors beaucoup de miracles que je passe sous silence. Son tombeau est honoré de la dévotion des fidèles comme celui des autres Saints qui sont à Rome, et des grâces nombreuses sont obtenues au nom de cette fidèle Épouse du Sauveur. Je ne doute pas que vous n'en ayez entendu déjà parler; aussi je ne vous en dis pas plus long. Je me recommande à la Prieure et à toutes les Sœurs; car je n'ai jamais eu si grand besoin de prières. Que Dieu vous conserve et vous fasse croître dans sa grâce!

DOM BARTHÉLEMY DE RAVENNE

Dom Barthélemy de Ravenne envoya sa déposition le 27 octobre 1411; elle fut présentée, avec les autres, au vicaire général de l'évêque. Dom Barthélemy était prieur de la chartreuse que Catherine alla visiter dans l'île de la Gorgone, à trente milles du port de Livourne¹. Son témoignage a surtout rapport à cette visite.

1. Après avoir dit le bien que le discours de Catherine fit dans l'âme de ses religieux; dom Barthélemy ajoute : « Au moment de partir, la Bienheureuse me dit en particulier : « Père Prieur, veillez sur votre troupeau; car je vous annonce que l'ennemi cherche à faire du scandale dans le monastère. » Et, pour calmer le trouble que ces paroles me causaient, elle ajouta : « Mais ne craignez rien; l'ennemi ne peut prévaloir. » En effet, quelques jours après, le patron d'une barque de Pise qui apportait du bois dans notre île, donna à un jeune religieux de mauvaises nouvelles de sa mère. Ce religieux demanda la permission de retourner à Pise avec la barque; et, comme cette permission lui fut refusée, la tristesse s'empara de lui et le démon le tenta violemment. Un jour que j'étais dans le cloître avec les religieux, il vint à moi la figure toute bouleversée et me demanda impérieusement la permission d'aller à Pise.

¹ II^e part., chap. x, p. 17.

Je ne voulus pas céder à une demande si inconvenante, et je le renvoyai en recommandant à un des anciens religieux de le suivre. Il courut à sa cellule, prit une épée et voulut se tuer ; son compagnon n'eut que le temps d'arrêter sa main et d'appeler au secours. J'arrivai à la hâte et je cherchai à calmer ce pauvre insensé, en lui promettant de lui accorder ce qu'il désirait. Mais il se mit aussitôt à crier : « Non, je ne veux pas partir. C'est le démon qui me tentait, et qui voulait aussi me faire précipiter du haut du couvent. » Et, comme le religieux était dans l'agitation et la terreur, je fis apporter le manteau que la Bienheureuse m'avait donné en souvenir lorsqu'elle quitta l'île, et je le plaçai entre les bras du religieux, qui retrouva sur-le-champ la paix. Je lui dis : « Mon fils, recommandez-vous à notre mère Catherine. » Il me répondit : « Elle prie bien pour moi ; j'étais perdu si elle n'avait pas prié. »

2. Étant à Pise, après le départ de Catherine, dom Barthélemy interrogea une obsédée. « Cette sainte de Sienne, dit-il, est-elle aussi sainte qu'on le croit ? — Plus sainte encore, » répondit l'obsédée. Un autre religieux lui demandait si Catherine pourrait la délivrer. L'obsédée répondit : « Elle pourrait faire ce que vous ne pouvez pas ; parce que vous n'êtes pas arrivés au même degré de perfection qu'elle, quoique vous soyez de bons religieux. »

3. Lorsque la Bienheureuse quitta l'île de la Gorgone, les religieux l'accompagnèrent à Pise et lui demandèrent sa bénédiction avant de se retirer. Elle leur dit : « S'il vous arrive quelque accident en route, ne craignez

rien, parce que le Seigneur sera avec vous. En effet, en approchant de l'île, une tempête s'éleva, le gouvernail fut brisé, et la barque, entraînée vers un endroit dangereux, toucha la terre par le flanc et fut remplie d'eau. Un religieux qui voulait porter secours fut entraîné par les flots; mais il fut sauvé comme tous les autres, et la barque n'eut pas la moindre avarie.

Quand le procès fut terminé, on reçut encore la déposition de frère Ange Salvetti de Sienne, de l'ordre des Frères Mineurs, professeur d'Écriture sainte. Cette déposition, datée du 10 mars 1413, confirme les dépositions précédentes, sans faire connaître aucun fait nouveau. Frère Ange parle longuement de la conversion de Frère Lazarini, et de la haute sainteté à laquelle il parvint sous la direction de Catherine. Il raconte une visite qu'il fit à Étienne Maconi; et, comme il lui disait qu'un religieux avait vu Catherine élevée de terre pendant une extase, Étienne se mit à sourire, en lui disant qu'il l'avait vue ainsi non pas une fois, mais bien des fois.

VIE DE SAINTE CATHERINE DE SIENNE

LETTRES DE SES DISCIPLES

Un volume de manuscrits inédits sur sainte Catherine a été publié, en 1868, par le bibliothécaire de la ville de Sienne, le docteur Grottanelli. Ce volume se divise en deux parties : la première contient un abrégé de la légende du B. Raymond, fait par le Père Thomas Cafarini et traduit par Étienne Maconi ; la seconde, beaucoup plus importante, nous fait connaître quarante-six lettres des disciples de la Sainte : nous allons en donner la traduction ou l'analyse. Ces lettres font connaître peu de faits nouveaux, mais elles confirment les anciens, les expliquent et leur donnent quelquefois des dates plus certaines. Leur principal mérite est de nous introduire dans l'intimité de cette famille spirituelle de sainte Catherine que nous laisse entrevoir sa vie. Nous entendons ses disciples converser entre eux ; nous voyons combien ils aimaient leur Mère et la servaient dans son dévouement à l'Église ; combien ils restèrent fidèles à sa mémoire et travaillèrent à la glorifier.

Les premières lettres sont adressées à sainte Catherine elle-même. La plus ancienne est écrite par le B. Thomas Caffarini, en 1374; c'est une explication du psaume CXXX : *Domine, non est exaltatum cor meum*. On y voit quels pouvaient être les entretiens de notre Sainte avec les religieux qui étaient à la fois ses fils spirituels et ses confesseurs.

« Très-chère Mère,

« Frère Thomas d'Antonio de Sienne, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, vous salue dans le saint amour de notre commun Sauveur.

« Vous vous rappelez qu'en m'entretenant avec vous, lorsque je vins avec le frère Simon, vous m'avez demandé entre autres choses si, dans le psaume *Domine, non est exaltatum cor meum*, il faut dire *sicut adlactatus* sans *b*, ou *sicut ablactatus* avec un *b*. Je vous répondis qu'on pouvait dire *adlactatus* sans *b*, comme d'une personne qui aime encore le lait et s'en nourrit. Ce qui me faisait donner ce sens, c'est que, dans ce verset, le Psalmiste prie Dieu en disant : « Seigneur, comme le petit enfant goûte la douceur du lait sur le sein de sa mère, mon âme, par votre grâce, goûte et savoure la douceur suprême de votre éternelle récompense. » Mais en y réfléchissant et en lisant le Psautier, je trouve qu'on peut dire aussi *ablactatus* avec un *b*, d'une personne qui est sevrée de lait et qui reçoit une nourriture solide et parfaite.

« Dans le premier sens, il s'agit de ceux qui, tout en

ayant renoncé aux péchés de ce monde, se reposent et se délectent dans certaines douceurs spirituelles et dans leur propre consolation. Ceux-là peuvent être regardés comme des petits enfants qui aiment le lait et les friandises, et qui ne désirent pas les choses fortifiantes et la nourriture parfaite. Ainsi vous voyez le Christ, lorsque les Apôtres étaient encore dans cet état, avant son Ascension, les appeler des petits enfants, et il leur disait, le soir même de la Cène : « J'ai encore bien des choses à vous dire, mais vous ne pouvez les porter maintenant. » Il leur parlait ainsi, parce qu'ils étaient encore enfants et qu'ils se plaisaient dans les douceurs et les consolations que leur causait, par exemple, sa présence corporelle : ils n'étaient pas assez grands pour recevoir une nourriture plus solide et plus parfaite.

« Le second sens s'applique à ceux qui ont renoncé non-seulement aux jouissances du monde, mais encore à toute douceur, à toute consolation, et qui mettent en Dieu seul toute leur affection, toute leur âme. Ceux-là peuvent s'appeler des hommes et non des enfants, parce qu'ils sont sevrés de toute douceur et capables de recevoir la nourriture parfaite de la parfaite connaissance et de la parfaite charité de Dieu. Aussi vous voyez les Apôtres, après la descente du Saint-Esprit, ne plus se nourrir de douceur et de consolation, mais seulement de la haute connaissance de Dieu et des choses divines, et de la charité parfaite envers le prochain, comme vous pouvez le voir dans les Actes des Apôtres. Et saint Paul, dans son Épître aux Romains (chap. ix), est animé d'une charité si parfaite, qu'il désire être anathème du

Christ, c'est-à-dire privé de toute douceur, de toute consolation personnelle pour leur salut. Il disait aussi, dans son Épître aux Corinthiens (chap. XIII) : *Cum essem parvulus, loquebar ut parvulus, sapiebam ut parvulus. Quando autem factus sum vir, evacuavi quæ erant parvuli*. Dieu a dit à saint Augustin, au commencement de sa conversion : *Cibus sum grandium; cresce et manducabis me*. C'est ce que le Psalmiste veut faire comprendre lorsqu'il dit : *Accedat homo ad altum, et exaltabitur Deus*.

« Avec cette explication et cette distinction, vous pouvez maintenant comprendre ce psaume selon le sens de saint Augustin. Dans les deux premiers versets, le Psalmiste montre qu'il a l'humilité parfaite et la connaissance de lui-même, du monde et de Dieu. Il dit d'abord : « Seigneur, mon cœur n'est point exalté; mes yeux ne se sont pas levés avec orgueil, » c'est-à-dire, je ne me suis élevé ni intérieurement ni extérieurement. Et ensuite : « Seigneur, mes pieds, mon affection, mes désirs n'ont pas poursuivi les grandeurs, les pompes et les vanités du monde, et mon intelligence ne s'est pas portée à la recherche des choses merveilleuses, curieuses et agréables que je pouvais atteindre. » Le Psalmiste prouve ainsi que l'humilité parfaite, la connaissance de lui-même, du monde et de Dieu l'ont fait renoncer non-seulement aux jouissances et aux pompes du monde, mais encore aux douceurs particulières, à sa consolation et à ses désirs, et, par conséquent, qu'il n'est plus un enfant, mais un homme fait qui n'a plus les désirs et les goûts de l'enfance, mais qui fixe toute

son âme en Dieu. C'est pour cela qu'il dit, dans le troisième verset : « Si je ne pense pas humblement, » c'est-à-dire comme un enfant; mais : « Si mon âme s'élève tout entière vers vous. »

- « Vient ensuite le quatrième verset : Seigneur, faites comme à celui qui grandit et d'enfant devient homme. On le sèvre du lait dont il jouissait sur le sein de sa mère, et on lui donne une nourriture solide et parfaite. Seigneur, agissez de même dans mon âme, et que, par votre grâce, je renonce à toute douceur de cette vie et à toute consolation; que je m'élève à vous, en vous connaissant, en vous aimant aussi parfaitement qu'on peut le faire ici-bas, afin que je parvienne à cette vue parfaite et béatifique, à cet amour, à cette jouissance que possèdent vos serviteurs lorsqu'ils quittent cette vie misérable pour la véritable vie.

« Le Psalmiste ajoute alors au cinquième verset : « Qu'élevé à Dieu par la connaissance et l'amour, Israël doit espérer, » c'est-à-dire que l'homme qui voit Dieu et qui l'aime par conséquent parfaitement, qui a grandi en Dieu, peut espérer et qu'il espère, non en ses mérites et ses actes, mais uniquement dans la bonté et la grâce de Dieu, pour parvenir à la béatitude parfaite; et il espère dès maintenant jusqu'à la vie éternelle, où il n'y a plus d'espérance, mais la jouissance du bien qu'on espérait. Dans cette vie éternelle, ce n'est plus dans le miroir des créatures et imparfaitement, mais parfaitement et face à face qu'on aime, qu'on possède, qu'on goûte enfin le Bien suprême, dans la paix, le repos, la tranquillité, dans une jouissance et une sûreté sans fin.

Que Dieu nous fasse parvenir à ce siècle de la vie éternelle !

« Comme je pars bientôt pour Sienne, je ne vous en dis pas davantage ; je vous demande seulement de tout mon cœur, et pour l'amour de Dieu, de ne pas m'oublier dans vos prières, et de me recommander aussi très-spécialement à toutes vos filles, qui sont aussi les miennes, et que je dois regarder comme mes sœurs dans le Christ Jésus. Qu'elles soient fortes et courageuses ; rappelez-leur souvent que bientôt, plus vite que nous ne pensons, finira ce rude pèlerinage, ce pénible combat, cette fatigante tempête ; et nous serons appelés à l'autre vie. L'Évangile et l'Apocalypse nous le disent et nous avertissent d'être toujours prêts, comme dans l'évangile des Confesseurs et des Vierges prudentes. Si nous persévérons, si nous sommes courageux, forts et toujours prêts, à la fin de ce pénible voyage, de cette vie misérable, nous nous retrouverons tous au but tant désiré. Après de cruelles batailles et de glorieuses victoires, nous recevrons la belle couronne ; après la grande tempête, le bonheur parfait, le repos et la paix. Si nous ne le faisons pas, si nous n'étions pas constants dans ce que nous avons entrepris par amour pour l'Époux de nos âmes, nous serions privés de ce don gratuit, de cette dot de la vie bienheureuse. Nous serions, comme le dit saint Paul, les plus malheureux du monde, car nous aurions souffert en cette vie, et nous souffririons encore davantage dans l'autre. Mettons notre confiance en Celui qui aime tant nos âmes, *Cujus delicia est esse cum filiis hominum*, et,

en le faisant, tout nous sera facile à porter par lui, comme le disait saint Paul : *Omnia possum in eo qui me confortat, qui est in sæcula benedictus. Amen.*

« Que cet Époux bien-aimé de nos âmes nous accorde de persévérer toujours, et de croître sans cesse dans sa dilection et sa charité. *Amen.*

« Prato, fête de la Nativité de la Vierge. »

En 1375, sainte Catherine reçoit une lettre d'Élisabeth de Bavière, qui avait épousé, en 1367, le fils de Barnabo Visconti. Cette lettre, écrite en latin, paraît la réponse à une lettre où notre Sainte manifeste l'intention de se rendre à Milan, pour engager les Visconti à tourner contre les infidèles les armes dont ils se servaient contre l'Église :

« Très-fidèle servante du Christ et notre plus chère amie,

« Nous adressons cette lettre à votre charité. Nous connaissons votre vie très-pure, que n'explique pas la nature humaine, mais la grâce divine du Très-Haut, du Seigneur des seigneurs, qui se manifeste en vous et qui peut tout, comme il est écrit dans l'Évangile : *Omnia per ipsum facta sunt ; et sine ipso factum est nihil.*

« L'annonce de votre voyage et de votre visite nous a

remplie d'une joie que la parole est incapable d'exprimer. Soyez persuadée que vous nous consolerez beaucoup en satisfaisant notre désir d'entendre parler des bontés de Dieu.

« Nous vous le demandons avec instance, nous vous en conjurons, que votre âme très-chaste veuille bien offrir les plus ardentes prières à Dieu notre créateur, afin qu'il daigne, non pas selon nos mérites, mais par un effet de sa clémence et de sa grande miséricorde, diriger le cœur de notre illustre époux et de tous les nôtres dans la voie du salut, et qu'il conserve heureusement nos âmes et nos corps. Qu'il daigne aussi, dans sa bonté, donner une bonne santé à notre petite fille Anne, qui a quatre ans et qui est souvent malade.

« Milan, avant-dernier jour de mai. »

Le Prieur des Chartreux de la Gorgone écrit le 27 avril 1376 « à sa vénérable Mère dans le Christ ». Elle était à Florence, où le pape Grégoire XI l'avait envoyée pour rétablir la paix. Le Prieur de la Chartreuse lui fait connaître le jugement qu'on porte sur le nouveau pape, Urbain VI :

« On dit que notre Saint-Père est un homme terrible et qu'il effraie tout le monde par ses actes et ses paroles. Du reste, il assure qu'il veut la paix, mais une paix honorable pour la sainte Église. L'argent lui im-

porte peu ; et si les Florentins veulent la paix , qu'ils agissent promptement , loyalement et sans ruse. Il semble , d'après son langage , qu'il ne veut pas se contenter des conditions consenties par le pape Grégoire : aussi n'espère-t-on pas la paix ; on craint plutôt la guerre. On dit encore bien des choses qu'il est inutile de vous écrire. Il montre une grande confiance dans le secours de Dieu. Il ne craint rien des hommes , et déclare ouvertement qu'il veut détruire la simonie et le luxe qui règnent dans l'Église ; et il donne à la cour romaine l'exemple d'une vie très-simple. »

Lorsque sainte Catherine fut appelée à Rome par le Souverain Pontife , plusieurs de ses disciples restèrent en Toscane pour y défendre les intérêts de l'Église. Leurs lettres expriment le regret d'être séparés de leur Mère et de sa famille spirituelle. Étienne Maconi surtout se plaint à son cher Neri Landoccio , et réclame la permission de le rejoindre. Il le charge de toutes ses commissions pour sa douce Mère et pour les personnes qui l'entourent :

« Je n'ai plus qu'à te dire d'embrasser notre douce Mère et de la prier de ne pas m'oublier. Recommande-moi aussi à mes Pères : frère Raymond , frère Thomas , frère Barthélemy , frère Félix. Embrasse madame Lapa , et recommande - moi à nos Mères : madame Tecca ,

madame Alessia, madame Lyssa; qu'elles prient pour moi, le pauvre petit misérable.» (L. v, 1376 ¹.)

« Ce que tu m'écris de notre vénérable et douce Mère ne me surprend pas. Loin d'en douter, j'en crois bien davantage. Oui, je crois et je confesse que notre Mère est une très-bonne mère, et j'ai une ferme espérance qu'elle nous le prouvera tous les jours de plus en plus... Recommande-moi à notre sainte, à notre douce et bienheureuse Mère; et, je t'en prie, fais-le avant de mettre de côté cette lettre, pour ne pas l'oublier. Je t'en prie et t'en supplie, écris-moi souvent; et surtout, comme tu me l'as promis, donne-moi de bonnes nouvelles de l'épouse bien-aimée du Christ.» (L. xii, 1379.)

« Je ne te dis rien de plus, sinon que je te prie, autant qu'il m'est possible, de me recommander tendrement à la sainte épouse du Christ, à notre très-douce Mère. Il est inutile de lui dire de prier Dieu pour moi, je sais très-bien que ce n'est pas nécessaire; mais remercie-la de ton mieux pour moi; remercie-la d'une grâce que Dieu vient de m'accorder, j'en suis certain, à cause de ses prières, sans tenir compte de mes ingratitudes... Oh! que Dieu aussi me fasse la grâce de me retrouver aux pieds de notre vénérable Mère! C'est mon désir et mon espérance; qu'elle m'en donne la permission, et, dès que je l'aurais, je ne craindrais pas la fatigue, bien certainement. » (L. xiii, 1379.)

¹ Altro non dico per ora, se non che tu abbracci la nostra dolce Mamma per me... Racomandami a miei padri, et abbraccia monna Lapa.

Étienne Maconi obtint cette permission : il eut le bonheur d'assister aux derniers moments de Catherine, et il en donna les détails au bienheureux Raymond. Nous trouvons l'expression de la douleur commune dans la lettre d'un autre disciple, Nigi di Doccio, écrite, le 22 mai 1380, à Neri, qui était à Naples :

« Tu sais, je crois, comment notre sainte et bien-aimée Mère est allée en paradis, le dimanche 29 avril ? Loué soit notre Sauveur, le Béni crucifié ! Et cependant me voilà orphelin ! Elle était toute ma consolation, et je ne puis m'empêcher de gémir. Je ne la plains pas, je me plains ; car j'ai perdu ce que j'avais de plus précieux. Je ne pouvais faire une plus grande perte, tu le sais bien. Je t'en prie, demande à Dieu qu'il m'envoie quelque consolation. Pour notre Mère, il faudrait se réjouir et célébrer son bonheur ; mais pour ses enfants qui sont restés dans cette misérable vie, comment ne pas gémir et ne pas plaindre leur sort ? A qui puis-je mieux confier ma douleur qu'à toi, qui m'avais fait trouver ce Trésor ? Ce qui me soutient, c'est que dans mon cœur notre Mère est restée plus que jamais présente et vivante. Il me semble que je la connais bien maintenant. Malheureux ! nous en jouissions sans la connaître et nous n'étions pas dignes de sa présence ! Ce qui me soutient encore, c'est qu'elle a dit, tu le sais, qu'elle nous serait plus utile morte que vivante. Sois persuadé, cher Frère, que quand je pourrai te revoir ce sera un soulagement ; car, comme je te le disais, c'est toi qui m'as procuré ce grand bien. Plus une chose

est bonne et sainte, plus grande est la douleur de la perdre. Je suis si bouleversé du bien que j'ai perdu, que je ne sais ce que je t'écris. Aussi je m'arrête. Ne faut-il pas craindre que ses enfants, devenus orphelins, ne soient comme des brebis sans pasteur? Que Dieu me fasse bientôt la grâce de te revoir!» (L. XVII.)

Les disciples de Catherine furent fidèles à ses dernières recommandations, et servirent l'Église aux postes qu'elle leur avait assignés. Étienne Maconi avait reçu l'ordre d'entrer chez les Chartreux, et le 30 mai 1381 il écrivait à Neri, son très-doux et très-aimé Frère dans le Christ et dans la sainte mémoire de Catherine :

« Je t'annonce avec toute la joie de mon cœur que Dieu, dans son ineffable bonté, sans que je l'aie mérité, a jeté un regard de miséricorde sur moi le pauvre misérable si indigne de sa grâce : il a daigné m'accorder de revêtir le saint habit. Je t'écris à la hâte, afin que tu participes à la douce joie et au bonheur que ressent mon âme. Je ne te dis pas le pourquoi et le comment, parce que le temps me manque; mais au moins je ne veux pas te cacher que notre sainte Mère m'a largement prouvé la vérité des promesses qu'elle nous a faites au moment de sa bienheureuse mort,

lorsqu'elle nous disait qu'elle nous aiderait du ciel plus qu'elle ne l'avait jamais fait.

« Adieu, mon bon et très-bon Frère ; souviens-toi de moi dans tes prières, de moi ton Frère indigne, du pauvre Étienne qui est revêtu d'un habit, mais encore nu de toute vertu. » (L. XXI.)

Nous avons vu, dans le procès de Venise, avec quel zèle les disciples de sainte Catherine honoraient sa mémoire et demandaient sa canonisation. Ils avaient chargé le bienheureux Raymond d'écrire sa vie, et ils le pressaient sans cesse à ce sujet. Le bienheureux Thomas Caffarini était un des plus ardents ; il écrivait à Neri, en 1391, jour de la fête du pape saint Grégoire :

« Quoique le Révérend Père Maître de l'Ordre soit très-occupé, je l'ai cependant tourmenté au sujet de la Légende, lui offrant de l'aider du mieux qu'il me serait possible. Nous avons enfin commencé à corriger la seconde partie, qui n'est pas encore achevée ; nous continuons toujours : il dicte, et j'écris. Nous espérons terminer en quatre ou six jours cette seconde partie. Lorsqu'il a fallu que le Père Maître partît pour Pise et ensuite pour Rome ; il a tout emporté. Je n'ai donc pas réussi comme je l'avais cru d'abord, et maintenant je crains bien des retards. Cependant, tant qu'il sera dans cette partie de l'Italie, il est bon de le tourmenter de

toute manière, afin qu'il finisse son travail avant de s'éloigner davantage. » (L. XXXVII.)

Le bienheureux Raymond, malgré ses occupations, poursuit toujours son travail; il veut glorifier sa Mère, et le 18 juin 1392 il écrit de Rome, à Neri et à Gabriel Piccolomini, de faire des démarches auprès des magistrats de Sienne pour qu'ils demandent officiellement au Souverain Pontife la canonisation de Catherine :

« Mes Frères bien-aimés ,

« Salut en Notre-Seigneur ! Je travaille toujours avec ardeur à écrire l'admirable vie de notre sainte Mère Catherine et à en recueillir les documents. Grâce à Dieu, j'ai conduit à bonne fin la première et la seconde partie; j'ai même entamé la troisième : mais je suis accablé d'affaires si nombreuses et si importantes, que je n'ai pu l'achever. J'y parviendrai, avec l'aide de Dieu, dès que j'aurai un peu de loisir. En attendant, montrons-nous reconnaissants de tout le bien que nous a fait une si bonne Mère, et faisons tous nos efforts pour que la ville de Sienne, dans l'intérêt de sa gloire et de son profit spirituel, demande solennellement au Souverain Pontife la canonisation de notre sainte Mère. Je vous écris donc comme le fils tout dévoué de cette sainte Mère, pour que sans retard vous décidiez les représentants de la ville à solliciter cette grâce, et à le

faire d'une manière pressante et solennelle. Et moi, à qui Dieu donne des entrées continuelles auprès du Saint-Père, je poursuivrai cette affaire autant qu'il me sera possible, avec tout le zèle et l'amour de mon cœur. J'espère de Dieu que nous obtiendrons, par les mérites de cette Sainte, la canonisation que nous demandons pour son honneur et sa gloire.

« Soyez heureux dans le Seigneur, et priez pour moi. » (L. xli, 18 juin 1392.)

La canonisation tant désirée fut retardée par le schisme, et ce fut le pape siennois Pie II qui la proclama le 19 juin 1461.

BULLE DE PIE II

POUR LA CANONISATION DE SAINTE CATHERINE DE SIENNE

Pie , évêque , serviteur des serviteurs de Dieu , à tous les fidèles du Christ , salut et bénédiction apostolique.

Les miséricordes du Seigneur, que nous avons éprouvées si abondamment de nos jours, ne peuvent être bien racontées par une bouche mortelle ; les bienfaits de Dieu surpassent les paroles de l'homme, et lors même qu'il pourrait s'exprimer par tous ses membres, jamais il ne pourrait célébrer dignement son Créateur. Nous avons été créés de rien, nous sommes venus du néant à l'être ; non-seulement nous avons l'être comme les pierres, les plantes et les animaux, mais nous avons été doués de raison, et nous sommes devenus capables des choses divines ; nous avons été faits semblables, non-seulement aux anges, mais encore au Dieu tout-puissant et invisible ; nous avons été couronnés de gloire et d'honneur, et nous avons reçu la puissance sur toutes ses œuvres.

Et cependant, si nous mettons de côté l'orgueil de Lucifer et des siens, l'homme seul, entre toutes les créatures, a été ingrat et rebelle envers Dieu. Toute créature célèbre la Bonté divine dans son être, et ne transgresse jamais ses commandements; elle obéit aux lois de sa nature, et accomplit ce pour quoi elle a été créée. La terre s'ouvre à la charrue et reçoit les semences, qu'elle rend avec usure : fidèle aux ordres de Dieu, cultivée ou sauvage, elle sert toujours l'homme; la pierre qu'on prend pour bâtir se livre sans résistance au fer ou au feu qui la travaille; les arbres, qui couvrent les champs de leur ombrage, portent des fruits, et quand ils sont desséchés, ils alimentent le feu ou soutiennent les maisons et les toits. De quelle utilité sont les plantes par leurs feuilles, leurs racines, leurs fleurs, leurs graines ou le suc qu'on en tire! Quels services rendent les fleuves, les lacs et les mers que sillonnent les vaisseaux pour unir les nations les plus éloignées! Et les animaux qui peuplent les eaux et la terre! Dieu est loué par tous, selon les lois de leur nature. Les éléments et les astres obéissent à son empire; le soleil fournit sa course et ne dépasse pas les bornes du zodiaque; la lune, qui brille d'un éclat emprunté, ne manque jamais à ses fonctions; les étoiles, libres dans l'espace, ne se trompent jamais, et poursuivent la route qui leur est tracée. Tout au ciel et sur la terre loue le Seigneur; tout le bénit en accomplissant sa fin. Rien ne résiste à la loi donnée, les choses pesantes tombent, et les choses légères s'élèvent; toutes montrent leur reconnaissance à Dieu et obéissent à la nature.

L'homme seul, ingrat, désobéissant et rebelle entre toutes les créatures, a imité la ruine du mauvais ange. Lucifer a été orgueilleux au haut du ciel, et a voulu devenir semblable au Créateur; il a été précipité dans l'abîme, et il a été puni de sa pensée coupable. L'homme, fait de limon et placé sur la terre, a oublié sa faiblesse; il a voulu s'élever aussi, en mangeant du fruit défendu; il a souhaité devenir, par la connaissance du bien et du mal, l'égal de Dieu; et à cause de cela, il a été chassé du paradis de délices et condamné à des afflictions nombreuses. La porte du royaume céleste lui a été fermée; la mort est entrée dans le monde, et nul homme ne peut lui échapper. La vengeance qui suivit montra combien les enfants d'Adam avaient péché avant le déluge, et combien ils s'étaient éloignés de la volonté divine. Toute chair fut détruite par les eaux du ciel, et le vertueux Noé fut seul sauvé avec ce qui entra dans l'arche. Ses enfants ne furent pas exempts de malice. Ils devinrent méchants et tombèrent dans toutes sortes de crimes. La tour de Babel fut entreprise contre Dieu, mais le langage se divisa par toute la terre; et alors vinrent les guerres, la rapine, le désordre, l'incendie, le carnage, l'adultère, l'inceste, le parjure, le culte des idoles, et tous les maux qu'enfantent l'orgueil et la volupté.

Jusqu'au temps d'Abraham, les observateurs fidèles de la Loi divine furent très-rares; mais ce saint Patriarche donna un exemple unique de la sincérité de sa foi, en obéissant à Dieu jusqu'à ne pas hésiter à immoler son propre fils. Toutes les nations de la terre furent

bénies dans sa race. Non-seulement les Prophètes de la loi divine sortirent de lui, mais le Christ Sauveur daigna en naître selon la chair, lorsque, pour racheter le genre humain, lui, l'égal du Père par sa nature divine, il voulut s'anéantir, prendre la forme d'esclave, se faire homme, revêtir nos infirmités, endurer les tourments les plus cruels, et accepter sur la Croix une mort, non pas ordinaire, mais violente, ignominieuse, horrible, au-dessus des forces humaines. En mourant, il a détruit notre mort et nous a rendu la vie : il a dépouillé les enfers, délivré les justes, et, victorieux de la mort et du démon, il a ouvert triomphalement le ciel depuis longtemps fermé. En montant vers son Père, il nous a montré le chemin par lequel nous devons le suivre, et il nous a laissé dans son Évangile, dans le Baptême et dans les Sacrements, les moyens de nous relever de nos chutes et de nous sauver.

Et pourtant nous n'avons pas été gagnés par tant de bienfaits ! Notre malice et nos mauvais penchants n'ont pas été détruits ; le cœur de l'homme, sans reconnaissance, n'a pas déserté le vice. Plus nous avons été comblés de grâces, plus nous avons été ingrats et faciles au mal. Car comment aimons-nous, honorons-nous ce grand Dieu ? Comment gardons-nous ses lois ? Qui obéit à l'Évangile ? Où est la crainte des décisions de l'Église, la soumission envers les supérieurs, la charité à l'égard des inférieurs ? Où est l'équité, le culte de la justice, la piété, la moralité des hommes ? Combien ne disent pas dans leur cœur : Il n'y a pas de Dieu ? Les uns formulent des dogmes impies et forgent des blasphèmes ;

les autres, esclaves de la volupté, ne pensent qu'au moyen de satisfaire leurs passions; d'autres ambitionnent les richesses qu'ils n'ont pas; d'autres sont altérés du sang de leurs semblables. L'innocence est rare et presque toujours en danger. Qu'importent les liens de la famille, les lois divines et humaines! La force et la fraude règlent tout, et c'est bien avec raison que le démon est appelé le prince de ce monde, puisqu'il gouverne réellement la plus grande partie de la terre. L'erreur de Mahomet, le faux prophète, ne gouverne-t-elle pas presque tout l'Orient et les grands États de l'Afrique? Ses sectateurs blasphèment le Christ dans le royaume de Grenade, en Espagne, et dans beaucoup de provinces de la Grèce. La nation juive, répandue par toute la terre, est l'ennemie du saint Évangile et de la loi chrétienne. A l'Orient comme au Nord, les idolâtres abondent. La chrétienté est réduite à un coin de l'Europe; car, quoiqu'on assure qu'il y ait beaucoup de chrétiens répandus en Asie et en Libye, leur foi cependant n'est pas sincère : ils vivent loin du Saint-Siège, au milieu des infidèles et des hérétiques; ils font le mal et sont infectés d'erreurs.

Et les chrétiens qui sont en Europe ne sont-ils pas chrétiens de nom seulement? La religion du grand nombre est incertaine et fausse; leur conduite le prouve. Combien y en a-t-il qui font des œuvres dignes du chrétien? *Vous les reconnaitrez à leurs fruits*¹, a dit le Seigneur. *Si nous vivons comme le Christ l'ordonne, nous*

¹ Matth. VII, 16.

sommes véritablement chrétiens ¹. L'apôtre saint Jean dit que les hommes sont les enfants de celui dont ils font les œuvres ². Si nous gardons les commandements de Dieu, nous sommes les enfants de Dieu; si nous faisons les œuvres du démon, nous lui appartenons. Car le Seigneur a dit : « Vous avez le démon pour père. » Parole terrible, mais véritable. Chacun est fils et sujet de celui dont il suit les commandements. Combien d'ingrats chrétiens ne s'éloignent-ils pas des lois divines! et combien ne suivent-ils pas les suggestions du démon! Qui ne le sait par lui-même? Que chacun interroge sa conscience et repasse sa vie dans son esprit, et il verra combien il s'est éloigné des devoirs d'un vrai chrétien. Oui, combien sont grandes et incomparables les bontés et les miséricordes de Dieu, qui nous supporte et nous laisse la vie parce qu'il attend que nous nous convertissions et que nous retournions à lui !

Mais à toutes les époques il se rencontre des hommes agréables à Dieu par leur sainteté. Revêtus d'un corps, ils ont vaincu cependant les désirs de la chair et mènent une vie céleste dans le monde. C'est par leurs mérites et leur intercession que le monde est conservé. Le feu qui le menace s'arrête; la colère de Dieu et sa vengeance sont suspendues. Nous ne doutons pas qu'à cette heure même il n'y en ait quelques-uns qui apaisent Dieu, et nous rendent le Roi du ciel propice et favorable. Parmi ceux qui ont calmé Dieu et mérité sa clémence,

¹ Joan. III, 10.

² Ibid., VIII, 44.

la ville de Sienne, une des gloires de la Toscane, a pu compter Bernardin. Issu d'une noble famille, il renonça au monde dès son adolescence pour entrer dans l'ordre de Saint-François. Il en trouva les religieux bien éloignés de la règle et des exemples de leur Père. Il les en reprit avec force ; et comme il ne pouvait les ramener tous dans la bonne voie, il sépara ceux qui voulaient pratiquer la règle, et avec eux il visita les monastères, en construisit de nouveaux et y introduisit les plus sages réformes. Il parcourut l'Italie, foudroya les vices et fit naître partout la vertu. On admira son abstinence, son angélique pureté, sa gravité douce, le charme de sa parole et la profondeur de ses enseignements : et comme il était l'amant sincère de la pauvreté, l'ennemi de la richesse et des plaisirs, la joie la plus vive brillait toujours sur son visage, la paix la plus profonde inondait son âme. L'innocence le rendait heureux, et nulle tache ne troublait sa conscience. Il détruisit un grand nombre de scandales en Italie, et il opéra beaucoup de miracles. Aussi, pendant sa vie même, on le regardait comme un saint ; on le vénérât partout, et les populations accouraient en foule pour lui rendre honneur. Il termina sa carrière à Aquilée, l'année même du jubilé où le monde chrétien vint à Rome se purifier de ses fautes. Nicolas V, notre prédécesseur, le mit au nombre des saints Confesseurs du Christ.

Avant Bernardin, nos pères avaient vu dans la même ville de Sienne la vierge Catherine, non moins grande en mérites et non moins agréable à Dieu. Ses prières offertes à la Majesté divine ont été, sont encore et seront

toujours utiles au genre humain ; car si les crimes des méchants et leurs blasphèmes attirent sur nous la colère de Dieu , les œuvres et les supplications des Saints nous en préservent. Catherine a mené sur la terre la vie des anges ; elle est au ciel depuis quatre-vingts ans : des miracles sans nombre ont manifesté sa gloire , et cependant l'Église militante ne l'a pas encore inscrite parmi les vierges fidèles du Christ. Les Pontifes romains nos prédécesseurs ne l'ont pas décrété. Urbain VI , et , après lui , Innocent VII et Grégoire XII , qui avaient une connaissance particulière de ses mérites , avaient voulu lui rendre cet honneur ; mais ils furent arrêtés par le schisme , les troubles et les guerres qui agitèrent leurs pontificats. Dieu le permit sans doute parce qu'au milieu de ces tempêtes , ce qui eût été proclamé dans une obéissance eût été méprisé dans l'autre. Cette affaire a donc été différée jusqu'à notre époque , et la canonisation de cette Bienheureuse , notre compatriote , nous a été réservée. La sainteté de la vierge de Sienne sera proclamée par un Siennois assis sur la chaire de saint Pierre ; et , nous l'avouons , nous en ressentons une douce et sainte joie. Qui n'aime , quand il le peut justement , célébrer sa patrie , sa ville , sa famille ? On se plaît à louer les hommes illustres de toutes les nations : mais avec combien plus d'empressement ne le fait-on pas quand il s'agit de ses concitoyens ! Nous aurions toujours admiré les vertus sublimes , le génie , la grande âme et la force toute-puissante de la bienheureuse Catherine ; mais nous les admirons avec plus de joie encore parce qu'elle est de Sienne , la ville où nous

avons reçu le jour. Nous espérons plus en son intercession et en ses mérites que si elle était née en Afrique ou dans les Indes. Pourquoi les liens qui nous unissent aux Saints ne nous procureraient-ils pas quelques avantages !

Cette considération cependant ne nous fera jâmais manquer à la vérité. Les affections de famille ou de patrie ne dispensent pas des preuves, des informations et des formalités usitées en pareilles circonstances ; et malgré notre joie de savoir que Catherine était de Sienne, nous n'avons rien négligé. Des demandes nous avaient été adressées non-seulement de Sienne, mais de beaucoup d'autres pays. Notre cher fils en Notre-Seigneur, Frédéric, empereur des Romains, et notre fils bien-aimé Paschal, doge de Venise, nous ont supplié de permettre le culte de cette vierge dans leurs États, parce que les peuples avaient une grande dévotion pour elle et en racontaient de nombreuses merveilles. Nous-même, en nous rendant à Mantoue, nous nous arrêtâmes longtemps à Sienne ; et là, en consistoire public, on nous exposa ses vertus admirables et ses miracles, et on nous supplia de lui décerner les honneurs des Saints de Jésus-Christ. Nous ne l'avons pas accordé sur-le-champ ; mais, pour nous conformer à l'antique usage, nous avons désigné trois de nos frères, Cardinaux de la sainte Église romaine, un évêque, un prêtre et un diacre, pour examiner régulièrement la vie, les actions de Catherine, et les miracles qu'elle avait opérés pendant sa vie et après sa mort, pour suivre toute la procédure nécessaire à sa

canonisation et nous en faire une relation fidèle en consistoire secret. Plus d'un an après, lorsque nous revînmes de Mantoue à Rome, les commissaires désignés, après avoir discuté l'affaire, étudié les anciennes procédures faites à Venise ou ailleurs, examiné de nouveau les témoins et noté chaque chose avec le plus grand soin, en présentèrent une relation authentique aux Cardinaux et à Nous seulement. Ils la firent ensuite répéter par un avocat en consistoire public. Enfin, en présence de tous les évêques que nous avions convoqués en notre cour de Rome et des cardinaux qui nous assistaient, les commissaires désignés, par l'organe de notre vénérable frère Guillaume, évêque de Porto, Français de nation, qui les présidait, exposèrent de nouveau tout ce qu'ils avaient appris et tout ce qui leur paraissait authentique. Ce sont leurs dépositions, très-étendues et très-bien faites, que nous avons résumées dans les faits suivants, tous parfaitement vrais, constatés et avérés.

Catherine naquit à Sienne, dans une condition médiocre. Elle se consacra à Dieu à un âge où il semblait qu'elle ne pouvait pas encore le connaître. A six ans, pour mieux le servir, elle rechercha la solitude et alla loin de la ville se cacher dans une grotte sauvage; mais elle n'y demeura pas, parce que l'Esprit d'en haut la ramena chez ses parents. Dès qu'elle sut l'*Ave Maria*, toutes les fois qu'elle montait l'escalier de la maison paternelle, elle se mettait à genoux à chaque marche et saluait par cette prière la bienheureuse Mère du Sauveur. A sept ans elle consacra sa virginité à Notre-

Seigneur, qui lui apparut sur son trône dans toute sa majesté, et elle vit les secrets de la Cour céleste que la langue de l'homme ne peut raconter. Elle repoussa des lors tous les plaisirs du monde, se donna tout entière à l'oraison, et affligea son corps délicat par les veilles, les jeûnes et les disciplines. Ses compagnes, entraînées par ses paroles et ses exemples, imitaient sa conduite. Lorsqu'elle fut en âge d'être mariée, elle refusa les partis qu'on lui offrait, coupa ses cheveux et méprisa les injures et les persécutions. Il lui fallut bien des demandes et des efforts pour obtenir l'habit de Saint-Dominique que portent les Sœurs de la Pénitence. Elle remplissait l'office de servante dans la maison de ses parents, et ne désirait rien tant que de paraître petite et misérable aux yeux de tous. Avec la permission de son père, elle faisait d'abondantes aumônes; elle soignait aussi avec amour les malades, surmontait les tentations du démon et les combats continuels de l'enfer avec le bouclier de la patience et les armes de la foi; elle consolait par tous les moyens les prisonniers et les opprimés.

Jamais on ne l'entendit prononcer une parole qui ne fût pieuse et sainte; tous ses discours avaient pour objet le bien, la religion, la piété, le mépris du monde, l'amour de Dieu et du prochain, le désir de la céleste patrie. Personne ne s'est approché d'elle sans la quitter plus instruit et meilleur. Sa science lui était venue d'en haut; elle pouvait enseigner sans avoir eu de maîtres. Lorsque des professeurs des saintes Écritures et d'illustres Évêques lui proposèrent les questions les plus

difficiles sur la Divinité, elle leur répondit avec tant de sagesse et les satisfit tellement, qu'ils devinrent doux comme des agneaux, après s'être montrés pour elle comme des loups et des lions menaçants. Quelques-uns même, ravis de la sagesse toute divine de cette jeune fille, distribuèrent aux pauvres de Jésus-Christ ce qu'ils possédaient, pour embrasser la Croix et mener la vie parfaite.

L'abstinence de Catherine fut surprenante, et son austérité prodigieuse. Elle rejeta l'usage du vin, de la viande et de toute espèce d'assaisonnement. Elle finit par se priver de légumes, et ne prit d'autre pain que le Pain céleste dont le vrai chrétien se nourrit au Sacrement de l'Autel. Il lui arriva quelquefois de jeûner depuis le jour des Cendres jusqu'à l'Ascension du Sauveur, ayant pour seule nourriture la sainte Eucharistie. Pendant huit années, elle se soutint avec un peu de jus d'herbe qu'elle ne pouvait pas même conserver dans son estomac; elle allait aux repas comme à un supplice; mais elle volait à la sainte Communion, qu'elle recevait presque tous les jours, comme à un banquet céleste.

Elle portait sous ses vêtements un cilice qui déchirait sa chair; elle n'avait ni oreiller ni matelas. Son lit se composait de planches, et c'était là qu'elle prenait seulement quelques instants de repos. Elle dormait rarement deux heures pendant le jour et la nuit; le reste du temps était consacré à de pieuses veilles, à la prière, à la prédication et aux œuvres de miséricorde; elle déchirait son corps par de rudes disciplines; elle souffrait

presque continuellement d'un violent mal de tête, et elle était éprouvée par la fièvre et par beaucoup d'autres maladies. Elle avait souvent à lutter contre les démons, qui la persécutaient de toutes manières; elle disait avec l'Apôtre : « C'est ma faiblesse qui fait ma force ¹. » Dans toutes ses épreuves, elle ne se laissait jamais abattre et ne négligeait jamais ses œuvres de charité. Elle assistait les malheureux et les opprimés, convertissait les pécheurs et les attirait à la pénitence par la douceur de ses paroles; elle donnait avec joie des conseils, et indiquait à chacun ce qu'il fallait suivre et ce qu'il fallait éviter; elle calmait ceux qui se disputaient. Elle apaisa un grand nombre de haines et termina beaucoup d'inimitiés sanglantes. Afin de réconcilier les Florentins avec l'Église, elle n'hésita pas à passer l'Apennin et les Alpes pour venir trouver à Avignon Grégoire XI, notre prédécesseur, et elle lui dit le vœu qu'il avait fait de retourner à Rome; ce vœu, fait en secret, Dieu seul pouvait le connaître.

Elle eut aussi l'esprit de prophétie, annonça des événements qui devaient s'accomplir et révéla les choses les plus cachées. Elle était ravie en extase, et restait élevée en l'air. Quand elle jouissait de ces contemplations célestes, elle était tellement absorbée, qu'elle ne ressentait ni les coups ni les blessures; elle tombait presque toujours dans cet état lorsqu'elle recevait la sainte Communion.

Le nom de Catherine était en grande vénération parmi

¹ Cum enim infirmor, tunc potens sum. (II Cor. xii, 10.)

les peuples; de toute part on lui amenait les malades et les possédés du démon, et beaucoup étaient guéris. Elle commandait, au nom de Jésus-Christ, à la maladie et à la fièvre, et elle chassait les démons des obsédés. Aussi deux Pontifes romains, Grégoire XI, dont nous venons de parler, et Urbain VI, eurent pour elle une telle estime, qu'ils la chargèrent de plusieurs négociations et lui accordèrent un grand nombre de faveurs spirituelles. Elle termina sa carrière à l'âge de trente-trois ans, et s'endormit à Rome, dans la paix du Seigneur. Son bonheur et son triomphe dans le ciel furent révélés par des visions merveilleuses à des personnes qui lui avaient été particulièrement attachées, spécialement à son confesseur, Raymond de Capoue, docteur en théologie, qui fut Général de l'ordre des Frères Prêcheurs. Il était à Gênes la nuit où Catherine mourut, et pendant qu'à l'heure des matines il priaient devant l'image de la Mère du Sauveur, elle lui apparut toute resplendissante de lumière, et lui adressa de consolantes paroles. Son corps, quelque temps exposé, fut enseveli à Rome, dans l'église de la Minerve, au milieu des témoignages de respect et de dévotion d'une foule empressée. Beaucoup de malades, en le touchant, obtinrent de Dieu leur guérison; d'autres recouvrèrent la santé par les objets qui avaient été en contact avec ses précieux restes. Lorsque Catherine fut au ciel, elle écouta avec bonté les prières qui lui étaient adressées, et elle les fit exaucer par son Époux et Sauveur, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Beaucoup, en entendant parler de sa puissance, eurent recours à son intercession, et en ressentirent les salutaires effets.

Aussi, à Venise, où Catherine n'avait jamais été, et en d'autres lieux, son nom devint célèbre, et on lui rendit de grands honneurs.

Lorsque notre vénérable Frère l'évêque de Porto eut exposé ces choses et bien d'autres dans l'assemblée des cardinaux et des prélats, et nous eut affirmé qu'elles étaient sûres et évidentes, les cardinaux et les prélats présents furent invités à donner leur décision. Tous, à l'unanimité, déclarèrent la bienheureuse Vierge digne du ciel et des honneurs de la terre, et il n'y eut personne qui ne fût d'avis de procéder sur-le-champ à sa canonisation.

Ayant entendu attentivement toutes ces choses, nous avons ordonné qu'on ferait dans la basilique de Saint-Pierre, prince des Apôtres, une estrade haute et ornée, de laquelle, aujourd'hui, en présence du peuple et du clergé, après avoir prononcé un discours sur la vie et les miracles de Catherine, après avoir célébré la sainte Messe et rempli toutes les cérémonies accoutumées, nous procéderions, en ces termes, à la canonisation de la Bienheureuse :

« A l'honneur du Dieu tout-puissant et éternel, Père, Fils, et Saint-Esprit, pour l'exaltation de la Foi catholique, et l'extension de la Religion chrétienne, et en vertu de l'autorité de Jésus-Christ, des bienheureux Apôtres saint Pierre et saint Paul, et de celle qui nous a été conférée, nous déclarons, sur l'avis de nos frères, que Catherine de Sienne, vierge d'illustre et d'ineffaçable mémoire, dont le corps repose à Rome dans l'église des Frères Prêcheurs, dite de la Minerve, a déjà

été reçue et couronnée de gloire dans la Jérusalem céleste, au milieu du chœur des Vierges, au rang que lui a mérité sa vertu aidée de la grâce divine. Nous décidons et arrêtons qu'elle sera honorée comme Sainte, en public comme en particulier, et nous ordonnons que son nom soit inscrit au catalogue des Vierges que vénère l'Église romaine. Nous voulons que sa fête soit célébrée chaque année par toute l'Église, le premier dimanche du mois de mai, et qu'on lui rende tous les honneurs qu'on rend aux autres vierges. A tous ceux qui visiteront son tombeau le jour de sa fête, nous accordons, à perpétuité, une indulgence de sept ans et de sept quarantaines, en se conformant aux obligations et aux usages de l'Église.

« Que personne ne se permette de rien changer à cette déclaration et à tout ce qu'elle contient, rapporte, ordonne, établit; que personne ne l'attaque témérairement. Si quelqu'un se rendait ainsi coupable, qu'il sache qu'il s'expose à l'indignation du Dieu tout-puissant et des saints Apôtres Pierre et Paul.

« Donné à Rome, à Saint-Pierre, l'an de l'Incarnation 1461, le 19 juin, la troisième année de notre pontificat. »

Un bref d'Urbain VIII, en date du 16 février 1630, a changé le jour de la fête de sainte Catherine : elle est fixée maintenant au 30 avril. On ne l'a pas mise au 29, qui est l'anniversaire de sa mort, parce que l'Église célèbre ce jour-là la fête de saint Pierre martyr.

VIE DE SAINTE CATHERINE DE SIENNE

SES SOUVENIRS EN ITALIE

Dans un des moments les plus pénibles de ma vie, j'implorai l'intercession de sainte Catherine, et je promis de travailler à faire connaître sa gloire en France, si Dieu me délivrait du mal qui accablait à la fois mon esprit et mon corps. Je fus exaucé sur-le-champ, et ce livre est l'*ex-voto* de ma reconnaissance. Avant de le donner au public, j'ai voulu le présenter moi-même au tombeau de notre chère Sainte. Le lecteur voudra bien m'accompagner dans ce pieux pèlerinage et visiter avec moi les lieux consacrés par ses souvenirs.

C'est à Rome que sainte Catherine termina sa vie, en s'offrant comme victime pour l'Église. Lorsque le Souverain Pontife Urbain VI réclama ses conseils, au milieu des tempêtes du schisme naissant, elle demeura, comme il est dit dans son histoire (III^e partie, chap. II), entre la Minerve et le *Campo di fiore*. La maison qu'elle occupait avec ses disciples se trouve maintenant *Via santa Chiara*, n^o 44, en face de la petite église qui a donné son nom à la rue. Ses compagnes continuèrent à y vivre, après sa mort, sous la direction d'Alessia,

qu'elle leur avait donnée pour supérieure. Cette petite communauté se perpétua longtemps. La bienheureuse Lucia de Marni séjourna dans ce couvent lorsqu'elle fut appelée à Rome, en 1502, sous Alexandre VI, pour faire constater la réalité de ses stigmates. La chambre où mourut sainte Catherine est au rez-de-chaussée; elle a été convertie en chapelle, mais le plafond seul est de son époque; les murs ont été transportés à la Minerve et reconstruits derrière l'autel de la sacristie. De tels changements sont regrettables; c'est surtout à la forme que sont attachés les souvenirs.

Les funérailles de sainte Catherine furent célébrées à l'église de la Minerve, dans la chapelle de Saint-Dominique, et son tombeau placé à droite du maître-autel, dans la chapelle du Rosaire; la sainte Vierge voulut l'abriter à l'ombre de son sanctuaire, afin que ses ossements fussent réjouis par cette Salutation angélique qu'elle avait tant aimé à redire.

Étienne Maconi, au moment de quitter Rome pour aller prendre l'habit de Chartreux, comme elle le lui avait ordonné, désirait posséder quelques reliques de sa bienheureuse mère; il obtint des autres disciples de sainte Catherine d'ouvrir son cercueil, et il prit une dent, qu'il emporta comme un trésor. Ce fut à l'époque de la translation qu'en fit le bienheureux Raymond qu'eut lieu la pieuse mutilation du saint corps. La tête fut portée à Sienne, et des parties considérables de ses membres allèrent enrichir les couvents et les églises où on honorait publiquement sa mémoire, comme on le voit dans le procès de Venise. En 1486, saint Antonin

fit une nouvelle ouverture du tombeau, et c'est de cette époque sans doute que date le monument qu'on voit sous l'autel de la chapelle du Rosaire. Sainte Catherine y est représentée avec ses vêtements religieux, dormant ce doux sommeil qui précède la gloire de la résurrection¹.

A Rome, deux couvents de Dominicaines honorent la mémoire de sainte Catherine. Les religieuses que saint Dominique établit à Saint-Sixte durent, à cause des fièvres qui ravageaient cette partie de la ville, abandonner les lieux consacrés par de si grands souvenirs. Elles vinrent s'établir sur le Quirinal. Le beau couvent de Saint-Dominique et de Saint-Sixte possède la main gauche de sainte Catherine. Cette précieuse relique est très-bien conservée. La chair desséchée est d'une couleur brune; les doigts en sont petits et légèrement recourbés. Au centre, on distingue parfaitement les cicatrices des stigmates dont Notre-Seigneur honora son épouse. La main droite a été partagée. La chartreuse de Pontignano, près de Florence, possédait le doigt qui reçut l'anneau des célestes fiançailles et qui rendit miraculeusement la vue au bienheureux Étienne Maconi. Le pied gauche doit se trouver à Venise; on y voit aussi la trace des stigmates; Grégoire Lombardelli affirme qu'on la reconnut authentiquement en 1597.

¹ En 1855, le tombeau de sainte Catherine de Sienne fut ouvert, et ses reliques, après avoir reçu les hommages de Pie IX et de la ville de Rome tout entière, furent placées sous le maître-autel de l'église de la Minerve, magnifiquement restaurée. (Voir les Lettres de sainte Catherine, t. I^{er}, p. 167.)

A côté du couvent de Saint-Dominique s'élève celui de Sainte-Catherine, avec sa pieuse église et sa vieille tour du moyen âge. Les religieuses qui l'habitent ont pour ancêtres les compagnes que notre Sainte amena de Sienne à Rome, et qui continuèrent à vivre en communauté après sa mort. Aussi ont-elles pour leur patronne une tendre et invincible confiance. Pendant les terreurs du siège de Rome, elles se rassurèrent contre le danger en ornant davantage sa statue et son autel. Une circonstance particulière m'a permis de pénétrer dans ce jardin fermé de l'Église où tant de vertus fleurissent pour le ciel. Je me suis agenouillé dans une chapelle intérieure où les religieuses m'ont montré un crucifix qu'on dit avoir appartenu à sainte Catherine et porter encore les traces de ses embrassements. Le couvent possède une omoplate entière de la Sainte, une de ses sandales et quelques briques de la chambre où elle mourut.

Pendant mon séjour à Rome, la pensée de sainte Catherine m'accompagnait sans cesse, et, en visitant ces sanctuaires où les siècles ont accumulé tant de souvenirs, je lui demandais d'échauffer mon cœur par quelque étincelle de ce feu qui consumait le sien, lorsqu'elle faisait avec ses disciples les mêmes pèlerinages. J'aimais à rechercher ses traces, à suivre surtout le chemin qui conduit de sa petite maison au tombeau des Apôtres; c'est par ces rues, qui ne changent point à Rome, qu'elle allait prier pour l'Église et affermir sur la pierre inébranlable le Souverain Pontife Urbain VI. Dans les derniers temps de son martyre, elle parcourait tous les

jours cette voie, comme Notre-Seigneur celle du Calvaire; mais l'heure du sacrifice trompait son désir, et il fallait la reporter chez elle mourante.

Combien de fois n'a-t-elle pas gravi la pente silencieuse de l'Aventin et ne s'est-elle pas agenouillée dans cette basilique de Sainte-Sabine, si chère à l'ordre des Frères Prêcheurs? Ses lèvres virginales se sont posées sur cette pierre où saint Dominique s'étendait pendant la solitude des nuits pour répandre devant Dieu ses larmes et ses prières. Elle a salué avec amour ces murs recueillis où le saint Fondateur réunissait ses pacifiques conquêtes; elle a contemplé, dans la vigueur de sa jeunesse, l'arbre béni que ses mains ont planté, et son regard prophétique a sans doute aperçu dans l'avenir les générations nouvelles qui devaient rajeunir son œuvre, comme ce jet vigoureux qui s'est élancé du tronc séculaire l'année même du rétablissement des Dominicains en France. Puisse le Ciel en multiplier toujours les rameaux et les fruits!

La bienheureuse Catherine visita souvent aussi le couvent de Saint-Sixte, sur la voie Appienne. C'est là que saint Dominique établit son Ordre dans Rome; c'est là qu'il réunit les religieuses qu'il désaltérait de sa parole et d'un vin miraculeux; c'est là que se manifestait en lui la puissance divine, et que la mort, vaincue, lui rendit par trois fois ses victimes. A l'époque de Catherine, la famille de Saint-Sixte était florissante; et une preuve que notre Sainte vint la réjouir de sa présence et l'éclairer de ses vertus, c'est que, peu de temps après sa mort, et bien avant sa canonisation, les religieuses

firent peindre, dans le chœur de leur église, son image, qu'on voit encore derrière des constructions plus récentes. Depuis longtemps le vieux couvent de Saint-Sixte est une solitude que visite bien rarement la piété des fidèles; espérons que ce sanctuaire, si riche en souvenirs, aura part aux bénédictions que Dieu répand avec une effusion nouvelle sur l'ordre de Saint-Dominique, et que la vie religieuse refleurira bientôt dans ses cloîtres déserts.

Lorsqu'on va de Rome à Sienne et qu'on descend les pentes bouleversées de Radicofani, les lignes de l'horizon s'adoucissent peu à peu; des plantations d'oliviers s'étagent sur les coteaux, les vallées présentent une riche culture, et de grands ruisseaux promènent leurs eaux sous de beaux ombrages. Des châteaux du moyen âge, des fermes d'une architecture élégante animent le paysage; et, à mesure qu'on avance sur cette route toute festonnée de vignes, la nature devient plus douce et plus riante; on dirait les bruits lointains d'un concert dont on saisit de plus en plus les accords.

Sienne est une ville poétique où tout s'harmonise avec le souvenir de sainte Catherine; ses remparts et ses monuments sont des contemporains qui parlent d'elle, et l'imagination s'y retrace facilement toutes les scènes de sa vie. Son enceinte, dévastée par la peste dont elle fut l'ange consolateur, ne présente pas l'agitation de nos cités modernes. Au lieu de ce mouvement fébrile du luxe et du commerce, on y rencontre une paix vivante qu'on ne voudrait jamais quitter. La langue italienne y est plus mélodieuse qu'ailleurs, et la population, très-

distincte de celle de Gênes et de Florence, offre des types d'une beauté virginale; on comprend que le génie de l'homme a dû s'épanouir sous ce beau ciel, et que l'art y a produit bien des merveilles. Mais je traversais à la hâte ces rues ondulées, ces places, ces églises, ces palais d'une architecture si riche et si chevaleresque; mon cœur réclamait d'autres jouissances: les magnificences d'une ville peuvent-elles arrêter un fils qui cherche la maison de sa mère?

En descendant de la cathédrale, au détour d'une petite rue, je me trouvai tout à coup en présence des lieux consacrés par la vie de sainte Catherine. Une inscription et une peinture presque effacée m'apprenaient que j'étais à l'endroit même où elle eut sa première vision. En face de moi, de l'autre côté du vallon où les ouvriers de Jacomo lavaient leurs laines, se dessinait cette belle église Saint-Dominique qui servit de piédestal au trône de Notre-Seigneur lorsqu'il lui apparut assisté de saint Pierre, de saint Paul et de saint Jean l'Évangéliste. Je suivis le chemin que suivirent ce jour-là Catherine et son petit frère Étienne, et j'arrivai enfin à la maison que j'avais tant désirée.

La demeure de la bienheureuse Catherine est située à l'entrée du vallon, à gauche en montant la rue de l'Oca. La piété de ses concitoyens l'a toute remplie de chapelles. Au rez-de-chaussée se trouvaient l'atelier de Jacomo, la boutique et l'arrière-boutique dans laquelle est la cave où Dieu rendit au centuple à sa famille le bon vin qu'elle distribuait aux pauvres. Par l'escalier que la sainte enfant montait en récitant à chaque

marche la Salutation angélique, on arrive à une chambre où, dès son vivant, on célébrait la messe; c'était un privilège qu'elle avait obtenu du Souverain Pontife à l'époque de son voyage d'Avignon. L'autel est adossé au mur de la rue; on y voit, dans des reliquaires, l'extrémité du bâton qui la soutenait lorsque, malgré ses souffrances, elle allait où l'appelait l'amour de Dieu et du prochain, la petite lanterne qui l'éclairait dans ses veilles charitables, un petit flacon d'odeur que l'amitié voulut lui faire porter pendant la peste, mais dont elle se servit peu sans doute, elle qui avait si courageusement dompté la nature au service des malades. Parmi des vêtements qui lui ont appartenu, on remarque une riche étoffe de soie qui servit longtemps à envelopper sa tête apportée de Rome à Sienne par le bienheureux Raymond.

En face de l'autel, à droite en entrant, se trouve le lieu le plus riche de son souvenir : c'est dans cette petite cellule que Dieu se plut à orner Catherine de tant de vertus; ces murs ont été témoins de ses prières, de ses pénitences et de ses extases; c'est là que Notre-Seigneur, la sainte Vierge et les saints venaient s'entretenir avec elle; c'est là que furent célébrées ses royales fiançailles, et qu'elle jouit le plus intimement des embrassements de son Époux; c'est là que son cœur se brisa d'amour et que son âme, enivrée des clartés célestes, fut de nouveau réunie à son corps pour commencer le miracle de sa vie publique. O sanctuaire où la présence de Catherine se fait si particulièrement sentir, comment raconter votre paix mystérieuse et vos douces inspirations ?

La cellule de Catherine, qui n'a pas 5 mètres de long sur 3 de large, était éclairée par une petite fenêtre, au bas de laquelle on voit encore un reste de maçonnerie ¹. C'est là, dit-on, qu'elle reposait sa tête pendant son sommeil; mais son lit, qui était de planches, devait être placé dans le fond contre la muraille, et le B. Raymond dit positivement qu'elle avait un morceau de bois pour oreiller (I p., ch. ix). Ces briques sont sans doute les débris des marches qui servaient à monter à la fenêtre. Dans un coin est la porte d'un petit cabinet qui dépendait de sa chambre. Le marbre n'a pas heureusement recouvert les murs de ce sanctuaire; c'est le même sol qu'ont foulé ses pas, et les lèvres du pèlerin peuvent en vénérer la poussière.

Dans la partie supérieure de la maison étaient les chambres occupées par la famille, celle de son frère Étienne entre autres, où son père vit une colombe se reposer sur sa tête. Derrière l'autel d'une chapelle, on montre la cheminée où la Bienheureuse préparait les repas de ses parents, à l'époque des persécutions qu'elle eut à souffrir. En face de la maison, de l'autre côté de la petite rue sur laquelle donnait la fenêtre de sainte Catherine, était un jardin où on a bâti une église qui sert aux réunions de la confrérie de Fonte-Branda. Audessus de l'autel, on conserve le crucifix devant lequel

¹ *Morantem in quadam cellula parva, infra domum paternam, cujus ostium et fenestra semper clausa erant, sed coram imagines Christi, beatæ Mariæ et aliorum Sanctorum quæ ibi depictæ erant, incessanter, die noctuque lampas ardebat.* (Dom Martène, p. 1312.)

fut stigmatisée la Bienheureuse, dans l'église Sainte-Christine, à Pise. Sur tous les murs de ces sanctuaires sont peints et sculptés différents faits de la vie de sainte Catherine; mais les regards s'y arrêtent à peine; le cœur a des apparitions qui ont plus de réalité que toutes ces images.

Près de la demeure de l'Épouse s'élève le palais de l'Époux : Catherine pouvait voir, du haut de la maison de son père, l'église de Saint-Dominique; et la tradition dit qu'elle passait des heures à la contempler. Ce monument, d'une majestueuse simplicité, est placé près de l'enceinte fortifiée, sur un des points les plus élevés de la ville. A l'entrée de sa vaste enceinte se trouve la chapelle où se réunissaient les Sœurs du Tiers Ordre de Saint-Dominique. Le pavé est orné d'inscriptions commémoratives des faits miraculeux qui se sont passés dans ce sanctuaire. Ici, le Christ a changé le cœur de Catherine; — là, il récitait les psaumes avec elle; — dans cet endroit Catherine donna au Christ sa croix d'argent; — plus loin, elle se dépouillait pour lui de son vêtement¹. Sur l'autel est placé le portrait de la Bienheureuse fait de son vivant par son disciple André Vanni. Catherine y est représentée debout, tenant de la main gauche un lis, et touchant de la main droite les lèvres d'une jeune fille agenouillée devant elle.

Dans l'église, à droite, se trouve la chapelle de Sainte-

¹ CAT. COR MVTAT XPVS — CATA. CRVCEM EROGAT XPO — CATA. VESTE INDVIT XPVM — EX LATERIBVS QVO HIC PATENTI CVM CHRISTO. DIVINA ALTERNATIM PERSOLVENDO VNA CREBERRIME SPATIABANTVR.

Catherine; elle est ornée de peintures représentant quelques traits de sa vie; on y voit aussi les portraits du Père Thomas de Fonte et du B. Raymond de Capoue, qui furent ses confesseurs et ses historiens. Sur l'autel, dans le mur qui sépare la chapelle de la sacristie, est placée la relique que Sienne regarde avec raison comme son plus précieux trésor. La tête de sainte Catherine est renfermée dans un reliquaire dont les clefs sont entre les mains du Gonfalonier de la ville et du Prieur du couvent. Elle est exposée, deux fois par an seulement, le jour de la fête de sainte Catherine et le mercredi de la Septuagésime, en souvenir de son mariage mystique avec Notre-Seigneur.

Le costume religieux dont est revêtu le buste de la Sainte ne laisse apercevoir que son visage, qui rayonne d'une majesté mystérieuse. Il est impossible de rendre l'émotion qu'on éprouve en présence de cette auguste relique; les obscurités de la mort disparaissent, et le cœur contemple avec amour ce front toujours calme et joyeux, ces yeux qu'éclairait l'extase, ces traits qu'animait la charité, ces lèvres d'où s'échappaient comme d'une source inépuisable ces paroles qui convertissaient les âmes. O restes que la terre conserve pour l'éternité, tête sacrée que la Divinité prit pour sanctuaire, front qu'illuminera la gloire au jour de la résurrection, doux visage qui réjouira la Jérusalem céleste, ô Catherine, l'Époux se complaira dans la beauté de l'Épouse, et vous couronnera de cette couronne précieuse qu'il vous a promise lorsque vous avez choisi sa couronne d'épines sur terre. Vous nous cachez maintenant vos splendeurs,

vous vous montrez à nos regards dans l'infirmité de notre nature, afin que les traces de vos souffrances et de votre mort nous enseignent le véritable chemin du bonheur et de la gloire.

L'église Saint-Dominique possède une autre relique de sainte Catherine : au bas du buste d'argent qu'on porte dans la ville le jour de sa fête, est un doigt de la Bienheureuse ; c'est, il me semble, le pouce de la main droite. Un autre reliquaire contient deux disciplines qui lui ont appartenu, l'une de fer, l'autre de cordes. Le couvent dominicain de *San Spirito* possède un morceau considérable d'un cilice de crin que portait notre Bienheureuse.

Un des plus beaux établissements de Sienne, l'hôpital de la Scala, conserve aussi le souvenir de sainte Catherine ; c'est là qu'elle exerçait sa charité envers les malades ; c'est là qu'elle luttait contre la nature, en embrassant les plaies les plus infectes et en buvant l'eau qui lui avait servi à laver un ulcère ; c'est là qu'elle supportait les calomnies d'Andréa et qu'elle lui apparaissait toute resplendissante de lumière. On montre dans la partie inférieure de l'hôpital le réduit obscur où elle se retirait la nuit pour prendre quelques instants de sommeil. Au-dessus de la pierre où elle s'étendait, on lit cette inscription : *Ici se reposait l'Épouse de Jésus-Christ, la séraphique mère sainte Catherine de Sienne. Louange à Dieu*¹. Ce lieu est confié à la garde de la con-

¹ Qui giaceva la Sposa di Giesv Christo, la Serafica madre santa Caterina de Siena. — LAVS DEO.

frérie des Frères de la nuit, qui s'y réunissent dans de pieuses veilles, à l'époque de ses fêtes.

Pise n'a pas oublié le séjour de sainte Catherine. Sur la rive droite de l'Arno est la petite église de Sainte-Christine, où elle reçut les stigmates. Près d'un autel latéral, une petite colonne indique la place où elle s'affaissa sous l'impression divine; on y lit cette inscription : *Le Seigneur marqua ici sa servante Catherine des signes de notre rédemption*¹. Des deux côtés de l'autel, on lit ces autres inscriptions :

Catherine, qui a percé vos mains, qui a marqué vos pieds des empreintes sanglantes de la croix ?

— Le Christ, mon bien-aimé, m'a fait partager ici ses honneurs, il a daigné me parer de ses blessures.

— Les blessures du Christ sont toutes sanglantes : pourquoi les vôtres, Catherine, ont-elles cet éclat ?

— Les blessures du Christ sont rouges, l'ennemi les a faites en expiation de nos fautes; les miennes brillent, c'est l'amour qui les cause².

¹ Signavit Dominus servam suam Catharinam hic signis redemptionis nostræ.

² Hæc Catharina tuis manibus quis Stigmata fixit ?

Quis pedibus duræ signa cruenta Crucis ?

Me meus hic Christus proprio signavit honore

Ornavitque suis quam bene vulneribus.

Vulnera cum rubeant Christi fœdata cruore,

Vulnera sic rutilant qui, Catharina, tua ?

Illa rubent, merito cedens inflixerat hostis;

Istaque pellucent, aurea pinxit amor.

Sacra accepit Stigmata hoc in Sacello. A. D. MCCCLXXV. Mortem obiit A. D. MCCCLXXX.

Sur l'autel est la copie du crucifix devant lequel sainte Catherine reçut les stigmates; l'original fut un gage de paix entre la république de Pise et celle de Sienne. Près de Sainte-Christine, au n° 8 de la rue qui longe l'église, se trouve la maison des Buoconti où sainte Catherine reçut l'hospitalité. On y montre la chambre qu'elle occupait et la Madone devant laquelle on dit qu'elle priait; mais je crois ce bas-relief moins ancien.

Les cœurs ont conservé aussi fidèlement que les monuments le souvenir de sainte Catherine. Son culte est très-répandu en Italie. Un grand nombre de couvents et d'églises se sont élevés sous son invocation, et les fêtes dont parle le procès de Venise se sont perpétuées jusqu'à nos jours; les peuples ont toujours pour elle des prières, des chants et des fleurs.

A Sienne, sa fête est une fête nationale; elle se célèbre le 29 avril, mais la cérémonie publique n'a lieu que le dimanche suivant. Alors la maison de la rue de l'Oca se pare de toutes ses richesses; les autels revêtent leurs plus beaux ornements; la petite cellule de Catherine resplendit de lumières et de guirlandes; des emblèmes et des vers qui rappellent sa vie décorent les murs. — C'est parce qu'elle a préféré la couronne d'épines à celle des rois qu'elle a mérité celle du ciel. — Dieu lui a rendu tout éclatant de pierreries le vêtement qu'elle donna au pauvre. — Ses pensées étaient pures comme des lis. — La Sagesse éternelle était son livre. — Elle est arrivée à la paix par la souffrance. — Elle a trouvé sur la Croix l'objet de ses désirs, et son cœur s'est transformé en celui de Dieu même.

La confrérie de Fonte-Branda fait les honneurs du pieux sanctuaire; elle offre aux pauvres et aux riches des petits pains bénits en souvenir de ceux que la Bienheureuse distribuait et multipliait autrefois. Les rues environnantes sont jonchées de feuillages et pavoisées de drapeaux : toutes les fenêtres sont ornées de riches tentures. A neuf heures, la procession part de l'église Saint-Dominique. Le clergé et les deux confréries de Fonte-Branda et des Frères de la nuit accompagnent la statue d'argent de sainte Catherine. Elle parcourt en triomphe la ville, et les cloches de toutes les paroisses saluent son passage. Sur la place publique, les autorités, le gonfalonier et la magistrature sortent du palais et se joignent au cortège. On va visiter la maison de la Bienheureuse; puis on monte à l'église Saint-Dominique, où un jeune noble du collège des Tholomei prononce l'éloge de l'*illustre concitoyenne*. Ce discours est quelquefois le début d'un grand talent; il est toujours, pour le reste de la vie, un utile et beau souvenir.

La tête de sainte Catherine est exposée depuis le matin jusqu'au soir, et la foule ne cesse de répandre devant elle de tendres et ferventes prières. Quand vient la nuit, tout le coteau de Fronte-Branda s'illumine; on récite le rosaire aux pieds des Madones; on chante des cantiques en l'honneur de la Sainte; on se promène au milieu des lumières; on goûte enfin tout ce bonheur des fêtes chrétiennes, qui seules ont des soirs sans fatigues et des lendemains sans tristesse.

Cette fête sera un de mes plus doux souvenirs. Sienne

m'a reçu comme un de ses enfants; les religieux de Saint-Dominique m'ont offert l'hospitalité des anciens jours, et tous m'ont accueilli comme un frère qui venait de loin. J'ai eu la place choisie dans la maison de sainte Catherine et dans les rangs de ceux qui accompagnaient son image; j'ai reçu le pain béni de sa charité; j'ai pu contempler ses saintes reliques et en approcher mes lèvres. O Catherine, la prière que je vous fis, je la répète encore. Soyez ma mère et ma patronne! veillez sur tout ce que mon cœur aime. Protégez la France éprouvée par tant de malheurs, et qu'elle consacre désormais à la vérité toute l'activité de son dévouement. Défendez l'Italie des dangers qui menacent sa foi; bénissez cette ville de Sienne, votre douce patrie; mais surtout priez pour l'Église, par laquelle doivent être sauvées les nations. Quand vous étiez sur terre, vous avez prédit qu'après bien des malheurs viendraient pour elle des jours prospères. Depuis que vous êtes au ciel, l'Église a-t-elle été un instant sans épreuves et sans tempêtes? Le schisme l'a déchirée, les scandales l'ont outragée, l'hérésie lui a ravi ses enfants; le sang de ses martyrs a inondé l'Europe; la politique des princes lui a donné des chaînes; la science l'a reniée; le génie l'a insultée; la révolution française a brisé ses croix, détruit ses autels; la papauté a été captive, exilée: l'Église devait périr, si elle n'avait pas eu des promesses éternelles. Mais après le miracle de ses combats viendra le spectacle de ses triomphes et de sa gloire.

O Catherine, votre âme a tressailli de joie en aperce-

vant dans l'avenir les prodiges de la miséricorde divine et le renouvellement de l'Église par des moyens nouveaux. Vous avez salué avec amour ces temps où l'Épouse de Jésus-Christ apparaîtra au monde dans tout l'éclat de ses vertus et de sa beauté. Les peuples se réjouiront de la sainteté de leurs pasteurs, et les brebis égarées reviendront en foule au bercail. O Catherine, hâtez par vos prières ces jours meilleurs, et rendez-nous-en dignes par notre foi, dans les épreuves que nous avons encore à souffrir.



ICONOGRAPHIE

DE SAINTE CATHERINE

Quand on lit la vie des Saints, le cœur demande leur image, et la plus belle mission de l'art est de satisfaire ce désir. L'image d'un saint est la représentation de son âme; l'artiste doit donc chercher ses inspirations dans la méditation de ses vertus; mais il doit aussi consulter la tradition pour savoir si le temps n'a pas respecté les traits qu'il veut rendre, et s'il n'existe pas déjà quelque type consacré par la piété des fidèles. La vérité ne peut être contraire à la beauté; la sainteté transfigure les corps, et le triomphe de l'art chrétien est de faire ce que Dieu fera lui-même au jour de la résurrection : le corps des justes sera glorifié, les difformités disparaîtront sans détruire la ressemblance; les fautes mêmes seront resplendissantes des larmes du repentir et des miséricordes du Sauveur.

On croit généralement que la beauté de Catherine était tout intérieure, et on base cette opinion sur son admission dans le Tiers Ordre de Saint-Dominique. Les

Sœurs de la Pénitence ne recevaient que des personnes âgées, et elles dirent qu'elles admettraient Catherine, si elle n'était pas d'une trop grande beauté. Mais le bienheureux Raymond fait observer qu'elles ne purent en juger, puisqu'alors la maladie la rendait méconnaissable; il ajoute du reste que sa beauté n'avait rien d'excessif. Tous ses autres disciples parlent du rayonnement de son âme sur son visage; les plus cruelles souffrances ne pouvaient en altérer la joie et la sérénité. Tous étaient captivés par la douceur de son sourire. Le Père Barthélemy, dans sa déposition, remarque que les grâces de sa jeunesse ne causaient aucun trouble à ceux qui la visitaient, parce qu'on sentait en elle la pureté des anges. En racontant sa dernière maladie, le même témoin dit que le corps de Catherine semblait avoir été desséché par le soleil, tandis qu'il avait toujours été d'une véritable beauté : *Cum consuevisset esse competenter formosum.*

La tête de sainte Catherine, conservée à Sienne, fournit peu d'indications; elle est d'une grandeur moyenne et d'une forme ovale; les yeux sont fermés, la bouche entr'ouverte; le rétrécissement des lèvres laisse apercevoir des dents d'une extrême blancheur; l'expression générale est pleine d'une majesté calme et résignée, on y lit les traces des cruelles souffrances qui terminèrent sa vie. La couleur presque naturelle de son visage s'accordait mal avec le témoignage des Dominicains qui écrivaient aux Bollandistes, en 1673, que la tête de sainte Catherine était desséchée, d'une couleur obscure et presque noire. J'ai pu examiner de près cette précieuse

relique, et j'ai remarqué que toute la figure était enduite d'une sorte de couleur d'un rose pâle. Cette observation a été confirmée par le témoignage du chevalier Grottanelli, médecin distingué de Sienne. Il a fait partie d'une commission scientifique nommée, il y a quelques années, pour constater l'état de la relique, et il pense que cette espèce de pâte a été mise pour réparer des dommages causés par l'incendie qui ravagea l'église Saint-Dominique en 1531 et réduisit en cendres le corps du bienheureux Ambroise Sansedoni, protecteur de la ville.

Le monument le plus précieux pour l'iconographie de sainte Catherine est le portrait qu'on dit avoir été fait de son vivant par André Vanni, son disciple. Il est placé sur l'autel de la chapelle du Tiers Ordre, dans l'église Saint-Dominique. La Sainte y est représentée debout, tenant un lis de la main gauche et touchant de la main droite les lèvres d'une jeune personne agenouillée devant elle. La figure est maigre et longue; l'expression en est douce et virginale. Je ne connais pas les preuves de l'authenticité de ce portrait; la branche de lis qu'on y voit semblerait indiquer une œuvre faite après sa mort; il est évident du moins que cette peinture a été dénaturée par des restaurations successives, dont quelques-unes sont très-modernes.

La tradition des traits de sainte Catherine a dû facilement se conserver en Italie à cause du culte public dont elle fut l'objet immédiatement après sa mort; on peignit son image et son histoire dans un grand nombre d'églises, sous les yeux de ses disciples, de ses parents,

de sa mère; on ne pouvait, en s'éloignant de la ressemblance, contredire ces souvenirs si nombreux et si fidèles. Frère Thomas, qui avait connu sainte Catherine depuis son enfance, la fit peindre souvent avec les rayons lumineux dont on entoure la tête des Bienheureux qui ne sont pas encore canonisés, quoiqu'il en ait vu plusieurs représentés avec l'auréole des Saints ¹. Frère Thomas dit que son image était répandue dans tout le monde chrétien, qu'elle était peinte de toute manière en Pologne, en Hongrie, en Dalmatie, en Toscane, en Lombardie, à Venise et à Rome surtout : pendant qu'il écrit sa déposition, on expédie des images de la bienheureuse Catherine à Alexandrie même. « Lorsqu'on commença, dit-il, à honorer à Venise la mémoire de Catherine, une personne qui avait pour elle une dévotion particulière fit représenter son image sur des cartes, afin de la répandre plus facilement le jour de la fête. Beaucoup de ces images étaient placées dans les églises, où on les entourait de fleurs. Tous pouvaient ainsi en jouir, et rendre hommage à la Sainte non-seulement en public, mais encore dans leur maison. Je suis certain que depuis qu'on fait ces images de la Bienheureuse, on en a fait et on en fait tous les jours des milliers. Il y en a maintenant une immense quantité à Venise et dans toutes les parties du monde. Ce sont ces images de Catherine qui ont donné l'idée de faire sur

¹ Cum radiis sive cum diademate radioso circa caput, quemadmodum personæ beatæ nondum canonizatæ depingi consueverunt, licet viderim de aliis plurimis nondum canonizatis fieri consuevit. (Dom Martène, p. 1254.)

des cartes semblables les images des autres saints pour les églises de Venise; les fidèles peuvent se les procurer le jour de leur fête et augmenter leur dévotion en les honorant ¹. »

Ce texte est un document précieux pour l'histoire; il rattache, pour ainsi dire, au culte de sainte Catherine l'origine de la gravure sur bois, et par conséquent celle de l'imprimerie. Ce moyen de multiplier les images dont parle le témoin est évidemment une invention nouvelle; il ne s'agit pas de les peindre à la main sur du papier, mais de les reproduire à l'infini sur des cartes. Les cartes à jouer ont précédé les gravures sur

¹ Notabile circa materiam istam quod ex quo commemoratio Virginis cœpit in Venetiis celebrari, ordinatum fuit per quemdam devotum ejusdem præcipuum, ut imago ipsius Virginis etiam historialiter de facili multiplicabiliter depingeretur in cartis, de quibus in die commemorationis præfatæ plurimæ inter ramos seu florum manipulos, in ecclesia ponerentur, ut sic omnibus et maxime devotis Virginis communicari valerent, ac per hoc Virginem possent juxta debitam decentiam, non solum in publico, sed etiam in propria statione, sive domo, venerari. Et certus sum quod ex quo cœperunt dictæ imagines Virginis fieri, plura millia facta sunt et quotidie fiunt, ex quibus non solum per civitatem Venetiarum, sed etiam per partes suprascriptas est huc usque non parva multitudo transmissa. Et quod plus est, quod ex hoc habuit ortum, et usque hodie per diversas ecclesias Venetiarum aliquorum sanctorum imagines, ut die festo ipsorum in talibus cartis multiplicarentur, ut ad manus personarum devotarum et præsertim eorundem Sanctorum pervenirent, in augmentum reverentiæ et devotionis ad ipsos sanctos. (Dom Martène, *Process. Ven.*, p. 1292.)

bois; Venise en fabriquait et en faisait un commerce considérable. Ce sont les procédés qu'on employait pour faire ces cartes qui ont servi à imprimer les images de sainte Catherine. La plus ancienne gravure sur bois, avec date certaine, est le saint Christophe de la Bibliothèque des estampes de Paris, portant la date de 1423¹. La déposition de Frère Thomas est de 1411, et il y est dit que les images de Catherine furent faites à Venise, dès qu'on commença à y célébrer sa fête, c'est-à-dire en 1394 ou 1395, puisqu'on lit, quelques lignes plus bas, qu'on la faisait depuis seize ans au couvent de Saint-Jean-et-Saint-Paul. Ces images seraient donc les premières gravures sur bois. Peut-être quelques-unes ont été épargnées par le temps et se conservent dans quelques collections d'estampes ou dans quelques manuscrits anciens de la vie ou des œuvres de sainte Catherine.

Une peinture contemporaine de ces gravures existe à Rome. En 1852, le Révérend Père Mullooly, Prieur du couvent de Saint-Clément, découvrit, derrière les murs du chœur actuel de l'église Saint-Sixte, les restes des peintures qui décoraient l'ancienne abside. Ces peintures, malheureusement endommagées par l'échafaudage des constructions plus récentes, appartiennent certainement à la fin du XIV^e siècle. Différentes scènes de

¹ Deber, *Essai sur les cartes à jouer*. — Émeric David, *Histoire de la gravure*. — Heineken, *Idée générale d'une collection d'estampes*. — Duchesne aîné, *Notice sur les estampes de la Bibliothèque*.

l'Évangile et de la vie des Saints y sont représentées. A droite sont les figures très-bien conservées de saint Paul, de saint Jean-Baptiste, de saint Dominique et de saint Pierre martyr. A gauche on voit Notre-Seigneur tirant de la plaie de son côté un vêtement qu'il donne à sainte Catherine en adoration devant lui. A ses pieds est peinte, dans des proportions plus petites, suivant l'usage d'alors, la religieuse qui fit faire ce tableau, la prieure de Saint-Sixte sans doute. La tête du Sauveur est fort belle; celle de sainte Catherine respire toute la douceur de l'extase. Les traits en sont délicats, les yeux petits, le nez effilé et la bouche très-fine. Son voile est blanc, et son manteau noir. Elle n'a pas l'auréole des Saints, mais seulement les rayons des Bienheureux, ainsi que le remarquent les témoins du procès de Venise. Cette peinture est évidemment faite peu de temps après sa mort; il devait y avoir des images semblables de Catherine à Rome. Le bienheureux Étienne Maconi nous apprend que la même vision était représentée près de son tombeau.

L'artiste le plus digne et le plus capable de peindre sainte Catherine de Sienne est assurément Fra Angelico de Fiesole. Né sept ans après sa mort, il a trouvé sa mémoire vivante en Toscane. Le bienheureux Jean de Dominici, son Prieur, et le bienheureux Lorenzo de Ripa Fratta, son maître des novices, étaient contemporains de Catherine et avaient dû la voir à Pise et à Florence. Fra Angelico vécut avec beaucoup de religieux qui avaient été ses disciples, et assista aux fêtes qui se célébraient chaque année en son honneur. Dans ses

voyages à Cortone et à Foligno, il visita Sienne, et je suis même convaincu qu'il en étudia les vieux maîtres; nulle école n'a plus de rapport avec la grâce et la pureté de son talent. Sainte Catherine eût été certainement une de ses plus chères inspirations, si l'Église lui eût décerné plus tôt le triomphe des autels. La douce figure de sainte Catherine exerça cependant son pinceau, et le type qu'il nous en a laissé me semble être sa plus fidèle image.

Dans le couronnement de la Vierge, le seul tableau de Fra Angelico que possède le musée du Louvre, j'avais remarqué, au milieu du groupe de Saintes qui se trouvent au bas du trône, une figure d'une ravissante pureté; elle est de profil, les mains sont ouvertes dans l'attitude de l'extase; je ne pouvais m'empêcher d'y attacher le nom de sainte Catherine. Schlegel y voit sainte Claire; mais la Sainte n'en a ni le costume ni l'attribut, qui est l'ostensoir. Le costume serait plutôt celui de sainte Catherine; le manteau est vert, il est vrai; mais le peintre modifie souvent ainsi le costume des Saints, comme pour ne pas attrister le ciel des couleurs sombres de la pénitence.

A la galerie publique des Offices de Florence (école Toscane, 1^{re} salle), se trouve un autre chef-d'œuvre de Fra Angelico. La composition a beaucoup de rapport avec celle du Louvre; seulement la scène est plus céleste, tous les personnages sont placés sur des nuages et dans des flots de lumière. Notre-Seigneur, au lieu de couronner sa Mère, ajoute seulement à son diadème un magnifique diamant. Ces deux tableaux ont dû être faits

à la même époque ; on y retrouve les mêmes Saints, avec les mêmes types et les mêmes attributs. La figure qui me semblait être celle de sainte Catherine se trouve exactement reproduite dans le tableau de Florence. Seulement le manteau est noir, et le costume est celui du Tiers Ordre de Saint-Dominique.

En étudiant les reliquaires de Santa-Maria-Novella, peints par Fra Angelico, je remarquai à la base du principal, qui représente l'Annonciation et l'Adoration des Mages, une suite de petites figures ravissantes. Au-dessous de la première, on lit cette inscription : B. CATHERINA DI SEIS. *La bienheureuse Catherine de Sienne*. Elle a l'auréole des Saints et le costume du Tiers Ordre de Saint-Dominique. Elle tient un livre d'une main, et, de l'autre, un cœur dont le centre est d'or.

Cette figure ressemble à celles du Louvre et de la galerie de Florence. Je crois donc qu'il est permis de dire qu'on a, dans ces trois tableaux de Fra Angelico, le portrait véritable et traditionnel de sainte Catherine de Sienne ¹.

La figure de sainte Catherine qui a le plus de rapport avec ces peintures est la statue qui se trouvait, avant la Révolution, au couvent des Dominicaines de Poissy, et qui est maintenant dans l'église des Dominicains de Chalais. Cette statue est très-ancienne, et, si elle n'a

¹ Vasari dit que Fra Angelico peignit pour les Religieux de Santa-Maria-Novella, dans la chapelle du Couronnement de la Vierge, plusieurs figures de saint Dominique, de sainte Catherine de Sienne et de saint Pierre martyr.

pas été faite avant la canonisation de la Sainte, elle dut la suivre de très-près, car elle est antérieure à la défense que fit Sixte IV de représenter sainte Catherine avec les stigmates; les stigmates sont marqués à ses pieds et à ses mains; sa tête est couronnée d'épines, et ses bras sont ouverts comme ceux des *orantes* dans les catacombes. La tête est fort belle et ressemble à celle de Fra Angelico et à celle de Saint-Sixte.

Quand un Saint appartient à un Ordre religieux, l'artiste est tenu à la vérité du costume. Sainte Catherine portait l'habit du Tiers Ordre de Saint-Dominique. Mais cet habit a subi quelques variations qu'il faut faire connaître pour expliquer les différences qu'on trouve dans les peintures anciennes. Le costume du Tiers Ordre n'avait pas, dans l'origine, une forme distincte de celui des personnes du monde. Il devait être seulement d'une étoffe grossière, sans ornement et de couleur blanche et noire comme celui des Frères Prêcheurs. La religion préserva cet habit des caprices de la mode; l'Église communique quelque chose de sa durée à tout ce qu'elle bénit. La règle du Tiers Ordre, rédigée par le Frère Munio de Zamora, fut approuvée en 1405 par Innocent VII et solennellement confirmée en 1439 par Eugène IV. Le chapitre II règle ainsi le costume des Frères et Sœurs du Tiers Ordre : Tous les Frères et Sœurs de ladite fraternité seront vêtus d'étoffes blanches et noires. La couleur et la qualité n'en seront pas trop précieuses, comme il convient aux serviteurs du Christ. Le manteau sera noir ainsi que la capuce des Frères; les tuniques seront

blanches. Les manches iront jusqu'au poignet et seront fermées. Les ceintures seront de cuir seulement. Les Sœurs la porteront sous leurs robes. Que les bourses, les chaussures et les autres objets portés par les Tertiaires soient exempts de toute espèce de vanité mondaine. Les voiles et les bandeaux des Sœurs seront d'une étoffe blanche de lin ou de chanvre. (*Manuel du Tiers Ordre.*)

Il n'est pas question du scapulaire, qui est la partie essentielle de l'habit des religieux et des religieuses de Saint-Dominique; les Tertiaires le portaient peut-être par dévotion sous leur robe. Le costume de sainte Catherine, dans les peintures d'André Vanni et des anciens maîtres de l'École siennoise, est parfaitement conforme aux prescriptions de la règle; et c'est, je crois, celui qu'on devrait adopter pour être fidèle à la vérité historique. Cependant sainte Catherine, dans beaucoup de peintures anciennes, est représentée avec le scapulaire et le voile noir doublé de blanc, tel que le portent les religieuses cloîtrées. Cette différence vient du changement que subit le costume du Tiers Ordre. Il se forma plusieurs maisons de Tertiaires vivant en communauté, et sainte Catherine en établit elle-même dans les environs de Florence et à Rome. Beaucoup de ces couvents adoptèrent le costume du grand Ordre. Les Tertiaires vivant dans le monde suivirent quelquefois cet exemple. A Naples, où elles portent encore l'habit religieux au sein de leur famille, elles ont le scapulaire et le voile noir. On fait aussi porter publiquement le même costume aux petits enfants pour les mettre sous la protection des

Saints de l'Ordre, comme on les revêt en France des blanches couleurs de la Vierge.

Les attributs ou signes caractéristiques de sainte Catherine sont les stigmates, la couronne d'épines, le cœur, la branche de lis et le livre.

Le miracle des stigmates est rapporté par le bienheureux Raymond de Capoue (I part., ch. iv), et on en voit les traces sur les saintes reliques que l'on conserve au couvent de Saint-Dominique et à Venise. Il n'en est pourtant pas fait mention dans la bulle de canonisation. Au xv^e siècle, les disciples de saint François voulurent faire des stigmates un honneur réservé à leur saint Fondateur. Ils obtinrent en 1475, du Pape franciscain Sixte IV, une bulle qui défend, sous les peines les plus graves, de représenter sainte Catherine avec les stigmates tant que le Saint-Siège n'aurait pas permis de le faire¹. Il y est dit que cette manière de représenter sainte Catherine était fréquente, surtout au delà des monts : *Præsertim ultra montes*. En 1630, Urbain VIII publia un décret correctif de la bulle de Sixte IV; il y est dit que les stigmates de Catherine étaient lumineux et non sanglants. Les leçons de l'Office de la Sainte, approuvées le 16 février de la même année, sont entièrement conformes au récit du bienheureux Raymond. Depuis saint

¹ Bulla Sixti papæ IV, quæ sub gravissimis pœnis a summo pontifice prohibetur, ne quis audeat imagines seu figuras sanctæ Catharinæ de Senis habere, pingere, facere, cum sacris Stigmatibus, quod uni S. Francisco privilegium convenit. (Dom Martène.)

François et sainte Catherine, le miracle des stigmates s'est souvent renouvelé dans l'Église, et Notre-Seigneur, pour le salut du monde, fait encore ainsi partager à ses élus les souffrances de sa Passion.

La couronne d'épines qu'on place sur la tête de la Bienheureuse rappelle la vision où Notre-Seigneur lui offrit deux couronnes : l'une d'or, enrichie de pierres précieuses, l'autre toute tissue d'épines. Sainte Catherine choisit celle qui la rendait plus semblable au Sauveur sur la terre. Dans le tableau célèbre de Sassoferrato qui décore la chapelle du Rosaire à Sainte-Sabine, l'Enfant Jésus place la couronne d'épines sur la tête de sainte Catherine. Un autre tableau du musée Bourbon, à Naples, représente sainte Catherine recevant des Anges, sur la couronne d'épines, la couronne d'or que Notre-Seigneur lui a promise.

Le cœur que tient sainte Catherine rappelle non-seulement son ardente charité, mais encore la vision où Notre-Seigneur exauça ses désirs, en échangeant son cœur avec le sien. Le lis est le sceptre de sa virginité. Quant au livre, il peut signifier, comme pour les autres saints, sa fidélité à suivre et à enseigner la loi divine. Il rappelle aussi la manière miraculeuse dont sainte Catherine apprit à lire.

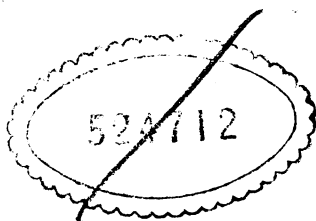
Je pourrais terminer ces recherches iconographiques en indiquant les peintures et les sculptures de sainte Catherine que j'ai remarquées dans les églises et les musées de France et d'Italie, mais cette nomenclature serait sans utilité. A partir du xvi^e siècle, la tradition est interrompue, et l'artiste n'est plus qu'un individu pour-

suivant, au dehors de toute inspiration religieuse, la glorification de son talent. L'école de Sienne est la seule qui ait conservé quelques traits d'un si pur modèle. Je citerai surtout, dans la galerie des Beaux-Arts, le tableau de Sano di Pietro (V, salle n° 5), et celui de Matteo di Giovanni (III, salle n° 28). Sainte Catherine donnant son vêtement à un pauvre, de Fungai Bernardino (III, salle n° 50). Sainte Catherine échangeant son cœur avec celui de Jésus-Christ, de Cozzarelli Guidoccio (V, salle n° 26). Sainte Catherine recevant les stigmates, de Beccafumi (salle d'Exposition, n° 77). Ce tableau et les trois petits sujets qui lui servaient de gradino peuvent être comptés parmi les meilleures productions de ce peintre.

Les fresques du Sodoma, dans la chapelle de Sainte-Catherine à l'église Saint-Dominique, ont une célébrité qui me semble peu méritée. La scène de la stigmatisation a été gravée; mais on a bien fait d'en retrancher la partie supérieure, qui est disgracieuse. La Communion de la Sainte, placée de l'autre côté de l'autel, offre aussi de belles têtes, mais laisse beaucoup à désirer sous le rapport du sujet; il y a des figures d'une inconvenance révoltante. Le supplice de Nicolas Tuldo, remarquable comme dessin, manque d'ordre et de clarté dans la composition. La Sainte y occupe une place tout à fait secondaire. Qu'il y a loin de ce tableau à la lettre où la Bienheureuse raconte la mort de ce jeune homme d'une manière si poétique et si sublime (Lettre CXLIII)! Ce peintre, d'un talent si mobile et si inégal, était incapable de rendre les traits et la vie de Sainte Catherine. La

facilité du pinceau, la largeur du modèle, la richesse des couleurs, ne suffisent pas pour exprimer la pureté de l'âme et les ardeurs de l'extase. Quand un artiste veut peindre la beauté des Saints, il doit recourir avant tout à la méditation et à la prière.

FIN DU TOME SECOND



005794375

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME

TROISIÈME PARTIE

- I. — Grégoire XI envoie Catherine rétablir la paix à Florence. — Danger qu'elle court. — Elle dicte le *Dialogue* à ses disciples. — Urbain VI la fait venir à Rome et parler devant les cardinaux. — Il veut l'envoyer en ambassade à Naples. — Ses adieux au B. Raymond. — Des témoins qui furent présents à la mort de Catherine, et qui la racontèrent à l'auteur. 1
- II. — Des choses qui arrivèrent un an et demi avant la mort de la bienheureuse Catherine. — Victoire de Marino. — Émeute de Rome. — Martyre que le démon fait endurer à Catherine. 15
- III. — Combien la bienheureuse Catherine désirait que son âme fût séparée de son corps pour s'unir à Jésus-Christ. 21
- IV. — Dernières recommandations de Catherine à ses disciples. — Son humilité. — Elle reçoit les sacrements. — Sa mort. — Le B. Raymond en est miraculeusement averti. — Vision de Semia. 32
- V. — Funérailles de Catherine. — Son éloge public. — Nombreux miracles obtenus par son intercession. . . . 50
- VI. — De la grande patience que Catherine fit paraître dans toutes ses actions, depuis son enfance jusqu'à sa mort. 60

SUPPLÉMENT A LA LÉGENDE DU B. RAYMOND DE CAPOUE

PAR LE B. THOMAS NACCI CAFFARINI

I. — Visions de la bienheureuse Catherine de Sienne. — Ses combats contre le démon. — Elle apprend miraculeusement à écrire.	89
II. — Extases et révélations de Catherine de Sienne.	96
III. — Séjour de Catherine à Gênes. — Visite de Grégoire XI. — Miracles de la protection divine. — Honneurs qu'elle reçoit à Gênes.	113
IV. — Bonnes œuvres de Catherine. — Grâces merveilleuses qu'elle obtient.	118
V. — Humilité de Catherine. — Efficacité de ses prières. — Ses entretiens avec Notre-Seigneur.	133
VI. — Connaissance surnaturelle que Catherine avait des événements et des âmes.	161
VII. — Grâces extraordinaires accordées à la Bienheureuse dans la sainte Communion.	172
VIII. — Du zèle et de l'amour de Catherine pour la sainte Église romaine.	206
IX. — Derniers enseignements de la Bienheureuse à ses disciples.	209
X. — De la mort précieuse de Catherine.	218

TÉMOIGNAGE DE SES DISCIPLES AU PROCÈS DE VENISE.	223
FRÈRE BARTHÉLEMY DE FERRARE.	227
FRÈRE THOMAS DE SIENNE.	233
FRÈRE BARTHÉLEMY DE SIENNE.	255
ÉTIENNE MACONI.	279

TABLE DES MATIÈRES

375

BARDUCCIO.	297
DOM BARTHÉLEMY DE RAVENNE.	306
LETTRES DE SES DISCIPLES.	309
BULLE DE PIE II POUR LA CANONISATION DE SAINTE CA-	
THERINE DE SIENNE.	324
SES SOUVENIRS EN ITALIE.	340
ICONOGRAPHIE.	357



A LA MÊME LIBRAIRIE

OUVRAGES PUBLIÉS PAR M. E. CARTIER

- Vie de Fra Angelico de Fiesole.** In-8°. . . 4 fr.
- Vie du R. P. Hyacinthe Besson**, de l'Ordre des Frères Prêcheurs. 2^e édit., 1 vol. gr. in-18. 3 fr. 50
- Lettres du R. P. Hyacinthe Besson.** 2^e édit., 1 vol. gr. in-18. 3 fr. 50
- Vie de sainte Catherine de Sienne**, par le B. RAYMOND DE CAPOUE, son confesseur; suivi des témoignages de ses disciples au procès de Venise. 3^e édit., 2 vol. gr. in-18. 5 fr.
- Dialogue de sainte Catherine de Sienne**, suivi de ses prières et du traité de la perfection. 2 vol. gr. in-18. 5 fr.
- Lettres de sainte Catherine de Sienne**, 3 vol. in-8°. 15 fr. »
- Œuvres du B. Henri Suso**, 2^e éd., in-8°. 4 fr. 50
- Histoire des reliques de saint Thomas d'Aquin.** In-12. 2 fr.
- Conférences de Cassien sur la perfection religieuse.** 2 vol. gr. in-18. 5 fr. »
- Institutions de Cassien.** 1 vol. gr. in-18. 2 fr. 50
- Dialogues de saint Grégoire le Grand**, 1 vol. gr.-18. 3 fr. 50

- Vie de saint Benoît**, par SAINT GRÉGOIRE (extrait des Dialogues). 1 vol. gr. in-18. 1 fr. »
- L'Église et ses ennemis**. In-18. 1 fr. 25
- Appel aux honnêtes gens**. Gr. in-18. . . » fr. 75
- Une Nuit pendant l'inondation**. Grand in-18. » fr. 75
- Du Symbolisme chrétien dans l'art**. In-8°. 1 fr. 50
- Recherches sur quelques médailles historiques du seizième siècle**. In-8° avec gravures. 3 fr.
- Étude sur l'art chrétien**. In-4° avec chromolithographie et gravures. (Épuisé.). 5 fr.
- Les Sculptures de Solesmes**. In-8°. 3 fr.
-

ICONOGRAPHIE DOMINICAINE

PUBLIÉE PAR M. CARTIER

Le portrait du R. P. Besson. — Sainte Agnès de Montepulciano. — Le B. Pierre Capucci de Tiferno. — Sainte Catherine de Ricci. — Vue de Mar Yacoub. — La Vierge et l'Enfant Jésus.

Ces gravures se vendent séparément :

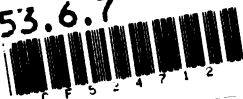
- Grand papier, tirage sur Chine. 2 fr. »
- Grand papier, tirage de choix 1 fr. 50
- Petit format. 1 fr. »

(Ces gravures ont été exécutées d'après les dessins du P. BESSON, par M. FRANTZ KELLER, de Düsseldorf.)

- Méditations pour tous les jours de l'année**, d'après les meilleurs auteurs ascétiques, par M. l'abbé BOUX. 4 volumes in-12. 10 fr. »
- Méditations (Courtes)** pour tous les jours de l'année, sur les Vérités de la Foi, les Exemples de Jésus-Christ, les Vertus chrétiennes, les Vices capitaux, les moyens efficaces du salut et de la perfection, et les fêtes principales de l'année, par le P. Paul-Gabriel ANTOINE, de la Compagnie de Jésus, publiées par le P. AUBERT. 3^e édit. In-12. 2 fr. »
- Méditations (Abrégé des)** du P. Louis DUPONT, de la Compagnie de Jésus, suivi d'une retraite de huit jours, par le P. Nicolas FAIZON. Nouvelle édition, revue par le R. P. Ch. AUBERT. 4 v. in-12. 8 fr. »
- Retraite spirituelle**, selon la méthode de saint Ignace, à l'usage des ecclésiastiques, des religieux et des séculiers, par les RR. PP. DENROSSE et Hippolyte AUGAY, S. J. 4^e édition. In-12. 1 fr. 75
- Pensées et Affections sur la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ** pour tous les jours de l'année, tirées des divines Écritures et des saints Pères, par le R. P. Cajetan-Marie DE BERGAME, des Frères mineurs Capucins; traduites par le R. P. BENOÎT, du même Ordre. 3 vol. grand in-18.
- Visions d'Anne-Catherine Emmerich** sur la Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, la douloureuse Passion, la Vie de la sainte Vierge et l'Établissement de l'Église, coordonnées en un seul tout selon l'ordre des faits, par le R. P. Alvare DULEY, des Frères Prêcheurs, traduction par Charles D'EBELING. 3 forts vol. in-12. 10 fr. »
- Cité mystique de Dieu (la)**. Vie de la très-sainte Vierge Marie révélée à la vénérable Mère MARIE DE JÉSUS D'AGRÈDA, précédée de la vie de l'auteur; traduite de l'espagnol par le R. P. CROSET, franciscain, et revue par un religieux du même Ordre. Nouvelle édition. 6 vol. grand in-18. 20 fr. »
- Sujets d'Oraison** pour tout le cours de l'année, à l'usage des prêtres, par G. RENAUDET, prêtre de la Compagnie et du séminaire de Saint-Sulpice. 4 vol. in-18. 5 fr. »
- Œuvres du vénérable Louis de Grenadé**, traduites par M. l'abbé M.-B. COUISSINIER.
- MÉDITATIONS SUR LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST et sur les grandes vérités de la foi. In-12. 3^e édition. 2 fr. 50
 - MÉMORIAL DU CHRÉTIEN, suivi d'un dialogue sur le mystère de l'Incarnation entre saint Ambroise et saint Augustin, traduit pour la première fois en français. In-12. 2 fr. »
 - TRAITÉ DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE. 2 vol. in-12. 4 fr. 50
 - LE GUIDE DES PÊCHEURS. 2 vol. in-12. 4 fr. 50
 - MÉMORIAL DE LA VIE CHRÉTIENNE. 2 vol. in-12. 6 fr. »
 - TRAITÉ DE L'ORAISON. 2 vol. in-12. 6 fr. »
 - TRAITÉ DE LA PERFECTION DE L'AMOUR DE DIEU. In-12. 2 fr. 75
 - TRAITÉ DE LA VIE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST. 2^e édition. In-12. 2 fr. 25



53.6.7



E F 5 2 4 7 1 2

BNC-FIRENZE

